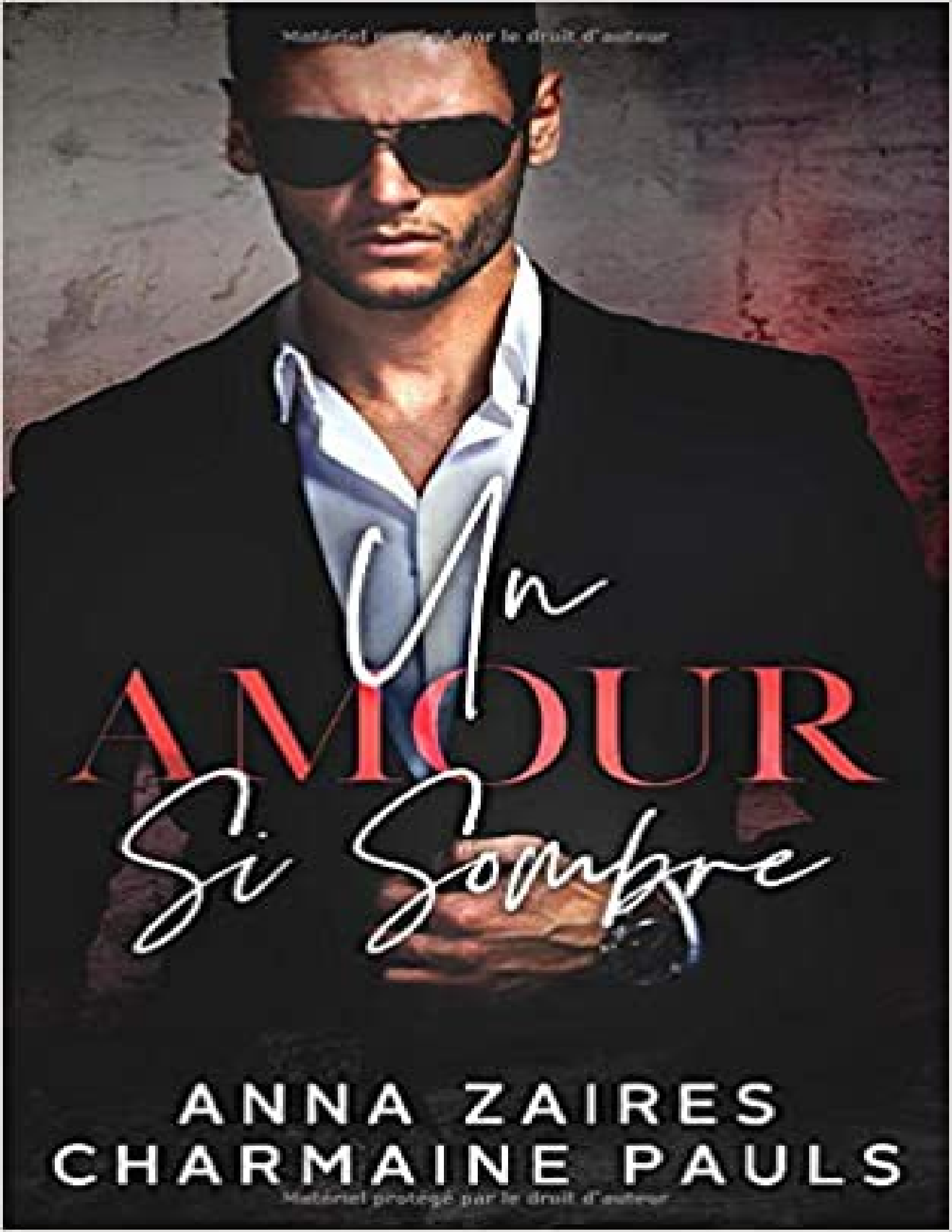


Matériel protégé par le droit d'auteur



*Clan*

# AMOUR

*Si Sombre*

ANNA ZAIRES  
CHARMAINE PAULS

Matériel protégé par le droit d'auteur

UN AMOUR SI SOMBRE

ANNA ZAIRES  
CHARMAINE PAULS



# TABLE DES MATIÈRES

## Prologue

### Partie I

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

### Partie II

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

### Partie III

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Épilogue

Extrait de Mon Tourmenteur par Anna Zaires

Extrait d'En Eaux Troubles par Charmaine Pauls

À propos des auteures

## PROLOGUE

*À 30 kilomètres de Budapest, vingt-trois ans plus tôt*

— *M*aman.

La fillette tire sur la manche de sa mère, depuis la banquette arrière.

— Maman, je peux avoir un biscuit ?

Elle s'ennuie et elle a faim. Il commence à faire nuit et tout ce qu'elle voit de l'autre côté de la vitre, ce sont des arbres et de la neige. Ils prennent la route panoramique, a expliqué papa, une très jolie route. Mais c'est un trajet plus long et elle ne le trouve pas si joli que ça. Elle aurait préféré prendre le train pour aller chez Mamie Hanna, comme d'habitude.

— Non, ma chérie. On va bientôt dîner.

Sa mère se retourne sur le siège du côté passager pour la regarder. Elle affiche un sourire chaleureux qui creuse des ridules au coin de ses yeux bleus. Sa chevelure d'un blond presque blanc ondule avec souplesse autour de son visage lorsqu'elle ajoute :

— Attends encore un peu, d'accord ?

— D'accord.

La fille soupire et regarde par la vitre. Des arbres, de la neige, des arbres. Le ruban noir d'asphalte qui serpente à travers la forêt. On s'ennuie à mourir ! Mais comme c'est une fillette sage, elle évite de se plaindre.

C'est important de manger équilibré. C'est important d'obéir à ses parents. Et si sa mère lui dit que c'est bientôt l'heure du dîner, elle la croit.

Elle commence à somnoler, à demi consciente, lorsque son père écrase brusquement la pédale de frein. Des gros mots qu'elle n'a entendus qu'à la télévision jaillissent de sa bouche. Son petit corps est projeté en avant, maintenu par la ceinture de sécurité qui lui entame la chair alors que la voiture s'arrête dans un crissement de pneus.

— Aïe !

Elle se frotte le crâne, à l'endroit où il a percuté l'appuie-tête rigide de la banquette.

— Papa, ça fait mal !

— Tais-toi, Mina.

La voix de son père est anormalement tendue. Il regarde droit devant lui.

— Reste tranquille, d'accord, ma chérie ?

En clignant des paupières, la fillette baisse la main et suit son regard. Deux hommes se tiennent devant la voiture. D'où viennent-ils ? Étaient-ils debout en plein milieu de la route ?

Est-ce pour ça que papa a freiné si fort ?

Un homme approche et frappe à la vitre du côté conducteur avec un objet dur et pointu.

Son estomac dégringole en piqué comme un oiseau. Soudain elle a froid et sa tête lui tourne. Parce que l'objet dur et pointu est un pistolet. Et l'autre homme, celui qui est resté devant la voiture, vise lui aussi le pare-brise. Les deux armes sont noires et menaçantes, comme dans les films, bien différentes du pistolet en jouet bleu que papa lui a offert

pour qu'elle joue aux soldats et aux prisonniers avec les garçons du quartier. Elle est vraiment douée pour ce genre de jeux, rapide et forte malgré sa carrure frêle. Elle est capable de battre tous les garçons, mais elle n'a pas son pistolet bleu avec elle. Et là, ce ne sont pas des garçons.

Elle entend la respiration de son père, rapide et saccadée, tandis qu'il appuie sur le bouton pour baisser la vitre automatique. L'inconnu se penche et sa mère étouffe un cri lorsqu'il colle le canon de son arme – noire et sinistre – sur la tempe de son père.

— Sortez.

La voix de l'inconnu est grave et agressive.

— On a besoin de cette putain de voiture.

— P... pitié, fait sa mère d'une voix faible, mais haut perchée, aussi tremblante que sa respiration. Pitié, ne faites pas ça. Nous... nous avons une fillette.

L'inconnu darde son regard sur la fille, assise à l'arrière, la transperçant de son regard froid et cruel comme un couteau avant de reporter son attention sur le père.

— J'ai dit sortez de là.

— D'accord, d'accord. Juste une seconde.

Son père a l'air à bout de souffle. Il détache sa ceinture de sécurité.

— Viens, ma chérie. Allons... allons-nous-en.

Il ouvre la portière et l'homme l'extraie violemment de l'habitacle, l'étalant de tout son long sur le bitume. Cette fois, la mère de la fillette pousse un cri. Elle ouvre brutalement la portière de derrière et essaie de détacher la ceinture de sécurité.

L'enfant s'est mise à pleurer. Elle n'a jamais eu aussi peur de sa vie. Il fait un froid glacial dehors et le vent mordant lui pique la peau tandis que sa mère la fait sortir avant de récupérer son manteau. Elle ne comprend pas ce qui se passe, pourquoi ces méchants ont le droit de faire ça.



Pourquoi papa n'a pas de pistolet pour pouvoir les en empêcher. Si elle avait le sien, elle essaierait, même s'il est bleu et qu'il n'a pas l'air dangereux.

L'autre homme, en face de la voiture, s'avance à son tour. De près, il est encore plus terrifiant de son acolyte. Ses joues ne sont pas rasées et ses yeux paraissent fous.

— Arrête de faire le con, siffle-t-il, son regard alternant entre l'autre homme, la mère en pleurs, qui enfile à sa fille son manteau, les mains tremblantes, et le père qui se précipite vers sa femme et son enfant. On doit y *aller*.

L'homme au regard froid s'assoit derrière le volant.

— Alors, allons-y. Monte.

Il claque la portière derrière lui.

L'homme sinistre le regarde avant de se tourner à nouveau vers les parents de la fille, qui se trouvent maintenant devant elle, la protégeant de leurs corps.

— S'il vous plaît, fait son père d'une voix chevrotante, poussant la fillette plus loin derrière lui. S'il vous plaît, vous avez la voiture maintenant. Allez-vous-en. Nous ne dirons rien, je le jure. Pitié... Allez-vous-en.

Le monstre sourit avec un regard de forcené.

— Désolé, pas de témoins.

Sur ce, il brandit son arme.

*Bang ! Bang !*

Les coups de feu frappent les oreilles de la fille comme des poings. Étourdie, elle recule en titubant tandis que ses parents s'effondrent devant elle. Une odeur âcre de brûlé emplit l'air, mêlée de nuances cuivrées et métalliques.

— Putain, c'est quoi, ça ? s'écrie l'autre homme en sortant la tête par la vitre. Ce n'était pas prévu !

— Attends, répond le tueur.

Il veut viser la fillette, mais elle détale déjà.

Malgré sa petite taille, elle est rapide, si rapide qu'elle a filé entre les arbres avant que le prochain coup de feu

retentisse. Dans son dos, elle entend les bandits se disputer, mais elle ne ralentit pas, le cœur battant comme les ailes d'un colibri.

Elle ne s'enfonce pas très loin dans la forêt. Dès qu'elle trouve un amas de racines déterrées, elle s'y faufile tout en se persuadant qu'il s'agit seulement d'un jeu. Les larmes glacées sur ses joues et les tremblements qui ébranlent son petit corps témoignent du contraire, mais elle n'en tient pas compte.

Elle est forte et rapide. Elle peut battre tous les garçons, même les adultes armés de pistolets noirs terrifiants qui lui font mal aux oreilles. Tant pis si elle a faim, et si froid qu'elle sent à peine son nez et ses orteils. Elle va attendre que les méchants s'en aillent, puis elle retournera auprès de ses parents. Ils la serreront dans leurs bras et lui diront que c'est une petite fille très courageuse. Ensuite, ils iront tous dîner ensemble.

Alors elle attend, encore et encore, frissonnant dans le manteau que sa mère lui a enfilé. Quand elle sort enfin de sa cachette, il fait noir. Seule la lune éclaire son chemin. Elle craint que quelque chose jaillisse des arbres. Un loup, un ours ou un monstre. À six ans, elle est encore assez petite pour croire aux monstres autres que de nature humaine.

Ravalant sa peur, elle rebrousse chemin comme dans un jeu de soldats et de prisonniers. La voiture et les méchants ont disparu, mais ses parents sont toujours là, étendus côte à côte au bord de la route, dans la position dans laquelle ils sont tombés : sa mère sur le côté, ses cheveux d'un blond platine devant le visage, et son père sur le dos, orienté de l'autre côté.

Le cœur de la fille rate un battement avant de s'emballer si fort que c'en est douloureux. À nouveau, elle a le vertige et elle est glacée jusqu'aux os. Mais ce n'est pas son nez, ses mains ni ses orteils qui sont froids maintenant, c'est plus

profond en elle. Tremblant de tous ses membres, elle s'agenouille près de sa mère et lui tire sur la manche.

— Maman. Maman, s'il te plaît. Allons-nous-en.

Il n'y a aucune réponse, et quand elle baisse les yeux sur sa main, elle découvre une tache rouge sur ses doigts. Et sur son jean.

Elle est à genoux dans une flaque de sang.

Son estomac se retourne, elle a envie de vomir. Reculant à quatre pattes, elle heurte le flanc de son père.

— Papa ! s'écrie-t-elle en lui empoignant la main, qu'elle serre de toutes ses forces.

— Papa, réveille-toi !

Mais il ne répond pas. Sa main est raide, glaciale dans la sienne. Lorsqu'elle fait pivoter son visage vers elle, il a les yeux ouverts comme s'il regardait la lune dans le ciel.

Seulement, son regard est vide, dénué d'expression. Ses yeux sont vitreux, aveugles. Et au milieu du front, il a un trou.

Saisie de tremblements, la fillette se lève. Elle ne ressent plus la faim, mais elle a froid. Très, très froid. On dirait que la neige est à l'intérieur de son corps, qu'elle remplit son ventre et sa poitrine. C'est presque agréable, engourdissant. Les battements effrénés de son cœur endolori, semblables aux ailes du colibri, s'apaisent un peu sous l'effet de la glace qui se propage dans ses poumons à chaque respiration.

La fillette ignore combien de temps elle reste là, à regarder les corps sans vie de ses parents. Tout ce qu'elle sait, c'est que lorsqu'elle se retourne et commence à s'éloigner, il n'y a plus de douleur ni de peur en elle.

Son cœur est de neige et de glace.

# PARTIE I

*Budapest, quinze mois plus tôt*

Une vague de vertige me submerge et le plateau que je porte se met à trembler dans mes mains. Les bouteilles de bière se renversent, déversant le liquide mousseux.

*Bon sang. Quand cela va-t-il se terminer ?*

Serrant les dents, je mets un genou au sol derrière la colonne et je pose le plateau sur le carrelage poisseux comme pour nouer les lacets de mes Doc Martens en attendant que le vertige passe et que mes mains cessent de trembler.

Trente secondes s'écoulent. Puis une minute. Et mes foutues mains qui tremblent toujours.

Étouffant un juron, j'essuie la bière renversée à l'aide d'un torchon. Ça, au moins, je peux le faire. Soulever le plateau, en revanche, c'est au-dessus de mes forces. Il ne pèse que quelques kilos, mais je suis si faible qu'il pourrait tout aussi bien peser une tonne. Et ce n'est que le début de mon service. J'ignore comment je vais tenir jusqu'à la

fermeture du bar ce soir. Hanna avait peut-être raison. Il est peut-être trop tôt et je devrais...

— ... buter ce connard en pleine tête.

Ces mots, prononcés en russe d'une voix bourrue, me font tressaillir comme un coup de fusil. Instinctivement, je me fige sur place, obéissant à ce que m'a inculqué ma formation militaire en balayant les environs du regard à la recherche de la menace.

Là. À deux heures, une table ronde derrière la colonne, dans le secteur d'Ella. La colonne dissimule à ma vue la majeure partie de la table, mais je devine qu'il y a deux hommes.

— Un seul coup, pas le droit à l'erreur comme a dit Sokolov, reprend la voix. Étant donné que la cible portera vraisemblablement une veste...

— Je sais, l'interrompt l'autre homme avec une intonation grave et calme malgré une pointe d'agacement. Il faut viser la tête.

Un frisson me glace les veines. Je n'ai pas mal compris. Ce sont bien des professionnels qui discutent d'un coup à venir – et moi, je suis accroupie là, à moins de deux mètres d'eux.

La même colonne qui les masque à ma vue me dissimule, et ce depuis deux bonnes minutes. Voilà pourquoi ils en parlent aussi librement. Bien que le bar soit bondé, ils se trouvent dans une sorte de recoin, protégés par la colonne, et avec le niveau sonore dans cette salle, personne aux tables voisines ne peut les entendre.

Personne, sauf *moi*.

Si je me lève, ils vont s'en rendre compte et je risque de ne pas sortir d'ici vivante.

Un an plus tôt, je n'aurais pas hésité une seconde, certaine de pouvoir affronter tout ce qui m'arriverait. Mais dans mon état actuel, je ne fais pas le poids contre un sale

type agressif, et encore moins deux hommes spécialistes en assassinats.

Des hommes tout aussi dangereux que moi.

J'évalue rapidement mes options. Je peux rester ici et espérer que personne ne me voie avant le départ des Russes, mais Ella risque de me découvrir d'un moment à l'autre.

L'autre choix, celui vers lequel je m'oriente, c'est de me lever et de feindre l'ignorance absolue. Après tout, il est tout à fait possible que je ne parle pas assez bien le russe pour comprendre ce qu'ils disent. C'est même très probable, d'ailleurs, car à l'école, la plupart des Hongrois de ma génération apprennent plutôt l'anglais.

Oui, c'est ça. Je vais jouer les ingénues. Et pour ça, je dois m'exposer au lieu d'attendre que l'on m'expose.

La bouffée d'adrénaline affermit mes mains. Je ramasse le plateau et je me lève tout en pestant à haute voix en hongrois. Parce que c'est ce qu'une serveuse innocente et ignorante ferait si elle renversait de la bière sur son plateau sans se douter qu'elle est à portée de main de deux tueurs.

— Mina, est-ce que ça va ? demande Ella en passant avec son propre plateau chargé de verres.

Je lui réponds avec un sourire rassurant.

— Oui, je suis un peu maladroite aujourd'hui.

J'évite délibérément de regarder en direction de la table, mais je sens les yeux des hommes sur moi tandis que je recule derrière la colonne et me dirige vers le bar pour prendre de nouvelles bouteilles.

Mon cœur cogne à tout rompre dans ma poitrine et un filet de sueur froide dévale ma colonne vertébrale. Je sens leurs regards qui me suivent, mais je garde un sourire placardé sur le visage en passant derrière le bar pour jeter les bouteilles à la poubelle et nettoyer mon plateau.

*Vous voyez ? Je fais seulement mon travail. C'est ce que mes gestes désinvoltes doivent exprimer, du moins je l'espère. Je*

*suis une serveuse innocente, c'est tout.*

Une fois que mon plateau est propre, j'y dépose d'autres bouteilles et je me rends d'un pas décontracté vers mon secteur, évitant soigneusement de regarder vers la colonne. Mon pouls est trop rapide, mais mon visage reste guilleret et avenant, comme il se doit lorsqu'on cherche à gagner des pourboires.

Quinze minutes s'écoulaient. Vingt. Après une demi-heure, je risquai un coup d'œil derrière la colonne en apportant des cocktails à un groupe d'étudiantes.

*Merde.*

Les deux hommes sont toujours là et ils me regardent.

Je m'empresse de détourner le regard, mais j'ai eu le temps de remarquer leur physique. L'un est immense, à la fois grand et large, comme un défenseur de football américain. Il a la tête rasée et son crâne est orné de tatouages qui soulignent ses traits carrés de brute épaisse. Il porte une tenue décontractée, un jean et un sweat à capuche noir par-dessus un t-shirt foncé. L'autre fait la même taille, mais sa carrure est plus mince et il porte un pantalon de ville avec une chemise blanche, comme s'il sortait tout juste d'un rendez-vous d'affaires ou d'un entretien. Ses cheveux sont bruns, très foncés, mais ses yeux sont clairs et saisissants, bien que je n'en discerne pas la couleur à cause de la distance.

D'un point de vue général, tout chez cet homme athlétique est saisissant, depuis les lignes nettes et finement sculptées de son visage à la beauté sombre jusqu'à la puissance et l'assurance évidentes que trahit sa posture faussement nonchalante.

Instinctivement, je sais que c'est lui que je dois redouter.

C'est lui qui décidera si je peux rentrer chez moi en vie.

À ma grande stupeur, mon cœur s'emballe et un frisson brûlant se propage entre mes jambes lorsque je m'imagine le



combattre. Mon corps n'a clairement pas compris que ce danger qui m'a toujours attirée est très mauvais pour moi en ce moment. Pire encore, mon cerveau semble interpréter les effets de l'adrénaline comme une excitation sexuelle... comme une attirance envers l'homme qui semble en train de se demander s'il doit me trancher la gorge ou non.

Ce n'est pas bon.

Pas bon du tout.

Je sens son regard qui me suit tandis que je vaque à mon travail. L'autre s'intéresse aussi à moi, mais c'est le regard fixe du dangereux inconnu que je ressens dans mes tripes, comme s'il me touchait déjà. De l'électricité court le long de ma peau et la chaleur m'embrase de l'intérieur quand je l'imagine qui me touche *réellement*, et pas avec le tranchant de sa lame.

*Merde.* Je me demande bien pourquoi ma libido a choisi ce moment précis pour sortir de son hibernation prolongée, mais ça ne me plaît pas.

Le sexe, surtout avec un assassin russe, est bien la dernière chose dont j'aie besoin.

Une autre vague de vertige me saisit et, cette fois, je l'accueille presque. Mon excitation s'éteint dans un crépitement, remplacée par la nausée légère qui accompagne ces épisodes d'extrême faiblesse. Avec une inspiration, je me concentre sur ma posture droite, m'efforçant de ne pas laisser tomber le plateau que je porte. Je ne peux pas me permettre de céder à mon envie irrépressible de repos, de peur de confirmer les soupçons des Russes. Je dois donner l'impression d'être une serveuse ordinaire qui fait son travail, rien de plus.

L'étourdissement passe après quelques instants et je continue mon service, résistant à la tentation de regarder vers la table des hommes pour voir si le dangereux inconnu me surveille toujours.

Une heure plus tard, je m'autorise enfin un autre coup d'œil.

Les deux hommes sont partis, remplacés par un groupe de filles qui rient tout en agitant leurs longs cheveux sur leurs épaules minces. Elles sont aussi inoffensives que possible et le nœud de tension en moi se relâche sensiblement.

Les Russes ont peut-être cru à mon innocence, et dans ce cas, je ne les reverrai plus jamais.

Je devrais être soulagée, et je le suis, mais il y a aussi une déception irrationnelle qui s'y mêle. Aussi inappropriée que soit mon attirance envers ce dangereux inconnu, c'était la première fois depuis des années que j'éprouvais *quelque chose*, et les sentiments quels qu'ils soient valent toujours mieux que rien du tout.

Oh, et puis zut. Son compagnon et lui sont partis, et c'est très bien comme ça.

À présent, je peux me concentrer sur mon travail sans être tentée de le regarder.

Pendant toute la soirée, j'effectue mon service tout en réprimant des vagues de vertige et un épuisement croissant. À l'heure où les derniers clients s'en vont enfin, je suis au bord de l'évanouissement.

— Tiens, laisse-moi faire.

Ella récupère les verres sales dans mes mains mal assurées et je les lui cède.

Si je les fais tomber, ça fera plus de travail pour tout le monde.

Enfin, tout est nettoyé et, par miracle, je suis encore debout. Mobilisant ce qu'il me reste de forces, je rejoins l'arrière-salle en titubant, j'enfile ma doudoune et je sors d'un pas hésitant dans la ruelle, l'esprit embrumé par la fatigue.

Je suis tellement épuisée que j'en ai presque oublié les deux Russes. Quand j'entends les bruits de pas, il est trop

tard.

Ils sont sur moi.

J'empoigne la fille tandis qu'Ilya surveille la sortie du bar, s'assurant que personne ne me voie entraîner ma captive dans une ruelle encore plus étroite, sur le côté du bar. En dépit du manteau volumineux qui engloutit sa silhouette menue, elle est incroyablement légère, comme si ses os étaient composés d'air. Une main plaquée sur sa bouche, je la porte plus que je ne la traîne avec l'autre bras – un jeu d'enfant, étant donné qu'elle ne se débat même pas.

Un chaton apeuré aurait été plus difficile à contenir.

Notre appartement n'est qu'à quelques rues d'ici et nous le rejoignons en restant dans l'ombre pour éviter d'être aperçus par les quelques touristes ivres qui titubent dans les rues faiblement éclairées. C'est risqué de l'enlever ainsi – en tant que fugitifs, mieux vaut éviter d'attirer l'attention – mais l'autre choix consistait à la suivre chez elle, et qui sait ce que nous y aurions trouvé.

Elle a peut-être un petit ami qui l'attend dans son lit.

Un sentiment étrange, sombre et hideux, s'éveille en moi à cette pensée. Je ne le comprends pas, pas plus que je ne saisis vraiment la raison de mes actes. La menace que représente cette fille est minime. Même si elle nous a entendus et si elle a compris ce dont nous parlions, cela n'a

aucune importance, car nous sommes censés quitter Budapest demain. Dans le pire des cas, il nous aurait suffi de ne pas dormir pour précipiter notre départ afin d'éviter les autorités.

Mais non. Au lieu d'oublier la serveuse – la réaction la plus raisonnable –, j'ai dit à Ilya que nous devons la garder avec nous jusqu'à demain matin, au cas où elle déciderait de raconter ce qu'elle a entendu. Mon frère s'est empressé d'accepter... sans doute pour la même raison qui m'a empêché de détourner les yeux de cette fille pendant deux heures d'affilée.

Parce que c'est la petite créature la plus sexy que nous ayons jamais rencontrée.

Ce n'était pas ma première impression, cela dit. Au début, je n'ai vu qu'une fille maigrichonne et trop pâle, au look vaguement punk-rock, avec son pull trop ample, son jean noir déchiré et ses affreuses bottes. Mais plus je la regardais, plus j'étais sous son charme. J'ai toujours préféré les femmes aux cheveux longs, mais ses mèches blond platine – plus courtes que les miennes et coiffées en pointes sur sa tête harmonieuse – mettent en valeur la beauté délicate de ses traits d'elfe mieux que ne l'aurait fait une coupe plus féminine, attirant l'attention sur ses yeux bleus aux cils épais et ses lèvres souples et rebondies. Ce que j'avais pris pour une silhouette androgyne et longiligne s'est avérée tout en courbes subtiles et belles lignes musclées, comme si elle avait été gymnaste ou danseuse. Même l'excès de piercings sur son oreille gauche et le petit tatouage dans son cou gracieux m'ont plu. Ce qui aurait pu me repousser en temps normal m'a paru très sexy une fois que j'ai pris conscience que toutes ces décorations grungy ne faisaient que souligner l'aspect laiteux de sa peau diaphane. Ce qui m'a le plus captivé, c'était sa façon de se mouvoir dans le bar, avec une assurance sereine et une résolution fluide en contradiction

avec sa prétendue maladresse, un peu plus tôt dans la soirée, quand elle a émergé de sa cachette derrière la colonne, les bières renversées sur son plateau.

Je me suis brièvement demandé si elle nous avait volontairement espionnés, mais j'en ai conclu que c'était peu probable. Si elle se doutait de notre identité, le bar grouillerait déjà d'agents d'Interpol. Malgré tout, son apparition soudaine nous a rendus nerveux, Ilya et moi, et après une longue observation, nous en sommes venus à la désirer, tous les deux.

Le même désir que le mien transparait sur le visage de mon frère.

En d'autres circonstances, ça ne m'aurait pas dérangé. Il se trouve qu'Ilya et moi sommes souvent attirés par le même genre de femmes, et comme ni lui ni moi ne sommes de nature jalouse, nous ne nous gênons pas pour partager – et même, à l'occasion, pour réaliser le fantasme que certaines entretiennent à l'idée d'une partie à trois avec des jumeaux.

La ressemblance ne saute pas aux yeux, bien que nous soyons génétiquement identiques.

Cette fois, cependant, l'idée que mon frère s'approche de cette fille me donne envie de casser sa mâchoire gonflée aux stéroïdes. Je sais ce qu'il pense, qu'une fois chez nous, nous essaierons de la calmer et de la séduire ensemble. Mais il se trompe. Il ne la touchera pas ce soir.

La jolie serveuse est à moi, et rien qu'à moi.

J'aime la sentir contre mon corps, frêle et impuissante, alors que je la soulève et l'emporte dans l'escalier délabré jusqu'à notre appartement du premier étage. Son parfum, sucré comme le chèvrefeuille et frais comme le citron, me titille les narines, et mon sexe devient dur tandis qu'une envie sombre envahit mon système sanguin. J'ai toujours aimé les femmes grandes, estimant qu'elles me correspondaient mieux au lit, pourtant quelque chose dans la

fragilité de cette fille m'attire à un niveau profondément primitif.

Je peux lui faire tout ce que je veux, et ce que je veux est sombre et tordu, aussi malsain que cet enlèvement.

— Tu peux la poser maintenant, me dit Ilya en franchissant la porte derrière moi avant de tourner le verrou. Elle n'ira nulle part.

À contrecœur, je la libère, et aussitôt elle recule d'un pas incertain, s'éloignant de nous autant que le lui permet le couloir étroit de cet appartement miteux. À l'évidence, elle est terrorisée. Ses yeux bleus sont hagards et son corps tremble lorsque son dos se plaque contre le mur. Pourtant, je décèle aussi une lueur singulière dans son regard, inadaptée à la situation.

C'est proche de la curiosité.

— Nous n'allons pas te faire de mal, lui dit Ilya en hongrois. Tu n'as rien à craindre, *malyshka*. Nous t'avons amenée ici pour te parler.

Je garde le silence, le laissant rassurer notre captive. Il est plus doué pour ça, même si l'on ne peut pas dire que nous avons l'habitude d'enlever les femmes qui nous plaisent.

En fait, c'est même la première fois.

Son regard alterne entre nous et je saisis l'instant précis où elle décrète qu'Ilya est plus digne de confiance – une conclusion que tout le monde semble tirer, en dépit de la carrure intimidante de mon frère et de tous ses tatouages. C'est quelque chose que les gens perçoivent à notre sujet.

Ils devinent lequel de nous deux a su conserver sa part d'humanité.

— Je ne comprends pas, dit-elle à Ilya d'une voix paniquée. Qui êtes-vous ? Qu'attendez-vous de moi ?

Ses paroles, sa posture, son intonation – tout trahit la peur que n'importe quelle femme ressentirait en étant enlevée en pleine rue par deux inconnus, pourtant je perçois

toujours ces ondes inhabituelles. La curiosité n'est pas le terme exact.

L'excitation, peut-être ?

Intrigué, je m'avance, et elle se recroqueville. Cette réaction est légitime, mais je n'y crois pas. Il y a quelque chose de presque... calculé dans ce geste, comme si elle jouait la peur.

Je fais un pas de plus jusqu'à surplomber sa silhouette menue. Une paume sur le mur à côté de sa tête, je me penche, la prenant au piège de mon corps.

— Comment t'appelles-tu ?

De l'autre main, j'incline délicatement son menton, qui tremble comme l'exige sa mise en scène, indiquant des pleurs contenus.

— M... Mina.

Elle a répondu dans un murmure, bredouillant de terreur, et je sens mon frère se raidir derrière moi. Ça ne lui plaît pas. Nous sommes censés la tranquilliser, pas lui donner la chair de poule.

À l'évidence, il ne voit pas ce que je vois.

Il croit que c'est une fille ordinaire.

Sans lui prêter attention, je me concentre sur ce joli mystère.

— Bon, Mina, murmuré-je en caressant la ligne élégante de son menton.

Sa peau est douce, encore plus que je l'avais imaginé, et je me demande si elle l'est tout autant plus bas, sous cette doudoune et ce pull informe.

— Voilà ce qui va se passer ce soir. Tu m'écoutes ?

Elle cligne des yeux, terrorisée, et hoche la tête d'un mouvement saccadé. Quelle bonne actrice. Dommage pour elle, j'ai toujours eu un sixième sens pour ce qui est dissimulé sous la surface, et avec cette fille, il ne s'agit pas de la peur.



Pas entièrement, du moins.

— Nous allons passer la nuit ici, tous les trois, continué-je en la regardant attentivement, une main sur son épaule, que je serre doucement à travers son manteau.

Je constate que le tatouage sur la gauche de son cou représente un colibri – discret, aux détails exquis.

— Nous avons quelques bières et de quoi grignoter dans le frigo, de la musique dans nos téléphones. Une petite sauterie pour fêter la fin de ton service. Qu'en penses-tu ? Ça te dit ?

Des larmes emplissent ses grands yeux bleus.

— Pitié. Je veux juste rentrer chez moi. Je suis... je suis très, très fatiguée.

Je fronce les sourcils. Les larmes aussi font partie du rôle, je n'en doute pas, mais de près, je remarque l'épaisse couche de maquillage sous ses yeux, destinée à camoufler les cernes noirs qui marquent sa peau laiteuse. Elle ne ment pas sur sa fatigue, on dirait qu'elle n'a pas dormi depuis des jours.

Et merde. J'étais très impatient de la prendre. Je suis convaincu qu'une partie de ce que je décèle de sa part est de l'attirance, le même penchant sombre et puissant que j'éprouve envers elle. Si elle est fatiguée, cependant, elle ne sera peut-être pas tentée par une partie de jambes en l'air et je ne force jamais les femmes.

Une lourde main atterrit sur mon épaule, me tirant en arrière avant que je puisse parler.

— Si tu es fatiguée, tu peux dormir ici, sur le canapé, dit mon frère tout en m'écartant pour se camper devant elle. On veut seulement que tu restes jusqu'à demain matin, d'accord ?

Je résiste péniblement à l'envie de le repousser, comme je l'aurais fait quand on était petits. À l'époque, on se battait en permanence. Les nez en sang et les lèvres fendues étaient nos compagnons du quotidien. Ces derniers temps, toutefois,

nous en venons rarement aux mains, car nous sommes devenus redoutables et un combat pourrait vite devenir mortel.

Nous dirigeons notre violence vers les autres, pas l'un vers l'autre.

Pourtant, je serre le poing le long de mon corps lorsque Mina demande d'une voix chevrotante :

— Mais pourquoi ? Que voulez-vous de moi ?

Qu'Ilya aille se faire foutre. Je veux qu'elle *me* regarde avec ces yeux faussement effarouchés, pas lui.

— Tu as peut-être entendu des choses que tu n'étais pas censée entendre, répond mon frère avec la subtilité d'un éléphant sauvage. Alors, on veut garder un œil sur toi jusqu'à ce qu'on quitte la ville.

— Oh, fait-elle en écarquillant les yeux. Mais je ne... Je ne parle pas russe.

— Vraiment ?

Je ne prends pas la peine de masquer le scepticisme dans ma voix lorsque son regard se tourne vers moi.

— Pas même suffisamment pour reconnaître quelques mots ? Ou un nom ?

À savoir le nom qu'Ilya a négligemment mentionné, celui de notre chef d'équipe, Peter Sokolov – qui figure sur la liste des hommes les plus recherchés au monde.

Elle cligne des paupières, l'innocence incarnée.

— Quel nom ?

Mon frère me lance un coup d'œil hésitant et je secoue discrètement la tête. Il n'est pas doué pour déceler les mensonges et il le sait, voilà pourquoi je prends toujours les rênes dans ce genre de situation.

— Tuons-la tout de suite, lui dis-je en russe, tout en surveillant la fille. On peut jeter son corps dans le fleuve avant le lever du jour.

Son expression est impassible, mais je ne suis pas dupe.

Elle a compris ce que j'ai dit.

La mâchoire d'Ilya se contracte et il se tourne vers la fille.

— Et si on en discutait autour d'une bière ? propose-t-il en hongrois d'un ton affable. On ne te fera aucun mal, vraiment, c'est promis.

Elle hésite, son regard alternant entre mon frère et moi. Enfin, elle hoche faiblement la tête.

— D'accord, je... je crois. Mais est-ce que je pourrais avoir de l'eau ou du thé à la place, s'il vous plaît ? Je suis trop fatiguée pour boire de l'alcool.

— Va pour un thé, dis-je en mimant le salut militaire avant de me rendre dans la cuisine.

Je suis incapable de cuisiner, mais faire bouillir de l'eau, ça reste dans mes cordes.

Avec un peu de chance et de la caféine dans son organisme, elle ne s'endormira pas avant que je l'attire dans mon lit.

— *A* lors, ça fait combien de temps que tu travailles au bar ? me demande l'homme au crâne tatoué, le plus avenant des deux, tandis que je retire mon manteau et m'assieds dans le salon.

Avec son papier peint orange de style soviétique et ses rideaux marron, cet appartement est resté dans son jus depuis les années quatre-vingt, mais le canapé élimé sur lequel nous avons pris place est étonnamment confortable. Tout compte fait, je vais peut-être accepter sa proposition de dormir ici. Bien sûr, s'ils ne me tuent pas et ne me jettent pas dans le fleuve avant le lever du jour.

Je crois que mon ravisseur testait seulement ma maîtrise de la langue avec cette suggestion, mais je n'en suis pas sûre.

— Mina ? insiste l'homme.

Je rêvassais et je n'ai pas répondu à sa question. Maintenant qu'une partie de l'adrénaline retombe, l'épuisement extrême revient, embourbant mes pensées et ralentissant mes réactions. Je n'ai qu'une envie, m'allonger sur ce canapé et m'endormir, mais si je le fais, je risque de ne pas me réveiller.

Les Russes peuvent décider qu'il vaut mieux me tuer pour ce que j'ai entendu plutôt que de me garder captive toute la nuit.

— J’y travaille depuis quelques mois, dis-je d’une voix faible.

C’est facile de paraître terrifiée, puisque je le suis réellement.

Je suis avec deux hommes qui veulent peut-être ma mort, et je ne suis pas en état de me défendre.

La seule chose qui me permet d’espérer, c’est qu’ils ne l’ont pas déjà fait. Ils auraient facilement pu m’assassiner dans la ruelle, pas la peine de m’amener ici pour ça. Bien sûr, il y a aussi une autre possibilité, celle que chaque femme doit envisager.

Ils ont peut-être l’intention de me violer avant de me tuer, auquel cas c’est parfaitement cohérent de m’avoir traînée jusqu’ici.

Cette idée me retourne l’estomac et de vieux souvenirs menacent de remonter à la surface. Mais sous la peur et le dégoût se trouve un sentiment plus sombre, infiniment plus troublant. L’élan ponctuel de désir qui m’a traversée au bar n’était rien en comparaison avec ce que j’ai ressenti lorsque le dangereux inconnu m’a prise au piège contre le mur, caressant mon visage avec une tendresse cruelle. Mon corps – ce corps faible et à bout de nerfs que je déteste depuis un an – s’est réveillé avec une telle force qu’on aurait dit des feux d’artifice sous ma peau, liquéfiant mon entrejambe et emportant toutes mes inhibitions.

A-t-il pu le sentir ?

Sait-il à quel point j’avais envie qu’il continue de me toucher ?

Oui, je crois. Et pire encore, je crois qu’il en avait envie, lui aussi. Ses yeux d’un vert émeraude glacial n’ont cessé de m’observer avec l’intensité redoutable d’un prédateur. Il a perçu chaque frémissement de mes cils, chaque inflexion de mon souffle. Si nous étions seuls, il m’aurait peut-être embrassée... ou tuée sur place.

Avec lui, difficile à dire.

— Et ça te plaît ? De travailler au bar ? demande l'homme tatoué, ramenant mon attention sur lui.

Lui, en revanche, est facile à comprendre. Il y a un intérêt masculin indéniable dans sa façon de me regarder, une lueur évidente dans ses yeux verts.

Un instant. *Des yeux verts ?*

— Vous êtes frères, tous les deux ? demandé-je spontanément avant de me le reprocher amèrement.

Je suis tellement fatiguée que mes pensées s'embrouillent. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est qu'ils imaginent que je cherche à glaner des informations à leur sujet ou...

— Oui.

Un sourire éclaire son visage large, adoucissant ses traits taillés à la serpe.

— Jumeaux, même.

Bon sang, je n'avais pas besoin de le savoir. Bientôt, il va me dire comment il...

— Je m'appelle Ilya, au fait, dit-il en tendant une grande paluche. Et mon frère, c'est Yan.

Oh, putain. Je suis foutue. Ils vont bel et bien me tuer.

— Ravie de faire votre connaissance, dis-je mollement en lui serrant la main par automatisme.

Ma poigne est aussi éteinte que ma voix, mais ça ne fait rien. Je joue la demoiselle en détresse, et plus je serai convaincante, mieux ça vaudra.

Cela dit, ces derniers temps, ce n'est plus vraiment un rôle de composition.

Ilya me serre timidement la main, comme s'il craignait de me briser les os par inadvertance, et l'espoir renaît en moi. Il ne prendrait pas de gants s'ils avaient l'intention de me violer sauvagement et de me tuer, n'est-ce pas ?

Comme s'il lisait dans mes pensées, il m'offre un nouveau sourire, plus gentil cette fois, et me dit d'un ton bourru :

— Désolé pour mon frère. Il voit des ennemis dans tous les coins. Tu sortiras d'ici indemne, je te le promets, *malyshka*. On doit seulement te garder pour la nuit, simple précaution, c'est tout.

Curieusement, je le crois. Ou du moins, je crois qu'*il* ne me veut aucun mal. Mon opinion n'est pas encore tranchée au sujet de son frère, qui choisit ce moment précis pour entrer avec une tasse de thé dans une main et deux bières dans l'autre.

Je retiens mon souffle lorsqu'il – Yan – pose les boissons sur la table basse devant nous et s'installe sans ménagement entre Ilya et moi, à l'étroit sur le canapé. Instinctivement, je me décale sur le côté, aussi loin que me le permet l'accouder, mais ça ne fait que six centimètres et ma jambe se retrouve plaquée contre la sienne. La chaleur de son corps me brûle la peau, même à travers nos vêtements.

Il a retiré le manteau d'hiver en daim qu'il portait tout à l'heure, et à présent, il est habillé comme au bar, avec son pantalon élégant et sa chemise de ville. Si ce n'est que ses manches sont retroussées, révélant des avant-bras musclés parsemés de poils sombres.

Il est fort, ce ravisseur impitoyable. Fort et bien bâti. Son corps est une arme redoutable sous ces vêtements parfaitement taillés.

— Du thé, fait-il d'une voix grave et suave, si différente du timbre plus abrupt de son frère. Comme l'a commandé la princesse.

— Merci, bredouillé-je en prenant la tasse.

Le tremblement de mes mains est évident, j'ai le souffle court et je suis en nage. Cette fois, ce n'est pas surjoué. Je sens le parfum propre et viril de son eau de toilette, à la fois sensuel et évanescent, mélange de poivre et de bois de

santal. Sa proximité me trouble et mon ventre se noue, entre peur et désir. Même si cet homme n'était pas le danger personnifié, je serais attirée par sa beauté magnétique, mais en sachant ce que je sais à son sujet – ce qu'il fait et ce qu'il pourrait me faire –, je ne peux contrôler ma réaction viscérale en sa présence.

Même ma fatigue perd du terrain, me laissant fébrile et la tête légère comme si j'avais avalé deux litres d'expresso.

Je suis intensément consciente de son regard sur moi lorsque je porte la tasse à mes lèvres et bois une gorgée, réprimant un sifflement à cause de l'eau bouillante. J'essaie de ne pas le regarder et de me concentrer sur mon thé, mais je ne peux m'empêcher de jeter un coup d'œil à ses mains quand il s'empare d'une bouteille de bière. Ses doigts sont longs et masculins, et même si ses ongles sont bien entretenus, les callosités sur les côtés de ses pouces démentent son raffinement apparent.

Cet homme a l'habitude de faire des choses atroces avec ces mains-là.

Des choses terribles et violentes.

Une femme normale devrait être révoltée par cette pensée, mais mon cœur bat plus fort et une douleur lancinante palpite entre mes jambes, ma culotte détrempée par une chaleur liquide. Les ténèbres qui l'habitent m'appellent et je me sens vivante comme jamais.

De même que ce qui se ressemble s'assemble, mon côté malsain désire le sien.

Ilya prend la dernière bouteille entre ses mains épaisses et tatouées. Il n'y a pas de faux-semblants chez lui, aucune tentative de cacher ce qu'il est derrière un masque élégant.

— Aux nouveaux amis, dit-il en entrechoquant sa bouteille contre celle de son frère puis, plus doucement, contre ma tasse de thé.



Je risque un coup d'œil vers lui, mais c'est le regard vert implacable de Yan que je rencontre.

Je m'empresse de détourner les yeux, mais la chaleur qui monte dans mon cou et se propage sur mes joues me trahit.

— Aux nouveaux amis, répété-je, les yeux baissés sur ma tasse comme si je pouvais lire mon destin dans les feuilles de thé.

Je ne suis pas sûre de vouloir que Yan sache quel effet il me fait, même si c'est probablement déjà le cas.

Je ne suis pas au mieux de ma forme ce soir.

— Oui, aux nouveaux amis, murmure Yan en posant sa grande main sur mon genou, qu'il serre tout doucement.

Stupéfaite, je lève les yeux vers lui et je le regarde incliner sa bouteille de bière. Sa gorge puissante tressaute lorsqu'il déglutit. C'est un spectacle étrangement sensuel et mon ventre se noue quand il baisse la main et darde sur moi un regard sombre et déterminé. En même temps, la main sur mon genou remonte de quelques centimètres sur ma cuisse, se rapprochant de mon entrejambe humide et presque douloureux.

Oh, mon Dieu.

Il a compris.

C'est évident, il a compris.

— Ilya, dit-il posément sans me quitter des yeux. Tu veux bien nous préparer des sandwiches ? Je crois que Mina a faim.

— Ah bon ?

Ilya semble perplexe, mais il se lève et je constate qu'il fronce les sourcils. Plus précisément, il regarde ma cuisse, où la main de Yan est posée dans une attitude possessive. Lentement, son corps imposant se raidit et il serre les poings le long de son corps. Ses yeux remontent alors vers le visage de son frère.

— Je ne pense pas qu'elle ait faim, lâche-t-il d'une voix basse et sèche.

Il me foudroie du regard en demandant :

— Tu as faim, Mina ?

J'avale péniblement ma salive sans trop savoir que répondre. Si je comprends bien, Yan vient de me revendiquer, en quelque sorte, ce que je risque de confirmer si j'entre dans son jeu et déclare avoir faim.

Est-ce vraiment ce que je veux ?

Renvoyer le frère qui s'est montré charmant avec moi pour pouvoir rester seule avec l'homme qui a proposé de jeter mon corps dans le fleuve ?

— Un... un sandwich, ça me plairait.

J'ai l'impression que ces paroles ne m'appartiennent pas, et pourtant c'est ma voix qui les prononce, alors même que mon cerveau s'évertue à en comprendre toutes les implications.

— Enfin, si ça ne pose pas trop de problèmes.

Ilya pince les lèvres.

— D'accord. Je vais voir ce que nous avons dans le frigo.

Puis il tourne les talons et s'éloigne d'un pas lourd, me laissant sur le canapé avec son frère.

**J**e me tourne vers Mina, le cœur battant d'une victoire malsaine. J'étais presque certain d'avoir vu clair en elle, mais à présent, j'en ai la certitude.

Elle a envie de moi.

Elle a envie de ça.

Ses yeux bleus sont méfiants lorsque je prends sa tasse et la dépose sur la table basse, avant de lui prendre la main en me levant, la hissant sur ses pieds. Sa paume est petite et moite contre la mienne, et elle tremble un peu. Elle est vraiment très nerveuse, cette fille étrange prête à coucher avec un homme qui l'a enlevée et qui a menacé de la tuer.

— Viens avec moi.

Ma voix est détachée, posée, alors que l'envie de la posséder, de la jeter sur le canapé et de la baiser sans attendre fait bouillir mon sang. Et au diable la proximité d'Ilya.

— Que je vienne... où ça ?

Au lieu de répondre, je la conduis dans ma chambre sans prêter attention à l'hésitation de sa démarche réticente. Une fois qu'elle est dans la pièce, je referme la porte derrière nous et je tourne le verrou pour faire bonne mesure.

Puis je la regarde dans les yeux.

Son visage pâle a pris un joli teint de pêche et elle entrouvre les lèvres en me renvoyant mon regard.

— Allez-vous...

Elle s'humecte la lèvre inférieure.

— Allez-vous me tuer ? Après ?

Un sourire sombre danse sur mes lèvres.

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne sais pas, dit-elle en déglutissant.

— Et pourtant, tu es là. Pourquoi ?

Elle ne répond pas, mais elle rougit de plus belle, une réaction encore plus éloquente que les mots.

Elle est ici parce qu'elle a envie de moi.

Parce qu'elle ressent cette avidité, elle aussi.

Je suis dur depuis le moment où j'ai posé la main sur son genou et où j'ai vu ses pupilles se dilater en réaction, mais l'envie qui me martèle le corps, à présent, est presque violent par nature, sauvage et incontrôlé. J'aime les jolies choses et elle est très jolie, mais il y a plus. Je n'ai jamais autant désiré une femme, je n'ai jamais connu un besoin aussi dévorant. Je comptais jouer avec elle, prolonger l'attente délicieuse de ce moment, mais mes mains se tendent de leur propre initiative, l'attirant à moi tandis que je baisse la tête pour prendre possession de ses lèvres dans un baiser intense, charnel et sombre.

Un infime gémissement monte de sa gorge, à mi-chemin entre la protestation et la surprise, mais au lieu de me repousser, ses petites mains m'agrippent la tête et elle enfonce les doigts dans mes cheveux, se pressant contre moi dans un élan de désir décomplexé. Elle a le goût du thé au miel, sa bouche est douce et chaude tandis que sa langue se mêle à la mienne. Ses dents me pincent fougueusement la lèvre inférieure.

Si j'avais encore un peu de contrôle sur mes actes, il s'évapore dès que je ressens cette pointe de douleur. Avec un

grondement sourd, je la repousse sur le lit. Je fais passer son pull par-dessus sa tête et je le jette sur le côté tandis qu'elle tombe à la renverse sur la couverture. En dessous, elle porte un débardeur blanc sans soutien-gorge et la vue de ses mamelons pointant sous le tissu fin provoque un afflux sanguin entre mes jambes. La vision brouillée par le désir, je monte sur le lit et j'enfourche ses hanches étroites. Son buste est svelte, presque trop, mais ses seins sont délicieusement ronds, étonnamment rebondis pour sa carrure si menue. Mes mains brûlent de les toucher, de les pétrir sous mes paumes pendant que je pénétrerais son corps, et je cède à ma pulsion, empoignant sans ménagement les globes souples tout en me penchant pour l'embrasser à nouveau avec ferveur.

Elle réagit avec la même agressivité, écrasant sa bouche sur la mienne tout en déchirant les boutons de ma chemise. Deux boutons s'arrachent et je les entends tinter sur le sol, mais je me fiche éperdument que mes vêtements soient abîmés. Mes propres mains fendent déjà son débardeur, le détachant de son corps tandis que je dévore sa bouche, incapable de me rassasier de son goût de miel addictif.

Le reste de nos habits disparaissent avec frénésie, mon pantalon italien rejoignant son jean déchiré au coin du lit. Bientôt, elle se trémousse, nue sous mon corps, ses ongles me lacérant le dos tandis que je fais pleuvoir des baisers dans son cou, sur sa clavicule et sa poitrine splendide. Son mamelon dressé s'offre à ma bouche et je le suce, savourant ses gémissements de plaisir. Ma main s'aventure le long de son corps, effleurant sa cage thoracique étroite et son ventre plat avant d'atteindre les colonnes lisses de ses cuisses et la moiteur torride de son sexe.

Une infime partie encore opérante de mon cerveau remarque qu'elle a un piercing au nombril et quelques lignes d'écriture tatouées sur son flanc gauche. J'ai envie de tout

explorer en détails, de ralentir et de contempler son corps souple, de le graver dans ma mémoire, mais le désir qui palpite en moi est trop fort pour être nié. Je lui écarte les cuisses et descends, l'eau à la bouche à la perspective de goûter cette chaleur humide.

Son sexe est aussi joli que le reste de son corps, rose et lisse, entièrement épilé. Sans plus attendre, je m'en délecte, passant ma langue sur sa vulve détremée avant de m'aventurer entre ses replis.

— Oui, c'est ça, gémit-elle en décollant les hanches dans un mouvement convulsif lorsque j'atteins ma cible.

Ses mains se crispent dans mes cheveux, les cramponnant fermement tandis que je la suce, puis lèche son clitoris à un rythme cadencé, laissant mes dents la frôler entre chaque coup de langue. Elle est à la fois sucrée et salée, aussi délicieuse que je le pensais. Ma queue frémit avec un besoin éperdu de s'enfouir en elle, mes bourses plaquées contre son corps. J'ai envie de son orgasme tout autant que du mien et j'accélère le rythme.

Ses gémissements gagnent du volume et ses hanches vont et viennent avec une impatience croissante. Je perçois le moment précis où ça se produit. Dans un cri, elle se cambre contre moi, les yeux plissés, et tout son corps est ébranlé en même temps qu'une moiteur au parfum riche enduit mes lèvres et ma langue. J'attends quelques secondes que ses spasmes s'apaisent, puis je me redresse, la couvrant de mon corps.

— Attends, souffle-t-elle en ouvrant les yeux alors que je place un genou entre ses cuisses pour les écarter.

Ses pupilles sont dilatées, son visage empourpré et luisant sous une fine pellicule de sueur.

— Je ne prends pas la... Je n'ai pas...

— Je vois, grommelé-je, abasourdi d'avoir oublié une chose aussi élémentaire.

Me soutenant à une main, je fouille le tas de vêtements dans le coin et j'en sors le petit emballage en aluminium que je conserve toujours dans mon portefeuille. Mes dents déchirent le papier et je déroule le préservatif sur ma queue avant de m'insérer entre ses replis humides.

Puis je m'enfonce brusquement, le sang rugissant dans mes tempes.

**J**e me raidis, l'air en suspens dans mes poumons lorsqu'il me pénètre de sa verge épaisse, lentement, mais inexorablement. Je suis plus mouillée que jamais, pourtant même si mon corps est prêt pour sa possession, j'éprouve une sensation d'étirement douloureuse. Elle est grosse, et pour moi, ça remonte à loin.

Il doit percevoir ma difficulté, parce qu'il marque une pause, la mâchoire contractée et ses yeux verts intensément dardés sur mon visage.

— Je te fais mal ?

Sa voix est rauque, enrouée par le désir, et ses épaules larges sont contractées au-dessus de moi. Il n'y a plus aucune trace de courtoisie bien civilisée, pas le moindre soupçon de l'élégance raffinée du bar. Sans ses vêtements sur mesure, il ressemble au prédateur féroce qu'il est en réalité, son corps puissant et musclé aussi redoutable que parfaitement proportionné.

— Non, c'est...

Ma voix se brise et je reprends :

— Tout va bien.

C'est un mensonge, mais je ne veux pas qu'il s'arrête. C'est peut-être malsain, mais maintenant que nous y sommes, j'ai l'impression de mériter ça, cette douleur et ce



plaisir mêlés. Cet homme, ce tueur, est à la fois mon châtiment *et* ma récompense, un cadeau sombre que je m'offre pour me féliciter d'être allée aussi loin.

Ses narines frémissent et ses yeux se réduisent à deux fentes. Je sens les dernières bribes de son contrôle de soi se désintégrer. Dans un râle grave et guttural, il saisit mes poignets, les ramène au-dessus de ma tête, et me pourfend, me pénétrant tout entière en un violent coup de reins.

J'étouffe un cri. Mes parois internes brûlent sous l'effet de l'invasion brutale, pourtant mon corps se frotte déjà contre le sien et mes jambes se referment autour de ses hanches pour l'attirer plus profondément encore. Ça me fait mal, mais au-delà, je trouve une sorte de réconfort pervers, l'assurance que je suis bel et bien là, que je suis en vie pour ressentir ce que je ressens.

Cette fois, il ne me laisse pas reprendre mon souffle. Penchant la tête, il prend possession de mes lèvres dans un autre baiser aussi intense que dévorant, avant de se mettre à bouger, me plaquant contre le matelas à chaque coup de boutoir. Sa bouche est chaude et brute. Elle a le goût de ma propre excitation et un soupçon de bière. Je me surprends à lui rendre son baiser avec la même avidité farouche tandis que la douleur se change en un plaisir éperdu et bestial. Je n'ai jamais joui plus d'une fois par le passé, mais à présent mon corps redémarre et la tension remonte en flèche entre mes jambes. Une chaleur enfiévrée palpite dans mes veines et mon cœur s'emballe comme s'il essayait de jaillir hors de ma poitrine.

L'extase qui m'envahit me fait l'effet d'une éruption volcanique dans mon corps, emportant tout dans sa lave incandescente. Ma vision devient blanche, mon souffle haletant me semble assourdissant et chacune de mes terminaisons nerveuses s'éveille à la vie. Dans un cri éraillé, je me cambre et mes muscles internes compriment son sexe

envahisseur par spasmes successifs. C'est trop. Trop puissant, et pourtant, j'ai survécu, et alors que je redescends des sommets du plaisir, il lâche un gémissement sourd à mon oreille et sa verge a un dernier soubresaut entre mes cuisses lorsque son propre orgasme le terrasse.

---

J'AI DÛ M'ENDORMIR, VAINCUE PAR LA FATIGUE, PARCE QUE TOUT CE dont je me souviens en me réveillant, c'est une serviette humide et fraîche entre mes jambes, nettoyant et apaisant ma chair sensible. Je ne me rappelle pas qu'il se soit retiré, qu'il ait jeté le préservatif, ni même qu'il m'ait libéré les poignets. Cependant, j'ai le vague souvenir d'avoir été étreinte par un grand corps viril et chaud, et de m'être sentie étrangement sereine et protégée.

Chassant un reste d'engourdissement, je me redresse et jette un regard circulaire. La lumière filtre au travers des volets épais, m'indiquant que c'est le matin. Je suis toute seule, mais j'entends des voix d'homme de l'autre côté de la porte.

Ils sont toujours là, et je suis toujours leur captive.

Le point positif, c'est que j'ai survécu à la nuit. Personne ne m'a supprimée pendant mon sommeil, ce qui me laisse espérer que, peut-être, ils tiendront parole et me laisseront partir.

Sans un bruit, je pose mes pieds par terre et je me lève, réprimant une grimace de douleur. J'ai mal partout, mais surtout entre les cuisses. Je suis encore un peu faible et j'ai le tournis, mais ce n'est pas nouveau. C'est comme ça tous les matins, même si ma situation s'améliore tout doucement.

À pas de loup, je rassemble mes vêtements, délaissant le débardeur déchiré, et je m'habille avant de rejoindre la porte

sur la pointe des pieds, collant mon oreille contre le battant. De l'autre côté, les voix sont plus fortes, plus furieuses.

Les frères se disputent.

— ... pas à toi, tonne Ilya en russe. Tu ne peux pas la garder comme un chat errant pour lui faire tout ce qui te chante...

— Va te faire foutre, rétorque Yan d'une voix tout aussi brutale. Tu es seulement vexé qu'elle m'ait choisi hier soir et que je ne l'aie pas partagée.

— Ne te fais pas de films. Tu ne lui as jamais laissé le choix de refuser. Elle a dû croire que si elle ne couchait pas, elle était morte...

Un fracas retentissant étouffe la fin de la phrase et je m'écarte de la porte, le cœur battant.

C'est mauvais signe, très mauvais signe. Si j'ai bien compris, Yan a l'intention de me détenir plus longtemps, ce que son frère désapprouve. En plus de réduire considérablement mes chances d'en réchapper vivante – plus je passe de temps en compagnie de ces tueurs, plus je risque d'entendre des informations compromettantes –, voilà qui risque de m'empêcher de faire mon travail.

Mon vrai travail, pas le job de serveuse qui me sert de couverture.

Et si la perspective de faire attendre mes clients n'était pas suffisamment angoissante, Ilya a précisé qu'ils voulaient garder un œil sur moi tant qu'ils n'auraient pas quitté la ville. Ce qui devrait être aujourd'hui, puisque les frères comptaient me libérer ce matin.

Dois-je en déduire que Yan veut me garder avec lui ?

M'enlever loin d'ici ?

J'entends d'autres objets qui volent en éclats, mêlés à des jurons en russe. Les frères se disputent toujours, mais à moins que l'un d'eux ne tue l'autre, ils ne vont pas tarder à s'arrêter. Je dois passer à l'action sans plus attendre.

Mon regard affolé se pose sur les volets et je m'y précipite, les ouvrant d'un geste brusque. Le soleil éclatant m'éblouit, et pendant quelques secondes je suis aveuglée, avant de me rendre compte que nous sommes au premier étage.

Ce n'est pas idéal, mais je peux faire avec.

Heureusement, la fenêtre est aussi vétuste que le reste de l'immeuble, composée de deux panneaux au cadre de bois qui s'ouvrent vers l'extérieur comme des portes-fenêtres. Le loquet au milieu est rouillé et a été repeint, mais quand je m'appuie de toutes mes forces, la peinture se craquelle et je parviens à tirer le loquet pour ouvrir la fenêtre.

Cet effort, aussi infime soit-il, m'a épuisée, mais je n'ai pas de temps à perdre. La rue à l'extérieur est étroite et déserte. Si j'appelais à l'aide, personne ne m'entendrait – cela dit, je ne compte pas sur un sauvetage miraculeux.

Me ruant vers le lit, je récupère les deux draps et je les noue l'un avec l'autre. Puis j'attache la corde de fortune au pied du lit et je retourne à la fenêtre, l'autre bout à la main.

Je n'obtiendrai guère plus qu'un mètre de longueur, mais au moins, ça me rapprochera du sol.

Les mains tremblantes et les paumes moites, je grimpe sur le rebord, cramponnée au drap. Un an plus tôt, j'aurais pu sauter de cette hauteur et m'enfuir facilement, mais à présent, je suis trop faible, mes os sont cassants et fragiles. Le sol me semble dangereusement lointain et le bitume craquelé en contrebas me fait l'effet d'une condamnation à mort.

Pendant un moment, je caresse l'idée de rester, de suivre le mouvement et de voir ce qu'il advient. Après tout, serait-ce si terrible d'être la prisonnière de Yan ? D'avoir droit à ces orgasmes éblouissants et de dormir dans ses bras toutes les nuits ? Il finirait peut-être par s'attacher à moi avec le temps, si tant est qu'un homme tel que lui en soit capable, et

il ne me tuerait pas, même si j'en sais trop à leur sujet. D'ailleurs, nous pourrions même nous associer et...

Je referme la porte de cette pensée avant d'aller plus loin. Les hormones du sexe doivent encore m'engourdir l'esprit pour me faire avoir des idées aussi folles. Si je restais, je ne serais qu'un jouet sexuel pour Yan, c'est une certitude. Et puis, même si j'étais prête à prendre un tel risque, il ne s'agit pas que de moi.

Hannah a besoin de moi.

Comme toujours quand je pense à ma grand-mère, je me sens mieux. Je ne peux pas me permettre de céder à cette lubie, de laisser mon attirance envers un tueur magnifique me détourner de mes responsabilités envers la femme qui m'a élevée. Elle s'est occupée de moi toute ma vie, et c'est mon tour de lui rendre la pareille.

— Au revoir, Yan, murmuré-je tout bas.

Après quoi, j'affermis ma poigne autour du drap et je saute.

## PARTIE II

*Colombie, aujourd'hui*

Comme j'en ai pris l'habitude dernièrement, je sors mon téléphone pour consulter mes e-mails. Avec tout ce qui s'est passé ces derniers mois, il est essentiel que j'obtienne les informations en temps réel.

— Où est Kent ? demande Julian Esguerra lorsqu'entre Peter Sokolov – notre ancien chef d'équipe et la raison de la situation délicate dans laquelle nous nous trouvons à présent –, qui nous rejoint, mon frère, notre coéquipier Anton Rezov et moi dans le bureau d'Esguerra.

— Comment veux-tu que je le sache ? rétorque Peter en s'assoyant à côté de moi à la table ovale.

Je suis conscient de sa présence, dans ma vision périphérique, et d'Ilya qui mâche un biscuit que la gouvernante d'Esguerra a apporté tout à l'heure. Toute mon attention est rivée sur ma boîte de réception, où un message de nos hackers vient d'apparaître.

— Il n'est pas hébergé dans ta maison ? continue Peter tandis que j'ouvre l'e-mail.

— Il participait à la patrouille avec les gardes ce matin, dit Esguerra. Bon, il nous rattrapera plus tard. Je vais devoir passer un coup de fil.

Un instant après, il demande :

— Des nouvelles d'Henderson ?

— Non. Je ne pense pas qu'il nous contacte avant un moment. Nous ne sommes jamais qu'à...

Peter s'interrompt, comme pour consulter l'heure, puis il reprend :

— ... une heure du début du décompte. Je suppose que nous allons devoir mettre notre menace à exécution. Après quelques cadavres, il comprendra que nous ne plaisantons pas.

— Très bien, répond Esguerra pendant que je parcours le message. J'ai déjà fait savoir à mes hommes quels otages tuer en premier. Des nouvelles des hackers ?

Je lève les yeux de mon téléphone.

— Oui, ils viennent d'identifier le tireur embusqué, celui qui a abattu l'agent venu pour arrêter Peter.

Ce dernier se raidit visiblement.

— Qui est-ce ?

— Eh bien, c'est une femme, dis-je en faisant défiler le texte. Elle se fait appeler Mink et elle vient de République tchèque. Attendez, la photo est en train de charger.

— Et nos sosies ? s'enquiert Anton. Des pistes sur ces connards ?

Ses paroles me semblent lointaines, comme à travers une chute d'eau tant le rugissement de mon sang est fort à mes oreilles, en même temps que la stupeur et une rage folle me broient les entrailles. Je me suis toujours enorgueilli d'être capable de garder la tête froide. Le contrôle strict que j'exerce sur mes émotions induit souvent les gens en erreur, les poussant à croire que je n'en éprouve aucune. Pourtant,



impossible de maîtriser la fureur volcanique qui bouillonne en moi.

Sur mon téléphone est affiché un visage que je croyais ne jamais revoir : un joli visage pâle surmonté de mèches blond platine coiffées en pointes. La photo est prise partiellement de profil et si j'avais encore des doutes sur l'identité de la femme, le tatouage du colibri dans son cou ainsi que les piercings qui ornent son oreille délicate les auraient aussitôt chassés.

La tireuse d'élite qui a abattu un agent des forces d'intervention lors de l'arrestation de Peter, déclenchant la fusillade ayant entraîné la mort de ses beaux-parents, n'est autre que Mina, ma jolie serveuse de Budapest.

La fille qui m'a obsédé et que j'ai recherchée sans relâche pendant des jours après sa fuite.

— Qu'y a-t-il ? demande Ilya.

Je détache mes yeux de l'écran pour découvrir mon jumeau, la mine renfrognée.

Si j'essaie de parler, je vais exploser. Je me contente donc de lui remettre le téléphone pour qu'il la voie.

Son visage sévère se fige.

— Elle ?

Il lève les yeux, la mâchoire contractée.

— C'est elle, Mink ?

Peter arrache le téléphone des mains d'Ilya et, perplexe, il examine la photo, les sourcils froncés. Évidemment, il ne voit pas ce qu'Ilya et moi voyons.

Il n'a jamais rencontré cette petite garce trompeuse ni éjaculé des dizaines de fois en se rappelant avoir baisé avec elle.

— Qui est-ce ? demande-t-il en nous regardant, mon frère et moi. Comment la connaissez-vous ?

J'ai du mal à parler à cause du nœud de colère qui m'obstrue la gorge.

— Aucune importance.

Je récupère le téléphone des mains de Peter, réprimant l'envie de lui briser les doigts au passage.

— J'envoie des hommes la capturer. Elle sait peut-être où est Henderson, ajouté-je.

— C'est important, insiste Esguerra tandis que j'écris furieusement un message à nos hommes en Europe, qui passent le continent au peigne fin à la recherche d'Henderson, ancien général américain et ennemi juré de Peter – le nôtre, à présent.

Non seulement nous devons l'interroger sur Henderson, manifestement son employeur, mais j'ai aussi mon propre interrogatoire à mener.

— Putain, qui est-ce ? demande Esguerra comme personne ne répond à Peter.

— Nous l'avons rencontrée à Budapest, explique mon frère d'un air sombre tandis que j'envoie le message et lève enfin les yeux. Elle est serveuse dans un bar.

Anton, cet abruti, me dévisage avec intérêt, comme s'il venait de comprendre.

— Tu as couché avec elle il y a quelque temps ? s'exclame-t-il. C'est à son sujet qu'Ilya n'arrêtait pas de boudier quand on était en Pologne ?

Je me retiens de coller mon poing dans son visage barbu. Seule toute une vie de discipline acharnée me permet de résister et mes doigts se crispent si fort autour du téléphone qu'il laissera forcément des bleus dans ma paume.

Mon frère n'est pas plus capable de se contrôler.

— Je ne boudais pas, grommelle-t-il avec un regard assassin. En tout cas, ajoute-t-il en me désignant du pouce, c'est bien *lui* qui se l'est tapée.

Des points rouges explosent devant mes yeux. La rage qui bouillonne en moi échappe à mon contrôle. Je pivote vers Ilya en posant violemment le téléphone sur la table.

— Ferme-la, merde !

Le visage rouge de colère, il se lève d'un bond et sa chaise dégringole sur le sol. Je suis son exemple, prêt à fracasser sa vilaine caboche sur la table. *Contrôle-toi, bordel*. La soif de sang est vive dans mes veines, noire et toxique, alimentée par la colère et la pointe douloureuse de la trahison.

Mina n'est autre que Mink.

Elle m'a menti, elle m'a pris pour un idiot.

Et mon frère, cet *ublyudok*, est toujours furieux que je ne l'aie pas partagée avec lui.

Mon poing se serre déjà, sur le point de voler vers son visage, lorsque Lucas Kent fait irruption dans la salle, son visage à la mâchoire carrée marqué par la tension et son t-shirt trempé de sueur.

— C'est Sara, dit-il en haletant comme s'il avait traversé tout le complexe en courant. Peter, tu dois venir avec moi tout de suite.

Sokolov a déjà bondi. La seule mention de sa femme suffit à lui faire oublier le reste du monde. Quelques instants plus tard, Kent et lui sont partis, et avec eux, un peu de cette fureur sombre qui m'a aveuglé.

Je prends une grande inspiration pour me calmer, je me rassieds et Ilya m'imite, alors qu'Anton et Esguerra nous dévisagent comme si nous étions une bombe artisanale sur le point d'exploser. Je retrouve mon contrôle légendaire.

Mon frère n'est pas mon ennemi dans l'histoire.

C'est elle.

Et quand je mettrai la main sur son joli petit cou, je lui ferai payer sa trahison.

*J*e me réveille avec une douleur lancinante dans le crâne et une douleur sourde sous mes côtes. J'ai un vieux goût de cuivre dans la bouche et mes bras sont engourdis, mes poignets douloureusement attachés au-dessus de ma tête. Je suis étendue sur une surface dure. C'est chaud et humide, et l'odeur de ma propre sueur se mêle à celle de renfermé et de bois vermoulu. Pendant un moment, je ne comprends pas, mais quand la mémoire me revient, l'adrénaline m'envahit. Il me faut faire appel à ma formation militaire pour garder mon calme, les yeux fermés et le souffle régulier, tandis que les images de ce qui s'est passé me reviennent à l'esprit.

*Attaquée.*

*Capturée.*

Je rejoignais le bar où je travaillais comme serveuse à Budapest quand quatre hommes m'ont acculée dans une ruelle sombre, les yeux aussi froids que les armes dans leurs mains. J'ai réussi à en désarmer un et à en blesser un autre, mais ils étaient trop nombreux.

Même forte et en bonne santé, je n'étais pas de taille.

Ensuite, mes souvenirs sont flous. Ils m'ont droguée ou bien m'ont assommée. Je me remémore vaguement un déplacement – une voiture, vraisemblablement – suivi par

un rugissement assourdissant qui m'a fait penser à un moteur d'avion. M'ont-ils emmenée par la voie des airs ?

Si tel est le cas, pourquoi ?

La peur s'insinue en moi. Son goût métallique est amer dans ma bouche, mais je n'y pense pas, concentrée sur mes souvenirs. *Réfléchis, Mina. Concentre-toi et réfléchis.* J'essaie d'y voir clair dans le flou qui me revient à la recherche de quelque chose, n'importe quoi, susceptible d'expliquer la situation.

Qui voudrait me capturer et pourquoi ?

Une conversation me vient, indistincte et brouillonne, comme dans un rêve. Derrière le vrombissement des moteurs, des hommes parlaient – un mélange d'anglais, de russe et d'espagnol si je ne me trompe pas. Que disaient-ils ? Ils ont mentionné un certain Esguerra, et autre chose au sujet d'un capitaine ou d'un général.

*Oh, merde.*

J'ai une boule dans le ventre quand tout me revient, quand je me rappelle ce dont il s'agit. J'aurais dû me douter que le micmac de Chicago m'exploserait en pleine face.

C'est la seule fois de ma vie où je n'ai pas écouté mon instinct.

La seule fois où j'ai accepté un boulot qui ne me convenait pas parfaitement.

Des bruits de pas me tirent de mes pensées.

Quelqu'un approche.

Mon pouls s'emballe, mais je ne le montre pas afin de donner l'impression que je suis évanouie. Le nouveau venu n'est pas dupe. Il s'arrête à côté de moi – j'ai la conviction que c'est un homme – et il s'accroupit pour m'observer avec un amusement malveillant. Je sens le poids de ce regard, j'y perçois une certaine noirceur, et une impression troublante de familiarité me submerge lorsque le parfum subtil et viril de bois de santal et de poivre titille mes narines. Puis il part

d'un rire grave et cruel, et ses doigts effleurent tendrement mes lèvres. Quand l'improbable éventualité se fait jour en moi, un frisson m'ébranle.

— Si ce n'est pas ma petite Mina, dit Yan en hongrois, sa voix suave et gutturale provenant de mes rêves les plus sombres. Ou devrais-je t'appeler *Mink* ?

Les poumons saisis par un mélange de stupeur et d'excitation perverse, je dévisage l'homme que j'ai essayé d'oublier, sans succès, ces quinze derniers mois. Il est aussi dangereusement séduisant que dans mes souvenirs, ses traits réguliers tout aussi symétriques que s'ils avaient été façonnés par un sculpteur et sa chemise bleue parfaitement ajustée sur sa silhouette musclée. Sa bouche – la même bouche experte qui a dévoré mon sexe avec une avidité stupéfiante – esquisse un sourire froid et je devine la promesse d'un enfer dans ses yeux verts.

*Merde.* Il est lié à tout ça.

C'est une possibilité qui m'a effleuré l'esprit lorsque Walton Henderson III, ancien général américain, a pris contact avec moi pour me confier une mission. Il voulait que j'intervienne lors de l'arrestation d'un assassin russe dans les faubourgs de Chicago, un homme qui se faisait appeler Peter Garin.

L'objectif était que Garin ne soit pas arrêté vivant.

La mission semblait simple et directe, mais l'idée qu'il s'agisse d'un assassin russe m'a interpellée. Je me suis demandé si les hommes qui m'avaient enlevée ce soir-là pouvaient avoir un lien quelconque avec cette affaire, s'il y avait le moindre rapport avec Yan et Ilya. Mais la photo de la

cible n'avait rien à voir avec les jumeaux, et après mûre réflexion, j'ai accepté le boulot.

Henderson me faisait froid dans le dos, mais il payait généreusement et les factures d'Hanna ne pouvaient pas attendre.

Impossible que Garin soit lié à Yan et Ilya, me disais-je en me rendant à Chicago avec le passeport américain fourni par Henderson. La Russie est un grand pays, où les criminels de toutes sortes pullulent. Que ma cible partage une nationalité et un métier douteux avec l'homme avec lequel j'avais couché n'était qu'une coïncidence, rien de plus.

Par la suite, quand tout a dégénéré et que le visage et le nom de ma cible – son vrai nom, Peter Sokolov – ont été diffusés aux actualités, je me suis rappelé qu'Ilya avait mentionné un certain Sokolov au bar. Mais il était trop tard, et cela pouvait encore être une coïncidence.

Sokolov est un nom de famille plutôt courant en Russie.

À l'évidence, ce n'était pas une coïncidence, et maintenant, je suis à nouveau captive de Yan, quelque part dans une région chaude, au fond d'une cabane en bois.

— Où suis-je ? demandé-je en hongrois d'une voix calme et posée en balayant les alentours du regard.

Il sait qui je suis, alors je n'ai plus à jouer la demoiselle en détresse. Tout en parlant, je prends conscience d'une douleur désagréable dans ma lèvre inférieure et d'une palpitation sourde dans ma mâchoire – sans doute quand je me suis battue durant ma capture.

— En Colombie.

Le sourire de Yan devient sinistre lorsque je change de position pour tenter de soulager la pression sur mes poignets attachés.

— Dans le complexe de Julian Esguerra, en Amazonie.

Il a parlé en russe pour se moquer du mensonge que je lui ai servi le soir où il m'a prise.



Je le regarde sans sourciller. Le nom d'Esguerra ne me dit rien, mais le fait d'avoir été emmenée à l'autre bout du monde m'inquiète franchement. Je réponds en russe :

— Qu'est-ce que je fais ici ? Qu'attends-tu de moi ?

— D'abord, des réponses. Ensuite, nous verrons.

Malgré la douleur de mon corps fourbu, mes entrailles se nouent et une chaleur sombre crépite sur ma peau. Ignorant cette sensation, je demande aussi calmement que possible :

— Et qu'est-ce que j'obtiens si je te donne ces réponses ?

— La vie, répond quelqu'un en russe.

C'est une voix différente, plus sèche, et je détache mon regard de Yan pour voir son frère approcher. Dans la lumière tamisée de la cabane, les tatouages de son crâne donnent l'impression que sa boule à zéro est inégale.

— Salut, Ilya.

J'affiche mon plus beau sourire – ce que je regrette immédiatement dès que ce mouvement rouvre ma lèvre fendue. Pourtant, ça en vaut la peine. Ilya semble déboussolé par mes salutations enthousiastes et le visage de Yan perd un peu de son sarcasme sinistre.

Il n'apprécie pas que je sois contente de voir son frère.

Ce n'est sans doute pas raisonnable d'énerver Yan, mais quoi qu'il en soit, je crains de ne pas en sortir vivante. Pas cette fois. Avec la mission de Henderson, j'ai merdé à plusieurs niveaux. Non seulement j'ai accepté une mission sur laquelle j'avais des doutes, mais les agents de la force d'intervention n'ont *pas* tué Sokolov quand j'ai tiré sur l'un d'entre eux depuis un toit voisin. Cet enfoiré a réussi à survivre à une fusillade aux proportions démesurées et à s'enfuir avec sa femme.

Et si c'est l'ami, le patron des jumeaux ou je ne sais quoi, le mieux que je puisse espérer, c'est encore une mort rapide.

— Mina.

Ilya s'accroupit à côté de son frère et me dévisage, la mine fermée.

— Tu n'as jamais été serveuse, n'est-ce pas ?

— Je l'étais... Je le suis. Serveuse et barmaid à temps partiel.

J'ai besoin d'une source de revenus légitime pour certaines choses, comme louer un appartement et entretenir l'ignorance de ma grand-mère.

— C'est ça, fait Yan d'un ton moqueur. Et le reste du temps, tu fais quoi ? Tu tues les agents des forces d'intervention pour le plaisir ?

— Pas pour le plaisir, dis-je posément. Pour de l'argent. Comme vous deux. J'ai suivi une formation de tireur d'élite dans les forces spéciales hongroises, mais ça n'a pas fonctionné pour moi. Alors, quand j'ai eu l'occasion de me faire plus d'argent, j'ai décidé de mettre mes compétences à contribution.

Voilà. Je l'ai dit. C'est étrangement libérateur d'avouer la vérité, de tomber le masque que je portais depuis des années. Personne à l'exception de mon formateur ne connaît cet aspect de ma personne. Si les gens savaient, ils seraient stupéfaits et terrifiés.

Les deux hommes devant moi n'ont pas l'air stupéfaits ni terrifiés. En revanche, on dirait qu'ils veulent me tuer, et c'est toujours mieux qu'une désapprobation moralisatrice.

Yan tend la main et, une fois de plus, me caresse la lèvre. Son geste tendre à l'égard de ma blessure est trompeur.

— Où est ton employeur ?

Je m'humecte les lèvres et je sens le goût du sang. Il retire sa main, les doigts tachés de rouge.

— Je n'ai pas d'employeur. Je suis indépendante.

— Il parle d'Henderson, précise Ilya sans ménagement.

Quand je lève la tête, je constate qu'il foudroie son frère des yeux, pour une raison qui m'échappe. Reportant son

attention sur moi, il grommelle :

— Où est-il ?

— Aucune idée. Je ne l'ai rencontré en personne qu'une seule fois, quand il m'a confié cette mission. Le reste du temps, il communiquait avec moi par e-mails cryptés.

Inutile de nier mon implication. Même si je parviens à les convaincre que tout cela n'est qu'un malentendu, ils ne s'excuseront pas et ils ne me mettront certainement pas à bord d'un avion pour Budapest.

Je suis une morte en sursis, et à voir ma posture, je n'en ai peut-être plus pour longtemps.

— En quoi consistait ta mission exactement ? demande Yan d'une voix douce. Coucher avec moi en faisait partie ?

Ilya se crispe visiblement à cette question, et mon visage s'embrase malgré ma détermination à garder mon sang-froid.

— Bien sûr que non. Vous m'avez enlevée en pleine rue et vous m'avez traînée chez vous, non ? Je ne savais même pas qui vous étiez, ce soir-là. De toute façon, j'ai rencontré Henderson il y a quelques mois à peine.

— Vraiment ? fait Yan d'une voix traînante, le regard luisant. Alors, tu ne nous espionnais pas au bar ?

— Pas volontairement. Si vous ne vouliez pas qu'on vous entende, il ne fallait pas discuter de vos affaires en public. Je travaillais dans ce bar, c'est tout.

— À d'autres.

La voix de Yan ne change pas, mais la température chute dans la cabane lorsqu'il effleure le côté de mon cou, ses doigts tachés de sang contre mon tatouage.

— Ils n'ont pas pu te localiser dans leur système et tu n'es jamais revenue, pas même pour récupérer ton foutu chèque. Il n'y avait aucune Mina non plus, sur les réseaux sociaux, avec un tatouage de colibri.

J'essaie d'ignorer l'effet que sa main laisse sur mon corps.  
— Alors, tu m'as cherchée.

C'était ce que je craignais. Après avoir miraculeusement réussi à m'échapper sans rien me casser, je suis retournée au bar et j'ai effacé mon dossier d'employée dans l'ordinateur. Le gérant ne prêtait guère attention à son personnel à temps partiel et je n'étais proche d'aucun de mes collègues. Il y avait peu de chances qu'ils connaissent mon adresse et mon nom de famille par cœur. Apparemment, j'avais raison. Tout comme j'ai bien fait d'éviter les réseaux sociaux.

Avant même d'accepter mes tendances criminelles, je n'aimais pas l'idée d'étaler ma vie sur internet.

— Oh, je t'ai cherchée.

Le regard de Yan s'assombrit et sa main descend le long de ma clavicule.

— Après tout, ta chatte...

— Pourquoi t'a-t-il engagée ? l'interrompt brutalement Ilya tandis que mon visage vire au rouge.

Les gestes possessifs de son frère et la référence directe à notre nuit ensemble ne plaisent pas plus au grand Russe qu'à moi. Est-ce parce que, comme l'a dit Yan ce jour-là, Ilya est frustré que son frère ne partage pas ?

*Ces deux-là partagent-ils souvent leurs femmes ?*

Chassant de mon esprit ces images classées X, je déclare résolument :

— Vous le savez déjà. Je devais abattre l'un des agents responsables de l'arrestation afin de les pousser à ouvrir le feu sur Sokolov. Si ce n'est qu'à l'époque, je croyais qu'il s'appelait Garin.

Si j'avais su le véritable nom de ma cible, je me serais rappelé qu'Ilya l'avait mentionné au bar et je n'aurais pas accepté la mission. J'avais désespérément besoin d'argent, mais pas au point de me mettre à dos un homme aussi dangereux que Yan.

— C'est tout ?

À présent, ses doigts consomment mon oreille, jouant tout doucement avec chacun de mes piercings.

— Réfléchis bien avant de me mentir, Minochka.

Le diminutif de mon prénom en russe, que l'on emploierait pour un enfant ou un être cher, me paraît cruellement moqueur de sa part, surtout lorsqu'il sourit et ajoute d'un ton mielleux :

— Peter Sokolov est très doué pour obtenir des informations.

Malgré moi, je déglutis et mon estomac vide se retourne. J'ai essayé de ne pas penser à ce qu'il adviendrait si j'étais incapable de leur donner les réponses qu'ils attendent. Je n'ai pas peur de la mort – avec le paiement d'Henderson sur mon compte en banque, Hanna hériterait d'une somme suffisante pour couvrir ses dépenses pendant longtemps –, mais je ne peux nier que l'éventualité de la torture me glace le sang.

— Il y a autre chose.

Je décide de tout leur dire. Si je coopère, ils n'éprouveront peut-être pas le besoin de recourir aux méthodes de Sokolov pour *obtenir des informations*.

— Henderson avait aussi besoin d'hommes doués dans certains domaines... et prêts à tout.

Le regard perçant de Yan brille avec intérêt.

— On t'écoute.

— Il y a une équipe avec laquelle j'ai travaillé sur quelques missions dans le passé.

Ou plutôt Gergo, mais je ne vais pas mêler mon mentor et formateur à cette histoire.

— J'ai donné leurs noms à Henderson. Je ne sais pas pourquoi il avait besoin d'eux...

Après avoir vu les actualités, cela dit, j'ai commencé à avoir de terribles soupçons.

— Et je ne sais pas où ils sont en ce moment, mais je peux vous donner leurs noms. Si vous les retrouvez, ils sauront peut-être où se trouve Henderson.

— Vas-y, fait Yan tandis qu'Ilya sort son téléphone pour prendre des notes. Dis-nous tout.

J'égrène les noms du dossier que j'ai remis à Henderson. En fait, je n'ai rencontré ces hommes qu'une seule fois et je les ai tout de suite détestés, alors ça ne me gêne pas plus que ça de les trahir. Gergo sera peut-être contrarié de les perdre, mais il s'en remettra. Après tout, c'est sa faute si je suis dans de beaux draps maintenant.

C'est lui qui m'a conseillée à Henderson.

— Tu as tout noté ? demande Yan en jetant un œil à son frère.

Ilya acquiesce.

— C'est bon.

— Très bien, fait Yan en se levant. On va voir ce qu'on peut en tirer.

— Attendez, dis-je au moment où ils tournent les talons pour s'en aller. Je dois aller aux toilettes. S'il vous plaît.

Je ne mens pas. Ma vessie est sur le point d'éclater. Mais j'ai aussi besoin qu'ils me fassent sortir de cette cabane afin de jeter un œil aux environs pour calculer mes chances d'évasion.

Elles sont proches de zéro, mais je dois essayer.

Yan retrousse les lèvres en un sourire cruel.

— Vraiment ? Fais-le ici.

Ilya se tourne vers lui, les poings serrés.

— Je vais l'accompagner dehors. D'ailleurs...

— Je m'en occupe, le coupe Yan.

Sa voix vibre d'une tension presque meurtrière, reflétée par la raideur soudaine de sa musculature athlétique.

— Toi, commence à chercher les noms.

Cet ordre hérisse Ilya et une charge de testostérone imprègne l'air, à tel point que j'en sens presque l'odeur.

Vont-ils en venir aux poings ? Rien que pour savoir qui aura le droit de m'emmener pisser ?

À la dernière seconde, cependant, Ilya se retourne et sort de la cabane d'un pas lourd, claquant la porte derrière lui, me laissant seule avec Yan.

Mon ravisseur.

L'homme que je redoute autant que je le désire.

Les yeux émeraude de Yan brillent d'une lueur froide lorsqu'il me dévisage, s'attardant pendant une seconde sur mes lèvres avant de reporter son attention sur la veine qui palpite dans mon cou. Mon cœur commence à battre plus fort. Sa proximité m'épouvante et m'excite à la fois, le danger qu'il représente accentuant l'attirance perverse qu'il m'inspire. Aussi malsain que ce soit, mon corps réagit exactement comme à Budapest, et quand il m'agrippe les poignets pour dénouer la corde, ce contact provoque une réaction involontaire semblable au grésillement d'une décharge électrique.

Il me détache avec l'efficacité fluide d'un tueur qui sait s'y prendre avec les nœuds. Il me retourne et ramène de force mes bras derrière mon dos. Mes muscles protestent contre ce changement violent et la douleur s'empare de mes bras quand ma circulation sanguine se retrouve inversée. Un genou au bas de mon dos pour me maintenir à plat ventre sur le banc, il saisit mes deux poignets à une main sans difficulté et utilise la même corde pour les attacher à nouveau, passant plusieurs tours avant de la nouer un peu trop fort.

Sans ménagement, il me hisse sur mes pieds. Les mains dans le dos, et après une période d'immobilité aussi longue,



je perds l'équilibre et je titube. Il me rattrape en passant un bras solide autour de ma taille. Un rappel fugace se déclenche dans mon cerveau, le souvenir de ses bras chauds et une étrange sensation de sécurité, mais avant que je puisse analyser ma réaction, il me ramène brutalement contre son torse ferme, un bras pressé sur mon ventre tandis que sa main libre se fraye un chemin dans mes cheveux.

Repoussant ma tête sur le côté en tirant sur mes mèches courtes, il expose mon cou et gronde à mon oreille :

— Ne tente rien. Sinon ce sera amusant pour moi, mais beaucoup moins pour toi.

Je n'en doute pas une seule seconde.

Lorsqu'il me pousse en avant, je trébuche à nouveau, mais il parvient à me maintenir droite, me manipulant comme si je n'étais qu'un pantin tiré par des ficelles. Je réprime une envie instinctive de riposter. Sans arme, je n'ai aucune chance, pas contre Yan. Il est trop alerte. Aucune de mes prises de combat au corps-à-corps ne pourrait le prendre au dépourvu. Si je veux m'échapper, je dois utiliser ma tête.

Nous traversons la pénombre en direction d'une porte mal isolée. Elle ferme par un verrou, ainsi qu'une chaîne avec cadenas, et la lumière filtre par les interstices entre le vantail et les murs en bois. Quand Yan pousse la porte, l'air extérieur ne m'offre aucun soulagement. L'humidité moite est encore pire que l'ombre étouffante. Je cligne plusieurs fois des yeux pour m'accoutumer à la clarté.

Deux gardes se retournent quand nous sortons et je m'empresse de les inspecter. Matériel de combat noir. AK-47. Hommes, traits hispano-américains, teint mat. Leurs yeux noirs s'attardent sur mon visage avant de descendre sur mon débardeur blanc. Mon corps est trempé de sueur et le coton fin ne suffit pas à me protéger contre leurs regards inquisiteurs. Avec mes bras en arrière, j'ai la poitrine offerte et je ne peux rien y faire.

*Des mains et des poings avides qui ne cessent jamais. Des voix moqueuses. Une fureur impuissante.*

Putain, hors de question ! Chassant ce vieux souvenir, je plisse les yeux vers les hommes qui dissèquent mon corps du regard, mais ça ne fait qu'encourager leurs rictus narquois.

— *Que pasa ?* demande le plus grand.

— Dégagez, rétorque Yan en anglais.

Il doit parler plusieurs langues, tout comme moi.

— Nous avons des ordres, précise l'autre garde avec un fort accent espagnol.

— J'espère que vous pouvez les exécuter les yeux fermés, fait Yan sur un ton si ouvertement sadique qu'il me donne le frisson. Parce que je vais vous arracher les yeux.

Je ne doute pas que sa menace est à prendre au pied de la lettre. Les gardes le savent, eux aussi, parce que le plus grand cesse de me regarder et désigne de la tête un complexe, au loin, avant de s'adresser à son ami.

— *Vamonos.*

L'homme qui parle anglais détourne les yeux à son tour. Ensemble, ils s'éloignent en direction des bâtiments blancs sans me regarder au passage.

Je découvre les environs. La flore est luxuriante. La majeure partie des plantes me sont inconnues, mais je reconnais les fleurs à bec de toucan et les arbres Yopo avec leurs cosses velues, que j'ai déjà vus en photo. À bonne distance du complexe, sur la gauche, une tour de guet dépasse au-dessus de la cime des arbres. Il y en a deux autres sur ma droite. S'il y a des tours, la propriété doit être protégée par une enceinte.

Mes espoirs s'effondrent. Une évasion me semble de plus en plus improbable à chaque instant.

Un léger vrombissement se fait entendre dans les airs et je lève les yeux.

Un drone.

Bon sang, nous sommes aussi surveillés. Même si je m'enfuis, je n'irai pas bien loin.

Yan m'oriente vers la jungle et me pousse dans le dos.

— Marche, princesse.

À présent, il parle en russe.

J'esquisse quelques pas hésitants avant de retrouver l'équilibre. Je suis la direction que m'indique Yan, éblouie par le soleil de plomb. Mes lèvres sont desséchées, mais je m'efforce de ne pas penser à la soif.

Passant la langue sur ma lèvre inférieure douloureuse, je demande :

— Quelle heure est-il ?

— Quelle importance ? répond-il avec une pointe de cynisme.

— Je me demande seulement combien de temps je suis restée dans les vapes.

Il ricane. Apparemment, il n'accorde aucun crédit à ma nonchalance, et pourtant il me surprend en répondant :

— Il est plus de quatorze heures.

Je calcule approximativement où devrait se situer le nord en fonction de la position du soleil.

Après avoir franchi la petite clairière au centre de laquelle se dresse la cabane, nous nous enfonçons dans la végétation dense. Le drone s'attarde à la lisière, incapable de nous suivre. Yan me conduit plus profondément dans la jungle ombragée jusqu'à ce que nous ayons quitté le champ de vision du drone.

Il me retourne vivement et me plaque contre un arbre. Mon dos heurte le tronc dans un bruit sourd et l'écorce rugueuse m'entame les paumes tandis qu'il me fixe d'un regard froid que je ne lui connaissais pas. À présent, je suis l'ennemie. Il me déteste. Il croit que je lui ai menti. C'est le cas, mais uniquement parce que j'ai prétendu ne pas comprendre le russe, et de toute manière, il en était

conscient. Non, la fureur en sommeil qui émane de lui me prouve qu'il croit toujours que je l'espionnais, à l'époque, et rien de ce que je dirai ne pourra le convaincre du contraire.

Il touche le bouton de mon jean et je déglutis. J'ai l'impression d'avoir du papier de verre à la place de la gorge. Je pourrais lui demander de me détacher, mais ce serait du gaspillage de salive. C'est impossible. Le bouton se détache et la fermeture crisse lorsqu'il l'ouvre lentement, sans me quitter des yeux un seul instant.

Les autres hommes, les gardes, me faisaient peur. J'ai vu ce que les hommes en guerre peuvent infliger à une femme. Sans Gergo, j'aurais été infiniment plus familière avec ces intentions sinistres. Pourtant, je n'ai pas peur de Yan. Pas de cette façon. Je suis terrifiée à l'idée qu'il me tue, mais pas qu'il me force. Il m'a enlevée à Budapest et il m'a amenée jusqu'ici. S'il le voulait, il aurait pu me faire n'importe quoi. Cependant, malgré la situation malsaine de la dernière fois, je me suis sentie en sécurité dans son lit. Protégée. Sentiment que j'éprouve très rarement avec un homme.

Il passe ses pouces dans la ceinture de mon jean, puis sous l'élastique de ma culotte en coton. Mon visage s'embrase comme si j'étais une adolescente inexpérimentée, non seulement à cause de l'intimité de notre position, mais également au souvenir de sa bouche qui me dévorait et de la mienne qui n'était pas en reste.

Il sourit avec l'assurance d'un homme conscient de l'effet qu'il fait aux femmes, mais ses yeux demeurent aussi glacials qu'une aurore boréale, railleurs, méprisants. Il baisse mon jean et ma culotte sur mes hanches, puis sur mes cuisses et mes genoux. Dans son sillage, j'en ai la chair de poule. Il se redresse lentement, effleurant de ses doigts calleux l'extérieur de mes jambes nues, puis la courbe de mon fessier.

La chaleur de mes joues s'intensifie lorsqu'il baisse enfin les yeux sur le triangle entre mes cuisses, comme s'il en avait le droit. Ce n'est rien qu'il n'ait jamais vu auparavant, pourtant c'est différent. Je suis attachée et nue, exposée avec les mains dans le dos et le jean autour des genoux. Alors que lui reste détaché, maître de lui-même et entièrement habillé. C'est humiliant, et à en juger par son sourire implacable, l'humiliation est exactement ce qu'il recherche.

Un châtiment furieux. Une vengeance insensible.

Malgré cela, le danger sous-jacent déclenche une étincelle d'excitation dans mon bas-ventre. C'est plus fort que moi, à l'image de mon attirance envers cet homme redoutable. Mon corps aspire à le sentir. Encore une fois, rien qu'une fois, pour me rappeler à quel point c'était bon. Un aperçu pour m'aider à me sentir vivante. Son effet sur moi est semblable à nul autre. Avant lui, je croyais ne plus pouvoir tolérer la main d'un homme sur moi sans le dégoût qui l'accompagne.

Seulement, voilà. Une réaction indésirable, et pourtant indéniable. Mon entrejambe s'embrase. Mon sexe se gonfle. Le renflement nerveux palpite entre mes replis. Il me faut user de tout le contrôle dont je suis capable pour me retenir d'incliner les hanches vers ses cuisses. Je suis assez lucide pour reconnaître que c'est plus que physique, qu'il y a un élément psychologique à mon désir de sentir ses bras autour de moi. Je ne suis pas bête. Je sais que je n'en sortirai pas vivante, même si j'ai bien l'intention d'essayer. Quoi qu'il en soit, j'ai soudain très envie de la sécurité apaisante que m'offre son étreinte à Budapest. Peu importe si c'est un mensonge. Je veux juste le sentir une dernière fois et je refuse de me juger pour cela.

C'est bien naturel. Personne ne veut mourir seul.

Je me concentre sur ses mains, posées légèrement sur mes hanches nues, ces mains incroyablement viriles aux longs doigts masculins et aux ongles parfaitement

entretenus. Des mains capables d'infliger la douleur d'innombrables manières. Je prends une inspiration saccadée, sur le point de le supplier de m'achever vite et sans douleur, lorsqu'il recule et me tourne le dos.

— Dépêche-toi, dit-il d'une voix atone, dénuée d'émotion. Tu as dix secondes.

Je m'accroupis et m'empresse de faire ce que j'ai à faire. Après avoir vécu en promiscuité avec des hommes dans toutes sortes de situations tactiques, je n'ai plus de gêne depuis longtemps.

Je compte dans ma tête. Il me donne exactement dix secondes avant de se retourner. Je me suis déjà redressée. Sans plus de cérémonie, il remonte ma culotte et mon jean sur mes hanches, puis il tire la fermeture et me boutonne. Soudain, il semble pressé.

Il m'empoigne le bras et m'entraîne vers la cabane, où il me force à m'asseoir sur une chaise au milieu de la pièce. Sans doute pour un interrogatoire. Mes entrailles se glacent quand je devine ce qui m'attend. Yan lève mes bras attachés par-dessus le dossier de la chaise pour m'éviter de les écraser avec le poids de mon corps, curieuse attention quand on sait que l'interrogatoire est inévitable que la torture est plus que probable. Après quoi, il va chercher plus de corde, m'écarte les jambes et attache mes chevilles aux pieds de la chaise.

Ensuite, il m'abandonne, ligotée dans le noir.

---

JE SUIS FORMÉE POUR SUPPORTER L'INCONFORT ET LA DOULEUR. JE m'échappe dans un coin de ma tête où les impressions sensorielles de faim, de soif et de douleur dans mes membres ne sont que des signaux envoyés à mon esprit. Ça s'appelle le

dépassement mental. Sans cette technique, je deviendrais folle.

Il ne faut pas longtemps avant que la porte s'ouvre à nouveau. Un homme grand, à la carrure forte, entre dans la pièce. La lumière est dans son dos et ce n'est qu'une silhouette, mais je n'ai pas besoin d'être extralucide pour savoir que l'aura de cet homme exsude la même impression de danger que Yan.

Deux hommes le suivent. Les jumeaux. Leurs visages sont dans l'ombre, mais je reconnaîtrais entre mille la corpulence d'Ilya et la démarche de panthère si caractéristique de Yan.

Lorsqu'ils allument, une ampoule nue projette un cercle de lumière autour de moi.

— Nous avons les dossiers des hommes qu'elle nous a balancés, dit Ilya en russe, brandissant son téléphone. Nos sosies ont un sacré palmarès. Ce sont tous les quatre des anciens de la Delta Force, même unité.

Leurs sosies ? C'est quoi, cette histoire ?

Ilya me lance un coup d'œil.

— Ils sont quelques-uns à être passés devant la cour martiale pour le viol en réunion d'une fille de seize ans au Pakistan.

*Quoi ?* Tous mes poils se hérissent à cette information. J'avais raison de me méfier d'eux. Est-ce que Gergo est au courant ? Non, impossible. Étant donné mon historique, il n'aurait jamais travaillé avec eux. Je suis contente d'avoir livré leurs noms. J'espère que les Russes les pinceront. J'espère qu'ils les feront souffrir.

— Six d'entre eux ont été arrêtés, poursuit Ilya, mais les autres les ont fait évader, et maintenant ils sont tous en cavale. Depuis, ils font des petits boulots par-ci par-là, des assassinats mineurs et des attentats pour des organisations terroristes.

L'homme prend le téléphone tandis qu'Ilya parle et son pouce effleure l'écran. J'imagine qu'il regarde les photos des hommes en question, des hommes que j'ai recommandés à Henderson. Un filet de transpiration dévale ma colonne vertébrale. Puis le nouveau venu se tourne et l'angle du téléphone me permet de voir distinctement les visages qu'il fait défiler sur l'écran. Je deviens de marbre.

*Oh, bordel de merde !*

Sur le téléphone figurent les visages familiers des hommes de la Delta Force, mais en dessous, associées à chacun d'eux, des photos de mauvaise qualité qui proviennent vraisemblablement d'une caméra de sécurité révèlent des hommes entièrement différents. L'un d'eux ressemble à celui qui tient le téléphone devant moi, tandis qu'un autre est un homme à la barbe foncée et au visage dur. Mais ce sont les deux autres qui me nouent le ventre.

*Les jumeaux.*

Ce sont Yan et Ilya, et en même temps, ce ne sont pas eux. Je reconnais les traits des hommes de la Delta Force sous ces déguisements habiles.

Est-ce ce qu'Ilya voulait dire par « nos sosies » ? La bombe au FBI à Chicago – l'acte terroriste pour lequel Sokolov devait être arrêté, un coup monté par Henderson ? Le général a-t-il fait appel aux hommes de la Delta Force que je lui ai conseillés pour poser la bombe et faire accuser Sokolov et son équipe ? Une équipe qui comprend Yan et son frère ?

Cette idée me donne envie de vomir.

Je ne regarde pas souvent les infos, mais même moi, je n'ai pas raté cette histoire – d'autant que ma cible, l'homme que j'étais censée faire tuer lors de son arrestation, était le suspect principal derrière l'attentat. Son visage et celui de sa femme étaient dans tous les journaux et sur toutes les



chaînes. Au début, j'ai suivi les actualités, mais au bout de quelques jours, je m'en suis lassée.

C'était répétitif et je n'avais pas besoin d'un rappel permanent de la faute que j'avais commise en m'impliquant dans cet imbroglio.

Maintenant, cela dit, je me demande si c'était encore une erreur de ma part. Les visages de Yan et d'Ilya – ou plutôt, ceux de leurs sosies – ont-ils été diffusés, eux aussi ?

Si j'avais continué à m'informer, aurais-je su qu'ils étaient impliqués ?

*Un instant, ces camouflages...* Je jette un autre coup d'œil aux photos sur le téléphone et ma bouche se dessèche atrocement.

Ces camouflages comportent une marque de fabrique distinctive, une signature que je connais très bien. Je reconnais le style, parce que je l'ai moi-même utilisé à de nombreuses reprises. C'est un style que le maître m'a enseigné en personne.

Seule une personne au monde aurait pu créer cet effet.

Un homme surnommé le Caméléon.

Gergo Nagy.

Mon mentor, sauveur et ami. L'homme à qui je dois ma vie, et bien plus encore.

Lui aussi doit être impliqué. C'est cohérent. Gergo a déjà travaillé avec les hommes de la Delta Force. Plusieurs fois. Et c'est lui qui a donné mon nom à Henderson.

Je commence à frissonner dans la moiteur tropicale. Si la vérité éclate au grand jour, Gergo est mort.

Je sais ce que va me demander l'homme que Yan et Ilya accompagnent avant même qu'il se tourne vers moi.

— Qui a fait leur maquillage et leurs déguisements ?

La lumière de l'écran du téléphone illumine ses traits bien dessinés et je le reconnais d'après les photos publiées.

C'est Peter Sokolov, l'assassin russe que l'on m'a engagé pour tuer indirectement – et apparemment, le co-équipier des jumeaux.

Cette histoire va mal se terminer pour moi.

Il s'avance dans le cercle lumineux et s'arrête juste devant moi, fixant mon visage d'un œil froid et calculateur.

— J'ai l'impression que c'était quelqu'un de très talentueux.

Yan et Ilya le suivent de près, le premier un peu plus proche que le second. Les jumeaux ont la mine sombre et menaçante. Ils me dévisagent attentivement, mais c'est le regard de Yan que je ressens viscéralement, comme s'il m'ouvrait en deux pour lire en moi.

J'humecte mes lèvres sèches. Je ne peux pas trahir Gergo. Tout ce que je suis, c'est à lui que je le dois. Hors de question que je le récompense en mouchardant. Quoi qu'il arrive, je suis morte. Nous le savons, tous autant que nous sommes dans cette pièce. Il n'y a qu'une seule solution, avec une implication redoutable qui ne fait qu'intensifier la nausée dans mon estomac vide.

Les hommes m'observent en silence. Ils n'accepteront pas que la question du camouflage reste sans réponses. Ils tiennent absolument à trouver celui qui en est à l'origine. Ils finiront par l'attraper. C'est inéluctable.

Une partie de mon être se meurt avant même que je trouve les mots nécessaires au mensonge. C'est Sokolov qui présente la principale menace. Elle plane sur moi comme le tueur brutal que je perçois en lui, mais c'est sur le visage de Yan que je me concentre en répondant à mi-voix :

— Moi. C'est moi qui l'ai fait.

Cette déclaration est une bombe. Je viens d'avouer avoir piégé Yan et son équipe de la plus odieuse des manières. Cette seule idée me brûle le ventre comme une boule de feu et ce n'est même pas la vérité. Pourtant, dans le regard figé

de Yan, je ne détecte aucune réaction. Rien dans son expression. Pas même un tressaillement.

Si nous avons partagé une quelconque alchimie au cœur de la nuit, aussi non conventionnelle soit-elle, elle est aussi morte que ses yeux verts impassibles.



J'ai l'impression que des hordes de vautours s'écharpent dans ma poitrine, arrachant la chair à même mes os, mais je parviens à afficher une contenance inébranlable. Je ne ferai pas ce plaisir à cette jolie petite garce. Elle m'a piégé, me faisant passer pour un terroriste, rien que ça.

Ce que nous avons partagé ne signifiait rien pour elle.

Je ne prends même pas le temps de me demander pourquoi cette pensée me fait si mal. C'est comme ça. Peut-être parce que, alors que je passais les rues au crible comme un cinglé pour la retrouver, elle s'en fichait éperdument. Pendant que l'intimité délirante que nous avons partagée tournait en boucle dans mon esprit, elle m'avait complètement oublié, peut-être dès l'instant où elle s'était évadée de la chambre.

Qu'à cela ne tienne. J'ai bien l'intention de tout lui rappeler. Dans les moindres détails.

Sokolov la regarde d'un œil perplexe.

— C'est vrai ?

Il semble avoir du mal à croire qu'elle soit l'auteur des déguisements.

Les narines de son nez délicat frémissent, comme si ce doute insultait son honnêteté alors que nous venons d'établir

que son honnêteté était largement contestable.

— Pourquoi mentirais-je ?

La colère qui transparait sur son visage d'elfe est perceptible dans son intonation, mais ça ne la rend pas moins musicale.

— Je vous ai déjà donné tous ces noms. Un de plus ou de moins, qu'est-ce que ça change ?

Une idée se fait jour dans mon esprit égaré. De l'espoir ? De la stupidité ? Ou de la folie pure et dure ?

— Ce sera facile à vérifier.

Agacé de voir Sokolov aussi près d'elle, je m'impose dans son espace. Si ce qu'elle dit est vrai – et une partie ridicule de mon être que je suis incapable de faire taire espère toujours qu'elle ment –, alors j'exécuterai moi-même le châtement qu'elle mérite. C'est mon droit, à moi seul.

— Elle peut démontrer ses talents sur moi ce soir.

— Et sur moi, ajoute Ilya comme un enfant insolent.

Hors de question. Personne ne la touchera sauf moi. Elle a eu le choix. Elle a choisi *mon* lit. C'est moi qu'elle a baisé en me donnant tout et rien à la fois.

Sokolov lui pose d'autres questions. Elle y répond sans sourciller. Au cours de l'échange, je regarde attentivement Sokolov. À cause de Mina – ou plutôt, de ma petite menteuse de Mink –, les beaux-parents de Sokolov sont morts. Je connais bien mon ancien chef d'équipe. Il ne laissera jamais passer cela. Alors même qu'il se tient là, à la dévisager avec une expression glaciale, je vois bien ce que mijote son esprit. L'exécution de Mina est une évidence. La tireuse d'élite ne s'en sortira pas. Sa langue ne connaîtra plus jamais les baisers, son corps n'accueillera plus jamais de sexe comme il a accueilli le mien, comme si nous étions parfaitement assortis. Ses lèvres sensuelles ne prononceront plus jamais le moindre mensonge.

Sa lèvre fendue me tracasse. Ça ne lui va pas. Pas plus que les hématomes sur sa peau diaphane sans défaut. Heureusement que les gars qui nous l'ont livrée ont déjà mis les voiles, sinon ils repartiraient dans des housses mortuaires. Menteuse ou non, ils n'avaient aucun droit de la brutaliser. J'aurais dû demander qu'elle nous soit amenée intacte, pas uniquement vivante.

Sokolov joue avec elle. Il lui laisse croire que sa coopération lui donnera la liberté, mais je vois bien dans ses yeux d'un bleu saisissant qu'elle n'est pas dupe. Mina est plus maline que ça. Ce n'est pas une quelconque civile ramassée dans la rue. Elle lui dit ce qu'il veut entendre, mais elle prétend n'avoir rencontré Henderson en personne qu'une seule fois et elle ignore où se trouvent nos usurpateurs d'identité, même si elle a travaillé avec eux par le passé.

Quand Sokolov s'en va enfin, je relâche ma garde juste assez pour examiner Mina dans le détail. Elle tient le coup. Mon cœur se gonfle de fierté. Une fierté indésirable, mais je n'y peux rien, pas plus que je ne maîtrise l'intérêt de ma queue pour sa proximité. En dépit du danger, je ressens une excitation malsaine, la joie de l'avoir enfin retrouvée. Ma fascination pour cette petite traîtresse est intarissable.

Cela dit, cette fascination ne durera plus très longtemps si elle ne boit pas et ne mange pas au plus vite. Nous avons retardé cela trop longtemps.

Nos pensées, à Ilya et moi, sont souvent synchronisées, et alors que je m'appête à lui offrir ce que n'importe quelle captive jugerait comme une récompense pour sa coopération, Ilya demande :

— Tu as faim ?

Elle lui répond avec un sourire un peu trop amical à mon goût.

— Je ne dirai pas non à un peu d'eau.

— On va t'apporter à manger et à boire, dit-il d'un ton bourru.

Agacé, je me tourne vers lui.

— Bonne idée. Si tu allais au complexe nous chercher un repas et de l'eau ?

Il répond avec une grimace que je connais depuis l'enfance, chaque fois que nous nous disputons pour les tâches ménagères.

— Pourquoi moi ?

Je croise les bras.

— C'est toi qui lui as proposé un repas.

— Va le chercher.

— Bon, très bien.

Je me tourne vers ma jolie captive.

— Désolé, mais il semblerait que le service d'étage ne fonctionne pas aujourd'hui.

Ilya pousse un juron tout bas, me traitant de noms d'oiseaux en russe. Je ris dans son dos lorsqu'il se dirige vers la porte comme un taureau furibond. Après son départ, je me tourne vers Mina pour rencontrer son regard.

— Vous partagez toujours vos femmes, tous les deux ?

Je hausse les épaules comme si cette question n'avait aucune importance. C'était le cas, jusqu'à elle.

— Ça ne nous dérange pas.

— En même temps, ou tu passes toujours en premier ?

Sa question est mordante. Agrippant les accoudoirs de la chaise, je m'avance dans son espace personnel.

— Les deux, figure-toi, dis-je avec un sourire. Tu es jalouse ?

Elle se dévisse le cou pour s'adapter à ma proximité soudaine.

— Tu ne m'as pas partagée.

Cette seule remarque me hérise les poils.

— Tu voulais qu'on partage ?



Je fais courir mes doigts dans les mèches soyeuses de ses cheveux courts, dont le blond clair est maculé de saleté. Elle me regarde avec méfiance. À l'évidence, elle ne fait pas confiance à ma douceur.

— C'est ton fantasme, *malyshka* ?

J'ai volontairement employé le surnom ridicule dont mon frère l'a affublée. En russe, ça veut dire *petite*.

— Non, répond-elle avec ferveur, comme si je l'avais vexée.

Cette réponse m'apaise suffisamment et je la relâche avant de reculer. Elle est tellement jolie, même trempée de sueur et couverte de terre. J'ai envie d'arracher ma chemise et de la faire transpirer pour un tout autre motif. Aucune femme ne m'avait encore jamais affecté de la sorte. Hier, j'aurais pu l'adorer pour cette raison. Aujourd'hui, je la déteste.

Tournant les talons, je m'éloigne vers la porte. En tueuse professionnelle, elle se garde de me demander où je vais ou ce que j'ai l'intention de faire. Elle sait qu'elle resterait sans réponses.

Les gardes sont de retour. Au cas où, je ferme le cadenas de la chaîne et je verrouille la porte de l'extérieur. Puis je rejoins nos baraquements, au complexe, à la recherche d'un seau et d'un savon. Une fois sur place, je sors de mon sac une chemise propre et une nouvelle brosse à dents jetable. En passant devant la cuisine, j'aperçois Ilya qui prépare un sandwich avec des gestes furieux. Je m'en vais avant qu'il ne me voie, sinon il risque encore de piquer une crise.

De retour à la cabane, je remplis le seau d'eau au robinet extérieur et, une fois de plus, je verrouille la porte derrière moi. L'expression de Mina ne change pas, mais les palpitations de sa poitrine trahissent sa peur.

Elle croit sans doute que je vais la torturer.

Je détache ses jambes et la déleste de ses bottes, de ses chaussettes, de son pantalon et de sa culotte avant de ligoter à nouveau ses chevilles à la chaise. Je ne prends pas la peine de retirer son haut ni son soutien-gorge. Ces vêtements-là, je les arrache. Ils sont sales et trop imbibés de sang pour être récupérables. Après réflexion, le pantalon et le reste peuvent aussi rejoindre la poubelle. Je ne vais pas faire la lessive de cette petite traîtresse.

Je ne comptais pas la regarder, pas comme ça, mais ce n'est plus une image tirée de mon souvenir préféré. Elle est bien réelle, nue et offerte. À ma disposition. C'est plus fort que moi. Mon regard part de ses chevilles fines et remonte sur ses mollets bien proportionnés, puis la chair tendre de ses cuisses. Entre les deux se trouve mon trophée, le plus beau sexe de femme que j'aie jamais vu. Je poursuis mon exploration sur son ventre ferme et son piercing au nombril, un anneau doré. Puis le tatouage sur son flanc. Ses côtes sont semblables aux os d'un oiseau. Avec ses bras tendus en arrière, je peux les compter une à une.

Les ombres bleues et noires sur sa peau nacrée sont la preuve qu'elle a reçu quelques coups de poing dans le ventre. Je serre mes propres poings, fou de rage. Ça me fait quelque chose de la voir ainsi marquée, quelque chose qui me donne des envies de meurtre.

Ce serait un sacrilège de jeter un seau de peinture sur la Joconde. C'est exactement la même chose. C'est un péché de gâter une chose aussi parfaite. Après avoir vécu dans des conditions crasseuses et nauséabondes pendant toute mon enfance et la majeure partie de mon adolescence, j'ai cultivé un goût pour l'esthétique et tout ce qui est agréable à l'œil. Je préfère les chemises aux tenues décontractées, les marques de créateurs aux vêtements basiques. Et je ne supporte pas de voir un portrait inestimable vandalisé.

Détachant le regard de son buste abîmé, je suis récompensé plus haut par ses deux seins rebondis. Ses mamelons sont roses et délicats, comme le glaçage sur un gâteau. Le souvenir de leur goût me met l'eau à la bouche.

Enfin, je lève les yeux vers son visage. Elle me regarde en silence, acceptant la loi inévitable de notre milieu, une fine pellicule de sueur sur son front. La plupart des détenus sont torturés nus. Non seulement c'est plus facile d'accéder aux parties du corps, mais ça ajoute un élément de vulnérabilité psychologique.

Plongeant une éponge dans le seau, je la savonne abondamment. Elle entrouvre les lèvres tandis que je m'accroupis devant elle et dépose l'éponge mouillée sur son pied. Au premier contact, elle sursaute, puis elle prend une vive inspiration. L'eau est froide, mais ce sera un soulagement bienvenu une fois qu'elle s'y sera habituée. Il fait chaud comme dans un four ici.

— Qu'est-ce que tu fais, Yan ?

Putain. Sa façon de prononcer mon nom me rend encore plus dur que je ne l'étais déjà. Aussi curieux que ce soit, j'ai l'impression d'être chez moi quand je la touche – même si ce sentiment m'est étranger. Je n'ai jamais été chez moi nulle part, en tout cas pas dans le sens confortable et rassurant du terme.

— À ton avis ?

— *Pourquoi* le fais-tu, alors ?

Sa voix est douce, aussi douce que sa peau lisse sous la main que je remonte le long de son mollet.

Pourquoi ? Bonne question. Parce que c'est la Joconde et je suis fasciné par cette femme mystérieuse, plus petite que beaucoup, qui accomplit un boulot d'hommes intrépides et impitoyables tels que moi. Parce qu'elle est jolie et que j'ai constamment envie de la regarder. Parce que peut-être, je dis bien peut-être, je veux encore croire en elle. Quelque

chose chez elle touche un nerf d'humanité que j'ignorais avoir. À moins que ce soit parce qu'en la voyant aussi sale, des souvenirs refoulés et indésirables me reviennent, de ma propre saleté et de ma faim. J'ai encore le goût de cette misère sur la langue. C'est un goût de pain rassis et de désespoir.

— Parce que je veux allonger ton corps dans ton cercueil comme l'œuvre d'art que tu es.

Je voulais l'insulter, mais honnêtement, elle mérite un cercueil en verre comme Blanche-Neige pour que tout le monde puisse l'admirer dans la mort comme dans la vie.

Sa gorge frémit lorsqu'elle déglutit, mais je ne regrette pas mes paroles cruelles.

La douleur de sa trahison est trop fraîche, trop vive.

— Comment comptes-tu le faire ? demande-t-elle d'une voix rauque.

— Faire quoi ?

— Me tuer.

J'imagine son corps sans vie sur le sol. Pas par arme blanche. Trop salissant pour sa peau d'albâtre. Pas par strangulation. Ça laisserait des marques sur son cou gracile. Le poison, peut-être. Une mort cruelle, mais elle resterait intacte.

— Coopère, lui dis-je, et nous envisagerons peut-être de te laisser la vie sauve.

Ce sont de vaines paroles. Vides de sens. À son silence, je comprends qu'elle le sait.

Méticuleusement, je l'éponge de haut en bas, à commencer par sa taille. Je lave la sueur et la crasse. Je lave l'odeur des hommes qui l'ont capturée, même si cette odeur n'est qu'un concept dans ma tête. Je remonte l'éponge savonneuse à l'intérieur de sa cuisse, observant son visage quand je frôle les pétales délicats de sa vulve.

Je me rappelle à quel point son sexe se contractait autour de ma queue, qu'il s'étirait à merveille pour me recevoir tout entier, et ce moment où elle m'a agrippé fermement en jouissant. Ça me rend dingue. Elle entrouvre les lèvres et celle du bas, plus pulpeuse que l'autre, réveille en moi un instinct farouchement protecteur. Elle se trémousse sur la chaise alors que j'écarte ses replis à deux doigts et fais glisser l'éponge le long de sa fente. Sa poitrine se soulève et s'abaisse plus vite. Je contourne son clitoris à deux reprises avant d'interrompre ce jeu cruel pour passer à son autre jambe.

Je lui lave le ventre et les flancs, mes mains d'une douceur extrême sur sa peau abîmée afin d'évaluer les dégâts causés à ses côtes. Rien ne semble cassé, mais elle prend une inspiration quand je tamponne sa chair. J'ai enfin l'occasion d'examiner son tatouage. La tête penchée, je déchiffre l'écriture.

*In aeternum vivi. Adéla & Johan.*

J'ai fait ma propre éducation tout seul, ce qui signifie que j'ai acquis toutes sortes de savoirs non conventionnels – comme des rudiments de latin. Ce qui me permet de comprendre son tatouage.

*Vivants à jamais.*

Qu'est-ce que ça signifie ? Il faudra que je le lui demande une prochaine fois.

L'éponge dans le seau absorbe une grande quantité d'eau que je fais ruisseler entre ses seins. Fasciné, je regarde les rigoles passer dans le creux de son nombril et sur l'anneau, puis le long de son pubis et entre ses replis. Ses tétons durcissent et j'y accorde une attention toute particulière, avec l'éponge, ainsi qu'aux zones sous ses seins.

Quand j'ai fini de jouer avec sa poitrine, je passe à son cou. La voûte de cette colonne est élégante, délicate comme les détails intriqués du colibri qui y est tatoué. J'ai fait des

recherches après notre nuit à Budapest. Le joli petit oiseau est un symbole de vie. Un étrange symbole, arboré par une tueuse.

Je reporte mon attention sur son beau visage. Ma paume pourrait facilement étouffer les quatre sens situés à cet endroit de son anatomie. Si je tendais la main, je pourrais bloquer ses yeux, son nez, sa bouche, et même ses oreilles avec mes doigts. Petite créature si délicate. L'étouffement serait peut-être une mort idéale pour elle.

Avec soin, je nettoie le sang coagulé sur sa lèvre fendue, confirmant qu'il s'agit de la seule entaille de son corps. Le sang qui maculait son haut ne provient d'aucune autre blessure. Puis je passe sur ses cheveux, faisant mousser l'eau et le savon sur ses mèches courtes jusqu'à ce qu'elles retrouvent leur teinte platine, une fois dissipée la crasse du long voyage et du banc sale. Après avoir lissé ses cheveux mouillés en arrière sur son joli crâne, je recule pour admirer mon œuvre.

Voilà. Elle brille à nouveau. À l'exception de la coupure et des bleus, mais ça ne tardera pas à disparaître.

Elle me regarde, la chair de poule sur tout le corps et les tétons dressés. Elle est troublée. Elle se demande certainement pourquoi je n'enfonce pas plutôt sa tête dans le seau. Nous y viendrons, mais pas comme elle le pense.

Je sens déjà ma queue durcir après l'avoir touchée, après l'avoir vue et sentie, perçu son souffle chaud sur mon visage. Je suis tenté de la sortir pour la lui fourrer entre les jambes, à même la chaise, mais pas comme ça.

Des coups sur la porte me ramènent à la réalité. La voix d'Ilya filtre à travers le bois.

— Ouvre.

Dans ses rêves.

— Laisse le repas devant la porte.

— Putain, qu'est-ce que tu as dit ?

— Tu as des problèmes d’audition ou quoi ?

Il me traite de tous les noms qui lui passent par la tête. Quand il se retrouve à court d’insultes, j’entends un tintement de couverts, puis ses bruits de pas furieux qui s’éloignent.

J’attends quelques secondes avant d’aller à la porte pour jeter un œil par l’interstice. Les gardes tournent le dos à la porte. Aucun signe d’Ilya. Je l’ouvre et récupère le plateau avant de tirer le verrou. Mina me lance un autre coup d’œil méfiant lorsque j’apporte le plateau et le dépose par terre.

— Tu as faim ?

Je connais la réponse, mais elle ne m’a pas dit un mot depuis qu’elle a évoqué sa mort probable. Je meurs d’envie d’entendre son joli gazouillis de petit oiseau.

— Soif, fait-elle d’une voix éraillée.

Je dévisse le bouchon de la bouteille et je la porte à ses lèvres. Elle boit avec avidité, avalant tout ce qu’elle peut. Dans sa situation, elle ignore si elle aura droit à une autre faveur de cet ordre.

Une fois qu’elle a vidé un quart de la bouteille, je l’écarte pour lui indiquer qu’elle ferait mieux d’y aller doucement. Elle risque de vomir si elle boit trop vite. Elle comprend et sirote plus doucement. À la moitié de la bouteille, je la repose et prends le sandwich. Je soulève le pain pour vérifier ce qu’il contient. Du jambon et du fromage.

Foutu Ilya. Il ne pouvait pas trouver quelque chose de plus intéressant ?

Je m’avance entre ses jambes et lui tends le pain. Elle ouvre la bouche un peu trop grande, comme un chaton affamé. Son entaille se rouvre, mais ça ne l’empêche pas de mordre un énorme morceau, arrachant tout le coin du sandwich.

— Par petites bouchées, lui rappelé-je.

Elle mâche et avale tout en me regardant. Sans doute se demande-t-elle s'il y a du poison dans la nourriture. Je ne porte pas le sandwich à ses lèvres une deuxième fois. Je me lève et j'attends. Elle se tend vers moi sans détacher son regard du mien, prenant soigneusement une bouchée dans ma main. J'ai l'impression de gagner la confiance d'un petit animal sauvage, à qui j'apprends à manger dans ma paume. Ça me plaît un peu trop. Encore une fois, je n'oublie pas que les animaux sauvages, aussi mignons qu'ils soient, n'hésitent pas à mordre la main qui les nourrit. C'est dans leur nature.

L'entaille sur sa lèvre saigne à nouveau, étirée par ses efforts pour mettre le sandwich dans sa bouche. Je suis assailli par la vision de ses lèvres autour de ma queue tourmentée et dure comme l'acier, mais je la chasse aussitôt. Je refuse de laisser mes espoirs grandir tant qu'elle n'aura pas réussi – ou plutôt échoué – au test du camouflage.

Déchiquetant le pain en petits morceaux, je le lui donne à manger pour lui éviter le désagrément de voir sa plaie se rouvrir. J'alterne avec des gorgées d'eau jusqu'à ce qu'elle ait tout fini, à l'exception des dernières gouttes. Je les lui donne pour se rincer la bouche une fois que je lui ai brossé les dents, la laissant cracher sur le sol.

Elle a l'air infiniment plus en forme après avoir mangé, bien qu'encore faible. Ses joues ont même quelques couleurs, le même teint de pêche que lorsque j'enfonçais ma queue en elle. Avant qu'elle recouvre ses forces et décide de se débattre, je la détache, lui enfile ma chemise et la ligote à nouveau sur la chaise.

Son regard suit le chemin de mes mains tandis que je la boutonne.

— C'est la tienne, observe-t-elle.

Comme si j'allais lui donner les vêtements d'un autre homme. Je ravale un rire vicieux.



— Pourquoi fais-tu ça ? demande-t-elle.

— Tu préfères que je te laisse toute nue ?

À ces mots, elle ferme la bouche.

L'ourlet lui arrive aux cuisses, mais son sexe nu reste à portée de main. Je me redresse et demande abruptement :

— De quoi as-tu besoin pour le camouflage ?

Sa réponse est hésitante, comme si elle répugnait à le faire.

— Les classiques. Une perruque. Une barbe. Du maquillage de scène.

Je la fusille des yeux.

— Que comptais-tu faire la nuit où tu m'as laissé te prendre ?

Je n'arrive pas à penser à autre chose, à sortir cette question de ma tête.

— Obtenir des informations, peut-être ?

On ne sait jamais. Les informations sont toujours précieuses.

— Je te l'ai dit. Rien.

— Tu crois que je vais gober ça ? dis-je en éclatant de rire. Elle me renvoie mon regard noir.

— Et toi, Yan ? Qu'est-ce que *tu* comptais faire ? Je vous ai entendus, Ilya et toi. Je t'ai entendu dire que tu allais me garder.

— C'est pour ça que tu t'es enfuie ?

Elle détourne le regard.

Je lui agrippe le menton et je tourne son visage vers moi.

— Réponds.

— En partie, et aussi...

Pendant une seconde, elle a l'air coupable.

— Et aussi qui je suis.

— Ah. Une tueuse, tu veux dire. Je ne t'aurais pas jugée pour ça, princesse, mais monter un coup contre moi, me faire passer pour un terroriste ? C'est une tout autre histoire.

— Ce n'était pas personnel, murmure-t-elle.

Mon sourire est sarcastique.

— Vraiment ?

— C'était un boulot.

Un boulot. C'était un boulot.

Ça m'emmerde, et pourtant cette idée me torture de mille manières. Peut-être parce qu'elle n'est pas la serveuse qu'elle prétendait être, et ce qu'elle est la rend encore plus parfaite pour moi.

En d'autres circonstances, nous aurions peut-être vécu quelque chose, elle et moi. Mais maintenant, nous sommes ennemis.

Et sa vie m'appartient.



Cela fait un moment que Yan est parti, emportant mes vêtements sales avec lui, mais le parfum musqué de bois de santal et de poivre épicé s'attarde dans la pièce. En contraste avec sa personnalité écrasante, son eau de toilette distinctive est subtile et légère, ce qui ne l'empêche pas d'imprégner l'atmosphère de la cabane, suffisamment pour couvrir l'odeur de bois pourri qui m'agresse les narines. Elle s'attarde sur sa chemise, celle que je porte. Pourquoi m'a-t-il lavée, nourrie et vêtue d'une tenue propre ? Est-ce une tactique psychologique, une façon de me ramollir avant de me casser ? Dans ce cas, c'est efficace. S'il compte se montrer cruel avec moi par la suite, ces petites attentions rendront cela encore plus insoutenable.

Des barres d'ombre, dans les interstices entre les planches du mur, s'étirent sur le sol, puis disparaissent. Les grillons se mettent à striduler. Il y en a un, quelque part dans le coin de la cabane, pris au piège comme moi. Sa chanson n'est pas en rythme avec le chœur des autres, libres à l'extérieur. Pour me distraire, j'essaie de repérer mon petit compagnon, mais la lueur de la lampe que m'a laissée Yan n'atteint pas les coins. Elle m'enveloppe comme une brume blanche, trop faible pour éclairer les recoins sombres de mon cœur où la peur pulse à contretemps.

C'est le noir complet dehors lorsque la porte s'ouvre et que Yan entre dans la cabane, deux malles métalliques sur les bras. Ce sont des caisses classiques, du genre à contenir des armes ou des instruments de torture. Le nœud se resserre dans mon estomac quand mon regard passe des malles à son visage. Ses traits anguleux sont fermés et durs, et la beauté masculine de son visage le rend encore plus dangereux, plus calculateur. Il ferme la porte à clé et traverse la pièce. À chaque pas, mes entrailles se nouent un peu plus.

Il dépose les malles à mes pieds.

— Comment ça va, ma petite serveuse ?

C'est une accusation amère. Y répondre ne ferait qu'éperonner sa colère. Et je ne peux pas lui en vouloir d'être fâché. Je comprends son point de vue. Un soir, nous nous rencontrons et nous couchons ensemble, et quinze mois plus tard, il découvre que je suis la tireuse d'élite qui a essayé de faire tuer son patron et ami. Qu'est-il censé penser ? La seule conclusion logique, c'est que je l'espionnais ce soir-là au bar. Pour couronner le tout, parce que j'ai menti pour protéger Gergo, il croit que non seulement j'ai contribué à piéger Sokolov, mais également lui et ses frères en maquillant leurs visages sur l'équipe qui a commis un acte de terrorisme atroce. Il ignore que je n'avais aucune idée de ce que ferait Henderson avec les hommes de la Delta Force que je lui ai conseillés, et surtout, que j'aurais refusé la mission Sokolov si j'avais su qu'il avait un lien quelconque avec Yan. Et je ne peux pas lui dire la vérité.

À ses yeux, je suis un monstre sans cœur et je dois le rester aussi longtemps qu'ils me laisseront en vie.

— Nous allons faire les choses à l'envers, dit Yan. Tu vas me maquiller pour que je ressemble à l'un de ces connards de la Delta Force.

Il se penche et saisit les accoudoirs, ajoutant d'une voix calme et menaçante :

— J’espère pour toi que tu vas échouer.

Je déglutis. J’ai déjà échoué en endossant la responsabilité de cette mission.

Ses lèvres bien dessinées frémissent aux commissures, mais il n’y a absolument rien d’amical dans ce sourire.

— Prête, princesse ?

Je hoche la tête.

Sa bouche frôle la mienne.

— Si tu tentes quoi que ce soit, je te ferai regretter de ne pas être morte. C’est compris ?

Je frissonne, plus à cause de son intonation glaciale que de la menace elle-même.

— Tant mieux, dit-il, interprétant mon silence comme la bonne réponse.

À ce jeu, je n’ai pas le choix.

Je le dévisage tandis qu’il s’accroupit pour détacher mes pieds. Il porte une chemise ajustée et un pantalon, et il ne semble pas être armé, du moins pas que je sache. De toute façon, ce n’est pas nécessaire. Ses mains sont assez puissantes pour infliger des dégâts redoutables. Et puis, c’est plus sage de ne pas apporter d’armes. Au moins, je ne risque pas de la lui voler pour la retourner contre lui.

Il me contourne et détache mes poignets.

— Tu as besoin de pisser ?

— Oui.

Je lâche un sifflement quand les cordes tombent et qu’il ramène mes bras sur les côtés. Après des heures dans la même position, le moindre mouvement me fait un mal de chien. Il me frictionne les bras de ses grandes paumes chaudes, améliorant ma circulation sanguine. Une fois que je n’ai plus de fourmis dans les membres, il me met debout sans me lâcher les bras et me conduit au-dehors.

Les environs de la cabane sont plongés dans l’obscurité, mais je distingue deux gardes au clair de lune. Ce ne sont pas

les mêmes. L'un d'eux tient un chien en laisse. L'animal montre les crocs quand nous passons. Ce n'est pas qu'un chien renifleur. Il est dressé pour attaquer.

— Ils ne doivent pas poser la main sur toi, me souffle Yan à l'oreille.

Je comprends ce qu'il veut dire, et il a raison. Mieux vaut éviter. Je comprends aussi pourquoi il m'a amenée dehors. C'est pour me faire comprendre ce qui m'attend si je parviens par miracle à le neutraliser.

Il m'emmène vers le même arbre, mais cette fois, il ne se retourne pas pendant que je me soulage. En dépit de ma formation militaire, j'ai les joues en feu. Le bas de ma chemise d'emprunt cache mes parties intimes, mais il me regarde comme s'il voyait au travers du tissu. Une fois que j'ai fini, il sort de sa poche un paquet de lingettes au format voyage et me le donne. Je m'empresse de me nettoyer avant de m'essuyer les mains. J'apprécie ce petit luxe hygiénique. Comme je ne sais pas quoi faire des lingettes usagées, je les froisse dans mon poing.

Il me prend le bras et me reconduit jusqu'à la cabane. Cet exercice, aussi infime soit-il, me fait du bien. La douleur se dissipe dans mon dos.

À l'intérieur, il nous enferme à double tour et glisse la clé dans la poche de son pantalon. Puis il m'entraîne sans ménagement vers la chaise.

Indiquant les malles, il ordonne :

— Ouvre-les.

Il y a une poubelle à côté de la chaise, peut-être destinée au sang ou au vomi lorsqu'ils torturent leurs ennemis. J'y jette les lingettes.

— Maintenant, *Mink*. Je n'ai pas toute la nuit.

Ignorant l'accusation dans l'emploi de mon nom de code, je m'accroupis devant les malles, ouvre les fermoirs et soulève les couvercles. L'une est remplie d'un assortiment de

perruques, moustaches, peignes et colle, et l'autre contient du maquillage et des pinceaux. Comment s'est-il procuré tout ça aussi rapidement ? Un coup d'œil me suffit pour savoir que ce sont des produits haut de gamme.

— Choisis-en un, me dit-il.

Je reporte mon attention sur lui.

— Quoi ?

— Choisis un type.

Son intonation est moqueuse, mais la colère sous-jacente ne m'échappe pas.

— En qui vas-tu me transformer ?

— Je ne les connais pas par cœur. Je vais devoir revoir leurs visages.

Il me décoche un regard perçant en sortant son téléphone de sa poche pour effleurer l'écran sans me quitter des yeux. De la sueur perle sur mon front sous l'intensité de son regard. Si j'ai vraiment maquillé ces hommes, je devrais pouvoir me rappeler leurs traits. Je retiens mon souffle en priant pour qu'il ne m'en fasse pas la remarque.

Il jette un rapide coup d'œil vers l'écran avant de le brandir devant mon visage.

Je pousse un soupir de soulagement silencieux. Je lève la main en le regardant pour lui demander la permission. Il acquiesce et je pose le doigt sur l'écran, passant en revue les photos des hommes de la Delta Force. Je m'arrête sur le type à la barbe et aux sourcils broussailleux.

Il retourne le téléphone pour regarder l'image.

— Sale enfoiré.

Abandonnant le téléphone hors de ma portée sur le banc, il se tourne vers moi, les bras croisés.

— Qu'est-ce que tu attends ?

— Tu dois t'asseoir.

Il est trop grand pour que j'atteigne son visage. La stupeur me saisit lorsqu'il m'agrippe par les hanches. Son



regard est plus intense, comme s'il savait. Il me contourne, inversant nos positions, et s'assoit sur la chaise. Écartant les jambes dans un geste nonchalant, il m'attire entre ses cuisses.

— Fais-le, *malyshka*.

Je tressaille intérieurement à ce sous-entendu voilé. Des souvenirs de nous deux en train de *le faire* dans son lit me viennent à l'esprit, et malgré moi, mon bas-ventre frémit d'excitation.

S'adossant lentement avec une lueur de prédateur dans le regard, Yan me lâche pour poser les bras sur les accoudoirs, dans une pose faussement décontractée. J'opte pour la meilleure réaction et je m'empresse de mettre un peu de distance entre nous, fouillant le contenu de la trousse à maquillage. Saisissant une palette de fonds de teint, je les examine sous la lueur crue de l'ampoule.

— J'ai besoin d'une meilleure lumière.

— Tu n'as pas le choix.

Optant pour une nuance qui correspond à la peau plus mate du barbu, je sors de la trousse une éponge biseautée. Pour atteindre son visage, je dois m'approcher et mes cuisses effleurent l'intérieur des siennes. Mon corps se crispe, en proie à une tension indésirable qui me consume jusqu'au bout des doigts. Je me concentre sur l'éponge, que je passe sur le fond de teint, l'imprégnant juste assez pour l'étaler en couche régulière sur sa joue en évitant de créer un effet trop compact.

Au premier passage sur le creux de sa joue pour accentuer les lignes nettes de ses pommettes hautes et de son nez droit, ma main commence à trembler. Je dois me pencher encore plus près. La tête en arrière, il soutient mon regard avec le vif intérêt d'un amant, ou peut-être d'un animal en chasse, m'offrant son visage comme une toile. Ce n'est pas la beauté atypique de cette toile qui m'intrigue, mais le fait

qu'il me l'offre. Les hommes tels que Yan ne cèdent rien facilement. Les émotions ? Jamais. Je ne dois pas compter sur sa compassion pour m'échapper vivante.

Je prélève un peu plus de fond de teint, que je tamponne sur la peau rêche de sa mâchoire. Il s'est rasé. À l'odeur de savon qui émane de lui, il s'est aussi douché. Je prends une profonde inspiration, mais c'est peine perdue. Je suis incapable d'empêcher mes mains de trembler. Je me fige lorsqu'il referme imperceptiblement les jambes, exerçant une pression sur mes hanches. Le bas de mon corps commence à s'embraser et une chaleur encore plus intense se propage dans mon abdomen. La notion de mort en sursis ne fait qu'accroître les sensations. Mon corps se sent plus vivant que jamais. Chaque élan de conscience qui me traverse s'en trouve amplifié. Quand on a faim, la nourriture paraît plus savoureuse. Quand la mort est si réelle qu'on en a le goût dans la bouche, la conscience physique est accrue. Je suis impuissante à contrôler ces impulsions. Comme avant, mon corps réagit à lui. Ma chair semble ignorer que l'homme qui lui a insufflé un regain de vie est le même qui l'en privera à jamais.

— Nerveuse ? fait-il d'une voix traînante.

Une autre question voilée. Il connaît la réponse. Il la sent dans l'incertitude de mes mains. Avec ses sens affûtés de tueur, il doit percevoir le changement infime de ma respiration lorsque mon pouls s'accélère.

Inutile de nier la vérité. Je hoche la tête en me mordant la lèvre.

Pour une raison quelconque, ma réponse lui plaît. Il aime me rendre nerveuse.

Soutenant mon regard, il pose les mains sur mes cuisses, sous l'ourlet de sa propre chemise. Ses larges mains calleuses embrasent ma peau et, en réaction, mon corps se contracte. Son regard perçant n'en rate pas une seconde.

Lentement, ses mains glissent sous la chemise jusqu'à se poser sur mes fesses nues.

Mon frisson est perceptible. Des décharges électriques dévalent ma colonne vertébrale et remontent le long de mes jambes pour entrer en collision au milieu. Comme une détonation invisible, le courant explose dans mon clitoris, le gonflant d'une douleur sourde. Tout en me regardant, lisant en moi comme dans un livre ouvert, il frotte ses mains derrière mes cuisses et à l'intérieur de mes jambes. Je serre les genoux pour tenter de lui cacher l'effet qu'il produit sur moi, mais il les écarte sans difficulté. Une fois à la lisière de mon entrejambe, il s'arrête. Je retiens mon souffle.

La décontraction paresseuse dont il faisait preuve jusqu'à présent s'est envolée. L'avidité dans ses yeux est aussi acérée qu'une lame. Plus dangereuse. Plus tendue. Pendant une seconde ou deux, nous restons pétrifiés, moi avec l'intention désespérée de nier les réactions de mon corps – je ne veux pas qu'il sache quel pouvoir il exerce sur moi – et lui avec la détermination évidente d'examiner ces mêmes réactions. Enfin, il remonte les mains sur mes fesses dans un geste fluide. Refermant les doigts dans ma chair, il m'attire violemment à lui. Je percute son corps et je me retiens à ses épaules pour ne pas perdre l'équilibre. Son sexe en érection est pris au piège entre nous, exerçant une pression entre mes cuisses. J'essaie de le repousser, mais plus je me débats, plus il resserre son emprise. La seule chose que je réussis à force de m'agiter, c'est de me froter contre sa bosse rigide.

Je m'arrête.

Il grommelle.

— Viens ici.

Je ne peux pas me rapprocher davantage. Je suis pratiquement sur ses genoux. C'est exactement là où je veux être, et au diable les conséquences. Si je dois mourir, de toute façon...

— Mina, fait-il d'une voix plus sèche.

Je me concentre sur ses yeux, sur la couleur de jade qui irradie avec une telle froideur.

Ses paumes remontent le long de mon dos, puis sur mes épaules, jusqu'à ce que ses grandes mains encadrent mon visage.

— Est-ce que tu en as envie ?

Je devrais refuser pour d'innombrables raisons, mais la vérité est une réponse facile. Elle se résume à un mot simple, détaché de ce que nous sommes et de ce que ça signifie pour l'avenir limité qu'il me reste. Elle ne reconnaît que l'attirance indéniable qui rapproche nos lèvres inexorablement.

Il franchit les derniers centimètres, écrasant sa bouche sur la mienne. L'éponge du maquillage tombe par terre, mais pas avant que je laisse une traînée de bronze sur le col de sa chemise. J'émetts un gémissement faible, en signe de capitulation, mais il se perd dans le baiser fougueux qui emporte ma raison. Le gémissement se change en geignement qui revêt une signification différente. Il indique à quel point j'ai envie de lui, de ce dangereux tueur russe.

Dès l'instant où l'expression de mon désir glisse dans sa bouche, il devient encore plus fougueux. Sa langue ouvre mes lèvres avec impatience et il me prend comme si je lui appartenais. La rudesse de son baiser n'a d'égale que la tendresse de ses mains de part et d'autre de ma tête. Elles descendent dans mon cou et une paume se referme sur ma nuque tandis que l'autre se pose devant, dans une prise possessive. Il me retient ainsi en place tout en proclamant la conquête de ma bouche, s'assurant que je ne puisse aller nulle part ailleurs, uniquement là où il le souhaite.

Mes genoux flageolent. Comme s'il percevait ce signe de soumission, il m'agrippe l'arrière des cuisses et me hisse sur ses genoux. Mes jambes sont tendues, écartées sur les

accoudoirs dans une posture désagréable, mais je m'en fiche. La seule chose qui compte, c'est lui, toujours plus. Nos poitrines sont pressées et la chaleur de son corps s'infiltré en moi. Les battements de son cœur traversent ma peau, ma chair et mes vêtements. Le cognement puissant et irrégulier m'apaise et m'excite à la fois, tandis que la conviction de son désir renforce l'ardeur qui m'habite.

Me repoussant avec impatience sans interrompre le baiser, il déboutonne ma chemise. Elle s'ouvre et il prend un moment pour me contempler, avant de pencher la tête et refermer les lèvres autour de mon mamelon. Les mouvements chauds et humides de sa langue sur ma pointe à la sensibilité insoutenable me forcent à cambrer le dos, à lui en donner plus. Il referme les dents autour de mon téton et sa langue reprend ses attentions diaboliques. Un autre gémissément monte de ma gorge, plus fort cette fois.

La chaleur moite disparaît au bout de mon sein et il pose un doigt sur mes lèvres.

— Chut.

Il ne veut pas que les gardes nous entendent.

Il recule pour admirer mon corps avec une satisfaction et un désir avides. Mon téton est rigide et tendu, signe annonciateur de mon excitation. Ainsi que la chaleur humide entre mes jambes. Il passe un doigt sur mon autre téton, provoquant une réaction similaire, et entre mes seins jusqu'à l'anneau de mon nombril, s'arrêtant en haut de ma vulve. Son regard rencontre le mien. J'ai envie de regarder sa main, de contempler l'œuvre dévastatrice de son doigt, mais je suis impuissante, attirée irrémédiablement par ces abysses verts.

Lentement, il écarte mes replis sans me quitter des yeux. Je tressaille lorsqu'il passe son pouce sur mon clitoris. L'approbation crispe ses traits quand il prend conscience de ma moiteur. Toute douceur s'évanouit. Il retourne sa main, paume vers le haut, et enfonce un doigt en moi. En même

temps, il plaque une main sur ma bouche, étouffant mon cri involontaire lorsque sa paume vient claquer contre mon sexe. Avec le pouce, il décrit des cercles sur mon clitoris. Je suis prise dans l'étau de sa main. Sa chemise glisse le long de mes bras tandis que je me trémousse, aux prises avec un plaisir exquis. Ajustant mon équilibre sur ses genoux, il enfonce son doigt en moi, m'arrachant à la dureté de ma réalité par une dureté d'un genre bien différent. Je l'accepte avec gourmandise, me laissant doigter à sa guise.

— C'est ça, fait-il avec une satisfaction alanguie. Montre-moi comment tu jouis.

Alors, je le fais. Mes parois internes se contractent avec une pression délicieuse. C'est une douce libération. Des vagues d'extase me traversent, envoyant des impulsions léthargiques à mon cerveau. Je m'affaisse dans ses bras, inspirant par le nez en essayant de contrôler mon souffle effréné. Sa main abandonne ma bouche et il appuie ses lèvres sur les miennes en un tendre baiser.

J'ai envie de sentir sa peau sur moi. Quand je tends les mains vers les boutons de sa chemise, il ne m'en empêche pas. Je les détache et ouvre les pans du vêtement. Puis je me penche et je plaque ma poitrine contre la sienne, absorbant un maximum de chaleur, la laissant imprégner ma peau avant de reculer pour suivre du bout des doigts les sillons de sa musculature sèche. C'est une forme gravée dans mon esprit. Les plaquettes de son abdomen bien dessiné sont aussi dures que le marbre, sa peau d'une douceur veloutée. La toison qui disparaît sous la ceinture de son pantalon attire mes mains. Je glisse mes paumes sur son sexe en érection, en suivant les contours à travers son pantalon. Quand j'atteins sa ceinture, il ne m'arrête pas non plus. Il me laisse détacher la boucle et déboutonner son pantalon, puis baisser sa braguette.

Je n'ai jamais tremblé d'impatience, pourtant je ne peux m'en empêcher en glissant les mains sous l'élastique de son boxer. C'est à ce moment-là qu'il m'arrête, refermant les doigts autour de mon poignet.

— Pas encore.

Il me redresse jusqu'à ce que je me retrouve à genoux, les jambes de part et d'autre de ses cuisses sur la chaise. Lorsqu'il se laisse glisser sur l'assise pour placer sa tête au niveau de mon sexe, je comprends son intention. J'en frémis d'envie.

Sa voix est autoritaire.

— Pas un bruit.

D'accord, je vais étouffer mes gémissements pour lui. Tout ce qu'il voudra, pourvu que je sente sa bouche entre mes jambes.

Cette fois, il ne regarde pas mon visage. Son attention est rivée entre mes cuisses. Mon visage s'empourpre lorsqu'il m'ouvre à deux doigts, exposant mon clitoris.

— Quelle belle petite fleur.

Mes joues s'embrasent à ces mots doux, murmurés d'une voix rauque. Personne n'a jamais été doux avec moi.

Dès le premier coup de langue, j'oublie tout. J'oublie pourquoi je suis ici et le fait que je n'irai nulle part. Je cède le contrôle pour lequel je me suis toujours battue avec acharnement. Je me contente de ressentir. Et c'est merveilleux. Il mordille mon clitoris tout en passant sa langue sur la chair engorgée. Mes orteils se recroquevillent de plaisir lorsqu'il enfonce sa langue en moi, provoquant des sensations infimes et insoutenables à la fois. Je m'agrippe à ses épaules et chuchote son prénom, sans oser le hurler. Lorsqu'il suce franchement mon clitoris, des étincelles grésillent dans mon bas-ventre et un autre orgasme commence à monter. Cette fois, il ne sera pas lent et

progressif comme le premier. Celui-ci va m'ébranler. Mes jambes commencent à trembler.

Ses doigts se resserrent sur ma taille et il me maintient lorsque le plaisir explose, me dévorant tout au long de mon apogée alors que je me mords la lèvre pour garder les sons sous contrôle. Je suis à la fois épuisée et étrangement fébrile quand il me laisse enfin partir. Repliant mes bras autour de son cou pour garder l'équilibre, je m'assieds sur mes talons, encore hébétée, et le regarde retirer sa queue. Elle est aussi volumineuse que dans mes souvenirs. Sa peau est lisse comme du velours et parsemée de veines intensément viriles. Passant mon doigt sur son gland, je recueille une goutte de liquide séminal. Son sexe se raidit.

Il me regarde, dans l'attente.

Il me laisse le choix, que je fais avec plaisir. Je descends de la chaise et m'agenouille entre ses jambes. Refermant la main autour de lui, j'incline sa verge vers mes lèvres. Quand je lèche son extrémité, il lâche un sifflement. J'adore ce son. J'aime savoir que j'ai le pouvoir, aussi. J'en veux plus.

Un grognement de plaisir déchire sa poitrine lorsque je referme mes lèvres autour de sa queue. Je ne peux pas le prendre tout entier – il est trop grand –, mais je le suis sur toute sa longueur jusqu'à en avoir recouvert chaque centimètre avec ma langue. Il enfouit les mains dans mes cheveux, guidant mon rythme tandis que je pince les lèvres autour de son gland épais, l'enfournant aussi profond que possible.

— Ça suffit, grogne-t-il enfin, m'écartant pour retirer un préservatif de la poche de son pantalon.

Il déchire le paquet avec les dents et s'empresse de dérouler le latex tout en me relevant. Puis il me retourne, me plaçant dos à lui, et il m'attire sur ses genoux. Je me crispe légèrement, me remémorant à quel point il est épais.

Il pose un baiser dans mon cou.



— Détends-toi.

Chuchotant des mots d'encouragement à mon oreille, il me soulève plus haut et positionne son sexe entre mes cuisses. Lentement, il commence à m'abaisser. Je saisis les accoudoirs pour me soutenir. Même mouillée et assouplie par deux orgasmes successifs, j'ai encore du mal à le recevoir tout entier. Il se montre patient, s'enfonçant peu à peu, tout en douceur.

J'ai l'impression que ça dure éternellement jusqu'à ce qu'il soit profondément ancré. Ça brûle, mais mon corps l'accueille. Ce léger inconfort ravive mon ardeur, faisant remonter en flèche mon désir.

Il me pose une question à l'oreille :

— Ça va toujours ?

— Hmm, hmm, dis-je avec un signe de tête.

Alors, il me prend par des coups légers dans un premier temps, jusqu'à ce que je sois suffisamment ajustée pour en recevoir plus. Puis il pousse un peu plus fort, m'arrachant un gémissement.

Oh, mon Dieu. Je vais encore jouir.

Ses mouvements deviennent plus frénétiques. J'essaie de suivre son rythme, descendant lorsqu'il claque contre moi, mais il referme un bras autour de ma taille et redouble de vigueur. Le rythme devient exigeant. Je m'accroche à son bras, les ongles enfoncés dans sa peau alors que j'avale un cri. Je suis sur le point de flotter à nouveau, dérivant loin de cette réalité, quand une voix forte retentit à travers la porte.

— Ouvre, Yan. Peter veut voir ce qu'elle a fait.

Ilya.

— Putain, marmonne Yan sans ralentir le rythme.

— Mina ? reprend Ilya. Est-ce que tout va bien ?

— Nous n'avons pas fini, répond Yan, une irritation évidente dans la voix.

Mes joues s'embrasent. Ilya doit savoir ce que nous faisons. J'essaie de m'écarter, mais Yan me retient fermement.

— Ne fais pas attention à lui.

Il mord doucement ma peau, là où mon cou et mon épaule se rencontrent.

— Termine en même temps que moi.

— Ouvre cette putain de porte, Yan.

— Dégage, merde, Ilya.

— Va te faire foutre.

C'est impossible. Le moment est gâché.

— Yan.

Il pose sa main libre sur mon clitoris, qu'il frotte.

— Un dernier, souffle-t-il.

— Je ne peux pas.

— Tu vas y arriver.

Il devient plus énergique, me pilonnant plus rapidement tout en faisant pivoter ses hanches jusqu'à ce que j'atteigne la limite de ce que je peux encaisser. En dépit de ma gêne, le besoin que Yan a créé en moi ne cesse de monter. Il afflue comme une marée, jusqu'à ce que je sois prise au piège dans les vagues écumantes d'un océan violent et que les battements de mon cœur dans mes oreilles effacent les coups persistants sur la porte.

Mon plaisir explose. Je laisse échapper un cri rauque. Yan devient rigide. Sa queue s'épaissit à l'intérieur de moi et tout son corps tressaille.

— Mater' Bozh'ya, grogne-t-il.

Nous jouissons ensemble. Dans un cabanon crasseux, avec des témoins à l'extérieur, je trouve la libération dans les bras de l'homme qui va me tuer. Je ne m'attarde pas sur l'ironie de la situation. J'ai à peine le temps de retrouver mon souffle que Yan se retire, me laissant étrangement vide et glacée. M'aidant à me relever, il s'assure que je sois bien en

équilibre avant de me lâcher. En un instant, il est passé du chaud au froid, son visage n'étant plus qu'un masque stoïque tandis qu'il enlève le préservatif et le jette à la poubelle.

— Yan, crie toujours Ilya dehors. Je vais enfoncer cette porte. Je ne plaisante pas, enfoiré.

Yan ajuste calmement ses vêtements tout en me regardant d'un œil insensible.

— Couvre-toi.

Je regarde la chemise ouverte. Il y a des taches de fond de teint sur le devant. Le col de Yan porte les mêmes marques. Mes mains tremblent tandis que j'attache les boutons. Yan attend que j'aie fini, puis il me balaie du regard. Il fronce les sourcils. Il se penche et m'époussette les genoux. Je me tiens là, comme une marionnette. Pour la première fois de ma vie, je ne sais pas comment réagir.

Quand il se redresse, sa voix est glaciale. On dirait que la chaleur nous avons partagée quelques secondes plus tôt a disparu.

— Il est temps de se remettre au travail.

Il rejoint la porte, sort la clé de sa poche et la déverrouille.

Ilya franchit le seuil en trombe. Le plus massif des jumeaux regarde Yan, puis moi, avant de se tourner à nouveau vers son frère. L'accusation brûle dans ses yeux.

— Qu'est-ce qui se passe ici ?

— Rien, répond Yan avec agacement.

Il ferme la porte à clé et revient à la chaise, posant son grand corps devant moi sans un soupçon d'émotion.

— Tu m'as entendu, princesse. Montre-nous ce que tu vaux.

Je jette un œil à Ilya, qui reste planté là, les poings serrés et les narines dilatées de colère.

— Ne fais pas attention à lui, dit Yan. Bon, où en étions-nous ?

Oui, où en étions-nous ? J'étais sur le point de démontrer ma culpabilité en quelques coups de pinceau à maquillage.

— Je passe en premier, décrète Ilya en levant résolument le menton.

Yan lui lance un regard noir.

— Tu n'iras nulle part.

— C'est quoi ton problème, putain ?

— C'est le bon moment pour se taire.

— Va te faire foutre.

— Toi-même.

Je me racle la gorge.

— Arrêtez, vous deux.

— Ce n'est pas à toi de nous dire quoi faire, rétorque Yan d'un ton impassible.

Bon, allez-y, entre-tuez-vous. Pour ce que j'en ai à faire ! Pourtant, une petite voix me dit que je n'en ai pas rien à faire, au contraire, mais c'est une pensée absurde. De toute façon, rien de ce que je pense ne fera plus la moindre différence maintenant.

Sous le regard maussade d'Ilya, je me mets au travail. J'utilise les compétences que Gergo m'a enseignées, transformant Yan en un homme radicalement différent. À la fin, je fais un pas en arrière pour évaluer le résultat.

— Putain, souffle Ilya derrière moi.

Yan ordonne d'une voix sèche :

— Donne-moi un miroir.

Je lui tends celui de la trousse à maquillage.

S'il était possible à la couleur émeraude de ses yeux de s'assombrir, c'est exactement ce qui se passerait en cet instant.

— Ça alors, fait-il en pivotant son visage d'un côté et de l'autre. Au moins, tu n'as pas menti à ce sujet.

Il ne pourrait y avoir de plus grand mensonge entre nous. Quelle ironie, n'est-ce pas ?

— Nous ferions mieux d'aller l'annoncer à Peter, dit Ilya d'un ton bourru.

— Oui.

Yan se lève et récupère son téléphone sur le banc.

— Allons-y.

— Yan, dis-je en lui prenant le bras. Je suis désolé pour tout ça.

Il se dégage de ma poigne.

— Je n'en doute pas.

Puis il rapproche son visage du mien.

— Et tu vas l'être encore plus quand toute cette histoire sera terminée.

Sur ces paroles prophétiques, il me ramène sur le siège, m'ordonne de me coucher et attache mes bras à un crochet sur le mur au-dessus de ma tête. Puis son frère et lui s'en vont, éteignant la lumière derrière eux, cette fois.

L'obscurité envahit la cabane.

Dans un coin isolé, un grillon stridule.



Tout ce que je veux, c'est me débarrasser du maquillage. Il ne suffit pas de me nettoyer le visage, je veux aussi effacer de ma peau la preuve de la trahison de Mina.

J'ai quitté la maison principale et je retourne dans nos baraquements après avoir montré à Sokolov l'œuvre de Mina lorsqu'Ilya me rattrape.

Il m'interrompt :

— Donne-moi la clé de la cabane.

J'éclate de rire et son visage vire au cramoisi.

— Qui t'a désigné comme son gardien de prison ?

— Elle m'a choisi, dis-je en pointant le pouce vers mon torse.

— Tu ne lui as pas laissé le choix.

C'est ça.

— Elle a pris sa décision.

Peut-être pas pour la bonne raison. Peut-être qu'elle a couché avec moi ce soir-là à Budapest uniquement pour détourner mon attention et éviter que je la tue, ou pour gagner du temps et s'échapper ensuite, mais il n'empêche qu'elle m'a choisi, moi. C'est ma main qu'elle a prise. C'est moi qu'elle a suivi jusque dans la chambre.

Malgré tout, la graine d'un doute tenace germe dans mon esprit. Si Ilya était assis à côté d'elle sur le canapé et que j'étais allé préparer le sandwich, serait-elle partie avec lui ? Non. Elle en a eu l'occasion quand je lui préparais son thé de princesse.

— Elle changera d'avis, rétorque Ilya. Donne-moi la clé et je te le prouverai.

— Désolé, frangin.

Je le contourne en lançant par-dessus mon épaule :

— Pas cette fois.

J'allonge la foulée et il doit courir pour rester à mon niveau.

— Pourquoi tu serais le seul à l'avoir ? Pourquoi on ne partagerait pas ?

Cette fois, je vois rouge.

— C'est moi qu'elle a entubé. C'est à moi de me venger.

— J'étais là aussi.

— Tu préparais le sandwich, dis-je en ricanant.

En matière de vengeance, une baise compte bien plus qu'un sandwich gaspillé.

Il m'empoigne le bras pour m'arrêter.

— Sokolov va la tuer. Tu en es conscient, j'espère !

Je me dégage.

— Tu me prends pour un idiot ou quoi ?

— C'est de ça qu'il s'agit ?

Il baisse la voix et lève les yeux vers le ciel, sans doute à la recherche de drones fouineurs.

— Tu veux lui porter le coup fatal toi-même ?

— Exactement, dis-je, les dents serrées.

— Tu estimes que tu en as le droit ? rétorque-t-il d'un ton moqueur.

J'aime autant le lui laisser croire.

— Tout ce qui concerne cette sale traîtresse est mon droit le plus strict.



— Explique-moi comment une histoire de cul fait de cette fille ta propriété.

Je lui colle mon visage sous le nez en répondant :

— Pourquoi ? Parce que tu aimerais te la taper avant que je la tue ?

Ses traits se crispent.

— Tu dramatises. C'est son boulot. N'importe qui aurait fait la même chose. Mets-toi à sa place. Tu l'as baisée une fois, par un pur hasard et en lui fichant une trouille bleue. Et puis quelqu'un débarque, mettons Sokolov, et te montre une photo de Mina. Il t'offre de l'argent pour déguiser une autre femme et la faire passer pour elle. C'est ton gagne-pain, alors tu le fais. Tu aurais posé des questions, toi ? Tu aurais demandé à savoir pourquoi il avait besoin de grimer une autre femme en Mina ?

Oui. J'aurais demandé. Et non, je ne l'aurais pas fait. Je n'aurais pas tendu de piège à la femme que je n'ai eue qu'une seule fois dans mon lit, mais qui n'a jamais quitté mes pensées depuis. C'est peut-être ce qui rend ma colère aussi flamboyante.

— Ne justifie pas son comportement. Ce qui est fait est fait.

Il change de tactique, optant pour une intonation plus douce.

— Laisse-moi lui apporter à manger, peut-être un peu de vin aussi. Laisse-moi au moins lui rendre la vie plus agréable.

Je souris.

— Pour que tu puisses la libérer ou la forcer à accepter tes avances ?

Aussitôt, sa colère revient.

— Elle ne sera pas forcée.

— J'en ai assez de te donner toujours la même réponse. Je le répète une dernière fois. C'est non.

— Tu n'es qu'un connard, lance-t-il dans mon dos tandis que je passe mon chemin. Elle ne mérite pas ça et tu le sais.

La première phrase ? C'est vrai. La seconde ? C'est faux.

Elle mérite absolument tout ce qui va lui arriver.

Je laisse mon frère planté dans la jungle comme l'abruti qu'il est et je rejoins notre chambre, où j'arrache les faux sourcils et la barbe avant de prendre une douche. Puis je me change et je vais dans la cuisine jeter un œil au contenu du réfrigérateur. Je me prépare un sandwich, que je fais passer avec une bière, puis j'en élabore un autre et m'empare d'une bouteille d'eau.

Il est tard et l'équipe de surveillance est allée se coucher. Discrètement – non que je cherche à cacher mes allées et venues, mais j'évite Ilya –, je rejoins la cabane. Je salue les gardes d'un mouvement de tête, je déverrouille la porte et je prends soin de fermer le cadenas derrière moi.

Elle est réveillée. Je n'ai pas besoin de lumière pour le savoir. Je l'entends à sa respiration inégale. Le clair de lune filtre par les interstices des murs. Les rayons de lumière éclairent son corps par endroits. Une partie de son joli visage, le galbe de sa poitrine, son ventre plat, une cuisse nue, une cheville délicate. C'est différent, de la regarder comme ça. Tout en subtilité. Je peux me concentrer sur de petites portions de son corps, une à la fois.

Laissant la lumière éteinte, je m'avance vers elle. Elle se crispe. Chaque visite apporte la possibilité de la mort. Je le sais. Elle le sait. Et je sais ce que cette certitude peut entraîner chez quelqu'un. Même frêle et petite comme un chaton, ligotée et sans défense, elle ne panique pas à l'approche de son ennemi. Oh, elle a peur. Elle est terrifiée, même. Mais elle est courageuse. J'admire son courage. En fait, je l'admire trop. Je la déteste d'autant plus, mais je ne la désire pas moins.

Ma queue se réveille à cette idée. Je pourrais la prendre comme ça, étendue comme un sacrifice.

J'ai posé la nourriture et l'eau sur le sol et je passe une main sur sa jambe. Sa peau est douce. Elle me regarde alors que je saisis l'ourlet de sa chemise et le soulève du bout des doigts. J'effleure sa cuisse, ses côtes et le côté de sa poitrine, l'exposant lentement jusqu'à ce qu'elle se retrouve nue devant moi, des éclats de lumière zébrant en diagonale sa peau nacré. La lumière éclaire un mamelon rose qui monte et descend au rythme de ses respirations. Le triangle entre ses jambes est dans le noir.

Tout doucement, je glisse mes phalanges dans la vallée entre ses seins rebondis. Malgré la chaleur, ses tétons se durcissent. Son ventre frémit sous ma caresse et elle halète imperceptiblement lorsque j'atteins son sexe. Je continue à m'aventurer avec légèreté, passant le dos de mes doigts sur ses replis intimes jusqu'à l'endroit où les courbes de ses fesses sont posées sur le banc. Délicatement, je frôle sa vulve. Elle est humide et tiède, et je manque gémir lorsque sa moiteur recouvre ma paume.

Elle me désire.

Sans la quitter des yeux, je recourbe mon majeur et le plonge dans sa chaleur. Elle est serrée. Parfait. Ses lèvres s'écartent pour laisser passer un soupir et son dos se cambre. Elle me montre son plaisir, mais les mots d'Ilya me reviennent à l'esprit.

*Tu ne lui as pas laissé le choix.*

— Tu en as envie, Mina ?

Son prénom est délicieux, un son infiniment doux sur ma langue, un mot interdit que j'ai juré ne plus prononcer. Mais c'est un mot qui semble fait pour moi. Comment ne pas le déguster comme du miel ?

— Oui, murmure-t-elle.

— Pourquoi ?

— Ai-je besoin d'une raison ?

Je lui souris avec douceur.

— Non.

Elle gémit quand je retire ma main, laissant une traînée humide sur sa jambe. Je n'ai pas besoin d'une raison pour ôter mes vêtements, moi non plus, pour durcir à la vue de son corps. Je prends mon temps pour replier mon pantalon et ma chemise, disposant soigneusement les vêtements sur la chaise. Je veux faire durer le plaisir, mais je sais déjà que je ne tiendrai pas.

Quand je me dresse, nu à côté d'elle, elle déglutit. Il y a toujours cette infime nervosité dans ses yeux avant que je la prenne, comme si chaque fois était la première, comme si chaque fois était nouvelle. Je prends quelques instants pour la dévisager. Plus je la contemple, plus sa beauté si différente et originale s'infiltré sous ma peau. Dès l'instant où j'ai remarqué la féminité cachée sous les couches de vêtements amples, je l'ai désirée. J'ai voulu voir et sentir chaque centimètre carré de son corps. La déshabiller une fois n'a pas apaisé ce désir. Cela n'a fait qu'aiguiser mon appétit. Sa beauté me frappe un peu plus chaque fois que je la déshabille.

Mon regard s'attarde sur sa silhouette frêle. Elle est si menue que son corps fait à peine la largeur étroite du banc. Je pourrais facilement l'écraser sous mon poids.

Elle est tellement fragile. À ma merci.

Sans matelas pour absorber mon poids, je chevauche le banc et ramène ses cuisses sur les miennes. Dans cette position, je profite pleinement de la vue et je compte bien la savourer. J'écarte un peu plus ses cuisses et incline les hanches pour trouver le bon angle. Quand ma queue se présente entre ses jambes, elle se raidit. Je l'ai toujours un peu blessée. Je le sens à la façon dont elle se crispe, mais elle

ne me demande pas d'arrêter, et je ne peux pas m'y résoudre.

J'écarte ses petites lèvres avec mon gland, puis je marque une pause, lui laissant le temps de s'adapter. Ces lèvres roses et délicates sont comme les pétales d'une fleur. Ils s'étirent autour de moi, s'efforçant de m'accueillir tout entier. Je m'enfonce d'un centimètre supplémentaire alors qu'elle prend une vive inspiration par le nez, tendant d'un mouvement brusque les cordes qui lui lient les bras. Ainsi ouverte, son clitoris est un joli trésor à prendre. J'appuie mon pouce sur le petit renflement nerveux, que je masse avec délicatesse tout en me frayant un chemin dans son corps.

Lentement, je la pénètre, de plus en plus profondément lorsque ses muscles intérieurs se détendent jusqu'à me contenir tout entier. Ce n'est pas facile d'être patient. L'envie de me retirer et de la marteler est une tentation puissante, un besoin douloureux, mais je me concentre sur le corps de Mina et sur ce qu'elle peut encaisser jusqu'à ce que l'étau autour de ma verge se relâche sensiblement. Alors seulement, je commence à bouger.

Elle gémit à ce moment-là et le son de sa voix me stimule. Je serre les dents en faisant un prodigieux effort pour me retenir et la sueur perle sur mon front. Le pouvoir qu'elle exerce sur moi est effrayant. Comme la fois précédente, notre nuit à Budapest, je suis sur le point de me perdre en elle, oubliant tout pour ces quelques moments de bonheur où nous sommes physiquement connectés. Je n'ai jamais rien vécu de tel auparavant, mais je ne prends pas le temps de l'analyser, car un plaisir violent envahit chaque cellule de mon corps.

À la vitesse à laquelle mon plaisir se décuple, je vais bientôt éclater. Je redouble d'ardeur tout en faisant rouler son clitoris sous mon pouce. Ce geste lui arrache un

gémissement. Je me penche et scelle nos lèvres pour étouffer le bruit, imitant le rythme de ma queue avec ma langue, la prenant de toutes les manières possibles.

Mon rythme est exténuant, mais elle ne me demande pas de ralentir. Elle halète dans ma bouche lorsque j'atteins les tréfonds de son sexe. Quand elle reprend enfin sa respiration, c'est pour lâcher un cri puissant. J'ai à peine le temps de poser une main sur sa bouche. Ce raffut va attirer l'attention des gardes et il y a trop de fissures dans le mur à travers lesquelles jeter un œil.

Mina est mon spectacle, qui n'appartient à personne d'autre.

Elle secoue la tête pour essayer de me dire quelque chose, mais je ne suis plus capable d'écouter. Plus rien n'a d'importance, si ce n'est cette limite à franchir, celle qui nous emmènera au seul endroit capable d'apaiser ma folie furieuse.

Gardant une main sur sa bouche, je m'assieds et frotte plus fort son clitoris. Ses muscles internes se resserrent au moment de l'orgasme, déclenchant ma propre jouissance.

L'explosion de plaisir est au-delà de l'intensité, mais je n'arrête pas de bouger. Pas encore. Mes doigts s'enfoncent dans la chair douce de sa cuisse tandis que je vais et viens sans relâche, porté par la vague de plaisir. Je ne m'arrête pas, même quand mon sexe commence à ramollir. Ma respiration est lourde, j'ai la tête qui tourne.

Cette femme. Elle est foutrement dangereuse.

Je libère sa bouche sans interrompre la connexion entre nos corps.

— Yan, dit-elle dans un murmure rauque, les yeux écarquillés.

Je ne peux pas contenir la chaleur de ma voix, pas après ce que nous avons partagé.

— Quoi ?

— Tu n’as pas utilisé de préservatif.

Je me fige.

Merde.

Merde, merde, merde.

Ce n’était jamais arrivé auparavant. Quoique... Ça a failli arriver à Budapest. Avec elle. Elle m’a aussi prévenu à temps. Je regarde vers le bas, là où ses genoux d’un blanc laiteux sont refermés sur les miens, son sexe toujours rempli du mien. Je me retire d’un coup sec. Mon sperme jaillit, ruisselant entre ses fesses. Il y a toutes sortes d’émotions que je pourrais ressentir devant ce spectacle, mais pas la satisfaction perverse qui alimente cette partie animale de mon être.

Qu’est-ce que j’ai fait ?

Oui, elle est foutrement dangereuse, et pas pour ce qu’elle fait dans la vie.

Je m’écarte et me relève.

— Yan ?

Sans prêter attention à sa voix chevrotante, je vais récupérer mes vêtements.

Pourquoi ne m’a-t-elle pas arrêté ? Parce que j’avais ma main sur sa bouche, voilà pourquoi.

J’essaie de me ressaisir en enfilant mon pantalon, mes chaussettes et mes chaussures, sans rencontrer les yeux de Mina. Je ne la regarde à nouveau que lorsque j’utilise ma chemise pour essuyer le débordement entre ses jambes. Elle ne dit rien. Je ramène le vêtement sur son corps pour la couvrir, puis je desserre la corde attachée au mur, juste assez pour la laisser s’asseoir.

Je porte à sa bouche le sandwich à la laitue et à la tomate afin d’apporter à son corps tous les nutriments nécessaires, un besoin qui semblait crucial au moment où je l’ai préparé, mais bien insignifiant à la lumière de la situation actuelle.

Quand elle a terminé, je lui fais boire de l'eau, puis je m'en vais en titubant dans la nuit.





La nuit est interminable. Avec la corde ainsi relâchée, je suis capable de me tourner sur le côté, sur le banc, soulageant les crampes de mes muscles. La douleur entre mes jambes, en revanche, est tenace. Il n'y a aucun remède contre ça. Rien ne peut changer ce qu'a fait Yan.

Je ne prends pas la pilule. C'est peut-être difficile pour moi de tomber enceinte, mais ce n'est pas impossible.

Pourquoi a-t-il fait ça ? Pourquoi a-t-il éjaculé en moi ?

Parce que ça n'a aucune importance. Il va me tuer quoi qu'il arrive. Je suppose que certains hommes ne sont pas sentimentaux pour ce genre de choses et n'hésitent pas à balayer leur progéniture en gestation par le meurtre de la femme qui la porte.

Au point du jour, Yan revient avec un petit-déjeuner composé de pain et d'eau. Ensuite, il m'emmène dehors pour uriner avant de m'attacher sur la chaise.

Nous n'échangeons pas un mot au sujet de la veille.

---

IL REVIENT VERS LE MILIEU DE MATINÉE.

Dévisant le bouchon d'une bouteille d'eau, il vient se camper devant moi.

— Ouvre la bouche.

Mes lèvres sont entrouvertes lorsqu'il sort une pilule de sa poche. Aussitôt, je referme la bouche, prise de panique. Les pilules peuvent avoir des effets néfastes. Mortels. Je comprends dans un éclair de lucidité que c'est la méthode qu'il emploierait. Une lame causerait trop de dégâts. La noyade tremperait ses fringues de luxe. Une balle serait trop rapide, trop facile pour une traîtresse, et quand on étrangle quelqu'un, il faut le regarder dans les yeux.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ses traits sont pincés.

— La pilule du lendemain.

Je suis prise au dépourvu. Il faut croire que ce tueur froid est soucieux de sa progéniture, tout compte fait.

— Ouvre, répète-t-il, avec impatience cette fois.

Lorsque j'ouvre la bouche, il dépose la pilule sur ma langue et incline la bouteille pour me forcer à avaler. Je bois quelques gorgées. Son pouce essuie une goutte qui s'est égarée au coin de mes lèvres.

— Je suppose qu'il n'y a pas de pharmacie sur place, dis-je. Comment en as-tu obtenu aussi rapidement ?

— Tu serais étonnée de toutes les ressources que l'argent peut procurer.

Il ajoute avec un sourire froid :

— Cela dit, peut-être pas.

— Quand vas-tu le faire ?

— Quoi donc ?

— Me tuer.

Il me dévisage pendant un moment.

— Ai-je dit que j'allais te tuer ?

— Tu n'as pas dit le contraire.

— Et les filles intelligentes savent que ce qui est tu est plus important que ce qui est dit.

— En quelque sorte.

Il ricane et je passe la langue sur ma lèvre fendillée.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Tu n'es pas en position de demander quoi que ce soit.

— Ce sera rapide ?

Son regard s'embrase. D'abord, il a l'air abasourdi, puis la colère succède à la stupeur.

— Tu implorés la pitié ?

Il secoue lentement la tête en produisant un bruit de langue désapprobateur.

— Ce que tu devrais te demander, c'est si tu mérites la pitié.

Sur ce, il s'en va.

---

ILYA EST AVEC LUI QUAND YAN REVIENT AVEC LE DÉJEUNER, ET apparemment, Yan n'est pas content. Cette fois, il laisse la porte de la cabane ouverte. La chaleur et le soleil entrent à flots et mon visage se réchauffe. L'odeur de sexe flotte encore dans l'air, à moins que mon corps en soit imprégné.

Ilya s'adosse contre le mur tandis que son frère porte à ma bouche une fourchette remplie de pâtes.

— Tu tiens le coup ? demande-t-il.

Yan lui décoche un regard noir.

— Quoi ? fait Ilya en remontant les épaules jusqu'à ses oreilles.

— Ne pose pas de questions stupides, répond Yan en continuant à me nourrir.

— C'est bon, j'essaie seulement d'être sympa.

Malgré la situation, je souris. Il est gentil.

— Ça va, dis-je.

Maintenant, c'est moi que Yan foudroie des yeux.

— Tu as besoin d'autre chose ? s'enquiert Ilya en jetant un œil vers la bouteille d'eau posée par terre. Du thé ? Tu

aimes le thé, n'est-ce pas ?

Yan enfourne la dernière fourchetée dans ma bouche, puis il m'essuie à l'aide d'une serviette en papier.

— Ce n'est pas un hôtel.

— Si tu as besoin d'un bain, je peux... commence Ilya, aussitôt interrompu par son frère.

— Elle n'a pas besoin de bain, lâche-t-il sèchement. Elle n'a besoin de rien.

— Tu vas le lui annoncer ou c'est moi qui le fais ?

Mon regard alterne entre les jumeaux.

— M'annoncer quoi ?

Yan lance un regard noir à Ilya avant de reporter son attention sur moi.

— Sokolov a besoin d'un déguisement. Tu vas le réaliser ce soir.

— Pourquoi ?

— Il part à la recherche d'Henderson, répond Ilya.

— La ferme, s'écrie Yan.

— Quelle importance qu'elle le sache ou pas ?

Mon cœur se serre.

— Vous partez avec lui ?

— Oui, répond Yan. Ilya et Anton aussi.

D'un ton moqueur, il ajoute :

— Pourquoi ? Ça t'inquiète ?

Le pire, c'est que je suis inquiète, en effet. Henderson est sournois. Il a des hommes dangereux à son service. Et si mes ravisseurs ne revenaient pas ? Si Yan ne revenait pas ?

— Arrête de la torturer, lance Ilya. Ne t'inquiète pas. Tu ne mourras pas de faim ligotée ici. Nous reviendrons.

Yan s'avance et lui assène un coup sur le crâne.

— Espèce d'abruti.

— Eh ! Faut pas te gêner !

Yan se tourne vers moi.

— Je te vois ce soir.

Puis il prend Ilya par le bras et l'entraîne hors de la cabane.

La porte claque et j'entends le bruit des chaînes qu'ils referment.

---

COMME PROMIS, ILS REVIENNENT PLUS TARD AVEC PETER SOKOLOV. Yan me détache pendant qu'Ilya ouvre les malles des accessoires et du maquillage. J'exécute le camouflage de Sokolov. Quand je lui tends le miroir, il hoche la tête, satisfait, mais la tension exsude des hommes. Ce qu'ils font est dangereux. Malgré la promesse d'Ilya, il y a de grandes chances qu'ils ne reviennent pas. Les gardes à l'extérieur m'achèveront, mais je préfère que ce soit Yan. *Pitié, qu'il me revienne.* Je n'ose pas analyser trop profondément mes motivations. Elles ne sont pas toutes égoïstes.

Sokolov part le premier. Yan m'emmène faire une pause pipi avant de m'attacher sur le banc et de me nourrir à la hâte, avec une *empanada*. Ilya rassemble le maquillage. J'aimerais dire à Yan de faire attention, mais je ravale les mots. Ils seraient indésirables.

— Bonne nuit, Mina.

Le sourire d'Ilya est coupable. Il se sent mal de me tuer, même s'il pense que je l'ai trahi. Des deux frères, c'est lui qui a le plus de cœur. Pourquoi ne pouvais-je pas être attirée par lui ?

— Nous serons de retour en un rien de temps.

Seigneur, j'espère qu'il a raison.

Les hommes se dirigent vers la porte. Dans l'encadrement, Yan se retourne. Il me regarde longuement. J'ai envie de dire beaucoup de choses inutiles, lui demander de ne pas y aller. J'aimerais lui dire que j'espère qu'il aura Henderson. Même moi, je dois admettre que ce

qu'Henderson a fait avec l'attentat était un coup bas. J'aimerais lui dire que cette nuit-là, à Budapest, c'était bien réel. Cette cabane, ce que nous avons fait ici, c'était réel aussi. Mais au moment où j'ouvre la bouche, il franchit la porte et il disparaît.

---

JE TOURNE ET ME RETOURNE SUR LE BANC, AUTANT QUE MES LIENS ME le permettent. Dire que je deviens folle d'inquiétude serait un euphémisme. Même le contrôle de l'esprit n'aide pas à détourner mes préoccupations de Yan et de ce qui se passe avec Henderson en ce moment même. L'évasion est toujours au premier plan de mes pensées, mais je n'entrevois tout simplement aucun moyen. Saisirai-je une opportunité quand Yan reviendra – s'il revient ?

Le soleil se lève. L'un des gardes vêtus de noir entre pour me donner à manger et à boire – du pain et du thé léger. Il me regarde à peine. Je ne suis que trop consciente de ma nudité sous la chemise et c'est un soulagement lorsqu'il s'en va rapidement, omettant de m'accompagner à mes toilettes de fortune.

Le soleil est au zénith, au-dessus de la cabane. Je l'aperçois à travers l'une des fissures. La faim s'installe. Je m'habitue à recevoir des repas réguliers. Ma vessie est pleine. Longtemps plus tard, je n'ai pas d'autre choix que de me déplacer au bord du banc et de me soulager au sol.

Le même gardien revient avec du pain et de l'eau pour le déjeuner. Il part dès qu'il a enfoncé la dernière bouchée entre mes lèvres.

Je compte dans ma tête. Les minutes se prolongent jusqu'à ce qu'il fasse à nouveau sombre.

Pourtant, personne.

Pas de dîner.

Mon anxiété redouble. Je ne sais pas comment je survis à une nuit supplémentaire. C'est l'enfer. Je peux bouger, un peu mais pas assez, pour activer la circulation sanguine dans mes bras. Je ne les sens plus, ce qui me procure un étrange soulagement. Le pire, c'est la peur. Ça me tue. J'aimerais juste en finir. Je mets en pratique toutes les astuces mentales que je connais pour me déconnecter de la réalité, mais ce n'est plus suffisant.

Au moment où le soleil se lève à nouveau, je commence à regretter vivement que Yan ne m'ait pas tuée avant son départ. J'ai à peine fermé l'œil depuis que je suis prisonnière, et la privation de sommeil ne pardonne pas, pour l'esprit comme pour le corps. J'ai déjà vu craquer des hommes solides pourtant rompus à ce genre de torture. Même si ce n'était pas l'intention de mes ravisseurs, les ravages sont redoutables. Je m'assieds sur le banc, essayant de détendre mes muscles, quand je l'entends.

Un pas.

Je n'ose toujours pas respirer.

Là. Un autre.

Je tourne la tête en direction du bruit. Ça provient du côté de la cabane. Une voix filtre à travers le mur, chuchotant en russe.

— Elle ne sert plus à rien.

Sokolov. Je deviens rigide, mon cœur redoublant de vigueur.

Une voix basse et grave lui répond :

— Je vais m'en occuper.

Yan.

Ma première réaction est un soulagement écrasant. La joie, même. Il est vivant. Puis la terreur s'installe. Comme la joie, c'est une réaction naturelle. Elle arrive sans crier gare, sans me laisser le temps de mettre des défenses en place autour de mes émotions.



Les mots se répètent dans mon esprit. *Je vais m'en occuper.* Ces paroles refroidissent mon corps et me gèlent le cœur. Des frissons glacials s'installent.

L'heure a sonné. Yan va me tuer.

J'ai été formée pour affronter la mort, pour l'attendre en conséquence de chaque mission, mais personne ne m'a formée pour affronter les sentiments que j'éprouve envers mon tueur. Je ne suis même pas certaine de ce que je ressens pour Yan, seulement que ses mots m'emplissent d'une douleur immense. Mais à quoi m'attendais-je ? Je sais qui il est, ce que nous sommes tous les deux. Cela ne peut pas disparaître en un claquement de doigts. Pourtant, on dirait que le poignard se tord déjà dans mon cœur, causant des dégâts beaucoup plus douloureux qu'une lame réelle.

Je tends l'oreille, mais les voix se sont tues, tout comme leurs pas sinistres.

Où est-il ? Pourquoi Yan n'entre-t-il pas ? Pourquoi ne me règle-t-il pas mon compte ?

Je transpire et grelotte, mes dents claquent, toutes les réactions biologiques à cette certitude. J'ai accepté mon sort, mais mon corps ne s'y conforme pas. Tant que je respire, il continuera de se battre pour survivre.

Je pense à Hanna. Pour ce que ça vaut, je prononce une prière pour elle. Je pense à mes parents, à la dernière fois que j'ai vu leurs visages. C'est un souvenir cuisant que je ne revois pas souvent.

Quand la chaîne de la porte claque enfin, je suis prête. Le corps imposant de Yan remplit le cadre. Il porte un plateau. Pendant un instant, nous nous regardons simplement. J'absorbe ce que je vois, combien il semble vivant, fort.

Je suis contente que ce soit lui. Je suis contente qu'il soit mon bourreau.

Il laisse le plateau sur la chaise et allume l'ampoule avant de verrouiller la porte.

Je ne parle pas. J'attends qu'il le fasse.

Il traverse la cabane et s'arrête à côté de moi. Son beau visage est rasé de près et il sent bon. Un parfum délicat, avec cette touche discrète de bois de santal et de poivre. Il a l'air frais et dispos, comme s'il avait dormi dix heures ou plus. Il n'y a aucune trace de fatigue sur ses traits, seulement une détermination farouche et un calcul froid.

— Henderson est mort, annonce-t-il.

Je m'efforce de ravalier la boule sèche dans ma gorge.

— Qu'est-il arrivé ?

Son sourire est moqueur.

— Tu veux vraiment le savoir ?

Il veut savoir si ça m'intéresse. J'acquiesce.

— Il a attaqué le complexe.

*Quoi ?*

— Ici ?

Cette cabane doit être à l'écart de la maison principale, car je n'entends jamais aucun coup de feu.

Yan hoche la tête.

— Les gardes l'ont supprimé avec son équipe.

Je devine, sur une intuition :

— Les hommes de la Delta Force ?

— Ils ont obtenu ce qu'ils méritaient.

Ses mots sont mesurés. Ils transmettent un message, une promesse, mais c'est la glace dans ses yeux qui me fait trembler davantage. Il me déséquilibre, ce froid, non parce que Yan me déteste, mais parce que sa haine me fait mal.

Il détend la corde, lui donnant plus de mou, et m'aide à m'asseoir. Je le regarde. Que fait-il ? Il va chercher le plateau et s'assoit à côté de moi, le posant en équilibre sur ses genoux. Il y a une assiette recouverte d'un couvercle en argent et un verre de vin blanc. C'est un beau verre, avec un style élégant et un long pied fin. Des gouttes de condensation coulent sur le verre. Je ne comprends pas. Lorsque je prends

le couteau et la fourchette finement ouvragés, cependant, je saisis. Je saisis la raison du cristal raffiné et de l'argenterie.

C'est mon dernier repas.

Ma conclusion est confirmée quand il soulève la cloche argentée pour révéler un délicieux plat de poulet sur un lit de riz, avec un brin de persil comme ornement. L'arôme riche emplît mes narines. En d'autres circonstances, j'en aurais eu l'eau à la bouche, mais mon estomac vide ne fait que se retourner.

— *Pollo con chocolate*, annonce-t-il. On m'a dit que c'était une spécialité latino-américaine.

— Qui l'a cuisiné ?

— Le cuisinier d'Esguerra.

Il prend la fourchette et la porte à ma bouche.

— Ouvre.

— C'est empoisonné ?

— Non, répond-il en ricanant.

Il n'a aucune raison de mentir. Il pourrait facilement me fourrer la fourchette dans la gorge si je refuse de manger. J'écarte les lèvres, non par faim, mais parce que je n'ai pas le choix. Si c'est mon dernier repas, autant en profiter au maximum.

Quand il pousse soigneusement la fourchette dans ma bouche, les saveurs éclatent sur ma langue. Le plat est crémeux, avec une sauce savoureuse aux cacahuètes et une touche de cacao qui se marie à merveille avec le poulet. Le piquant du piment qui se fait sentir après quelques mastications est doux, juste assez relevé.

— Ça te plaît ? demande-t-il une fois que j'ai avalé.

— C'est délicieux, dis-je avec honnêteté. Tu as déjà essayé ?

— Pas encore.

Il m'offre une gorgée de vin. Il est frais, acidulé et rafraîchissant. Ma gorgée rehausse les saveurs qui persistent

sur ma langue. Les bras toujours tendus au-dessus de ma tête, je reste immobile pendant qu'il me nourrit. Je regarde ses yeux posés sur mes lèvres. Ils semblent suivre le mouvement de ma déglutition. Il est méticuleux dans ses gestes, m'offrant des bouchées suffisamment petites pour me permettre de mâcher. Lorsque la fourchette laisse une trace de sauce sur ma lèvre, il l'essuie avec une serviette en lin avant de continuer. Il alterne ainsi entre l'assiette et le vin jusqu'à ce que la moitié du plat ait disparu et que ma tête tourne légèrement.

Je refuse le reste.

— Je ne peux plus rien avaler.

Il se renfrogne.

— Tu n'as pas beaucoup mangé.

— C'était une grosse portion.

— Termine au moins le vin.

Je lui suis tellement reconnaissante pour sa gentillesse, pour avoir engourdi mes sens dans l'alcool avant l'épreuve qui m'attend, que c'en est ridicule. Quand il incline le verre, j'avale ce qui reste. Il le repose sur le plateau qu'il abandonne par terre. Je commence à trembler sérieusement lorsqu'il se lève.

C'est le moment.

Les frissons s'aggravent quand il lève une main vers mon visage.

— Chut.

Il effleure ma lèvre inférieure avec le pouce, le passant délicatement sur la coupure qui cicatrise déjà.

Son regard suit son geste, concentré sur sa tâche. Je contracte les mâchoires pour faire cesser les spasmes involontaires qui trahissent l'intense état de stress de mon corps. Son doigt s'attarde sur mon menton tremblant et balaie doucement mon visage. Puis il m'embrasse avec tendresse, vénérant ma bouche par des coups de langue

déliçats jusqu'à me faire fondre, jusqu'à ce que mes convulsions incontrôlables s'apaisent. Je ferme les yeux. Il a un goût de menthe et de café.

— J'aime mieux ça, souffle-t-il contre mes lèvres.

En ouvrant les yeux, je le surprands à me regarder avec une chaleur brûlante. Mon visage est détendu après le baiser, mais mon corps tremble encore. Il me frictionne les bras avec une infinie douceur et je ne résiste pas quand il me repousse lentement, plaquant mon dos sur le banc. Je me laisse caresser partout. Je le laisse passer la main sous la chemise, frotter ses paumes sur mes mamelons et sur mon ventre. Je le laisse toucher mon entrejambe, où la moiteur me trahit.

Aucun mot vide de sens n'est prononcé quand il ouvre sa braguette pour libérer son sexe. J'écarte les cuisses et laisse le contact de ses mains chasser les frissons de mon corps et le froid de mon cœur. Il s'étend sur moi, soutenant son poids à une main, à côté de ma tête. Il referme l'autre à la base de sa verge et l'aligne avec mon sexe. Je soupire quand il s'enfonce, acceptant pleinement les sentiments qu'il m'offre. L'oscillation de ses hanches me fait tout oublier. Je me laisse aller avec le flux et le reflux, abandonnant ma peur. Les tremblements s'estompent peu à peu tandis que mon dos racle le bois brut du banc et que mes bras tirent sur les cordes. Je cède au rythme sensuel de ce corps-à-corps étrange et empreint de tendresse, consciente que tout échappe désormais à mon contrôle.

Il ne m'embrasse plus. Il ne me regarde pas, concentré exclusivement sur mon clitoris, qu'il attise pour me faire basculer. Il est attentionné, après tout, ce tueur impitoyable, m'offrant ainsi du plaisir pour me changer les idées. Mon désir monte, je me cambre, et dans cette fraction de seconde avant que tout n'explose, la panique frappe. Je suis saisie de

claustrophobie, asphyxiée. Je tire sur mes liens, éperdue et impuissante. J'ai besoin de le tenir, de m'agripper à lui.

— Là, là, fait-il en embrassant mes lèvres. Je suis là.

J'ai désespérément besoin de m'accrocher à quelque chose, alors je me soutiens à son regard. Il me laisse faire. Il ne ferme pas les yeux, ne cache pas son plaisir. Il me le donne avec franchise. Il me révèle la brutalité qui se reflète dans mon corps.

Fidèle à sa parole, il est là pour moi lorsque mon corps capitule et que l'extase me submerge. Je me réchauffe de l'intérieur. À son tour, il me remplit en jouissant, ajoutant quelques va-et-vient comme pour m'inonder jusqu'à la dernière goutte. Je me noie dans sa chaleur, son odeur et cette vibration furieuse et sourde toujours présente entre nous, accentuée par son orgasme. Je suis emplie d'endorphines, flottant dans un espace euphorique. Vaguement, je me rends compte qu'il prend quelque chose dans sa poche et le pose contre mon cou. Je prends conscience trop tard de la piqûre d'une aiguille, une douleur aiguë.

Ma vision se brouille et je commence à m'éloigner. Tendait le cou, je redresse la tête, m'efforçant désespérément de me frayer un chemin à travers la brume. J'essaie de conserver l'image de ce regard vert glacial, de toutes mes forces, mais il échappe déjà à ma portée.

Ses mots sont doux, prononcés en russe :

— Lâche prise, Minochka.

Les sonorités riches de sa langue maternelle caressent mes sens, à l'image de ce mot tendre.

Paroles trompeuses, empoisonnées.

Le poison semble parfaitement approprié.

Il retient ma tête lorsque mon cou n'en supporte plus le poids.

Il est toujours en moi quand je prends péniblement une dernière inspiration. Le dernier mot que je prononce, quand j'expire mon ultime souffle, c'est son prénom.

## PARTIE III





Le cauchemar est horrible. Je suis de retour dans la voiture avec mes parents, quelques secondes avant de prendre le virage sur la route. Je demande un biscuit. Ma mère me sourit. Ses cheveux sont lâchés, souples autour de son visage. Mon père lui prend la main. Elle me dit que je dois attendre encore un peu. Nous dînerons bientôt. Mon corps est projeté en avant lorsque mon père écrase la pédale de frein. L'homme frappe à sa vitre avec un pistolet, les lèvres retroussées sur ses gencives en un rictus.

Je hurle à pleins poumons.

— Mina !

Une secousse. Quelqu'un secoue la voiture alors que je me trouve encore à l'intérieur. Mon cerveau clapote dans mon crâne. J'ai mal à la tête. *Maman. Papa.* Leurs yeux sont ouverts, mais ils ne répondent pas.

— Non !

Une autre secousse.

— Mina.

Une voix sèche me parle en russe :

— Réveille-toi.

Cette voix. Le timbre sévère m'est familier. Des souvenirs me frôlent : des mains puissantes autour de ma tête, une voix douce m'invitant à lâcher prise. J'aimerais lui obéir, me

replonger dans l'obscurité où les rêves n'existent pas, mais les secousses persistent. Un avertissement transperce mon état d'hébétude, refusant de me lâcher.

Yan.

On dirait un couteau enfoncé dans ma poitrine.

À bout de souffle, je me redresse en position assise.

— Du calme.

Les mains puissantes de mon souvenir me ramènent vers le bas.

Mon dos heurte une surface molle. Je cligne des yeux, m'efforçant de me concentrer. La lumière accentue la douleur sous mon crâne.

— Bois ça.

Une main se replie sous ma nuque et me soulève la tête. Mon regard rencontre alors un vert glacé. C'est Yan, qui me dévisage sans ciller.

Il glisse une pilule sur ma langue et porte une bouteille d'eau à mes lèvres.

— Pour la migraine.

Je suis vivante.

— Tu ne m'as pas tuée, bredouillé-je, m'évertuant à trouver du sens à la situation.

— Je t'ai donné un sédatif.

— Mais le dîner...

Il arque un sourcil, attendant que je termine.

— La vaisselle élégante, le vin, continué-je d'une voix rauque, c'était un dernier repas.

— Tu devais faire le plein d'énergie pour ce long voyage.

J'humecte mes lèvres sèches.

— Depuis combien de temps suis-je dans les vapes ?

Il consulte sa montre.

— Vingt heures.

Je regarde autour de moi, en proie à la panique. La chambre est petite, mais moderne. Les murs blancs sont

ornés de photographies encadrées. Ce sont des paysages en noir et blanc.

— Où suis-je ?

— À Prague.

J'essaie de me rasseoir.

— Quoi ?

Il m'en empêche.

— Tu es chez moi. Ne bouge pas. Le sédatif était fort. Il doit se diluer de lui-même dans ton organisme.

— Ah.

La silhouette volumineuse d'Ilya apparaît dans l'encadrement de la porte.

— Tu es réveillée.

Yan se crispe.

— À peine. Laisse-lui un moment.

L'expression d'Ilya vire à l'aigre, mais il s'en va.

Yan pose la bouteille d'eau sur la table de nuit.

— Tu devrais boire autant que tu peux. Ton corps a besoin de fluides. Ça va soulager la douleur. La plupart des migraines sont dues à la déshydratation.

— Tu ne m'as pas tuée, répété-je sur le ton de l'interrogation.

Il affiche un sourire sans chaleur. Un soulagement immense me traverse, puis la colère frappe.

— Tu m'as laissé croire que tu allais me tuer.

Il me lance un regard curieux.

— Je ne t'aurais jamais tuée.

— Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Pourquoi suis-je ici ?

— Repose-toi pour le moment, dit-il, laconique. Nous en parlerons plus tard.

— Pourquoi tu ne me parlerais pas tout de suite ?

Il tapote ma main, qui repose sur les couvertures.

— Reprends des forces.

Sa voix baisse d'une octave et il ajoute :

— Tu vas en avoir besoin.

— Attends, dis-je quand il se tourne vers la porte.

Mais il sort et la referme derrière lui.

Aux aguets, je tends l'oreille pour percevoir un tour de clé dans la serrure. Rien. Il ne m'a pas enfermée.

J'en profite pour mieux observer ce qui m'entoure. Je suis allongée dans un grand lit. L'oreiller a l'odeur de Yan. Ce délicieux parfum, léger et suave. Les draps sont soyeux et la couverture douce. Du coton égyptien de haute qualité. D'après le poids de la couette posée par-dessus la couverture, elle est en plumes d'oie. Cet homme a des goûts de luxe.

Je me redresse et rejette les couvertures, jetant un coup d'œil en dessous. Je porte toujours la chemise de Yan et rien d'autre. J'écarte la lourde couette et sors mes jambes du lit. Le parquet est chaud. Sol chauffant. Pour le coup, c'est un luxe excessif. On est tout juste à la fin de l'été.

Je m'approche de la fenêtre et j'écarte le rideau. Nous sommes au deuxième étage. Les barreaux devant la fenêtre m'empêchent de sortir. La rue en contrebas est calme et le bâtiment, de l'autre côté, identique à celui-ci. Ce n'est qu'un immeuble blanc aux fenêtres carrées. Elles ont toutes des rideaux de couleurs différentes.

Des appartements. C'est un quartier résidentiel.

Je reporte mon attention à l'intérieur de la chambre. Il y a une commode et un placard. Je teste les tiroirs. Ils sont verrouillés. Une porte sur le côté donne accès à une salle de bain. Comme la chambre, elle est exiguë, mais les accessoires sont haut de gamme. La douche est équipée d'un pommeau high-tech. Je ferme la porte, tire le verrou et ouvre le robinet. Pendant que l'eau coule, je retire la chemise. Elle empeste. Fronçant les narines, je l'abandonne dans le panier à linge.

Sous le jet d'eau, je suis au paradis. Je me nettoie rapidement en utilisant le gel douche et le shampoing au parfum de sapin. Puis je m'empare d'une serviette sur le portant et je l'enroule autour de mon corps. Le tissu est chaud. Ce doit être un chauffe-serviette. Je n'ai pas besoin de brosse pour mes cheveux courts. Mes doigts sont assez efficaces.

J'examine mon visage dans le miroir. Il y a des ecchymoses légères, dans les tons de jaune. Elles auront disparu dans quelques jours. Ma lèvre guérit bien aussi.

Une nouvelle brosse à dents encore dans son emballage plastique est posée sur le lavabo. Je m'en sers, puis je cherche des vêtements, mais il n'y a rien.

Le cachet doit commencer à faire son effet. La migraine s'est presque estompée et je me sens redevenir un être humain. Je ne m'étais pas sentie aussi bien ces quatre derniers jours. Ça me redonne espoir. Je suis vivante. J'ai encore une chance de m'échapper.

Sur la pointe des pieds, je rejoins la porte fermée et je colle mon oreille contre le vantail. Des voix d'hommes me parviennent depuis l'autre côté, en russe.

— Il faut attirer Dimitrov hors de sa forteresse, à l'écart de ses gardes, dit Yan. L'ordre était clair. Pas d'autres victimes.

La voix plus forte d'Ilya retentit entre les murs.

— Et s'il se montrait en public ?

— Les risques sont trop élevés, fait une voix que je ne reconnais pas. Il est toujours entouré par ses gardes du corps.

Ilya reprend :

— Et dans les casinos ?

— Même problème, répond Yan. Nous n'aurons jamais un angle de tir dégagé.

— C'est un collectionneur d'art, on devrait s'en servir, reprend la voix inconnue. Nous pourrions simuler une invitation à un événement.

— Il est trop intelligent, objecte Yan. Ses acheteurs personnels vérifieront l'authenticité de chaque événement. Et puis, ses relations avec le monde de l'art sont louches. Avec lui, les transactions s'effectuent en secret, derrière des portes closes.

S'ils parlent de qui je pense, il s'agit de Casmir Dimitrov, le chef puissant d'un groupe criminel des Balkans qui gère une chaîne de casinos comme couverture pour son trafic de drogue. Il collectionne également des œuvres d'art volées. Ces criminels ouvrent des commerces en République tchèque afin d'obtenir un droit de séjour, puis ils utilisent les infrastructures routières et aériennes bien développées pour le transport de leurs drogues. Si Yan et ses complices ont l'intention de faire tomber Casmir, ils ont du pain sur la planche. Cet homme est le criminel le mieux protégé de tout Prague.

— Votre serveuse devrait être debout maintenant, non ? demande l'inconnu.

Je m'écarte aussitôt de la porte en entendant une chaise racler sur le sol.

Avant que l'on vienne me chercher, je saisis la poignée et j'ouvre la porte. Ça paraîtra moins suspect de sortir spontanément.

Ilya et un homme qui me dit vaguement quelque chose sont assis à une table, dans le coin d'une cuisine-salle à manger à aire ouverte. Yan est debout. Les hommes s'interrompent à mon entrée, trois paires d'yeux dardées sur moi.

— Eh bien, bonjour, petite serveuse, fait l'inconnu. Quand on parle du loup.

Il n'y a rien d'amical dans ses yeux sombres. Au contraire, ils sont malveillants. Sa barbe noire épaisse est soigneusement taillée et ses cheveux mi-longs attachés en queue de cheval. Il est vêtu de noir de la tête aux pieds et arbore un Glock et des couteaux impressionnants dans ses étuis.

Encore un homme dangereux. Il est beau, dans un sens dévoyé, mais manifestement redoutable.

Yan serre les dents.

— Retourne dans la chambre, Mina.

— Je n'ai rien à me mettre, dis-je en russe.

Yan plisse les yeux.

— Qu'est-ce que tu n'as pas compris dans ma phrase ? Je dois te le dire en hongrois ?

L'inconnu ricane et Yan se tourne brusquement vers lui.

— Tu trouves ça drôle, Anton ?

— Non, répond-il en levant les mains. Pas du tout.

La voix de Yan est glaciale.

— Tant mieux.

Voilà, c'est de là que je le reconnais. Anton Rezov fait partie de leur équipe. L'un des hommes de la Delta Force était déguisé pour lui ressembler.

— Tu as faim ? me demande Ilya.

— Va-t'en, insiste Yan en désignant la porte derrière moi. Maintenant. On t'apportera quelque chose à manger quand tu seras habillée.

Je décèle une menace dans sa voix.

— À moins que tu préfères que je te porte ?

Anton siffle entre ses dents.

— Dis donc, tu es possessif, toi.

Avant que mon arrivée ne provoque une dispute, je retourne dans la chambre et referme la porte. Agrippant la serviette autour de ma poitrine, je m'assieds sur le lit. Il ne faut pas longtemps pour que Yan vienne me trouver.



La porte claque lorsqu'il la ferme brutalement.

— Tu ne dois pas te balader à poil devant les hommes.  
C'est compris ?

Son coup de sang me dérange. Je réponds par un hochement de tête nerveux.

Il saisit mon poignet et me hisse vers le haut.

— Viens.

La serviette tombe sur le lit. Je tends la main, mais nous sommes déjà à la porte.

— Attends.

Il me regarde à nouveau et son regard s'embrase lorsqu'il enveloppe mon corps nu.

— Tu peux rester comme ça.

— Quoi ? Je pensais que tu avais dit...

— Les autres sont sortis.

— Sortis ?

— Ils sont allés faire des courses.

Il ouvre la porte et m'entraîne derrière lui. Intensément consciente de ma nudité, je me sens impudique. Ça ne me ressemble pas. Pourquoi produit-il cet effet sur moi ?

Me poussant vers l'une des chaises près de la table, il ordonne :

— Reste là.

Je ne bouge pas. Au lieu de ça, je le regarde, le cœur battant, tandis qu'il prend une boîte dans le réfrigérateur et la fourre dans le micro-ondes. Puis il remplit un verre de lait et le pose devant moi. Quand le four sonne, il verse le contenu de la boîte sur une assiette, qu'il me tend avec une fourchette.

— Mange.

Il s'avance au-dessus de moi et attend.

— Je n'ai pas faim.

— C'est l'effet secondaire du sédatif. Tu dois manger.  
Faut-il que je te nourrisse moi-même ?

À ces mots, je porte la fourchette à mes lèvres. C'est du hachis parmentier, du genre industriel.

Il me force à terminer mon assiette et à vider le verre de lait avant de demander :

— Comment va ta tête ?

— Bien.

— Tant mieux.

Il met la vaisselle sale dans l'évier et me prend par la main.

— Viens. Il est temps que nous discutons de la raison de ta présence.

Ma gorge se dessèche.

Il me conduit dans la chambre, où il sort une clé de sa poche et ouvre un tiroir de la commode. Il récupère un t-shirt qu'il me lance. Je l'attrape en plein vol. Il est ample. Ce doit être le sien. Je m'empresse de l'enfiler.

Il vient se camper devant moi. Son corps imposant m'intimide alors que ses yeux verts me dévisagent froidement.

— Tu avais raison. J'étais censé te tuer.

Cette nouvelle, c'est du café froid, comme dirait Hanna, mais elle me secoue tout de même.

— Pourtant, tu ne l'as pas fait.

— Non.

Son sourire évasif est glacial, comme à son habitude.

— Je ne l'ai pas fait. Qu'est-ce que ça veut dire, d'après toi ?

Que ma vie lui appartient. Voilà comment ça fonctionne dans notre monde.

— Que vas-tu faire de moi ?

— Tout ce que je veux.

— Je ne serai qu'un fardeau, une bouche à nourrir, une prisonnière que tu devras constamment empêcher de s'évader.

Il plisse les yeux.

— As-tu des envies de mort ?

— Je ne fais qu'exposer les faits.

Son sourire de glace revient.

— Tu ne seras pas un fardeau. Loin de là. J'ai un tas d'idées pour te rendre utile. Et tu ne t'évaderas pas.

Cette dernière phrase est lourde de sens. L'estomac noué, j'attends qu'il continue.

— Pendant que tu dormais, dit-il, je t'ai implanté une puce GPS.

Mes jambes se dérobent et je me laisse tomber sur le bord du lit. Levant les bras, je les inspecte à la recherche d'entailles éventuelles.

— C'est derrière ton cou, dit-il sans me quitter de ses yeux glacés.

Je porte les doigts à ma nuque. Bien sûr, il y a une petite croûte. La bosse sous ma peau n'est pas plus grosse qu'un grain de riz. Ça ne fait pas mal. Voilà pourquoi je ne l'ai pas remarquée quand j'ai pris ma douche.

— Si tu es assez bête pour t'enfuir, tu n'iras pas loin, dit-il, mais je te conseille de ne pas me tester.

— C'est parce que j'ai participé à un coup contre toi ? demandé-je, abasourdie par l'incrédulité.

Au fond, je sais que c'est faux. À Budapest, avant de savoir qui j'étais, il planifiait déjà tout cela. Le fait qu'il soit capable d'enlever et de garder une personne sans autre raison que son envie en dit long sur cet homme que je connais à peine.

— Et Sokolov ? ajouté-je devant son silence. S'il découvre que tu ne m'as pas tuée ?

— Comment sais-tu qu'il voulait ta mort ?

— Je vous ai entendus parler à côté de la cabane.

— Tant que tu restes à l'écart de Sokolov, ce ne sera pas un problème. Il est assez occupé à recoller les morceaux de sa vie.

Je ne pose pas de questions à ce sujet. Moins j'en sais, mieux je me porte.

La porte d'entrée s'ouvre sur un duo de rires. Ilya et Anton franchissent le seuil, les bras chargés de sacs à provisions. Ils se taisent quand ils nous repèrent dans la chambre. Anton me lorgne tout en abandonnant les sacs sur le plan de travail de la cuisine et commence à déballer leurs achats.

Ilya entre dans la chambre avec un sac en plastique. Tout sourire, il me le tend.

— J'espère que c'est ta taille. Je pense que ça ira.

— Merci, dis-je avec reconnaissance.

Je me sens vulnérable avec le t-shirt de Yan pour seul vêtement, surtout en présence d'Anton.

Quand Ilya repart, l'homme me regarde toujours.

L'ordre de Yan est brutal :

— Habille-toi.

Je m'éclipse dans la salle de bain et j'enfile les vêtements. La culotte est en dentelle rose. Le jean et le t-shirt de marque sont un peu trop grands, mais les chaussettes et les baskets sont pile à la bonne taille.

Quand je ressors, je découvre la porte de la chambre encore ouverte. Anton est assis sur le canapé. Il regarde la télévision en mangeant des cacahuètes. Ilya joue au solitaire à la table et Yan travaille sur son ordinateur portable. Je m'attarde dans l'encadrement de la porte, hésitante. Comment ça va se passer, maintenant ? Que suis-je censée faire ? Rester terrée dans la chambre ?

Anton jette une cacahuète en l'air et la gobe.

— Et si tu nous apportais une bière au lieu de rester là ?

Yan lève un regard glacial depuis son ordinateur portable.

— Va t'en chercher toi-même. Ce n'est pas ta bonne.

— Elle n'est pas censée être serveuse ? demande Anton, la bouche pleine.

C'est une accusation tacite. J'ai bien compris. À leurs yeux, je les ai trahis.

Je rejoins le réfrigérateur, je l'ouvre et j'en sors une bière. Quand je passe près de la table en direction du canapé, Yan m'attrape le poignet. Sa poigne est douloureuse. Il ne dit rien, mais il prend la bière dans ma main, ouvre la canette, prend une gorgée et la pose à côté de lui. Puis il se remet au travail.

Anton ricane.

— Elle pourrait aussi bien préparer le dîner. Qu'est-ce qu'elle va faire d'autre ?

— Ça suffit, lance Yan sur un ton monocorde.

— Il a raison, tu sais, dis-je en croisant les bras. Qu'est-ce que je vais faire ?

Cette fois, Yan ne m'arrête pas quand je rejoins les placards et sors les ingrédients du frigo. Je préfère m'occuper plutôt que de ne rien faire et de m'ennuyer. Je hache les oignons et les carottes pour un *goulasch*, épluche les pommes de terre et fais revenir la viande. C'est facile pour moi. Hanna est de la vieille école. Elle estime que le chemin vers le cœur d'un homme passe par son estomac et elle a insisté pour m'apprendre à cuisiner. Elle espère toujours que je vais trouver quelqu'un et m'installer.

Pendant que le ragoût mijote, je range un peu la cuisine en désordre.

Il est trop tôt pour dîner quand le repas est prêt, mais les hommes hument le fumet avec des regards affamés. Yan range son ordinateur portable et Ilya dépose des assiettes sur la table pendant qu'Anton tranche le pain. Ils se servent de grandes portions. Une fois qu'ils sont assis, je me sers et prends une fourchette. Je préfère manger sur le plan de travail de la cuisine. Je ne veux pas imposer ma présence gênante à table. Yan me dévisage, mais il ne dit rien.

Bientôt, les hommes sont tellement absorbés par le repas qu'ils en oublient presque mon existence. Le plat copieux les met en joie. Ils rient et discutent en russe, me dévoilant un côté presque intime de leur relation.

Il ne faut pas longtemps avant qu'ils se resservent, raclant le fond de la casserole. La conversation s'oriente alors vers Casmir Dimitrov. Yan doit être persuadé que je ne sortirai plus jamais d'ici, sinon ils n'en parleraient pas aussi ouvertement. Ils pèsent le pour et le contre, cherchant le meilleur moyen de le séparer de ses gardes. Anton suggère d'enlever sa femme. Ilya décrète qu'il vaut mieux prendre son chien. Apparemment, il a payé une fortune pour ce Samoyède, et d'après les ragots, il aime plus l'animal que sa femme trophée.

— Si vous lui prenez quelque chose, dis-je, vous déclencherez une guerre. Il vaut mieux lui offrir une chose qu'il n'a pas.

Les hommes s'interrompent et pivotent sur leurs sièges pour me regarder.

Anton me dévisage comme s'il se demandait si je vaudrais la peine que l'on me réponde. Après une seconde, il me dit :

— Cet homme possède absolument tout.

— Pas le *Salvator Mundi*.

Une idée vient de germer dans mon esprit. C'est dangereux, mais si ça marche...

— C'est quoi, le *Salvator Mundi* ? demande Ilya.

— Une peinture de Léonard de Vinci, répond Yan. Elle a fait parler d'elle quand elle a été vendue pour quatre cent cinquante millions de dollars à un prince saoudien en 2017. Deux semaines avant son inauguration au Louvre d'Abu Dhabi, le tableau a mystérieusement disparu. À ce jour, personne ne sait où il se trouve.

— Personne ne va lui offrir le *Salvator Mundi*, objecte Anton.

Je souris.

— Natasha Petrova peut le faire.

— Qui est Natasha Petrova ? s'enquiert Ilya.

Yan se laisse aller sur sa chaise.

— La plus célèbre marchande d'œuvres d'art volées.

— Il ne tombera pas dans le panneau, grommelle Anton en repoussant son assiette. Il voudra lui parler en personne.

— Exactement, dis-je. Je pourrais me déguiser pour lui ressembler.

Anton affiche un sourire méprisant.

— Et pourquoi voudrais-tu nous aider ?

Je hausse les épaules.

— Pour rembourser ma dette.

Il y a autre chose. J'ai mes raisons, mais je reste délibérément impassible.

Anton renifle.

— Écoutez, ajouté-je. C'est à prendre ou à laisser. J'essaie d'être sympa, mais je ne vous dois rien. Cette mission pour Henderson n'était pas personnelle.

À la mention du nom d'Henderson, le visage d'Anton s'assombrit avec colère.

— Mina, fait Yan, un avertissement dans la voix. Si on veut ton avis, on te le demandera.

— Non, intervient Ilya, elle a raison. De toute façon, nous n'avons pas de meilleure idée.

Yan foudroie son frère du regard.

— Dimitrov verra clair dans son jeu. Elle n'a pas la même taille ni le gabarit de Natasha Petrova.

Ilya fronce les sourcils.

— Comment sais-tu à quoi ressemble Petrova ?

— Elle a fait la une de tous les journaux.

Yan se lève et prend une bouteille de vodka dans le congélateur.

— Comme par hasard, il n’y a jamais assez de preuves pour justifier son arrestation, ce qui signifie qu’elle a des liens en haut lieu, au gouvernement, par exemple.

— Certains disent qu’elle est la maîtresse du président, ajoute Anton.

Ilya se penche en avant, sa curiosité piquée au vif.

— Quel président ?

Yan remplit leurs verres de vodka.

— Russe pour certains, américain pour d’autres, ou encore les deux.

Ilya émet un sifflement.

— Si cette fille est aussi célèbre, ce sera difficile de l’imiter. À moins que la réunion ait lieu par vidéo.

Yan prend une gorgée de vodka.

— Alors, le stratège, qu’est-ce qu’on fait ?

— Je lui propose un accord, dis-je. Une visite privée. Rien que nous deux. Ses gardes restent dehors. Ce n’est pas une demande extravagante, compte tenu de la fragilité du tableau. Même le dioxyde de carbone que nous rejetons a un effet néfaste sur un objet aussi ancien. Le moment venu, vous serez prêts.

— Il n’est pas stupide, dit Yan. Il ne te laissera pas entrer comme ça. Les lieux seront surveillés.

— Je peux porter un rembourrage et des talons. Quand il réalisera que je ne suis pas Natasha, ce sera trop tard.

Yan joue avec son verre.

— Et le tableau ? Il voudra le voir avant d’accepter une rencontre.

— J’ai une amie, dis-je en basculant mon poids sur une hanche. Elle fait d’excellentes copies. Il semblera assez réel sur une photo ou une vidéo. Nous pouvons simuler le certificat d’authenticité.

— Ça pourrait marcher, songe Anton tout haut.

— Non, assène Yan. C’est trop dangereux.



— Pour qui ?

L'intonation d'Anton devient sarcastique.

— Pour ta serveuse ?

Oui, il y a un risque, mais seulement si Casmir flaire le coup.

— Je peux y arriver.

— Elle a réussi la mission d'Henderson, leur rappelle Ilya.

Anton pose sa vodka, faisant claquer le verre vide sur la table.

— Je suis partant.

— Moi aussi, dit Ilya.

— On dirait bien que tu es en infériorité, dit Anton à Yan. Ce dernier froisse sa serviette dans son poing.

— Ce n'est pas une putain de démocratie. Je suis le chef. Il se désigne du pouce.

— C'est moi qui décide.

— Alors, quoi ?

Les lèvres d'Anton frémissent.

— Dans le meilleur intérêt de qui vas-tu décider ? Le nôtre ou le sien ? fait-il en me lançant un regard noir.

Yan me regarde par en dessous, la mâchoire contractée. Après un moment, il déclare :

— Très bien, mais c'est moi qui évalue les risques.

— Ça me va, dit Anton.

Ilya me sourit.

— Tu es engagée, Mina.

Sans me quitter des yeux, Yan dit d'un ton mesuré :

— Ne va pas croire une seconde que tu fais partie de l'équipe.

— Je n'aurais pas cette prétention.

Il n'insiste pas, mais je sens son regard brûler l'arrière de mon crâne quand je me retourne pour récurer la casserole.

Après le dîner, Ilya et Anton jouent à un jeu de cartes pendant que je rince les assiettes et que Yan remplit le lave-

vaisselle. Mon esprit fonctionne à toute vitesse. Ce sera dangereux, en effet, mais c'est toujours mieux que d'être seulement le nouveau jouet de Yan. Plus important encore, cela pourrait me donner une chance de faire savoir à Hanna que je vais bien. J'ai horreur qu'elle s'inquiète. Je dois également avertir Gergo. Les hommes de la Delta Force sont morts, mais la menace est loin d'être évacuée. Si Yan creuse un peu plus profondément, il découvrira mon secret. Et s'il sait que Gergo m'a formée, il posera des questions. Si je veux envoyer un message à Hanna et à Gergo, j'ai besoin d'une certaine liberté – la liberté que cette mission avec Casmir m'offrira. De plus, je pourrai toujours utiliser l'argent pour payer les soins de ma grand-mère.

Tout en me séchant les mains sur le torchon, je me tourne vers Yan.

— Dans combien de temps passe-t-on à l'action ? Avec Casmir, je veux dire.

Il me regarde avec méfiance.

— Bientôt.

— Mon amie aura besoin de temps pour faire une réplique de haute qualité. Un mois au moins.

— Elle a trois semaines.

— Impossible.

Il me décoche un regard sombre.

— Trois semaines.

— Je sais où trouver du matériel de qualité pour le déguisement. Si nous voulons que ça fonctionne, nous avons besoin du meilleur.

— Dis-moi où et j'irai le chercher.

— Mon fournisseur ne te fera pas confiance. Il est ici à Prague. Ça ne me prendra pas longtemps. Je peux le rencontrer demain.

Je sursaute quand il arrache le torchon de ma main et m'attrape le poignet. Sous le regard tranquille d'Ilya et

d'Anton, il me tire derrière lui en direction de la chambre. La porte a tout juste claqué qu'il me pousse contre le mur, mon poignet toujours dans sa poigne de fer.

Plantant une paume à côté de mon visage, il se penche.

— Je suis tout un tas de choses, mais je ne suis pas un idiot.

Sa voix est redoutablement douce, son air dangereux.

— Ne commets jamais cette erreur.

Un frisson intérieur me traverse.

— Tu peux mentir à Anton, mais pas à moi. Jamais à moi.  
Compris ?

Il insiste sur ce point en serrant fort mon poignet.

— Maintenant, explique-moi une chose. Pourquoi es-tu prête à nous aider ?

Je rencontre effrontément son regard et lui donne une parcelle de vérité.

— J'ai besoin d'argent.

— Tu veux que je te paie ?

— Tu veux me laisser retourner à mon travail de serveuse ?

Il éclate de rire.

— Dans tes rêves.

Mes yeux se tournent vers le lit.

— Tu préfères que je gagne ma vie d'une manière différente ?

Il enroule les doigts de sa main libre autour de mon cou.

— Si je voulais une pute, j'en aurais une.

— Explique-moi en quoi c'est différent.

Son regard devient cruel.

— Les putes méritent plus de respect que toi. Au moins, elles sont honnêtes sur la raison pour laquelle elles baisent.

Cette pique me fait mal au fond de moi, me renvoyant dans le passé où un chœur de *sale pute, sale pute, sale pute* m'humilie, tandis que les hommes rassemblés autour de moi

me tombent dessus à coups de rangers. violemment, je repousse cette image mentale et je me force à retourner dans le présent, presque plus douloureux que le souvenir sur lequel mon cerveau a placardé un grand panneau d'avertissement rouge sang.

J'ai envie de frapper Yan, de le blesser. Avec mon cou et un bras coincé contre le mur, le mieux que je puisse faire, c'est de lui planter un poing dans le flanc. Il ne grogne même pas. Il me nargue par le regard, se moquant de mon corps plus menu et plus faible alors qu'il me maintient immobile. J'essaie de lui donner un coup de pied, mais il accroche une jambe autour de ma cuisse. En silence, il me raille, me mettant au défi de faire de mon mieux, afin de pouvoir démontrer sa force masculine supérieure.

Je le déteste.

Ça me dégoûte qu'il soit capable de me retenir avec ses mains et de me blesser avec ses mots.

Ça me dégoûte que, malgré cela, mon corps se réchauffe à l'endroit où son sexe en érection appuie contre mon ventre.

Je n'ai plus de défenses. Il les a toutes emportées. Je n'ai plus que l'insulte la plus sale de toutes. Avec une profonde inspiration, je lui crache au visage.

Il tressaille. Nous nous figeons tous les deux. Il y a un moment de stupeur dans son attitude inerte, mais elle disparaît aussi vite qu'elle est apparue et son regard se transforme en glace pure.

Merde. Je l'ai regretté dès l'instant où je l'ai fait, mais il est trop tard pour le reprendre.

Lâchant mon cou, il passe lentement le dos de sa main sur son visage. La promesse de représailles est sans équivoque dans son expression. Je pousse un cri lorsqu'il attrape mon visage dans sa grosse main, enfonçant ses doigts dans mes joues. Avant que je puisse émettre un autre son, il plante sa bouche sur la mienne. Le baiser est violent et punitif. Il ne

m'épargne pas, pas même quand je sens le goût du sang sur ma langue. Il avale mes respirations, m'embrassant si brutalement que ma mâchoire me fait mal.

Quelque chose cède en moi et la colère impuissante se transforme en désir ardent. Je canalise dans ce désir toute ma douleur émotionnelle. Sa brutalité allume un feu qui embrase mes jambes et se rassemble dans mon cœur. Cela devrait m'épouvanter. Cela devrait me repousser. Au lieu de ça, je marque mon approbation par un gémissement lorsqu'il me fait lever les bras et passe le t-shirt par-dessus ma tête. Je tends les mains vers les boutons de sa chemise, mais il me repousse, me plaquant les poignets en l'air contre le mur. Il ouvre le bouton de mon jean, baisse la fermeture éclair et le tire sur mes hanches. Me saisissant par la taille, il nous fait pivoter ensemble. Mes pieds quittent le sol lorsqu'il me lance. J'atterris avec un bruit sourd au milieu du lit. Il se déshabille tout en avançant : chemise, chaussures, pantalon, boxer et chaussettes. Son sexe en érection se dresse, grand, fier et furieux.

— Ne bouge pas, grogne-t-il quand je commence instinctivement à reculer.

Je m'arrête. Il m'attrape les chevilles et me ramène au bord du lit, puis il arrache mes baskets et mes chaussettes. Il déchire presque ma culotte en l'emportant en même temps que le jean. Me pliant les genoux, il positionne son sexe et l'enfonce brutalement entre mes replis. Je lâche un hoquet sous le coup de l'invasion soudaine. Je suis mouillée, mais il est trop volumineux.

Il est impatient. Il exerce quelques coups superficiels jusqu'à ce que mes parois internes se détendent. Je me redresse sur les coudes pour regarder. Lorsque mon sexe s'est ajusté, il y pénètre par un violent coup de reins. Mes bras se dérober. Ravalant un cri, je m'effondre sur le dos.

Penché au-dessus de moi, il murmure contre mes lèvres gonflées :

— C'est ce que tu veux ?

Toujours la même question. Toujours la même réponse.

Il m'attise avec un rythme régulier. C'est si délicieux que j'en perds presque la raison.

J'attrape ses avant-bras, enfonçant mes ongles dans sa chair.

— Attends.

Il s'arrête.

— Préservatif, dis-je dans un souffle. Je ne veux pas répéter notre erreur.

— Je t'ai donné un contraceptif.

— Tu as fait quoi ?

Il ne développe pas, il ne m'explique pas. Il prend mon corps comme il m'a pris la vie, sans prétextes. La possession physique dépasse le stade de la baise. C'est une déclaration, la preuve que son pouvoir sur moi va bien au-delà de la simple victoire par la force ou les mots.

Quand je suis sur le point de jouir, il monte sur le lit, m'entraînant avec lui. Empoignant mes fesses à deux mains, il imprime un rythme plus soutenu tout en prenant soin de m'empêcher de basculer dans l'extase. L'orgasme est là, à ma portée. Avec sadisme, il contemple l'attente insoutenable sur mon visage tout en me caressant les seins, sous la dentelle du soutien-gorge, me refusant le plaisir ultime. C'est une leçon. Il me prouve qui détient le pouvoir.

La sueur ruisselle sur mon corps. Ma peau est moite. À l'intérieur, je suis à vif.

— Yan.

Il me gifle les fesses, empoignant fermement ma chair.

— À qui appartient ta vie ?

Je ne veux pas le dire, je ne veux pas l'admettre. Avec obstination, je me mords la joue.

Ses doigts se resserrent sur mes cuisses alors qu'il intensifie son assaut, me rapprochant tellement du but que je pourrais pleurer de frustration. J'ai besoin d'un peu plus. Quand je glisse la main en direction de mon clitoris, il m'attrape les bras et les plie derrière mon dos.

— Il te suffit de le dire.

Il ralentit ses mouvements, ondulant des hanches avec une lenteur insupportable.

Je serre les dents pour ne pas quémander.

— Un mot, Mina.

Je n'en peux plus. Je cède.

— À toi.

Alors, il lâche mes bras pour se saisir de mes hanches. Puis il me donne enfin ce que je réclame, ce que j'ai gagné par ce petit mot.

Tout en me pilonnant, il ordonne :

— Touche-toi.

Avec le doigt, je décris des cercles sur mon clitoris. Il me regarde avec concentration, comme pour mémoriser ce qui me plaît. Quand l'orgasme frappe, je n'ai plus assez de force pour rester debout. Je me laisse tomber contre son torse alors même qu'il reprend le rythme pour trouver sa propre jouissance. Il l'atteint peu de temps après, inondant mon corps de son sperme, prouvant une fois de plus ce que je suis devenue.

Épuisée, je reste étendue sur son corps.

Vaincue.

Dans son lit, j'ai perdu la guerre que j'avais commencée contre le mur.





La femme allongée sur mon torse ne pleure pas, mais elle en a envie. Je sais à quoi ressemble la victoire. Enroulant mes bras autour d'elle, je la serre contre moi et lui donne ce que je peux, tout ce dont je suis capable. Je la déteste pour ce qu'elle a fait, mais je la possède. Ce qui me donne une responsabilité envers elle.

Ma colère a disparu, consumée par cette baise sauvage. Elle a disparu lorsque ma queue s'est ramollie, glissant hors de son corps dans une coulée de sperme. Ce qu'il reste, à la suite de notre corps-à-corps enflammé, c'est une tache humide sur les draps et les cendres froides de la raison. Accompagnées d'une pointe de regret. Ilya avait raison. Mina m'a baisé pour ses propres raisons, ses propres justifications. Je n'avais pas le droit d'imaginer autre chose.

Quoi qu'il en soit, elle est ici maintenant, et elle reste.

En lui frottant le dos, je demande :

— Pourquoi as-tu besoin d'argent ?

J'ai dit certaines choses et je me sens coupable. C'est un sentiment étrange pour moi.

Il lui faut un moment pour répondre.

— Je dois bien vivre.

— C'est mon rôle de m'occuper de toi, maintenant.

— Je n'ai pas le droit d'avoir ma dignité ?

J'admire sa volonté. Ça m'ennuie de trouver sa fierté attachante. Inutile, mais mignonne. Pourtant, ma voix est plus sèche que je le voudrais quand je demande :

— Et combien espères-tu gagner exactement ?

Elle croise les doigts sur ma poitrine et pose son menton sur ses mains.

— Combien vaut un tel coup ?

Je souris. Bien essayé.

Elle hausse les épaules en constatant que je ne mords pas à l'hameçon.

— Un million, déclare-t-elle.

Je hausse les sourcils et elle ronchonne.

— Cinq cent mille ?

Elle a l'air si optimiste avec ses grands yeux bleus de poupée que je ne peux m'empêcher de passer les doigts dans ses cheveux. Bon, après tout, je peux bien lui laisser un peu de fierté alors que je viens de lui prendre sa liberté.

— Dis-moi ce que tu comptes faire avec l'argent.

Elle replie les jambes, qu'elle croise aux chevilles.

— Chaussures, sacs à main, bijoux.

Pourquoi cette énumération complètement folle typique des femmes provoque-t-elle un éclair de chaleur dans ma poitrine ? Je n'ai jamais voulu jouer au papa et à la maman, mais l'imaginer vêtue de beaux habits, de robes flattant sa silhouette pour mon plus grand plaisir, c'est une image qui a son charme. Elle plaisante, bien sûr. Je le devine à son demi-sourire, mais j'en ai envie tout à coup : les chaussures, les sacs à main et les bijoux. L'illusion.

J'enfouis mes doigts dans ses cheveux.

— Tu sais ce qui se passera si tu laisses échapper l'information, n'est-ce pas, princesse ?

Malgré toute la douceur qu'elle me fait ressentir, je ne peux pas me permettre de me ramollir.

— Oui.

Elle ne grimace pas, ne cligne pas des yeux. Elle comprend. Elle sait très bien comment ça fonctionne parce qu'elle fait partie de mon monde.

— Bien.

Elle tire sur les poils de mon torse.

— Alors, c'est un oui ? Cinq cents ?

Je lui attrape la main.

— Nous verrons.

Elle presse sa joue contre ma poitrine, mais j'ai le temps d'apercevoir son sourire.

— Qui a commandité le coup ? demande-t-elle.

Que cela me plaise ou non, elle est embarquée avec nous, maintenant. Elle est dans ma vie et je ne la laisserai plus jamais disparaître de ma vue.

— Le gouvernement.

— Tchèque ?

— Oui. Dimitrov est une épine dans leur pied.

— Et ils ne peuvent pas l'arrêter sans déclencher une guerre contre le crime.

— Exactement.

— J'ai besoin de mon téléphone et de mon ordinateur portable.

— Oh, que non.

— Les gens vont commencer à poser des questions si je ne réponds pas à mes messages.

— Qui ça ? Tu n'as pas d'amis. J'ai vérifié, surtout pour m'assurer qu'il n'y avait pas de petit ami.

— J'ai des employeurs. Mon service au bar.

— C'est réglé.

Elle lève la tête.

— Quoi ?

— Mon hacker a mis en place une réponse automatique.

Ses jolis traits se froissent.

— Avec quelle excuse ?

Elle ressemble à un petit chaton en colère.

— Tu voyages à travers l'Europe.

— Je ne peux pas être en vacances indéfiniment.

— Tu avais besoin d'une pause. Tu gagnes ta vie au fur et à mesure, en chemin, comme une routarde. Le profil te correspond, non ?

— Et mon appartement ? Je dois payer le loyer.

— Tu as déménagé.

— Quoi ? s'écrie-t-elle en repoussant ma poitrine. Et mes vêtements, et mes meubles ?

J'exerce une pression dans son dos pour l'empêcher de se lever. J'aime qu'elle soit là où elle est.

— Ne t'inquiète pas. J'ai tout entreposé.

— Tu ne peux pas faire ça !

Je la fusille du regard.

— Je peux faire tout ce que je veux.

Mes mots ne sont pas chaleureux et le message l'est encore moins. J'attire son visage au creux de mon cou.

— Repose-toi. Demain, on contactera tes amis.

Son soupir est farouche, rebelle. Je souris.

Je devrais prendre une douche et changer les draps, mais je ne peux pas me résoudre à quitter le lit. Pas alors qu'elle est dans mes bras. Cela me donne une sensation de chaleur, quelque chose que je n'ai jamais connu. Elle doit être fatiguée, car quelques secondes plus tard, sa respiration basse et régulière s'élève dans la chambre.

---

SON AGITATION AU MILIEU DE LA NUIT ME BOUSCULE. CE N'EST PAS une dormeuse paisible. Je le sais depuis notre première nuit ensemble. Je me tourne sur le côté et attire son corps contre le mien. Ce geste a suffi à l'apaiser ce soir-là, à Budapest,

mais pas cette fois. Ses muscles sont tendus. Elle marmonne quelque chose, puis le répète.

— Non.

Je la secoue tout doucement.

— Mina.

— Non !

— Mina, réveille-toi. Tu rêves.

Ses cils se soulèvent. Je regarde son visage au clair de lune. Il y a de la terreur dans ses yeux.

— Un cauchemar ?

Je connais bien ça. Elle roule sur le dos et jette un bras sur son front.

— Désolée de t'avoir réveillé.

— C'était le même que ce matin ?

Laissant son bras sur le côté, elle regarde fixement le plafond.

— Quelle importance ?

— J'aimerais que tu m'en parles.

Ses yeux rencontrent les miens.

— Ce n'est rien.

— Ce n'est pas rien.

Elle essaie de se détourner, mais je lui attrape la taille.

— Dis-moi.

— Pourquoi ? En quoi ça t'intéresse ?

— Ça peut aider.

— Est-ce que ça peut t'aider, toi ? lance-t-elle, moqueuse.

Je ne lui donne pas la réponse qu'elle connaît déjà.

— Peut-être que parler peut améliorer la situation.

Elle sourit tristement. Pendant un moment, ses yeux s'adoucissent alors qu'elle pose la main sur ma joue, mais ensuite elle s'écarte.

Je ne lâche pas le morceau. Une fois, ça passe. Mais le même cauchemar deux fois de suite ? Je veux savoir de quoi il

s'agit. Mina n'est pas un ange. Elle a l'habitude de voir des choses qui révolteraient bien des hommes adultes. Quel que soit son rêve, il doit être affreux.

— Ne m'oblige pas à te le soutirer de force, lui dis-je.

Elle soupire.

— Un détournement de voiture. Là. Tu es content ?

Je me hisse sur un coude.

— Quand est-ce arrivé ?

— Il y a longtemps.

— Quel âge avais-tu ?

— Six ans.

Et ça la hante toujours ?

— Qui conduisait ?

— Mon père.

Elle déglutit.

— Mes deux parents étaient dans la voiture.

— Qu'est-il arrivé ?

— Deux hommes armés nous ont forcés à sortir.

Je lui frictionne le bras. Je ne pensais pas qu'il me restait de la compassion, pourtant mon cœur se serre, parce que je sais avant même de demander :

— Tu as été blessée ?

— Pas moi. Ils ont abattu mes parents.

Merde. Aussitôt, elle se ferme et son expression devient neutre. Je saisis son épaule.

— Je suis désolé.

— Comme je l'ai dit, c'était il y a longtemps.

Elle se tourne sur le côté et replie les mains sous l'oreiller.

Je me plaque derrière elle, nous emboîtant comme deux cuillères, et je passe un bras autour de sa taille pour la tenir contre moi jusqu'à ce qu'elle se rendorme. Quant à moi, je m'efforce de comprendre ce qu'elle vient de raconter. J'essaie d'imaginer une Mina de six ans, avec un petit corps

et de grands yeux bleus, debout à côté des cadavres de ses parents.

À part Ilya, je n'ai pas de famille – à moins de compter l'oncle violent qui nous a élevés jusqu'à l'âge de quinze ans. Le seul sentiment que j'avais envers ce porc alcoolique, c'était de la haine. Ma mère était une fille du village, morte en couches. Mon père est inconnu. Difficile pour moi d'imaginer ce que ça fait de perdre ses parents. Tout ce que je sais, c'est que ça me déchirerait si quelque chose devait arriver à Ilya, même s'il se comporte parfois comme un abruti. Physiquement parlant, mon frère est un peu plus grand et plus costaud, mais c'est moi qui ai pris la responsabilité de notre duo. J'ai pris soin de lui comme s'il était mon frère cadet et non mon jumeau. Je voulais le préserver des horreurs dont je ne pouvais pas me sauver, moi.

En contemplant la silhouette endormie de ce petit brin de femme qui s'adapte parfaitement à la courbe de mon corps, je me promets d'en découvrir plus sur son passé. Non, pas plus. Tout. Je veux tout savoir.

Avec cette résolution en tête, je m'endors enfin.

---

IL EST TÔT QUAND JE ME RÉVEILLE. J'ESSAIE DE NE PAS DÉRANGER Mina, mais ses yeux s'ouvrent lorsque je remue. Elle s'étire avant de se crispier.

Mon corps se réchauffe quand je songe à la raison pour laquelle ses muscles sont endoloris. J'ai envie de recommencer. Encore et encore. Mais je me retiens. Je peux au moins lui donner jusqu'au soir pour récupérer. En plus, je dois me concentrer. Je ne devrais pas passer des heures au lit comme un obsédé sexuel.

Je me redresse.

— Est-ce que je peux t'apporter quelque chose ? Un antalgique ?

— J'ai juste besoin d'une douche.

Elle rejette les couvertures et balance ses jambes hors du lit. Je m'adosse contre la tête de lit, bien décidé à apprécier le spectacle, mais quand elle se lève et m'offre une vue imprenable sur ses fesses, je reste interdit. La chaleur dans mes veines se change en glace.

Sa belle peau claire est entachée d'ecchymoses. Sur ses côtes, ses fesses, ses cuisses. Partout où je l'ai touchée. Une colère sourde dirigée contre moi-même brûle dans ma poitrine. Je déteste voir ces marques sur son corps. Je déteste gâter sa peau impeccable. Je déteste savoir que je l'ai blessée comme ça.

Elle me regarde par-dessus son épaule.

— Quoi ?

Son regard suit le mien, glissant jusqu'à ses fesses et ses jambes. Son visage devient alors livide comme un linge, sa peau délicate encore plus diaphane qu'à la normale.

— Mina, dis-je d'une voix éraillée. Je ne savais pas que j'étais aussi brutal.

Elle affiche un sourire.

— Ce n'est rien.

Je saute du lit et la rejoins à grandes enjambées.

— Ce n'est pas rien.

Saisissant ses épaules, je la retourne vers moi.

— Je veux que tu me dises si je te fais mal.

— Tu ne m'as pas blessée.

— Je serai plus prudent.

Elle s'éloigne.

— Ça va s'estomper.

Quand elle essaie de battre en retraite dans la salle de bains, je la poursuis. Je ne sais pas qui est le plus contrarié, elle ou moi. Elle aurait plus de raisons de l'être, c'est évident.



Incapable de passer à autre chose, j'entre dans la douche avec elle et je lui prends le shampoing des mains. J'entreprends de laver son cuir chevelu, son crâne si petit que je pourrais le casser comme une noix. Elle est si fragile, et moi, je l'ai abîmée.

J'essaie de me réconcilier avec elle en faisant preuve de douceur tout en la nettoyant, de faire oublier mon erreur en l'embrassant avec délicatesse, en lui massant les épaules sous le jet d'eau. Je n'ai jamais été responsable d'une femme auparavant, et voilà que je merde déjà.

Elle s'habille pendant que je me rase. Après quoi, je l'emmène à la cuisine pour le petit-déjeuner.

Anton boit du café devant le plan de travail. Ilya est assis à table avec des tartines de pain grillé devant lui.

En nous voyant, mon frère se lève et lui offre une chaise.

— Assieds-toi ici, Mina.

Je n'ai pas aimé qu'elle mange comme une servante, dans la cuisine, la veille au soir, alors je ne m'offusque pas devant l'empressement d'Ilya à la mettre à l'aise.

— Tu veux du pain grillé ? demande-t-il. Attends, je vais le beurrer.

J'attrape un morceau dans son assiette et je prends une bouchée tout en me dirigeant vers la cuisine.

— Il est froid. Je vais en faire d'autres.

Mina sourit à Ilya.

— Tu es gentil.

— Gentil ?

Il essaie de faire la grimace, mais cet idiot sourit comme un chat de dessin animé.

— Oui, comme un ours en peluche, dit-elle.

Anton ricane.

— Quoi ? J'aime les ours en peluche, lui lance Ilya par-dessus son épaule.

J'insère des tranches dans le grille-pain et je remplis deux tasses de café.

— Nous avons pensé à un lieu pour la réunion avec Dimitrov, annonce Anton.

Je laisse tomber un sucre dans chaque tasse.

— Où ?

— À l'*Hôtel Paris*. C'est l'un des lieux de rencontre préférés de Natasha Petrova. Elle dîne souvent au restaurant *Sarah Bernhardt*.

Il sourit.

— Et quoi de plus approprié que d'organiser une réunion pour vendre un chef-d'œuvre volé dans la suite Gustave Klimt ?

Je me frotte le menton.

— La sécurité sera au top niveau.

Anton acquiesce.

— Ilya et moi, on aimerait aller vérifier ce matin.

— Si le gouvernement fait pression sur le directeur de l'hôtel pour qu'il joue le jeu, la sécurité ne devrait pas poser de problème, explique Ilya. Nous n'aurons qu'à nous soucier des gardes de Dimitrov.

— On ferait mieux d'être certains de pouvoir faire confiance au gérant.

Ici, de nombreux professionnels dans le secteur du luxe sont de mèche avec les groupes criminels.

— Je demanderai à nos hackers de voir quelles informations ils peuvent dénicher. Retrouvez-nous au bar avant le déjeuner. J'aimerais avoir une idée précise.

— Merci, dit Mina lorsque je lui tends une tranche de pain grillé toute chaude et une tasse de café.

Le temps que Mina et moi terminions de manger, Anton et Ilya sont sur le départ.

— Besoin de quelque chose en ville, Mina ? demande mon frère. Je n'ai pas acheté beaucoup de vêtements. Je n'étais

pas certain de la taille.

— Non merci, dis-je sur un ton sans appel. Nous ferons des emplettes sur le trajet.

Ilya attrape sa veste sur le dossier de la chaise et sort sur les talons d'Anton. Lorsque la porte se referme, Mina se lève et commence à nettoyer la table. Je l'observe de près. Elle est restée silencieuse. Les marques sur son corps la dérangent. Elle affirme le contraire, mais la ride soucieuse qui barre son joli front ne s'est pas atténuée depuis qu'elle a vu les ecchymoses.

— Viens ici, lui dis-je.

Elle s'approche de ma chaise comme une fille obéissante.

Je lui donne le téléphone que les gars qui nous l'ont livrée avaient pris soin de lui enlever. Je me suis assuré qu'il était chargé et qu'il n'était pas sur écoute.

— Appelle tes amis.

Quand elle déverrouille l'écran, je lui prends la main.

— Sur haut-parleur.

Elle appelle et leur explique ce dont elle a besoin. Nous négocions un prix et tout est réglé. Le type du maquillage et des déguisements, un dénommé Simon, accepte de nous rencontrer à son magasin avant midi.

Glissant son téléphone dans ma poche, je lui tends la main.

— Je vais te faire visiter l'appartement.

Ou plutôt, la petite partie qu'elle n'a pas encore vue. Elle va vivre ici maintenant, après tout.

Je lui montre la chambre et la salle de bains que partagent Ilya et Anton. L'espace n'est pas grand, mais c'est plutôt correct par rapport aux normes de Prague.

— Je suis sûre que tu as assez d'argent pour te permettre d'acheter un manoir, dit-elle à la fin de la visite express.

— Je suis sûr que toi aussi.

Elle évite mon regard.

— À quoi ça servirait ? Je ne suis pas – je *n'étais* pas – chez moi très souvent, de toute façon.

— Moi non plus.

Elle cache quelque chose. Mon sixième sens bien affûté ne se trompe jamais.

En descendant, j'envoie un message à nos hackers et leur demande d'obtenir des informations sur Mina Belan, alias Mink.

Nous montons dans une voiture qu'Anton a louée pour la durée de notre séjour à Prague et nous nous arrêtons devant une boutique qui propose le genre de vêtements que Mina apprécie, du moins d'après ce que j'ai vu au bar. Effectivement, elle se rend immédiatement au rayon des jeans déchirés et des t-shirts masculins. Pendant qu'elle essaie une paire de rangers, je passe en revue les robes sur un portant. J'en détache une de son cintre. Elle est rose chair. Mignonne.

Je la jette sur ses genoux.

— Va l'essayer.

Elle reste immobile, une chaussure à la main, et regarde le vêtement sur ses genoux avant de lever les yeux vers moi, bouche bée.

— Tu plaisantes ?

J'arque un sourcil. Je ne plaisante jamais. Les bras croisés, j'attends.

Des étincelles explosent dans ses yeux. Mon petit assassin n'aime pas qu'on lui dise quoi faire ni quoi porter. Je lui souris, ce qui ne fait qu'alimenter la colère dans ses jolis yeux.

Elle attrape la robe et vérifie l'étiquette.

— C'est la bonne taille, insisté-je.

— Si tu le dis.

La vendeuse nous rejoint.

— Puis-je vous aider ?

Je désigne la robe dans la main de Mina.

— Nous avons besoin de chaussures pour aller avec ça.

— Bien sûr, répond la dame. Quelle pointure ?

— 36, répond Mina, ses yeux de braise toujours braqués sur moi.

— Et un sac pour accessoiriser la tenue ? propose la vendeuse.

— Pourquoi pas, dis-je.

Lorsqu'elle s'éloigne, Mina lâche d'un ton cinglant :

— Ce n'est pas le style de Petrova.

Penché sur elle, je place mes mains de part et d'autre de son corps, la prenant au piège sur le pouf. J'approche mes lèvres de son oreille, de son lobe délicat aux multiples piercings à la fois rebelles et sexy, étrangement féminins.

— Il ne s'agit pas d'un déguisement.

Je frotte mes lèvres sur sa peau.

— Loin de là.

Elle recule pour échapper à mes caresses, ses abdominaux tendus.

— Ah bon ? De quoi s'agit-il, alors ?

Je lui offre un sourire langoureux.

— De moi.

Une femme se racle la gorge. Je me redresse. C'est la vendeuse, avec une paire de talons rose chair et un sac assorti.

— Et ces chaussures, madame ? Aimeriez-vous les essayer ?

— Non, déclare Mina comme une enfant obstinée.

— C'est à sa taille, dis-je sèchement en emportant les articles pour aller payer.

Armés de cinq sacs, nous remontons en voiture et nous dirigeons vers l'adresse que Mina me donne. Simon travaille dans un magasin d'antiquités de la vieille ville. Son

commerce est tout ce qu'il y a de plus légal. Je l'ai fait vérifier.

À notre arrivée, il retourne la pancarte « fermé » sur la porte et nous guide vers l'arrière de la boutique. Déverrouillant une autre porte, il nous emmène dans une chambre forte. Je garde une main sur le pistolet dans ma ceinture, sous ma veste. Ce type doit avoir quatre-vingts ans, mais on ne sait jamais. Mina me déteste assez pour me tendre un piège. Les animaux en cage ne cessent de se battre pour la liberté. Je ne pourrai jamais baisser ma garde en sa présence.

Le vieil homme me montre un canapé. Pendant que Mina et lui examinent un arsenal de déguisements, retirant des articles des étagères, j'ouvre mes e-mails à la recherche d'un message de nos hackers. Tout en gardant un œil sur Mina et Simon, je parcours les informations.

Mina est née en République tchèque. Peu de temps après, ses parents ont déménagé à Budapest, en Hongrie, d'où est originaire sa grand-mère. La grand-mère, Hanna, l'a élevée après le meurtre de ses parents. Déjà toute petite, Mina faisait preuve d'une endurance exceptionnelle, d'excellentes compétences sportives et d'une aptitude aux langues hors du commun, ainsi que d'une intelligence supérieure à la moyenne. Les rapports psychologiques font état d'un manque d'empathie. La raison avancée est le traumatisme du double meurtre. Le traitement a été interrompu après quelques années de résultats infructueux. Le diagnostic est incomplet. Les forces spéciales hongroises l'ont recrutée quand elle était en dernière année de lycée.

Je baisse le téléphone pour la regarder, cette belle fille étrange et douée à l'histoire complexe. Bien sûr, les forces spéciales ont mis le grappin sur elle. Elle fait un soldat parfait. Et avec ce corps et ce visage, une espionne encore meilleure. Qui ne tomberait pas amoureux d'elle en un clin

d'œil ? J'avais conscience qu'elle était dangereuse, mais je n'en avais pas pris la pleine mesure jusqu'à présent. Pourtant, il y a quelque chose de vulnérable en elle aussi, quelque chose qui éveille mon côté protecteur. Je n'arrive pas à mettre le doigt dessus. Je sais seulement que ça me donne envie de l'enfermer dans une cage de verre, dans une tour très haute, hors de portée de tout le monde sauf moi.

Mon estomac se noue quand je songe à la façon dont elle a pu utiliser ses compétences dans l'exercice de ses fonctions. Pas ses aptitudes au combat, mais la jolie petite fleur entre ses jambes, ses seins parfaitement arrondis.

Non, je ne pense pas. Depuis que nous l'avons capturée, elle n'a pas utilisé son corps pour me manipuler. Quand on baise, c'est à l'état brut. C'est pur. Cette honnêteté ne peut pas être truquée.

Ma jalousie irrationnelle un peu apaisée, je reporte mon attention sur le compte-rendu. Elle est restée dans les forces spéciales pendant six ans et a accepté un emploi de serveuse lorsqu'elle a démissionné, à l'âge de vingt-quatre ans. Au cours des cinq dernières années, elle a travaillé pour plusieurs bars à Budapest. Ces jobs à temps partiel lui offraient évidemment une certaine flexibilité, ainsi qu'un moyen de rester dans les limites de la légalité. Au cours de cette période, elle a effectué de fréquents voyages à l'étranger, prétextant des vacances à en juger par ses visas. Il n'y a rien qui relie Mina à Mink. Elle a fait attention.

En ce qui concerne Mink, nos hackers n'ont pas pu beaucoup creuser. Son nom apparaît ici et là, principalement dans des assassinats commandités en externe par le gouvernement, mais il n'y a rien de concret. Son travail devait se cantonner au bouche-à-oreille.

— Je suis prête, annonce ma petite tueuse.

Je lève les yeux, la dévisageant avec une nouvelle admiration. Ce qu'elle a accompli n'est pas facile. Personne

ne comprend mieux que moi ce que cela exige. Une fois de plus, je regrette que les choses ne soient pas différentes entre nous. La partie logique de mon être sait pertinemment que la loyauté n'existe pas pour les gens comme nous – c'est l'argent qui nous motive –, mais mon côté moins raisonnable s'en fiche éperdument. Ce qui importe, c'est qu'elle m'a trahi sans y réfléchir à deux fois.

Ce sont des choses qui arrivent.

Je me relève.

— Allons-y.

Je lui prends la lourde valise des mains et la range dans le coffre, puis nous prenons la route de l'*Hôtel Paris*. De l'extérieur, le bâtiment ressemble à un château de Bohême, mais il ne date que de 1904.

Nous entrons comme si nous étions propriétaires des lieux. À Rome, il faut faire comme les Romains, dit-on. Ainsi, on attire moins l'attention. Le hall d'entrée est un déploiement de luxe. Je compte les caméras au plafond et le nombre d'agents de sécurité. Ensuite, je vérifie la sortie de secours et l'entrée du personnel pendant que Mina prend des photos avec mon téléphone, jouant à la parfaite touriste.

En m'approchant du concierge, je demande la disponibilité de la suite Gustave Klimt sans en demander le prix, et je donne un pourboire à l'employé. Généreux, mais pas trop, pour ne pas lui laisser un souvenir impérissable. Juste de quoi me fondre dans la norme et disparaître de sa mémoire. Ensuite, nous nous dirigeons vers le bar.

Nous nous assoyons à une table en fond de salle et je commande deux bières en attendant Ilya et Anton. J'en profite pour envoyer des instructions supplémentaires à nos hackers, leur demandant où se trouve Natasha Petrova ainsi que son emploi du temps. Cette femme participe à d'innombrables événements mondains. Il devrait être assez facile de la localiser à tout moment.



Mina est assise en silence à côté de moi. Elle n'a pas touché à sa bière. C'est une journée chaude, il fait beau dehors. Pourtant, malgré le soleil, elle a l'air pâle.

J'avale une gorgée.

— Tu n'as pas soif ?

Tout en buvant, je l'étudie attentivement par-dessus le bord de mon verre.

Elle me regarde furtivement, comme si elle avait oublié ma présence. Non, elle n'oubliera jamais pourquoi elle est ici ni avec qui elle est. Elle est ailleurs, perdue dans ses pensées.

Elle s'efforce de sourire.

— Je suis seulement fatiguée.

La tension dans ma poitrine se relâche un peu devant cette explication somme toute raisonnable.

— C'est encore le sédatif.

Son organisme aurait déjà dû l'évacuer maintenant, mais elle est menue. L'effet durera plus longtemps.

Je commande un *smorgasbord* et pousse l'assiette vers elle. Comme j'insiste, elle grignote sans enthousiasme un minuscule sandwich au saumon fumé.

Au même moment, Anton et Ilya font leur apparition. Ils nous rejoignent à la table et commandent des bières. Le temps qu'ils me fassent part de leurs observations, ils ont nettoyé l'assiette, alors je commande le déjeuner spécial au bar. Mina doit manger.

Une brune entre et s'assoit au comptoir. C'est une beauté classique, vêtue d'une robe de créateur. Elle se penche et dit quelque chose au barman. Tambourinant de ses ongles rouges sur le comptoir, elle pivote sur son siège pour balayer la salle des yeux. J'y prête attention, car c'est mon travail. C'est ce qui peut faire la différence entre la vie et la mort. En l'occurrence, ce n'est pas la mort. Je connais ce genre de femme. Son regard se pose sur moi. Elle établit un contact visuel direct et me sourit.

Passant mon bras sur le dossier de la chaise de Mina, je lève un doigt pour caresser son oreille. Je suis chaque anneau d'argent qui perce son lobe avant de laisser retomber ma main dans son cou, effleurant les contours du colibri tatoué.

Devant mon rejet évident, la femme reporte son attention sur mon frère. Il ne lui faut pas longtemps pour comprendre.

— Excusez-moi, fait-il en repoussant sa chaise pour se diriger d'un pas nonchalant vers le bar.

Ils entament une conversation alors que son verre arrive. Le temps qu'elle termine de le siroter, le bras d'Ilya est déjà sur son épaule. C'est une pose que je connais bien. Nous avons joué à ce jeu bien assez souvent. Ils commandent une série de shooters. Et une autre. Mon frère se tourne vers moi et la brune suit son regard. Il lui dit quelque chose, puis elle se lève.

Anton s'interrompt quand elle s'approche de notre table, s'installant à la place d'Ilya.

Une main sur ma jambe, elle m'adresse un sourire éclatant.

— Salut, beau gosse. Il paraît que je peux avoir droit à deux fois plus de plaisir.

Je retire sa main.

— On vous a mal renseignée.

Elle fait la moue.

— Et moi qui étais tout excitée. Ton frère paie la chambre. Tu aurais intérêt à...

Sa voix baisse d'une octave lorsqu'elle conclut :

— ... en profiter.

À côté de moi, Mina devient rigide.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? raille Anton. Tu ne vas tout de même pas décevoir le fantasme de cette dame. Vas-y, si tu veux. Je tiendrai compagnie à notre invitée.

À ces mots, il regarde Mina.

Abruti d'Ilya. Je vais le tuer. Et Anton aussi, par la même occasion.

En quelques foulées, je suis au bar devant mon frère.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Comme d'habitude. Pourquoi ça te surprend ?

— Tu joues au con, là.

— Je ne joue à rien du tout. C'est toi qui es bizarre.

Les shooters ont dû lui monter à la tête.

— Ça, dis-je en désignant la brune, toujours assise à notre table, ce n'était pas nécessaire.

Il plisse les yeux.

— Tu es exclusif, maintenant ?

— Ça ne te regarde pas.

— Tu cherches à te débarrasser de moi ? C'est ça ?

— Quoi ?

Je le dévisage avec incrédulité.

— Ça n'a rien à voir avec toi.

— Non.

Son intonation est amère.

— Rien à voir, exactement, ajoute-t-il.

— Qu'est-ce que tu me fais, là ? De quoi tu parles ?

Mon frère aurait-il fumé quelque chose ?

— Tu sais quoi ? Va te faire foutre. Moi, je l'emmène là-haut et je la baise. Rejoins-nous si tu veux. Je m'en fiche. Au moins, j'étais prêt à partager.

— Ah, c'est comme ça ? Tu me donnes quelque chose, alors je dois te rendre la pareille ?

Je lui saisis le bras.

— Tu ne me convaincras jamais de partager Mina avec toi, alors oublie-la une bonne fois pour toutes.

Il se dégage.

— Va te faire foutre. Je croyais que les frères étaient censés se serrer les coudes, c'était ce que tu disais.

— Ilya, dis-je sur le ton de l'avertissement. Cette histoire ne doit pas nous séparer.

— Trop tard, fait-il avec un ricanement amer.

— Yan, lance alors Anton, d'une voix basse, mais insistante.

Il nous rejoint en hâte et désigne la porte d'un mouvement de tête.

Je me retourne juste à temps pour voir Mina disparaître sur le seuil.



MINA

**E**n me pinçant le nez, je traverse le hall de l'hôtel en trombe jusqu'aux toilettes. Je pousse brutalement la porte et je me précipite vers le lavabo. Quand je lâche prise, du sang éclabousse le marbre blanc.

*Non.*

*Merde.*

J'attrape une serviette en papier au distributeur et, inclinant la tête en arrière, je la presse sous mon nez jusqu'à ce que le ruissellement s'arrête.

Les mains sur le bord du lavabo, je regarde mon visage dans le miroir.

*Pas ça.*

À l'extérieur, je suis comme une statue de granit, mais à l'intérieur, je suis toute tremblante.

Les ecchymoses m'ont fait peur ce matin, mais j'espérais. J'espérais qu'il s'agissait des traces de nos ébats brutaux. La stupeur et la déception m'envahissent jusqu'à ce que mon cœur se retrouve embourbé dans le découragement. Je n'ai qu'une envie, me mettre à hurler, mais je me contente d'abattre le poing sur le lavabo. Le choc me fait mal, la douleur est vive et me calme un instant alors que la honte me submerge.

*Ne sois pas ridicule, Mina. Ressaisis-toi.*

Ce n'est pas certain. Pas encore.

En reniflant, je regarde mon visage barbouillé. Ça ne va pas le faire, pas le faire du tout. Je me redresse de toute ma hauteur et mouille une serviette en papier pour nettoyer le sang sur ma peau. J'ai à peine jeté la serviette tachée dans la poubelle que des coups retentissent contre la porte.

— Mina !

C'est Yan.

— Je suis là, m'écrié-je. Je sors dans une minute.

La porte vient percuter le mur. Mon geôlier franchit le seuil, ses yeux verts menaçants comme une plante vénéneuse.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Il jette un œil dans les toilettes désertes comme s'il s'attendait à voir quelqu'un d'autre – ou à me pincer en train de m'échapper par la fenêtre.

Je ne peux pas lui en vouloir. Je l'ai fait une fois, et j'aurais recommencé s'il ne m'avait pas mise en laisse comme un chien.

— Bon sang.

Je me retourne et m'appuie contre le lavabo d'un air décontracté et vaguement moqueur.

— Eh bien, on ne peut pas faire pipi en paix ?

Il me regarde attentivement à la recherche du mensonge.

— Non, on ne peut pas.

Je vois ça. J'éclate de rire.

— Alors, quoi ? Je dois demander la permission d'utiliser les toilettes ?

Sa réponse est brève.

— Oui.

— Putain, Yan.

Mon agacement se transforme en colère.

— Je pense t'avoir clairement fait comprendre que je n'avais aucune intention de fuir. Tu peux me lâcher la

grappe.

Ses beaux yeux se durcissent.

— Surveille ton langage.

— Sinon quoi ?

— Tu veux perdre complètement ta liberté ? Je ne vois aucun inconvénient à te garder sous clé dans mon appartement.

Je ferme la bouche. Mon objectif, en l'aidant dans cette mission, est de gagner un peu de liberté. J'en ai besoin plus que jamais.

Il sourit froidement.

— Content que tu comprennes.

Mon corps s'affaisse. Soudain, je n'ai plus envie de me battre. Tout ce que je ressens maintenant, c'est de la lassitude, et ça me fait vraiment peur.

Franchissant la distance qui nous sépare, Yan pose ses mains sur mes épaules.

— Ce n'était pas ce que tu crois, là-bas.

L'image troublante de Yan au lit avec Ilya et la brune s'insinue dans mon esprit. Comme tout à l'heure au bar, cette idée me comprime la poitrine. Je ne sais pas pourquoi ça me dérange autant, mais c'est le cas. Ça me fait mal comme la piqûre lancinante d'une aiguille de tatouage.

Je regarde son visage, admirant ses traits aux lignes bien dessinées. Il ne m'appartient pas, je le sais. Ou du moins, je devrais le savoir.

— Ce que tu fais ne me regarde pas.

— Je ne coucherai pas avec quelqu'un d'autre alors qu'on baise sans protection, tous les deux.

Mon grognement est aussi inélégant que ses paroles.

— C'est trop gentil. Merci de ne pas me refiler de MST.

Il prend ma tête entre ses larges paumes.

— Arrête avec le sarcasme. Il ne s'agit pas de maladies. Il me suffirait de mettre un préservatif avec quelqu'un d'autre



et la question serait réglée.

Cette éventualité me brise le cœur.

— Alors, pourquoi tu t'emmerdes ? Vas-y. Couche avec elle.

Sa main se referme dans mes cheveux.

— Ne me dis pas quoi faire. Au cas où tu ne l'aurais pas compris, c'est moi qui donne les ordres.

— Oh, je l'ai bien compris.

Sa mâchoire se contracte.

— Alors, c'est quoi le problème ?

— Je ne comprends pas, dis-je en toute franchise. Je ne te comprends pas.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— S'il ne s'agit pas de maladies, alors de quoi s'agit-il ?

— De principes.

Je pouffe.

— Es-tu en train de me dire que tu as des principes ?

Son regard vire à la glace et ses iris émeraude se refroidissent sensiblement.

— Attention, princesse. Tu t'aventures sur un terrain glissant.

Il a raison. Je risque sa colère, et pour quoi ? Une jalousie malsaine ? Je me fige. Merde. Je ne peux *pas* être jalouse. Je n'ai pas demandé ça. Je n'ai pas choisi cette situation, cette terrible situation. Pourtant, une petite voix au fond de moi me rappelle que je continue d'acquiescer chaque fois qu'il me demande si je veux m'envoyer en l'air.

— À y être, dit-il en relâchant mes cheveux, faisant glisser ses doigts sur mon cuir chevelu comme pour apaiser la douleur cuisante qu'il m'a infligée, ça fonctionne dans les deux sens. Tu ne couches avec personne d'autre. Tu ne poses même pas les yeux sur un autre homme.

Je cligne des paupières.

— Qui, par exemple ?

— Ilya.

Ah, la fameuse rivalité entre jumeaux. C'est donc de cela qu'il s'agit ?

— Vous aviez l'air plutôt contents de partager jusqu'à présent.

Son regard s'assombrit.

— Avec toi, c'est différent.

— Comment ça ?

— Tu es la première à m'appartenir.

Ce n'est pas un compliment ni une déclaration de sentiments. C'est un avertissement, un rappel de qui nous sommes, de ce que je suis pour lui. Un objet. Un jouet. Une partenaire bien pratique qui garde son lit au chaud. Une ennemie à enfermer pendant qu'il mène sa vie librement.

Quelqu'un à tuer, une fois qu'il en aura fini avec moi.

Je chasse ces pensées, parce que je ne veux pas les examiner de trop près. Ça fait trop mal.

Il m'incline la tête en arrière, me forçant à rencontrer son regard.

— Tu comprends ?

— Je ne suis pas stupide, dis-je à mi-voix.

Ses yeux se posent sur mes lèvres.

— Loin de moi cette idée.

— Alors, tu n'aurais pas dû faire irruption ici pour me poursuivre. Tu sais que je ne m'enfuyais pas.

— Je veux seulement m'assurer que ça fonctionne, me dit-il, ses paroles ourlées d'une sombre promesse.

— C'est clair comme de l'eau de roche.

Il hoche la tête. C'est un gage de paix.

— Sortons d'ici avant que quelqu'un ait besoin des toilettes.

Anton attend dehors quand nous sortons. Il nous informe qu'Ilya et la femme sont montés à l'étage.

— Ne t'inquiète pas, ajoute-t-il. Ilya s'est enregistré sous un faux nom.

— Génial, dit Yan. Dans ce cas, tu peux rester ici pour t'assurer qu'il ne fasse pas de bêtises dans un accès d'ivresse... comme payer avec une carte de crédit, par exemple.

Sans prêter attention à l'enchaînement de jurons qui sort de la bouche d'Anton, il m'entraîne à l'extérieur.

---

CHEZ YAN, JE DÉBALLE MES NOUVEAUX VÊTEMENTS. IL ME FAIT DE LA place dans son placard et je suspends la robe à côté des housses de nettoyage à sec contenant ses chemises et ses pantalons tout frais sortis du pressing. Mes affaires ne me semblent pas à leur place, là-dedans, mais j'ai de plus grandes préoccupations en tête.

Après avoir disposé le nécessaire à maquillage sur le lit, j'enveloppe chaque article dans le papier de soie que l'on m'a fourni et je range le tout dans un sac en plastique. Je m'assure que rien n'est écrasé ni froissé lorsque je le remets dans l'étui et le dépose sur l'étagère supérieure du placard, où le matériel restera sec et frais. Même cette tâche simple m'épuise.

J'ai besoin d'énergie. J'ai besoin de manger, mais cette simple pensée me donne la nausée.

Avec lassitude, j'enlève les vêtements que je porte depuis hier, j'enfile un nouveau t-shirt et un pantalon de survêtement et je pars à la recherche de Yan. Je le trouve devant son ordinateur portable, sur le canapé.

Il lève les yeux lorsque je m'appuie sur le chambranle de la porte et il me balaie du regard, dans un examen minutieux qui se termine par un froncement de sourcils.

— Tu devrais faire une sieste.

Il est observateur. Aussi dangereux et cruel qu'il puisse l'être, il n'est pas toujours méchant. Parfois, comme maintenant, il semble presque prévenant.

Je vais m'asseoir à côté de lui, repliant une jambe sous mes fesses.

— Comment t'es-tu lancé là-dedans ?

Devant ses sourcils interrogateurs, je précise :

— Dans le métier d'assassin.

Il sourit.

— Et toi ?

— Je te l'ai dit en Colombie.

— Raconte-moi tout.

Il ne me lâchera rien à moins que je lui donne d'abord un os à ronger.

— Quand j'ai quitté l'armée, j'avais besoin d'argent. Un vieux camarade m'a parlé d'un boulot. Ça consistait à descendre un trafiquant de drogue. Je n'ai pas appuyé sur la détente, mais je faisais partie de l'opération. En quelque sorte, ça a marqué le coup d'envoi.

Il pince les lèvres.

— Et c'est ce qui a mis la machine en branle ? demande-t-il. Aussi simple que ça ?

— Oui, aussi simple que ça.

— Quel a été ton premier meurtre ?

Je lui réponds avec franchise :

— Les hommes qui avaient assassiné mes parents. Ils n'ont jamais été condamnés. Manque de preuves. Peu de temps après avoir rejoint l'armée, je les ai retrouvés et je les ai butés.

Il me regarde avec curiosité.

— Et tu t'es sentie comment ?

— Merveilleusement bien.

Comme il se tait, je suis à nouveau sur la défensive.

— Je baisse dans ton estime maintenant ?

*Affreuse. Horrible. Méchante. Sociopathe.* C'est ainsi que la société me décrirait. Dysfonctionnelle d'un point de vue émotionnel, ce serait un terme plus approprié. Cela dit, ils s'en fichent.

Contre toute attente, ses lèvres se recourbent en un sourire particulièrement chaleureux.

— Non, pas du tout, princesse, dit-il en baissant les yeux sur mon flanc. Ce sont eux, Adéla et Johan ? Tes parents ?

Ma cage thoracique se referme, comprimant mes poumons. C'est un soulagement d'être honnête avec quelqu'un, pour une fois, mais mes parents sont un sujet interdit. Je ne peux même pas en parler à Hanna.

— *In aeternum vivi*, dit-il devant mon silence. Vivants à jamais.

Je cligne des paupières, soudain écrasée par la nostalgie.

— Tu connais le latin ?

— Quelques phrases.

Il ne semble pas enclin à développer, alors je décide de changer de sujet.

— Je t'ai parlé de ma première fois. À toi maintenant.

Il me regarde, puis il répond sans sourciller :

— L'homme qui a tué mon oncle.

Je retiens mon souffle, rongée par une curiosité malsaine.

— Comment as-tu fait ?

— Avec un couteau. J'avais seize ans. Je n'avais pas assez d'argent pour une arme à feu. De toute façon, je n'aurais pas gaspillé une balle pour cette raclure.

Bien sûr. Une admiration sombre et perverse monte en moi. Je sais que les gens normaux jugeraient cela grave, et même totalement déviant, d'encourager un adolescent de seize ans dans sa quête de vengeance sanglante, mais je ne suis pas normale, je ne le suis plus depuis l'âge de six ans. Je suis fière que Yan ait fait cela, même si j'ai le cœur serré en songeant à la douleur qu'il a dû ressentir en perdant un

membre de sa famille, une douleur que je ne connais que trop intimement.

— Vous étiez proches, ton oncle et toi ?

À ma grande surprise, il ricane.

— Loin de là. C'était un ivrogne et un connard violent.

— Alors, pourquoi le venger ?

— C'était ma famille.

Il a l'air de trouver cela parfaitement logique, et c'est le cas.

Même mauvais, les liens de sang sont plus forts que tout.

J'ai envie d'en savoir plus, d'entendre tous les détails sinistres de son premier meurtre, mais ça peut attendre. Il y a d'autres choses qui m'intéressent davantage.

Il reporte son attention sur son ordinateur et je lui donne un petit coup de genou.

— Je t'écoute.

Il lève les yeux.

— Comment ça ?

— Tu dois me raconter comment tu t'es lancé là-dedans.

Il hésite, puis ferme l'ordinateur portable.

— Nous nous sommes enrôlés dans l'armée, puis nous avons été recrutés dans les Spetsnaz.

— Ilya et toi ?

— Oui.

— Quel âge aviez-vous quand vous vous êtes enrôlés ?

— Dix-sept ans. On a menti sur notre âge.

Un an après le meurtre de son oncle. Je le détaille, ses cheveux noirs épais et les lignes dures et symétriques de son visage.

— Quel âge as-tu maintenant ?

Il sourit.

— Quelle importance ?

— Je suis curieuse, c'est tout.

— Un peu trop, si tu veux mon avis.

— Je dirais...

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— Environ quarante-cinq ans ? Cinquante ?

Ses yeux sont deux fentes étroites quand il me répond :

— Trente-trois.

— Ah. Qui l'aurait cru ?

Je feins la surprise, mais mon manège ne le fait pas rire.

— Comment avez-vous atterri au service de Sokolov ?

— Il dirigeait l'unité antiterroriste des Spetsnaz que nous avons intégrée plus tard. Quand il est devenu dissident, après que sa femme et son fils ont été tués dans un attentat à la bombe, nous l'avons suivi.

— Je suppose que vous ne formez plus une équipe.

Étant donné que Yan a désobéi à Peter, qui lui avait donné l'ordre de me tuer.

— C'est moi le chef maintenant, répond-il d'une voix sèche. Peter s'est retiré.

— Ça le dérange ?

— Il a quitté l'équipe de son plein gré, alors je ne pense pas. Mais même s'il voulait revenir, c'est trop tard. C'est mon équipe maintenant. *Mes affaires.*

Inclinant la tête, je le regarde attentivement.

— J'ai l'impression que vous n'étiez pas sur la même longueur d'onde.

— Nous avons nos différences existentielles, mais ce n'était pas une question de longueur d'onde. Je n'ai jamais aimé recevoir des ordres.

— Alors, pourquoi l'as-tu suivi au départ ?

Il lance un regard acerbe.

— À ton avis ?

— L'argent.

Oui, bien sûr. Tout le monde a besoin d'argent. Certains l'aiment. Certains l'aiment plus que d'autres et font des folies en achetant des voitures tape-à-l'œil ou des maisons

d'architectes. Yan a le chauffage au sol – qu'il utilise même en été pour éviter d'avoir froid aux pieds en marchant de son lit jusqu'à sa salle de bain – et du coton égyptien. Il n'utilise pas son argent pour flamber au volant d'une Porsche ou vivre dans un palace, mais pour s'offrir le luxe du confort. En tant qu'adultes, nous avons tendance à compenser ce dont nous avons été privés dans l'enfance.

— Et ta famille ? demandé-je.

— Quoi donc ?

Je ne peux pas m'empêcher de tenter le coup.

— Je ne vais pas la rencontrer ?

En d'autres circonstances, si nous nous étions installés ensemble, il aurait fallu qu'il me présente sa mère tôt ou tard.

— Tu la connais déjà, ma famille.

— Ilya ? Tu n'as personne d'autre ?

— Non.

C'est concis et ça coupe court à la conversation. Il n'aime pas en parler.

— Pourquoi avoir menti sur votre âge pour rejoindre les Spetsnaz ?

Ses traits se durcissent.

— On vivait dans la rue.

Mon cœur vacille. Je suis allée en Russie plusieurs fois. J'ai connu leurs hivers, j'ai parcouru certaines de leurs rues. Imaginer Yan à seize ans et son frère, gelés, affamés et seuls...

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû insister.

— Je n'ai pas à avoir honte, rétorque-t-il sèchement.

— Bien sûr que non.

Je regarde mes mains.

— Qu'est-il arrivé à ta grand-mère ? demande-t-il soudain.

Je lève brusquement la tête et mon pouls s'emballé.



— Comment sais-tu que j'ai une grand-mère ?

— Quelle question.

Merde. C'est logique qu'il vérifie mes antécédents, mais je me suis toujours efforcée de cacher toute communication avec ma grand-mère. Je ne parle jamais d'elle à personne. Avoir quelqu'un à charge, c'est une lourde responsabilité dans notre milieu.

Son regard vert est acéré.

— Je t'ai posé une question, Mina.

Il va le découvrir, de toute façon. Mieux vaut lui dire la vérité plutôt que de lui faire croire que je lui cache des choses – parce que je cache quelque chose, en effet, et je ne veux pas qu'il le flaire.

— Elle est dans une clinique privée. Elle souffre de la maladie de Parkinson.

Il me dévisage attentivement.

— Une clinique privée. Où ça ?

— À Budapest.

— Les cliniques privées coûtent cher.

— Et alors ?

— C'est pour ça que tu as besoin d'argent ? demande-t-il d'un ton posé.

Je hausse les épaules, comme si cela n'avait pas d'importance.

— Elle a pris soin de moi. Maintenant, c'est mon tour. C'est une femme bien.

Son regard se réchauffe un peu.

— Je n'en doute pas.

Il marque une pause, puis il dit avec une attention particulière :

— Tu devrais nous présenter.

Je lui lance un regard surpris.

— Tu plaisantes, non ?

— Je ne plaisanterais pas sur un tel sujet.

Bon sang, c'est la dernière chose dont j'ai besoin.

— Pour Hanna, je suis serveuse, rien de plus.

Cela dit, je ne pourrai rien y faire s'il choisit de dévoiler mon secret à ma grand-mère.

— Mes lèvres sont scellées, promet-il, les yeux brillants. Qui suis-je pour décevoir une vieille dame dans ses illusions ?

Eh bien, il est vraiment déterminé.

— Comment lui expliquer qui tu es ?

— Ne t'inquiète pas, ma petite serveuse, fait-il avec un sourire calculateur. Je suis sûr que je peux trouver quelque chose.

Je n'ai plus envie de parler d'Hanna. C'est déjà assez grave qu'il connaisse son existence. Je désigne son ordinateur portable.

— Je veux les cinq cent mille d'avance.

Il esquisse un sourire.

— C'est vrai ?

— Un marché, c'est un marché.

— Cinquante pour cent d'avance. Le reste, tu l'auras quand Dimitrov sera mort.

— Tu ne me fais pas confiance.

— Je devrais ?

Probablement pas.

— Je vais te donner mon numéro de compte.

Son sourire est discret. Ma franchise l'amuse. Il me regarde comme un maître regarderait son animal de compagnie. Son expression permissive me fait savoir qu'il ne me l'autorise que parce qu'il le veut bien, parce qu'il le peut. Aussi tordu que ce soit, même en me faisant plaisir, il me démontre son pouvoir.

Après s'être connecté, il saisit le numéro de compte bancaire off-shore que je lui dicte. Une fois le transfert effectué, il tourne l'écran vers moi.

— Merci, lui dis-je.

— Tu as intérêt à le mériter.

Je suis culottée, peut-être, mais c'est un jeu d'actrice.

— Je ferai de mon mieux.

Il saisit mon menton et passe le pouce sur mes lèvres.

— Nous ne sommes pas si différents, toi et moi.

Sa caresse me bouleverse. Elle est à la fois tendre et menaçante. J'ai envie de me laisser aller contre sa paume et de m'éloigner en même temps.

— Tu veux dire que nous tuons tous les deux pour de l'argent.

— Tu ne laisses personne s'approcher de toi.

Sa voix est douce, vibrante d'une compréhension que je voudrais ne pas percevoir.

— Tu ne t'approches de personne, non plus.

Il me faut toute ma force de volonté pour rester immobile au lieu de me dégager.

— Tu es proche d'Ilya, toi.

— Et toi, tu as ta grand-mère. C'est la famille. Je parle des amants, des amis.

Il y a une personne, le seul ami que j'aie, et Yan ne doit jamais le connaître. Me dégageant de cette posture déconcertante, je me relève.

— Je vais faire cette sieste, finalement.

Ses yeux intelligents voient clair à travers moi. Il sait que je me dérobe. Que je me cache.

— Vas-y. J'ai mis des draps propres sur le lit.

Je ne me fais pas prier.

Je file me cacher.



Quand je me réveille de mon cauchemar, en nage, il fait noir. J'ai dormi quelques heures, mais je ne me sens pas reposée. Tirant la couette jusqu'à mon menton, je reste recroquevillée sous les couvertures chaudes. Je ne me lève pas pour le dîner. Je n'ai pas pris de douche. Le matelas s'enfonce à côté de moi lorsque Yan se met au lit, mais je n'ai même pas la force de faire semblant de dormir.

Il m'attire à lui.

— Mina.

Comme je ne réponds pas, il ordonne sévèrement :

— Regarde-moi.

Je me tourne avec lassitude pour lui faire face.

— Tu as raté le dîner. Je peux te préparer un en-cas.

— Je n'ai pas faim.

— Tu as à peine touché à ton déjeuner. Tu dois manger.

— Plus tard, d'accord ?

Il soupire.

— Repose-toi. Demain, ça ira mieux.

— Oui.

Ma réponse est faible, parce que je n'y crois pas.

Je sais ce qui se passe, ce qui m'attend.

Alors qu'il effleure les mots tatoués sur mon flanc, des questions tacites flottent dans l'air entre nous, mais il ne parle pas. Il me laisse me reposer. Même si son sexe en érection se presse contre mes fesses, il ne demande rien, il ne prend rien.

Aussi épuisée que je sois, mon cerveau refuse de s'arrêter. Je reste allongée dans ses bras, dans l'obscurité, et je réfléchis.

Je dois voir Hanna, et le plus tôt sera le mieux.

---

AU PETIT MATIN, LE LIT EST VIDE DU CÔTÉ DE YAN. À MA GRANDE surprise, je me sens un peu mieux. Une partie de ma force est revenue.

Après avoir pris une douche et avoir enfilé un pantalon de survêtement ample avec un emblème punk vintage et un haut à capuche noir, je me rends dans le salon. Un Ilya coupable sirote son café à table. Ses yeux sont injectés de sang et sa peau est cireuse.

— Salut.

Je ne me répands pas en politesses. Ça ne semble pas approprié.

— Où est Yan ?

— Anton et lui sont partis.

— Où ça ?

— Ils ont rendez-vous avec notre contact du gouvernement à Ostrava pour faire pression sur le directeur de l'*Hôtel Paris*.

— Ostrava ? Quand reviendront-ils ?

— Demain. Je suis censé m'occuper de toi.

Comme s'il se souvenait soudain d'une tâche importante, il demande :

— Je peux te préparer le petit-déjeuner ? Des œufs ? Tu n'as pas beaucoup mangé hier.

J'affiche un sourire reconnaissant.

— Merci, mais je peux me débrouiller toute seule.

Je prends une tasse de café et m'assieds à côté de lui.

— La nuit a été dure ?

Il croise à peine mon regard.

— Écoute, je te dois des excuses.

— Pourquoi ?

— Je ne voulais pas te blesser hier. Je ne savais pas que Yan et toi, vous étiez, euh, exclusifs.

Moi non plus. Ça n'a pas de sens, mais je respire plus facilement en sachant que Yan ne baisera personne d'autre pendant qu'il est avec moi. Le chagrin causé par la main de la brune sur sa jambe s'est dissipé hier après sa déclaration aux toilettes.

Pour ne pas m'appesantir sur les raisons de mes sentiments troublés, je chasse aussitôt cette pensée.

— Tu ne me dois rien. Ce que vous faites de vos vies, ça ne me concerne pas.

Le jumeau de Yan passe une main sur son crâne rasé.

— Le truc, c'est que ta vie à toi *nous* concerne.

Je pars d'un rire un peu gêné.

— Je sais que tu es quelqu'un de bien, Ilya. Tu n'es sûrement pas d'accord avec ce que fait Yan.

Ce qu'il *me* fait, s'entend. Personne ici n'a aucun problème avec le projet de meurtre, y compris moi.

Ilya semble contrit.

— Je ne suis peut-être pas d'accord, mais je ne peux pas te libérer.

Évidemment. C'est pourquoi Ilya n'est pas parti avec Yan et Anton. Il est resté pour faire du baby-sitting. Sachant à quel point Yan est jaloux de son frère, j'en déduis qu'il ne

m'a pas laissée seule avec Anton parce qu'il ne peut pas faire confiance à son coéquipier barbu.

Je suppose que je devrais en être reconnaissante.

Je réponds avec nonchalance :

— Je n'irai nulle part. À cause de ça.

Je désigne l'arrière de mon cou.

Ilya rougit.

— La puce GPS, c'est pour ta sécurité.

— C'est ça.

Il change de position sur sa chaise.

— Tu ne dois pas en souffrir. On s'occupe bien de toi.

— Jusqu'à ce que Yan se lasse ?

Il ne m'a pas ramenée ici pour finir ses vieux jours avec moi.

Les yeux d'Ilya, aussi verts que ceux de son frère, irradient.

— Il ne te fera pas de mal.

— Alors, quand je ne lui serai plus d'aucune utilité, il va simplement me rendre ma liberté ?

La conviction durcit les traits de son visage.

— Je ne le laisserai pas te tuer.

— C'est mignon.

Mais c'est une promesse creuse. Une fois que l'esprit de Yan est déterminé, je doute qu'Ilya soit capable de changer sa ligne de conduite.

Le Russe penche la tête et me fixe avec une expression particulière.

— Que penses-tu de mon frère ?

Je le regarde, décontenancée.

— Comment ça ?

— Cette nuit-là, à Budapest, tu l'as vraiment choisi ?  
Volontairement, je veux dire.

Mes joues deviennent brûlantes.

— Je ne peux pas nier qu'il y avait une attirance.



— Il y *avait* ?

La chaleur se propage dans mon cou.

— Il y a toujours.

Je ne peux pas mentir à ce sujet, et tant pis si cette attirance malsaine en dit long sur moi.

— Et moi ? fait Ilya avec espoir.

Je secoue la tête en lui adressant un sourire repentant.

Son visage se ferme.

— Ah.

— Je ne veux pas te faire de peine. Seulement, c'est comme ça.

Il regarde son café.

— Ça va. J'ai compris.

— Vous partagez toujours les femmes, tous les deux ? demandé-je avec hésitation, essayant de comprendre ce colosse effrayant au cœur pourtant sensible.

Il hausse les épaules.

— Il y a... ou plutôt il y *avait* des exceptions. La plupart du temps, nous sommes attirés par le même type de femmes, et ça ne nous dérange pas de partager. En de rares occasions, ça se transforme en trio.

Je me racle la gorge.

— Ça ne te fait pas bizarre ? Désolée si je te parais indiscreète, mais j'ai du mal à vous imaginer ensemble au lit.

Il sourit.

— Tu serais surprise de savoir combien de femmes fantasment sur un plan à trois avec deux jumeaux.

— Oh.

Ce n'est pas ma tasse de thé, mais j'imagine bien qu'une femme puisse être excitée par ces deux-là. Le menton dans ma main, je l'observe. Il est beau, même s'il ne ressemble pas tellement à son jumeau. Yan est attirant d'une manière élégante et dangereuse, tandis qu'Ilya n'exerce pas le même genre de séduction. Son look est plus brut, de type motard. Et

il a aussi un côté rassurant, une certaine humanité qui manque à Yan. Je me racle à nouveau la gorge.

— Je peux te demander quelque chose ?

— Vas-y.

— Pourquoi tu fais ça ? C'est seulement pour faire plaisir aux femmes ou ça t'excite aussi ?

Son visage se crispe légèrement et je m'empresse d'ajouter :

— Si la question est trop personnelle, tu n'es pas obligé de répondre.

Il prend une inspiration et expire lentement.

— Je ne sais pas. Je crois que... ça me fait me sentir plus proche de Yan.

Mon cœur se serre. Derrière l'honnêteté, il y a un besoin tacite d'acceptation, d'approbation. Ces deux sentiments sont des besoins humains fondamentaux, les piliers d'une bonne estime de soi. On obtient ces fondamentaux de ses parents, en temps normal. Si les parents n'y satisfont pas, on les recherche ailleurs. Ilya les cherche chez son jumeau. Dans le sexe.

— Je ne sais pas si tu l'as remarqué, mais Yan n'est pas très doué pour les émotions, continue Ilya d'un ton bourru. Mon frère, il... eh bien, il ne donne généralement de l'affection que pendant les rapports sexuels. Je ne veux pas dire qu'il me touche – il ne le fait pas –, mais il est moins fermé. Plus libéré, en quelque sorte.

Je le regarde et la douleur dans ma poitrine s'intensifie. Je peux sentir la souffrance derrière ces mots, le désir qu'il n'arrive pas tout à fait à cacher. Comme Yan, il n'a jamais eu de famille normale, et alors que son frère a réussi à gérer ses émotions en les niant en grande partie, Ilya s'est accroché à lui comme l'unique constante de sa vie, canalisant vers Yan tout l'amour qu'auraient dû recevoir leurs parents.

Un amour que Yan ne peut pas échanger en dehors du sexe.

J'ai l'estomac presque noué à cette pensée, alors je la repousse, l'enfouissant profondément, là où elle ne peut pas me blesser. Me retournant sur mon siège, je referme les bras autour du corps imposant d'Ilya. Je ne suis pas douée avec les émotions, moi non plus, mais je peux lui donner cela, essayer de faire en sorte qu'il se sente mieux, ne serait-ce que pour un court instant.

Son corps reste rigide au début, mais ensuite il se détend. L'air s'échappe de ses poumons dans un soupir alors qu'il pose sa tête sur mon épaule. Mal à l'aise, je lui tapote le dos, puis je m'écarte en le libérant.

— Tu es un type bien, Ilya, dis-je à mi-voix quand ses yeux verts rencontrent les miens. Je t'aime bien. Sincèrement

— Mais pas comme ça ?

— Non, pas comme ça.

Il soupire et frotte le tatouage au-dessus de son oreille droite.

— Si ça change, dis-le-moi.

Je le frappe avec espièglerie.

— N'espère pas trop.

— Eh ! fait-il avec un sourire forcé. J'apprécie ton honnêteté, mais tu pourrais y aller doucement. Ça fait mal, le rejet.

Malgré ses mots, son intonation est légère, et je lui souris.

— Tu es un grand garçon. Tu peux gérer ça.

Il sourit en retour.

— Peut-être, mais je ne comprends pas pourquoi Yan est si égoïste en ce qui te concerne. Il ne s'est jamais comporté comme ça avec une femme.

Mon sourire s'efface. Discuter de Yan me rend nerveux, tout comme penser aux raisons de son comportement

possessif.

Comme Ilya vient de le dire, Yan ne donne pas facilement de l'affection, alors tout ce qui se passe entre nous se limite forcément au sexe, torride certes, mais rien d'autre.

Heureusement, Ilya ne semble pas conscient de mon changement d'humeur.

— Tu es sûr que je ne peux pas te préparer quelque chose pour le petit-déjeuner ? demande-t-il, toujours souriant. Ça ne me dérange pas, je te le promets.

Mes méninges entrent en action. C'est une occasion que je ne peux pas laisser passer. Je n'aurai peut-être pas d'autre chance. Affichant un sourire, je dis :

— Si ça ne te dérange pas, je préfère sortir pour le petit-déjeuner. Je commence à me sentir comme un animal en cage.

À l'éclat dans ses yeux, je devine qu'il accepte.

— C'est pour ça que tu n'es pas dans ton assiette ?

Il se lève et attrape sa veste sur le dossier de la chaise.

— Il y a un endroit dans le coin où ils font des pâtisseries à tomber.

Posant une main sur son bras, je dis à mi-voix :

— Seule.

Il me regarde, perplexe.

— J'ai besoin de passer un peu de temps toute seule. J'ai du mal à réfléchir à tout ce qui s'est passé.

Il fronce les sourcils.

— Écoute, je sais que tu en as gros sur le cœur, mais...

— Où veux-tu que j'aille avec une puce GPS dans le cou ?

La manipulation fonctionne. La culpabilité se manifeste sur ses traits, austères et empreints de remords. Je me sens mal à la perspective de le duper ainsi, mais je n'ai pas le choix.

Lentement, il repose sa veste.

— Ça ne va pas plaire à Yan.

— Il n'est pas obligé de le savoir.  
Sa culpabilité se change en doute.

— Je ne sais pas.

— S'il te plaît, Ilya.

Je me lève et lui prends la main, le regardant avec toute la supplication dont je suis capable.

— Je ne vais pas m'enfuir.

Du moins, pas longtemps.

Après un instant d'hésitation, ses épaules s'affaissent.

— Très bien, mais tu reviens. Ne me fais pas appeler Yan au milieu de sa réunion.

— Je reviens.

C'est un fait, une partie de ma vie sur laquelle je n'ai plus de contrôle. Maladroitement, j'ajoute :

— J'aurais besoin d'argent.

— Oh. Bien sûr.

Il prend son portefeuille dans sa poche arrière et en sort quelques billets, assez pour dix petits-déjeuners copieux.

— Tiens.

Dressée sur la pointe des pieds, je pose un baiser sur sa joue.

— Je te remercie.

Son sourire est hésitant.

Avant qu'il ne puisse changer d'avis, j'enfile un pull et je me précipite dehors. Je m'efforce de marcher normalement au cas où il regarderait par la fenêtre.

Dès que j'ai tourné à l'angle de la rue, je détale.



*I*l ne faut pas longtemps pour convaincre l'agent du gouvernement de coopérer. Il n'est pas favorable à l'implication d'un civil de premier plan, mais il sait que le mieux pour nous, c'est encore de mettre de notre côté le directeur de l'*Hôtel Paris*.

Nous passons en revue notre plan avec lui. Mina, déguisée en Natasha Petrova, arrivera avec le faux De Vinci dans une caisse, au cas où Dimitrov ferait surveiller l'hôtel, ce que j'attends de sa part. Il serait idiot de ne pas le faire, et le baron du crime n'aurait pas atteint le sommet de l'industrie de la drogue s'il était idiot. Anton accompagnera Mina, car Dimitrov s'attendra à ce qu'elle ait un garde du corps. Le directeur de l'hôtel permettra à Petrova et à son entourage – dont Anton, Ilya et moi – d'utiliser une entrée privée pour se déplacer inaperçue, mesure à laquelle Dimitrov s'attendra également. Une célèbre mondaine comme Petrova exigera de l'intimité et l'hôtel se fera un plaisir de la satisfaire. C'est une cliente régulière, après tout. Tout ce secret donnera à Dimitrov la certitude que la vente restera discrète.

Ilya et moi serons déguisés en transporteurs. Notre travail consistera à porter la caisse et à l'ouvrir dans la suite Klimt. Nous aurions pu engager d'authentiques transporteurs, mais je veux m'assurer que Mina entre en toute sécurité et que

rien ne soit omis. Ensuite, Ilya et moi nous éclipserons en veillant à ce que notre sortie apparaisse sur la vidéosurveillance. Le timing est de la plus haute importance. Nous pénétrerons dans l'ascenseur, où il n'y a pas de caméra de sécurité. Deux vigiles de l'hôtel, déguisés comme nous, seront déjà à l'intérieur. Nous échangerons des vêtements, les combinaisons de notre entreprise contre leurs costumes, et nous leur remettrons les clés du camion de livraison.

Ils sortiront au rez-de-chaussée et monteront dans la camionnette à bord de laquelle nous serons arrivés. Dimitrov aura des hommes à l'extérieur. Ils l'informeront du départ des transporteurs, et Ilya et moi sortirons sur le toit, où nous aurons rangé une corde et des fusils de précision démontables. Nous installerons les armes et utiliserons la corde pour descendre sur le balcon de la suite Klimt. Ce sera une descente difficile, mais nous avons déjà fait des cascades plus dangereuses. Enfin, nous nous mettrons en position et nous patienterons.

Pendant ce temps, Dimitrov et son équipe arriveront. Les gardes seront lourdement armés. Ils passeront la suite au peigne fin avant de laisser Dimitrov entrer, pour s'assurer qu'il n'y a personne à part Mina – alias Natasha – et son garde du corps, pas d'armes cachées ni de micros, et bien sûr, que la peinture est là. Ils fouilleront Mina et Anton par précaution. Selon l'accord, Mina, Dimitrov et son expert en art devront se rencontrer seuls, sur notre demande. Anton et les gardes partiront, laissant l'homme et son expert entrer dans la pièce avec Mina, après une fouille au corps réglementaire. Pas d'armes à l'intérieur de la pièce. Seul le smartphone de Dimitrov, sur lequel il effectuera le transfert après avoir confirmé que le tableau est authentique. Mina lui offrira du champagne pendant que l'expert étudiera la peinture. Au prétexte d'aller chercher la bouteille, elle se fauilera dans la salle de bain et fermera la porte à clé.



Des serveuses de l'hôtel parmi les plus séduisantes serviront des collations et de la vodka aux gardes postés dans le couloir pour les distraire. Pendant qu'ils mangeront et boiront, Anton s'excusera pour aller au petit coin et il disparaîtra. Dès que Mina sera hors de vue, Ilya frappera l'expert avec une fléchette et je tirerai sur Dimitrov. L'idée est d'immobiliser l'expert et de l'empêcher d'alarmer les gardes. Avec le silencieux, les hommes dans le couloir ne sauront pas ce qui se passe avant qu'il soit trop tard. Mina sortira sur le balcon. Ilya escaladera et nous la hisserons avec la corde jusqu'au toit. Ensuite, je les rejoindrai et nous nous rendrons tous les trois à l'extérieur, où Anton attendra avec la voiture qui nous permettra de fuir.

C'est un bon plan. En tant que tel, il est infailible. Mais il se peut toujours que quelque chose tourne mal. Je n'aime pas que Mina soit impliquée. Risquer sa vie me fait un drôle d'effet. L'idée de l'enfermer dans mon appartement me semble soudain beaucoup plus attrayante. Cela dit, c'est un élément crucial du plan. Sans Natasha Petrova, il n'y a pas de plan.

Ce matin, avant qu'Anton et moi ne partions, j'ai fait part à Ilya de mes réserves.

— Ça ne me plaît pas que la vie de Mina soit en danger, ai-je dit.

Ilya a essayé de me rassurer.

— Ce n'est pas n'importe quelle femme. C'est l'une des nôtres. Elle se débrouillera.

C'est vrai. Ce n'est pas n'importe quelle femme. Je l'ai dit moi-même hier, dans les toilettes de l'hôtel, quand je suis allé la retrouver. Mais ce n'était pas exactement ce que je pensais. Elle est importante pour moi, à un point que je ne peux pas vraiment décrire. Ce n'est pas le même sentiment que j'éprouve pour Ilya. C'est plus que de la responsabilité et

de l'amour fraternel. C'est un sentiment d'appartenance, comme si j'avais trouvé la version féminine de mon âme.

C'est ça, une âme sœur. Cela aurait été une description appropriée si je ne l'avais pas capturée comme un oiseau dans une cage. Mina n'est peut-être pas le *yang* de mon *yin*, mais elle est à moi. Je l'ai revendiquée, ce soir-là dans la ruelle, quand je l'ai pressée contre le mur, et je la garde.

Quoi qu'il en coûte.

— Alors, nous sommes d'accord ? demande Anton, me tirant de mes pensées.

— Cette fille, dit l'agent. Elle ferait mieux de se déguiser aussi bien que vous le dites, sinon votre plan vous explosera au visage. Si Dimitrov soupçonne ne serait-ce qu'une seconde...

— Elle est douée.

Je termine mon expresso avant d'ajouter :

— Croyez-moi sur parole.

Mina devra déguiser les deux membres du personnel de l'hôtel pour les faire passer pour nous, ainsi que travailler sur son propre visage. Nous devons le faire dans un endroit différent. Peut-être un appartement à proximité. Ilya y réfléchit déjà.

— Quel est le calendrier ? demande l'agent.

En me levant, j'ajuste ma veste.

— Trois semaines.

Il se lève à son tour et me serre la main.

— Envoyez-moi par SMS la date et l'heure. Tout sera prêt.

Anton le raccompagne. Quand il revient dans le salon de la suite d'hôtel louée pour la réunion, je prends connaissance de l'e-mail de nos hackers pour savoir où se trouve Petrova. Elle a un gala de charité prévu en Autriche dans deux semaines. Puis l'inauguration d'une nouvelle galerie d'art à Vienne. Après cela, elle prévoit des vacances en Espagne pour

peaufiner son bronzage. Il semble que Natasha Petrova fera une dérogation dans ses projets de voyage. Elle peut tout à fait ménager une visite secrète à Prague avant de se rendre à Puerto Banús.

Au moment où les paparazzis la surprendront sous leurs objectifs à siroter du champagne avec Antonio Banderas et Nicole Kimpel sur leur yacht de luxe dans le port ultra chic, Dimitrov sera déjà mort.



Chaque seconde compte. Je donne à Ilya environ une heure avant qu'il ne comprenne que je ne reviendrai pas. Cela signifie que j'ai une longueur d'avance d'une heure exactement. Ostrava est à plus de trois heures de route. Cela me laisse quatre heures avant que Yan ne revienne à Prague. D'ici là, je serai en bonne voie. Tant que je me déplacerai, je conserverai un avantage de quatre heures.

En passant en voiture dans la vieille ville, j'ai fait attention à notre environnement, si bien qu'à présent, je me rends directement au magasin d'électronique et j'achète un téléphone à carte bas de gamme. Dans un recoin calme, je compose un numéro sécurisé.

Gergo décroche immédiatement.

— Mink ?

Il n'utilise mon surnom professionnel que dans le cas peu probable où la ligne sécurisée, un numéro que seuls nous deux utilisons, serait compromise.

— Ma grand-mère aimerait t'inviter pour le thé, lui dis-je.

— Une visite, ça fait longtemps que j'attends ça. À quelle heure ?

— Peux-tu passer à cinq heures trente ?

— Dois-je apporter du Earl Grey ?

C'est le code pour les armes.

— Je suis allé en Russie récemment. J'ai fait le plein. Je sais que ta grand-mère n'aime pas le thé britannique.

— C'est gentil, mais ce n'est pas nécessaire. On se voit là-bas.

J'interromps l'appel et jette le téléphone dans une poubelle avant de faire signe à un taxi.

— La gare, s'il vous plaît, dis-je au chauffeur.

En moins de trente minutes, je suis dans le train en route pour Budapest, après avoir dépensé les derniers billets d'Ilya pour un ticket.

Les nerfs en pelote, je n'imagine même pas ce que Yan me fera quand il me trouvera et je me concentre sur mon plan.

Aller à Budapest. Assurer l'avenir de ma grand-mère. Avertir Gergo.

Cela aurait été un jeu d'enfant de me glisser dans un restaurant, de chaparder un couteau à steak et d'arracher la puce dans les toilettes, mais j'ai besoin de l'argent que Yan m'a promis pour cette mission. Je dois subvenir aux besoins d'Hanna, m'assurer que l'on s'occupera d'elle lorsque je ne serai plus là.

Du moins, c'est ce que je me dis. Je ne suis pas réticente à l'idée de quitter Yan. C'est impossible. Cela n'aurait aucun sens.

À chaque gare, mon estomac se resserre. À chaque arrêt, je m'attends à ce que Yan monte dans le train et m'emmène, même si c'est improbable à moins qu'il n'affrète un hélicoptère. Environ sept heures plus tard, le train arrive à Budapest sans incident.

Sans argent, je me rends à la banque la plus proche et j'explique au conseiller que mon sac à main a été volé dans le train, que toutes mes cartes et mon passeport ont disparu et que je vais faire une déclaration au poste de police. Après avoir vérifié mon identité avec un scanner d'empreintes

digitales, il m'autorise un petit retrait. À la supérette d'à côté, j'achète du fond de teint et du rouge à lèvres, et j'applique une couche épaisse de chaque pour masquer les petites ecchymoses et la coupure presque cicatrisée sur ma lèvre.

Un taxi me dépose à la clinique privée du District 11.

La réceptionniste me connaît bien. Elle sourit quand j'entre.

— Mademoiselle Belan. Ça fait longtemps.

— Je voyage. Comment va-t-elle ?

Son regard est compatissant.

— Elle a ses moments.

Son visage s'éclaire quand elle ajoute :

— Vous voir, ça va certainement lui remonter le moral.

— Je peux y aller ?

— Bien sûr.

Elle décroche le téléphone.

— J'annonce à l'infirmière que vous montez.

Je me fraye un chemin dans le long couloir, les semelles de mes baskets crissant sur le sol lustré. La lumière naturelle filtre à travers les vasistas, et des œuvres d'art contemporain égayent les murs immaculés. Le salon spacieux est entouré de baies vitrées, offrant une vue magnifique sur la ville. Un escalier me conduit au premier étage. Au bout du couloir, je m'arrête pour rassembler mes esprits. J'affiche une mine de circonstance, puis je frappe et j'entre.

Immédiatement, des émotions écrasantes m'obstruent la gorge et j'ai du mal à réprimer les larmes qui me piquent les yeux. Ma grand-mère est la seule personne capable de me faire ressentir cela, capable de traverser les murs glacés qui ont enserré mon cœur après la mort de mes parents. Avec elle, je suis encore cette petite fille qui court dans les bois, et j'ai beau détester ce sentiment, je ne pourrai jamais y renoncer.

Je ne pourrai jamais l'abandonner.

Hanna est assise dans son fauteuil roulant, sur le balcon, ses cheveux blancs soyeux formant un halo autour de son visage buriné, dans la lumière de la fin de l'après-midi. Une infirmière lui fait boire son thé.

Je les rejoins et prends la tasse des mains de l'infirmière.

— Je vais prendre le relais.

La femme hoche la tête avant de prendre congé.

Un sourire fend le visage d'Hanna.

— Mina, ma chérie. Ça fait tellement longtemps.

Je m'assieds et porte la tasse à ses lèvres. Ça me brise le cœur de voir à quel point le geste simple de fermer ses lèvres autour du bord est difficile.

— J'ai été retenue au travail. C'était difficile de s'échapper.

Hanna me lance un regard de réprimande.

— Tu ne devrais pas perdre ton temps libre avec une vieille femme. Tu devrais prendre des vacances, t'en aller.

Le regard perçant, elle ajoute :

— Rencontrer des gens.

Rencontrer un homme, veut-elle dire. Si seulement elle savait. Je chasse cette pensée. Mon temps avec elle est compté et je ne vais pas le gâcher en imposant à ce tendre moment la réalité crue de ma relation malsaine avec Yan.

— Il n'y a personne d'autre que toi avec qui je préfère passer du temps, lui dis-je en portant à nouveau la tasse à ses lèvres.

Entre deux gorgées de thé, elle pose sur moi un regard attentif.

— Tu es pâle.

J'utilise la serviette pour essuyer quelques gouttes qui ont coulé sur son menton.

— Je ne suis pas beaucoup sortie ces derniers temps.



— Ton travail te transforme en vampire, ça ne me plaît pas.

Sa remarque me fait rire.

— Franchement, je n'ai rien d'un vampire.

— Tu dors le jour et tu travailles toute la nuit. Regarde comme tu es blanche. Si tu continues ainsi, tu vas développer une intolérance au soleil.

— Je suis assise au soleil en ce moment même et je ne suis pas réduite en cendres, dis-je pour la taquiner.

Fronçant les sourcils, elle me dévisage.

— C'est une ecchymose sous ton œil ?

— Rien que des cernes à cause du manque de sommeil.

Elle soupire et secoue la tête.

— À voir comme tu es maigre, tu ne manges pas non plus.

— Ne t'inquiète pas, mamie. Je ne bois pas de sang.

— Hmm. Tu cuisines ?

— Oui.

— Quoi donc ?

C'est un test.

— Du *goulasch*.

Elle se détend un peu.

— Tant mieux. La cuisine grasse qu'ils servent dans ce bar où tu travailles te donnera des maladies cardiaques, sans parler des boutons.

Si seulement. Je tuerais pour un peu d'acné et du cholestérol en ce moment. Prenant un biscuit dans l'assiette, je le porte à sa bouche. Je vois bien comme ses mains tremblent sur ses genoux et mon cœur craque à nouveau.

— Ils prennent bien soin de toi ?

Il lui faut du temps pour mâcher.

— Oh, oui. Les infirmières sont très gentilles.

Elle incline la tête vers l'assiette.

— Prends-en un. Ils sont excellents pour la santé. Avoine et miel.

Pour lui faire plaisir, je prends un biscuit.

— Comment est la cuisine ? C'est toujours bon ?

— Tout est parfait. Comme toujours. Pourquoi es-tu aussi préoccupée par tout ça aujourd'hui ?

— Je tiens à ce que tu sois heureuse.

— Et toi, tu es heureuse, Mina ?

J'ai du mal à la regarder dans les yeux.

— Très heureuse. Tu es fatiguée ? Tu veux faire une sieste avant le dîner ?

— Est-ce que tu restes ?

— Oui.

Elle sourit.

— Alors, je vais faire une petite sieste.

Je pousse son fauteuil dans la chambre et je lui prends le bras pour l'aider à se lever. Sa silhouette frêle tremble si violemment qu'il lui faut une minute pour franchir la courte distance jusqu'au lit.

Une fois qu'elle est à l'aise, je l'embrasse sur la joue.

— Je vais voir Lena. Je reviendrai après ta sieste.

Elle tend la main vers la mienne et la serre fort.

— Je suis contente que tu sois là.

— Moi aussi.

Les émotions me compriment la poitrine.

— Je suis désolée, ça fait si longtemps.

— Ne sois pas ridicule. Tu es jeune. Tu as une vie à vivre.

Elle serre à nouveau avant de me lâcher.

— Va voir Lena. Elle sera contente de te voir aussi.

---

JE TROUVE LA DIRECTRICE DE LA CLINIQUE, ÉGALEMENT MÉDECIN, DANS son bureau. C'est une femme douce, tout en courbes, ses cheveux noirs grisonnants coiffés en chignon à la française. C'était la meilleure amie de ma mère et elle est

farouchement fidèle à Hanna. C'est grâce à elle que ma grand-mère a pu entrer dans cette clinique malgré une liste d'attente de cinq ans. Nous ne sommes pas proches – j'ai trop de secrets pour être proche avec qui que ce soit –, mais sur ce point, je peux lui faire confiance.

Elle lève les yeux et sourit en me voyant.

— Mina !

Elle se lève, contourne son bureau et m'embrasse sur les joues.

— Ça fait trop longtemps.

— Oui, c'est vrai.

Je referme la porte.

— Tu as une minute ?

Son regard passe de la porte fermée à mon visage et elle perd son sourire.

— Bien sûr. Que se passe-t-il ?

— Le séjour d'Hanna ici, jusqu'à quand est-il payé ?

— Il est payé pour les prochains mois. Pourquoi ?

— Je voudrais transférer une grosse somme, suffisamment pour couvrir son séjour à vie. C'est possible ?

Elle me lance un regard surpris.

— Oui, bien sûr, mais pourquoi ferais-tu ça ?

— Je tiens à m'assurer qu'on s'occupe d'elle, quoi qu'il arrive.

— Un versement assez conséquent assurera les dépenses et les traitements médicaux de ta grand-mère à vie.

— Combien ?

— Deux millions.

— Je peux en payer la majeure partie maintenant.

J'ai l'argent de la mission d'Henderson sur mon compte off-shore, plus les cinquante pour cent que Yan a déjà versés.

— Je devrais avoir le reste dans quelques semaines.

— Que se passe-t-il, Mina ? demande-t-elle en me regardant droit dans les yeux. Y a-t-il quelque chose que je

devrais savoir ?

— J'aimerais effectuer des examens.

— Oh, zut.

Elle me saisit le bras.

— Quels sont tes symptômes ?

Je hausse les épaules, comme si la réponse était sans conséquence, comme si les preuves évidentes ne signifiaient rien.

— Des ecchymoses. Un saignement de nez. Les ecchymoses pourraient simplement provenir d'une partie de jambes en l'air un peu trop énergique. Le saignement de nez, c'est peut-être un hasard.

— Zut, répète-t-elle. Ta rémission n'a pas duré longtemps. Combien de temps exactement ?

— Seize mois.

— Et si tu allais voir ton médecin traitant ? Tu as des ennuis ?

— Oui, et tu ne peux pas me demander ce que c'est.

Elle acquiesce. Elle ne connaît pas l'étendue de mon travail, mais elle sait que j'ai été impliquée dans des opérations secrètes du gouvernement et elle me soupçonne de faire autre chose que servir aux tables pour couvrir les factures de ma grand-mère.

— Très bien, dit-elle. Viens avec moi.

Elle me conduit au laboratoire et prélève un échantillon de mon sang. Pendant qu'elle le remet aux analystes avec pour instruction de traiter ces tests en priorité et de lui envoyer immédiatement les résultats – l'avantage de diriger l'une des cliniques les plus prestigieuses du pays –, j'utilise un poste informatique privé dans le salon des visiteurs pour transférer à l'établissement tout l'argent qu'il me reste.

Quand j'ai terminé, il me reste cinq minutes à perdre avant de rencontrer Gergo. Je fais un crochet par les toilettes et je me pince les joues pour leur donner des couleurs avant

de sortir dans les jardins. Il le remarquerait et je ne veux pas que Gergo soit au courant de ma situation. Il pourrait se mettre dans la tête qu'il est de son devoir de me sauver. Et ce serait un problème. Non seulement ma vie ne vaut pas la peine d'être sauvée, mais je ne veux pas qu'il arrive malheur à Yan. Pourquoi exactement, je ne sais pas, mais mon cœur se serre inexplicablement à la simple pensée qu'il puisse être blessé.

Gergo est assis sur le banc habituel, dans un coin isolé à l'abri des regards. Ces rencontres chez ma grand-mère sont devenues notre façon d'établir un contact discret. Il se fait passer pour un membre de la famille d'un patient et se présente au portail sous un faux nom.

Aujourd'hui, il porte une perruque noire et des lunettes à monture épaisse. Il a beaucoup de rides autour des yeux, comme s'il avait cinquante ans et non trente-cinq. Un grain de beauté orne sa joue gauche, avec un long poil noir. Camouflage formidable. L'élève en moi ne peut s'empêcher d'admirer le professeur.

En guise de salutations, il s'exclame :

— Mink ! Enfin, te voilà.

Il tapote la place à côté de lui et passe un bras autour de mes épaules lorsque je m'assieds.

— Je suis mort d'inquiétude depuis que j'ai vu la fusillade entre Sokolov et les fédéraux aux actualités. Quel connard, cet Henderson. Il devait savoir que les Russes s'en prendraient à toi.

Je triture la peau autour de mes ongles.

— Il ne pouvait pas savoir que Sokolov s'en sortirait.

— Si j'avais su ce qu'il mijotait, je ne lui aurais jamais donné ton nom.

— Ce n'était pas ta faute. J'aurais dû faire confiance à mon instinct.

Il me serre avant de s'écarter légèrement quand je me crispe.

— Quand j'ai grimé les types, je ne me doutais pas qu'il prévoyait de monter un coup contre les Russes.

— C'est pour ça que j'avais besoin de te voir.

Je rencontre son regard.

— Sokolov cherchait la personne qui avait réalisé les déguisements.

Il plisse les yeux.

— Comment tu le sais ?

— Les Russes ont envoyé une équipe. Ils sont venus me chercher ici à Budapest.

Une grimace lui échappe, expression de haine mêlée de compassion.

— Où t'ont-ils emmenée ?

— Quelque part en Colombie, chez un certain Julian Esguerra.

— Les fumiers !

Ses doigts se serrent sur mon épaule.

— Comment t'es-tu enfuie ?

— Aucune importance. Ce qui compte, c'est que Sokolov te cherchait.

— Pourquoi ?

— Il espérait pouvoir remonter jusqu'à Henderson par ton intermédiaire.

Gergo se détend visiblement.

— Ah. Eh bien, Henderson est mort. Ils en ont parlé partout aux infos.

— Sokolov peut toujours s'en prendre à toi. Tu as participé à un coup contre son équipe, après tout.

Il s'immobilise, les traits tirés.

— Ils t'ont torturée et tu as craqué ? Tu as donné mon nom ? C'est ce que tu es venue me dire ?

— Ils n’avaient pas à me torturer. Je leur ai donné volontiers les noms des hommes de la Delta Force. Comme tu l’as dit, avec Henderson, ils m’ont baisée. Mais je n’ai pas donné ton nom.

— Qu’est-ce que tu lui as dit alors ?

— Je lui ai dit que c’était moi.

Il me regarde.

— Toi ?

— J’ai dit que j’avais fait les déguisements.

— Et il t’a crue ?

— Une fois que je lui ai donné la preuve de mes compétences.

— Mink.

Il me serre l’épaule et son expression s’adoucit.

— Pourquoi as-tu fait ça ? Tu n’aurais pas dû encaisser pour moi.

— Je te dois la vie. Je te dois...

Je m’interromps, incapable de le dire.

— Eh, fait-il en exerçant une pression supplémentaire. Tu ne me dois rien, ma belle.

Je m’éloigne, mal à l’aise avec son étreinte amicale.

— Écoute, Henderson est peut-être mort, mais si les Russes commencent à poser des questions, ils pourraient découvrir notre lien. Tu dois être prudent.

— Tu es venue me prévenir, dit-il avec incrédulité.

— Tu es mon ami.

Peut-être le seul que j’aurai jamais. Il secoue la tête.

— Tu es incroyable, tu le sais ?

— Je n’ai rien fait que tu n’avais pas déjà fait pour moi.

— Ce n’est pas la même chose.

J’attrape son poignet pour vérifier l’heure sur sa montre.

— Je dois rentrer. Hanna sera bientôt prête pour le dîner.

— Attends. Quels sont tes projets maintenant ?

— Faire profil bas.

Si je devais parler de Yan, ce serait l'occasion, mais je ne peux pas m'y résoudre.

— Dis-moi où tu vas. Autrement, je vais me faire du souci.

— C'est mieux comme ça.

Je me lève.

— Je me fais oublier pendant un certain temps. Toi aussi.

— Laisse-moi t'aider. C'est moi qui t'ai envoyée au casse-pipe.

— Ça ira. Fais attention à toi, c'est tout.

Il se relève.

— Pourquoi est-ce que ça ressemble à un au revoir ?

J'essaie de rester légère.

— Parce que c'est le cas ? proposé-je.

Son expression demeure grave.

— Tu vois ce que je veux dire. Parle-moi. Que se passe-t-il ?

— Rien. Si je ne suis pas de retour dans les cinq prochaines minutes, Hanna va envoyer une équipe d'infirmières à ma recherche.

Je me retourne, mais il m'attrape le coude.

— Je te raccompagne.

Je regarde les caméras de sécurité disposées autour du bâtiment.

— C'est trop dangereux.

— Personne ne me reconnaîtra.

Il a raison. Je le laisse faire, profitant des derniers instants avec la personne qui m'a appris tout ce que je sais sur le camouflage et les armes, et comment tirer profit des compétences acquises dans l'armée. Nous marchons ensemble tranquillement, côte à côte.

À l'entrée, il me fait pivoter vers lui.

— Et après ?

— Après quoi ?



— Une fois que tu auras fait profil bas assez longtemps.

— Nous verrons.

En temps normal, il ne se contenterait pas d'une réponse évasive, mais ce ne sont pas des circonstances normales. Si notre secret éclate au grand jour, sa vie est en danger.

Enroulant mes bras autour de lui, je lui fais un rapide câlin. À l'exception d'Hanna, cet homme est ce qui se rapproche le plus d'une famille pour moi.

— Fais attention à toi, me dit-il lorsque je m'éloigne.

Je gravis les marches sans un regard en arrière. Je vais de l'avant, comme toujours.

Après être allée chercher Hanna, je l'emmène dans la salle à manger. Nous dînons devant le beau paysage. C'est moi qui dois porter la nourriture à sa bouche, le cœur lourd quand je me souviens de la femme forte et fière qui faisait des merveilles pour moi dans sa cuisine. Ces moments me manquent, mais c'est le présent, et c'est ce que nous sommes devenues. Je grave tous les détails dans mon esprit. Je hume son parfum. *Anaïs Anaïs*. Je me crée un nouveau souvenir, assise à côté d'elle, la main dans la sienne, pendant que nous évoquons le passé.

Quand il est temps pour Hanna de prendre ses médicaments, l'infirmière m'annonce que Lena aimerait me dire au revoir avant mon départ. Mon cœur se brise un peu plus à chaque pas qui m'éloigne de la petite femme ridée qui m'a élevée, mais je garde les épaules bien droites. Me retournant dans l'embrasement de la porte, j'agite joyeusement la main, offrant à Hanna mon visage le plus jovial. Puis je franchis l'angle du couloir et elle disparaît de ma vue. Le manque est si intense que je dois me soutenir contre le mur.

Une infirmière passe.

— Tout va bien, madame ?

— Oui, dis-je en me redressant. À merveille.

Ravalant mes larmes, je me rends dans le bureau de Lena.

Son visage est sombre.

— Assieds-toi, Mina.

Mon cœur se comprime alors que je me laisse tomber sur la chaise devant son bureau.

— C'est grave ?

— J'en ai bien peur.

Elle se penche et prend ma main, posée sur le bureau.

— Je suis désolée. La leucémie est de retour.

Même si je m'y attendais, cette nouvelle est un coup dur.

— Il y a un nouveau traitement, explique Lena. C'est encore expérimental, mais...

— Non.

Le traitement précédent m'a fait vivre un enfer.

— Plus de traitement.

Elle me lance un regard compatissant.

— Tu en es sûre ?

— Oui.

Je me relève.

— Merci d'avoir réalisé les examens.

— Il n'y a pas de quoi.

— Tu vas prendre soin d'Hanna ?

— Tu peux compter sur moi.

— Je vais transférer le reste de l'argent bientôt.

— Prends soin de toi et appelle-moi si tu changes d'avis à propos du traitement.

Ainsi assurée que tous les besoins d'Hanna seront satisfaits, je prends un taxi jusqu'à la gare où j'achète un billet pour Prague. En attendant, je commande une tasse de thé à la cafétéria. La boisson est forte et amère.

Elle a le goût des adieux et du regret.



*I*l se passe quelque chose. Autrement, Ilya ne m'appellerait pas. Les cheveux se dressent sur ma nuque tandis que je lève une paume pour interrompre Anton au milieu de sa phrase et prendre l'appel.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Ilya s'éclaircit la gorge.

— C'est Mina.

D'un bond, je suis debout.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

Je tuerais cet enfoiré s'il l'a touchée.

— Ce n'est peut-être rien, fait-il avant d'hésiter. Je ne voulais pas prendre de risques.

Saisissant ma veste, je fais signe à Anton de me suivre.

— Tu perds du temps. Crache le morceau.

— Elle est sortie pour le petit-déjeuner et...

— Elle *quoi* ?

— Elle a dit qu'elle avait besoin de temps seule pour réfléchir à tous les bouleversements qui se passaient dans sa vie.

Quel abruti ! Me ruant vers la porte, je dévale les escaliers quatre à quatre.

— Il y a combien de temps ?

— Un peu plus d'une heure.

— Tu l’as laissée partir toute seule ?  
— Elle a dit qu’elle reviendrait.  
— Et tu l’as crue, putain ?  
— Je me sentais mal, d’accord ? Ce que tu fais, Yan, ce n’est pas bien.

Il pense que le moment est bien trouvé pour une leçon de morale ?

— Où est-elle allée ?  
— Elle ne l’a pas dit.  
— Dis-moi que tu ne lui as pas donné d’argent.  
— Bien sûr que si.

Mon frère se laisse mener par le bout du nez, c’est une vraie mauviette avec ce petit brin de femme. Je m’occuperai de lui plus tard. La priorité est de trouver Mina.

— Où es-tu maintenant ?  
— À l’appartement. Je dois aller la chercher ?  
— Reste là où tu es et appelle-moi si elle revient.

Je coupe l’appel et active l’application GPS. Nous traversons deux rues au pas de course jusqu’à l’endroit où la voiture de location est garée.

Jetant les clés à Anton, j’ordonne :

— Conduis.

Comme toujours, il est rapide et efficace. Détendu et parfaitement concentré. Il déverrouille les portières et prend le volant.

— Que se passe-t-il ?

Je me glisse du côté passager, étouffant un soupir de soulagement lorsque la puce GPS apparaît sur l’application.

— Mina s’est enfuie.  
— Merde.

Mina ne s’est pas débarrassée de la puce. Les électrodes microscopiques captent son pouls. Le rythme élevé montre qu’elle est stressée. Par ailleurs, ses signes vitaux sont normaux. Elle aurait pu facilement arracher la puce, ce dont

elle serait bien capable, mais le point rouge clignotant à l'écran me rassure.

Je relève les coordonnées tandis qu'Anton manœuvre dans la circulation dense. À la vitesse à laquelle elle se déplace, je suppose qu'elle est dans un train. Elle a environ quatre heures d'avance sur nous. Ouvrant un plan de chemin de fer, j'étudie les lignes. Si mon hypothèse est correcte, elle est en route pour la Hongrie.

— Où on va ? demande Anton d'une voix forte alors que nous approchons de la première sortie.

— À Budapest.

Il ne pose pas de questions. Il programme le GPS et fait ce qu'on lui dit. Contrairement à Ilya. Quand je mettrai la main sur mon frère, il regrettera de ne pas avoir suivi cet ordre simple que j'ai donné.

Selon le GPS, il nous faudra onze heures pour y arriver avec la circulation actuelle. Si Budapest est bien la destination de Mina. Bon sang, mais à quoi elle joue ? Si elle pense pouvoir me fuir, elle sera déçue, j'en ai bien peur. Je vais la rattraper.

Je la rattraperai toujours.

Anton me lance un coup d'œil.

— Et un avion ?

— Il vaut mieux la suivre sur terre. Ça permet de changer de direction plus facilement si nécessaire.

Notre propre avion est en cours de maintenance et si nous sommes bloqués sur un vol commercial, cela peut nous prendre encore plus de temps. Il y a beaucoup de surbooking et de retards, car c'est la fin des vacances d'été et la République tchèque regorge de touristes.

Le temps passe. Nous ne nous arrêtons pas. Ni pour manger, ni pour nous dégourdir les jambes, même pas pour pisser. Nous ne prenons que cinq minutes pour faire le plein. Je ne travaille pas. Je ne vérifie pas mes messages. Je ne fais

qu'examiner le point rouge qui représente Mina. Plus nous avançons, plus je suis convaincu que je ne me trompe pas quant à sa destination.

Six heures et demie plus tard, elle cesse de bouger. Je recherche l'emplacement. C'est une clinique privée à Budapest. J'imagine très bien ce qu'elle fait là-bas. En saisissant le numéro indiqué, j'appelle la clinique. Une voix féminine me répond, demandant si elle peut m'aider.

— Je voudrais parler à Madame Hanna Belan, s'il vous plaît.

— Bien sûr, Monsieur. De la part de qui ?

— J'ai du mal à vous entendre. Je rappellerai quand j'aurai une meilleure connexion.

J'interromps la communication. Exactement ce que je pensais.

— La famille de Mina ? demande Anton.

Ce ne sont pas ses affaires. Rien de ce qui concerne Mina n'est l'affaire de personne sauf la mienne.

— Arrête-toi à la prochaine station-service.

Nous échangeons nos places. Il fait une sieste et je conduis, gardant un œil sur l'application GPS. Pour l'instant, Mina est immobile. Ce n'est que lorsque j'arrive à Budapest qu'elle recommence à bouger.

Changeant de direction, je me rends à la gare et m'arrête au dépose-minute.

— Fais le tour dans le coin jusqu'à ce que je t'appelle, dis-je à Anton.

La gare est bondée. Je glisse un Glock dans ma ceinture et tire sur ma veste pour dissimuler l'arme. Je reste vigilant en suivant la puce jusqu'à la cafétéria. Il ne me faut pas longtemps pour repérer les cheveux blond platine en pointes de Mina.

Elle est assise seule à une table, en train de boire quelque chose. Il y a une théière sur la table. Rien à manger.

J'enregistre tous les détails d'un œil exercé. Les tables autour d'elle sont toutes occupées. Un homme seul avec des lunettes à monture noire, des cheveux noirs et un grain de beauté sur la joue est assis dans le coin. Il est séduisant, une cinquantaine d'années, à vue de nez. Comme il est seul à sa table, il se démarque, lui aussi. Il lit un journal et mange une pâtisserie. Peut-être attend-il son train, comme les autres. Mais je ne prends rien pour acquis. Je passe en revue les mères de famille et les personnes âgées accompagnées d'un chien. Je vérifie les sorties et les escaliers mécaniques. Puis je consulte le tableau des départs. Le prochain train pour Prague est dans quarante minutes.

Une fois que j'ai gravé chaque détail dans mon esprit et évalué chaque option d'évasion et chaque danger possible, je me permets enfin de ressentir des émotions. Elles percent ma poitrine comme des flèches. Inquiétude, angoisse et fureur chauffée à blanc. Plus j'admets mon inquiétude, plus ma colère devient sombre. Des sentiments dont j'ignorais l'existence s'abattent sur moi, et le plus fort d'entre eux, c'est la peur de la perdre. Je n'ai jamais autant redouté quelque chose. Pas même pour mon jumeau. Cela me rend vulnérable et j'en ai les mains qui tremblent.

Je n'ai jamais été comme ça, mais je dois me rendre à l'évidence.

*Je suis faible, putain !*

J'accepte tout. Je l'encaisse. Ce qui me frappe le plus, c'est la pointe de jalousie dans mes tripes alors que je contourne l'entrée et que j'obtiens une vue complète du visage de Mina. Ses lèvres sont cramoisies, sombres comme du sang. Elle est tellement belle, si follement courageuse, et la seule chose à laquelle je pense, c'est qu'elle ne s'est jamais maquillée pour moi. Pour qui a-t-elle enduit de rouge ses lèvres magnifiques ?



Planté là, à observer ma captive, je la déteste autant que je la désire. Je veux lui faire du mal, lui faire payer ce qu'elle a fait, pourtant je ne peux pas lui en vouloir. Qui ne s'enfuirait pas à la place de Mina ? C'est la faute d'Ilya.

Mon esprit n'est qu'un chaos de pensées confuses alors que je me dirige lentement vers elle.

Elle est tellement absorbée dans ses pensées qu'elle ne me remarque pas avant que je sois à trois pas de sa table. Lorsqu'elle perçoit enfin le danger et lève la tête, ses joues pâles deviennent encore plus blanches et elle écarquille ses yeux bleus pendant une seconde avant d'accepter son sort.

Elle savait que je viendrais. Elle savait que je la trouverais.

Tirant une chaise, je m'assieds en face d'elle.

— Bonjour, Mina.

Elle déglutit.

— Je ne m'enfuyais pas.

Je regarde le thé au fond de sa tasse. Le rouge à lèvres a laissé une empreinte parfaite sur le bord.

— Bois ton thé.

— Yan, je...

— J'ai dit : finis ton thé.

Soutenant mon regard, elle porte la tasse à ses lèvres et vide ce qu'il en reste avant de placer la tasse dans la soucoupe. La porcelaine émet un tintement, comme une finalité légère et musicale, or il n'y a rien de léger dans ce que je ressens.

Je tends la main.

— Ton billet.

Elle sort un billet de train de sa poche et me le tend. Je regarde la destination. Prague.

— Je revenais, dit-elle.

— Ne parle pas sauf si je te l'ordonne. Pas le moindre son.

Je suis trop fou de rage, à deux doigts de perdre mon sang-froid. Je me lève et tends la main.

— Viens.

Elle obéit sans objection, glissant sa petite main dans la mienne. Je l'attire plus près. Une paume dans son dos, je la presse contre mon flanc. Elle est tellement tendue que son corps est comme une fine barre d'acier, mais elle ne résiste pas.

Par-dessus son épaule, je croise le regard de l'homme au grain de beauté. Il détourne les yeux, honteux d'être surpris à nous regarder. Il y a quelque chose qui cloche chez lui, dans son sourire. Mais ensuite, il replie son journal, se lève et s'en va.

Mina nichée tout contre moi, je sors de la gare. Je suis un puits d'émotions contradictoires. Je bouillonne de rage, mais mon soulagement est si intense qu'il me fait trembler une fois que la peur est passée, après les onze heures de torture les plus longues de ma vie.

Mes pas sont en accord avec ma fureur. Mina a du mal à suivre sur ses jambes plus courtes. Elle court presque à côté de moi, mais je ne ralentis pas. Resserrant les doigts sur sa hanche, je récupère mon téléphone dans ma poche et j'appelle Anton pour lui faire savoir qu'il peut rentrer à Prague.

— Et vous ? demande-t-il.

— Nous prendrons le prochain vol.

J'entre dans l'hôtel le plus proche – un deux-étoiles délabré – et je paie en liquide pour une chambre. Les escaliers en bois craquent sous mes chaussures alors que je traîne Mina sur les deux volées de marches jusqu'à une chambre dotée d'un lit, d'une chaise et d'une commode. Rien de plus. Le papier peint est orange et écaillé. Les murs doivent être fins comme du papier, mais je m'en fiche. Je la tire avec moi sur le lit, m'assieds et la plaque sur mes genoux, tournée vers le sol.

Elle se dévisse le cou pour me regarder.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Il me semble t'avoir demandé de garder le silence.

— Yan.

Saisissant l'élastique de son pantalon de survêtement, je le baisse avec sa culotte sur ses cuisses, exposant ses fesses fermes. Parfaitement arrondies. La peau est nacrée, douce. Je passe ma paume sur ses courbes parce que j'ai besoin de la sentir. J'ai besoin de la confirmation qu'elle est ici.

— Tu t'es enfuie, Mina.

— Je n'ai pas...

— Silence. Je ne t'ai pas demandé de parler.

Mon intonation lui cloue le bec.

Je caresse doucement ses fesses, pétrissant sa chair tonique.

— Qu'est-ce que je t'avais dit ?

Maintenant, elle se tait. Maintenant que je lui pose une question.

— Je vais te le rappeler.

Je laisse traîner ma main le long de sa cuisse, puis entre ses jambes.

— Je t'ai dit de ne pas me tester.

Se mordant la lèvre, elle me regarde.

J'effleure son sillon avec un doigt. Elle est sèche.

— Tu ne me laisses pas le choix.

Je dois tenir ma parole.

Lorsque la première gifle tombe sous ses fesses, elle commence à se débattre. J'appuie une main sur sa nuque, où je sens la petite bosse de la puce enfouie sous sa peau, conscient que ça ne suffira jamais. Rien ne pourra jamais suffire.

*Clac !*

Elle crie.

Je ne veux plus la perdre. Putain, je déteste ce sentiment.

*Clac !*

Son dos se cambre.

*Clac !*

Un autre cri étouffé.

Je ne la frappe pas assez fort pour la blesser, seulement pour laisser l'empreinte rouge de ma main. Je couvre chaque centimètre carré de cette peau blanche comme neige jusqu'à ce que son derrière soit aussi coloré qu'une rose. Elle ne pleure pas, mais je m'y attendais. C'est une tueuse. Un soldat. Elle a traversé bien pire. Mais je sais que ça fait mal. La chaleur irradie de sa peau rougie jusque dans ma paume alors que je frotte lentement ses fesses. Elle se tortille. Ma caresse est douloureuse sur sa chair cuisante. Pourtant, ce n'est pas suffisant pour lui faire payer l'enfer qu'elle m'a fait subir.

Je la retourne et reste assis, son corps frêle dans mes bras. Je ne fais preuve d'aucune douceur quand je la jette sur le lit. Je ne regarde pas son visage alors que je tire son pull et son t-shirt par-dessus sa tête et arrache son soutien-gorge. Je ne la regarde pas dans les yeux, parce que je ne veux pas. Pas comme ça. Mais elle ne me laisse pas le choix.

Je finis de la déshabiller. Mon ordre est bref, humiliant. Il pourrait s'adresser à un animal de compagnie, pas à un humain :

— Reste là.

Elle tressaille.

En parcourant la pièce du regard, je ne trouve rien qui puisse nous servir de liens. Les serviettes élimées devront faire l'affaire. Je tords la plus grosse comme une corde, lève ses bras au-dessus de sa tête et attache ses poignets à la tête de lit. Elle me regarde faire. Elle est calme, mais ses yeux brillent d'une colère contenue.

Je teste le nœud, puis je lui écarte les jambes.

— Ne bouge pas.

Elle continue de me fixer en silence alors que je me déshabille et grimpe entre ses jambes.

— C'est ça que tu veux ?

Je positionne ma queue entre ses cuisses.

— Comme en Colombie ?

Sa réponse est faible.

— Non.

— En t'enfuyant, tu me dis le contraire.

Je ne la prépare pas. Ce n'est pas de cela qu'il s'agit. J'appuie mon gland contre la chair rose de sa vulve, en écartant les pétales délicats. Je suis trop épais pour elle, trop furieux. Pourtant, son pouls s'accélère et sa poitrine se soulève au rythme de ses respirations effrénées.

— C'est ce que tu veux ?

Aussi fâché que je sois, je m'arrêterai si elle me le demande. La contrainte est une limite que je ne franchirai pas.

Son hochement de tête me semble trop évasif.

Je lui empoigne les cheveux.

— Dis-le.

— Oui.

— Pourquoi ?

J'ai besoin de savoir. Je ne sais pas ce que j'attends d'elle, mais je brûle de savoir pourquoi elle a envie de ça.

— Quelle importance ?

C'est important, putain ! Peut-être pas pour elle. Pour moi, en revanche, il n'y a rien de plus important.

— Dis-moi pourquoi.

Son regard prend la teinte bleu acier d'un ciel d'hiver.

— Fais-le, c'est tout.

Soit. Je le fais. Je m'enfonce en elle avec avidité, avec égoïsme. violemment. Comme elle l'a demandé. Comme si elle me prouvait qu'il n'y a aucun amour entre nous. C'est sauvage. C'est implacable. C'est une vérité, la vérité la plus

crue que j'aie connue. Elle est trop serrée. Son sexe résiste alors que je recule et reviens à l'assaut de cette chair qui m'appartient, m'enfonçant aussi profondément que possible.

Des larmes lui montent aux yeux, noyant le gris et liquéfiant l'acier. Je serre la serviette autour de ses poignets. Je n'ose pas enfoncer mes doigts dans ses hanches. Je ne veux pas lui laisser de traces, cette fois. J'entame des va-et-vient fougueux, sauvages. Je la baise franchement, je la prends encore et encore, labourant son corps comme si je poursuivais des rêves inaccessibles.

Nos hanches claquent dans un rythme brutal et punitif. Je ne me préoccupe pas de son plaisir. Je jouis. Sans douceur, avec rudesse. Je me déverse dans son corps, la remplissant tout entière. Je laisse ma marque en elle, et quand j'ai terminé, je l'embrasse. Je l'embrasse violemment, étalant le rouge à lèvres sur son visage. Je mords sa lèvre, passe ma langue sur les traces laissées par mes dents. Puis je me retire et je m'éloigne.

Mon sperme s'écoule, tachant le couvre-lit orange immonde. Quand je me lève, elle referme les jambes. Ses joues sont rouges et elle est incapable de soutenir mon regard. Elle détourne son visage.

Je mouille l'autre serviette et la nettoie avant de m'installer à côté d'elle, tirant le drap sur nous sans la détacher.

Un bras sur son ventre, je pose mes lèvres sur son lobe d'oreille.

— Ça aurait pu être comme à Prague. N'oublie pas, c'est comme ça que tu l'as choisi.

Elle ne parle pas. Elle accepte le verdict et je sombre dans un sommeil tourmenté et insatisfait.

---

JE ME RÉVEILLE TÔT. LE SOLEIL N'EST PAS ENCORE LEVÉ, MAIS LES yeux de Mina sont déjà ouverts. Peut-être qu'elle n'a pas dormi. Ma colère s'est éteinte et le regret laisse un goût de cendres froides et éventées. Ça aurait pu être différent. Je veux que ce soit différent.

— Tu as mal ? demandé-je.

Elle acquiesce.

Je soulève le drap et je descends le long du matelas. Elle ne demande pas ce que je fais lorsque j'enfouis ma tête dans la chair souple entre ses cuisses. Je la lèche, savoure son goût sur ma langue. Je lui donnerais tant, si seulement elle le demandait !

— Que faisais-tu à Budapest ?

Elle frissonne quand j'effleure son clitoris.

— Tu le sais.

— Dis-le-moi.

— Je suis allée voir ma grand-mère.

Je suce un peu plus fort. Quand elle halète, je la lâche.

— Pourquoi ?

— Je ne voulais pas l'inquiéter.

— Si tu me l'avais demandé, je t'y aurais emmenée.

— Vraiment ?

À son intonation, on dirait qu'elle ne me croit pas, mais c'est faux. La vérité est là, dans ses yeux, je la vois à son clignement de paupières, juste avant qu'elle ne retrouve sa contenance. Elle est douée pour masquer ses émotions, mais je suis meilleur encore. J'arrive à lire en elle.

Elle ment. Elle me cache quelque chose.

— Oui. J'aurais aimé la rencontrer.

Ses joues brillent d'un rose éclatant. On dirait des pêches à la crème. Elle est éblouissante. Magnifique.

— Je ne veux pas que tu l'approches, dit-elle.

Je la mords tout doucement, un avertissement subtil. Je ne veux plus perdre mon calme.

— Je pensais que tu avais compris qui donnait les ordres ici.

Elle inspire.

— S'il te plaît, Yan. Je ne veux pas lui faire peur. Elle est fragile.

Ça, je veux bien le croire. J'ouvre ses replis entre mes pouces et la contemple longuement. Ce ne sera jamais suffisant. Je ne peux pas me lasser de cette vue, me lasser d'elle.

Je lève les yeux pour rencontrer son regard, faisant glisser un pouce sur son clitoris.

— Je t'ai dit que ça pouvait être autrement, mais tu ne m'as pas laissé le choix.

Sa voix chevrote.

— Alors, ce sera comment ?

Je referme mes lèvres autour de son renflement nerveux et décris des cercles avec ma langue.

*Délicieux.* Ce sont mes pêches, ma crème.

Elle décolle les hanches et gémit, mais la méfiance dans ses yeux brille toujours aussi fort.

— Comment, alors, Yan ? Tu vas me faire du mal ?

— Je t'ai déjà dit que je ne te ferais pas de mal.

— Alors, quoi ? Tu vas me laisser attachée ? Me garder sous clé ?

J'ai besoin d'elle pour la mission Dimitrov, conçue selon son stratagème. Je ne peux pas l'enfermer maintenant. Nous avons déjà donné le coup d'envoi avec notre entretien à Ostrava.

Non, je ne vais pas la punir en l'enfermant à double tour.

— Tu vas me donner une fessée ? demande-t-elle d'un ton cinglant.

Mon sourire correspond à son intonation.

— Non, princesse. La prochaine fois que tu t'enfuiras, je trancherai la gorge d'Hanna.



Elle blêmit. Sa stupeur est fugace, cependant, noyée par la colère.

— Espèce de fils de pute !

Elle essaie de me décocher un coup de pied, mais j'attrape facilement ses chevilles. Ses poignets tirent sur le nœud de la serviette et elle essaie de bouger les hanches d'un côté et de l'autre afin de me secouer, mais ses mouvements frénétiques ne font que me stimuler davantage. Je ramène ses chevilles vers ses fesses, repliant ses genoux, et sous son regard haineux, je retourne à mon festin. Ma langue caresse ses lèvres, les écartant pour goûter son clitoris. Elle se débat, mais je ne m'arrête pas. Ce n'est pas contre le plaisir qu'elle se démène.

Elle se démène contre la menace qui pèse sur la vie de sa grand-mère.

Elle se démène contre sa propre capitulation.

Je ne la laisse pas gagner. Je fais monter lentement son envie. Prenant mon temps pour apprécier son goût si féminin et la sensation de sa chair douce sous mes dents, je lui soutire un orgasme qui la laisse pantelante. Elle tremble encore dans le contre-coup du plaisir, frémissante dans la défaite alors que je lui donne ce que je lui ai refusé la nuit dernière.

Quand tout son corps s'affaisse, que ses yeux sont voilés de larmes et que la bataille est perdue, je détache la serviette et ramène ses bras le long de son corps. Je les frictionne pour faciliter la circulation sanguine, puis je l'emmène sous la douche. La déposant sur le carrelage écaillé, j'examine son corps pour m'assurer de ne pas avoir laissé de nouvelles marques.

Ce décor ne va pas. Ma jolie petite fleur – une fleur vénéneuse, rien moins que mortelle – n'a pas sa place dans une douche lézardée avec un rideau moisi. J'ouvre l'eau et j'attends qu'elle soit chaude avant de l'avancer sous le jet. Je

lave son corps et ses cheveux avec la savonnette de l'hôtel. Je fais preuve de tendresse, lui donnant du réconfort après lui avoir porté un tel coup au moral. Elle préférerait mourir plutôt que de laisser sa grand-mère souffrir. Je le sais, parce que nous sommes pareils. Une grande partie de ce que nous faisons est dirigée vers la seule chose que nous ayons.

La famille.

Et maintenant, elle fait partie de la mienne. Ilya n'est plus ma seule attache.

Je coupe l'eau, je la sèche avec une serviette et je lui demande de se préparer.

Pendant qu'elle s'habille, j'enfile mes vêtements, j'effectue une réservation de vol sur mon téléphone et j'envoie un e-mail à Anton. Ensuite, nous prenons le petit-déjeuner dans un café de la rue, mais elle ne touche presque pas son café ni son croissant. Je profite de l'attente à l'aéroport pour envoyer un message crypté à notre contact au gouvernement, l'informant qu'il me faut des images de la caméra de surveillance de la clinique privée d'Újbuda. Je ne lui donne aucune raison. Il ne posera pas de questions.

Pendant tout ce temps, Mina est assise en silence. Je la surveille du coin de l'œil tout en consultant mes messages. Les images que j'ai demandées arrivent dans ma boîte de réception au moment où nous montons dans l'avion. J'assieds Mina près du hublot et j'attache sa ceinture de sécurité avant de m'occuper de la mienne. Elle détourne la tête, regarde par la vitre, et je clique sur le lien pour faire défiler la vidéo. Je me dépêche, car je ne m'attends pas à voir grand-chose. Je vais tout examiner à Prague, ou mieux encore, je vais charger Ilya de le faire, image par image.

Au milieu de la vidéo, je me fige, mon pouce sur l'écran. Mon rythme cardiaque s'accélère. Là, en noir et blanc, se trouve ma petite princesse, et elle enlace un autre homme.

La jalousie éclate, chaude et féroce. Dans mon esprit, je revois ses lèvres maquillées et le rouge que j'ai étalé sur son visage la nuit dernière.

Agrandissant l'image, je fais un zoom sur l'inconnu.

Il porte des lunettes à monture sombre et il a un grain de beauté sur la joue.



*J*e me sens meurtrie à l'intérieur.

Ce n'est pas le cancer ni la perspective de ne plus jamais revoir Hanna. C'est hier soir. La menace envers ma grand-mère a abîmé ce quelque chose fragile qui avait commencé à grandir entre Yan et moi. Jusqu'à ce qu'elle soit broyée, je n'avais même pas réalisé qu'une graine d'émotion, couplée à un profond besoin d'acceptation, avait germé.

Je sais de quoi Yan est capable. Je m'attendais à ce qu'il me fouette ou qu'il me torture. Au lieu de ça, sa punition s'est avérée plus cruelle. Il n'aurait pas pu me blesser plus qu'en menaçant Hanna. C'est un homme qui tient ses promesses. Il n'hésitera pas à trancher la gorge d'une vieille femme innocente.

Je devrais le haïr. C'est déjà en partie le cas. Pourtant, une part indéniable de mon être déplore ce que nous avons perdu. Je ne peux pas mettre de nom sur ce manque. Le concept est vague, mal défini, mais cela ne diminue en rien ce sentiment étrange de dévastation qui me tourmente. Cette notion même est trop malsaine pour être examinée en profondeur. J'essaie de dormir un peu dans l'avion et de manger le repas servi par la compagnie aérienne pour renouveler mes forces. J'en ai besoin. La mission Dimitrov est importante. Elle est

vitale pour le bien-être d'Hanna. C'est là-dessus que je dois me concentrer exclusivement maintenant.

Anton attend à l'aéroport quand nous atterrissons. Ilya n'est pas là.

Nous montons à l'arrière de la voiture pendant qu'Anton conduit. Yan est tendu. Il ne parle pas, mais il garde nos doigts entrelacés, ma main sur sa jambe. Je ne suis pas dupe, ce n'est pas un signe d'affection. C'est seulement une autre forme de contrainte. C'est moins brutal qu'une serviette d'hôtel élimée, mais pas moins percutant.

Le message est clair.

Je lui appartiens.

De toute manière, ça n'a plus d'importance maintenant. Ça ne durera pas longtemps. La leucémie progresse vite. Si j'ai de la chance, il me reste quelques mois.

Quand nous arrivons au bas de l'immeuble, j'attrape la poignée de la portière, mais Yan m'arrête. Son ordre à Anton est brusque :

— Emmène Mina prendre un café.

Je me refroidis.

— Yan, dis-je en lui saisissant le bras. Ce n'était pas la faute d'Ilya.

Il me secoue et sort en claquant la portière.

— Yan !

J'appuie sur le bouton pour ouvrir la vitre, mais la voiture s'éloigne déjà.

Anton me regarde dans le rétroviseur.

Les bras croisés, j'essaie de dissiper le froid qui a envahi mon corps.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

— J'espère que tu es contente.

Il doit savoir ce qui va se passer entre Yan et Ilya. Je ne suis pas contente. Loin de là. La culpabilité me ronge, mais je ne prends pas la peine de lui dire ce que je ressens.

Il s'en fiche et il ne me croira pas, de toute façon.

Nous allons prendre le petit-déjeuner. Anton commande du café que je ne bois pas. Après une heure, il se lève et claque des doigts. Je le suis comme un chien obéissant. Quand nous arrivons enfin chez Yan, j'ai les nerfs à fleur de peau.

Anton ouvre la porte et me pousse à l'intérieur. Je lance un regard inquiet dans le salon. Yan est dans la cuisine, un verre à la main à moitié plein de liquide clair. Une bouteille de vodka est posée sur le plan de travail et ses cheveux noirs, si bien coiffés en temps normal, sont ébouriffés. Les trois premiers boutons de sa chemise sont défaits, les manches retroussées sur ses avant-bras. Le haut de son torse est exposé, parfaitement ciselé, et ses bras sont musclés, parcourus de veines saillantes. Son corps exprime la puissance et la force. La dernière chose dont j'ai envie, c'est qu'il libère contre son frère ce pouvoir et la colère qu'il soutient. Mais à quoi je m'attendais ? À ce que Yan laisse passer une telle faiblesse ?

On tire la chasse d'eau dans les toilettes et quelqu'un tousse. La porte de la salle de bain s'ouvre et Ilya sort.

*Putain de merde.*

Son œil est enflé et il a une coupure à la lèvre. Même son nez est de travers.

Je fais quelques pas hésitants dans sa direction, les mains tendues vers son visage.

— Mon Dieu. Laisse-moi voir.

— Ne le touche pas.

Le ton de Yan est péremptoire et je laisse retomber ma main.

— Il faut de la glace.

Je change de direction pour la cuisine, mais l'hostilité dans la voix de Yan m'arrête à nouveau.

— Laisse tomber, Mina.

Je recule avec un regard plein de regret pour Ilya.

— Je suis désolée.

Sans m'accorder la moindre attention, Ilya s'assoit sur le canapé et allume la télévision.

Anton sourit en passant près de moi.

Je reste là, gauche et impuissante.

Yan prend une gorgée sans me quitter des yeux un seul instant. Il incline la tête en direction de la chambre.

— Va travailler sur le déguisement de Petrova.

Avec un dernier coup d'œil vers Ilya, je m'éclipse dans la chambre et m'assieds sur le lit, l'esprit sens dessus dessous.

À part Hanna et Gergo, je ne ressens presque rien pour personne. J'ai du mal à m'attacher depuis la mort de mes parents. Il a fallu beaucoup de temps à Gergo pour se rapprocher de moi, et je ne pense pas que cela se serait produit s'il ne m'avait pas sauvée du viol collectif de mes propres co-équipiers. Or maintenant, les sentiments me viennent, et c'est horrible.

Je me sens mal pour ce que Yan a infligé à Ilya à cause de moi.

Les émotions si fortes que j'éprouve envers les jumeaux me sidèrent. Je suis capable de faire taire ma partie humaine quand je travaille. Lorsque j'appuie sur la détente, je ne ressens aucun remords. Je me dis que c'est parce que la plupart de mes cibles sont des saletés de criminels, comme les voyous qui ont assassiné mes parents, mais au fond, je sais que c'est parce qu'une partie de mon âme est morte dans la neige avec eux. Depuis ce jour, j'ai vécu à moitié gelée, seulement partiellement vivante.

Jusqu'à l'arrivée d'Ilya, ce gros ours en peluche.

Et jusqu'à Yan.

Fermant vivement les paupières, je m'impose de cesser cette psychanalyse. À quoi ça sert ? Ce qui compte, c'est le travail, la dernière mission que j'accomplirai. Je pense à



Hanna en sortant la valise du placard et en m'approchant du miroir de la salle de bain pour commencer ma transformation. Le temps que j'obtienne un résultat satisfaisant, mon estomac gronde de faim.

Les jumeaux sont assis sur le canapé, Anton entre eux, quand je sors de la chambre. Ils ont dû discuter, car la télévision est éteinte. Anton siffle en me voyant, admiratif du résultat. Ilya ne me regarde toujours pas et l'expression de Yan est fermée, presque détachée.

— Ce sera mieux quand j'aurai la bonne tenue, précisé-je.

Il se lève et se dirige vers l'ordinateur portable posé sur la table.

— Viens ici.

Je le rejoins tandis qu'il allume l'écran et active la caméra pour tester l'arrière-plan. Il le fait pivoter afin que seul le mur apparaisse et rien d'autre.

Il tire une chaise et me fait asseoir.

— Tu sais quoi dire.

— Je dois l'écouter et la regarder plusieurs fois.

J'apprends vite. Je peux imiter les accents et les inflexions de voix comme un perroquet.

Il ouvre un fichier vidéo de Natasha Petrova – des interviews et des passages publiés sur les réseaux sociaux qu'il a dû collecter – et appuie sur le bouton de lecture. Je prête attention à ses manières, à sa façon de toucher ses cheveux, de dire « mon chou » à tout bout de champ quand elle s'adresse à un interlocuteur, et surtout de cacher sa langue maternelle en roulant moins les *r* lorsqu'elle parle en anglais.

Dans quelle langue s'adresserait-elle à Casmir Dimitrov ? Lui parlerait-elle en hongrois ou en anglais ?

Non, elle emploierait sa propre langue en signe de respect. Elle choisirait l'albanais.

— Tu es prête ? demande Yan à la fin des vidéos. Nous allons faire un essai.

Il prend un foulard Hermès sur la table et le drape sur mes épaules dans un geste presque tendre. Il arrange la soie juste avant d'activer un appel en visio dirigé vers son propre téléphone.

Je m'abîme dans le rôle, jusqu'à l'attitude enjôleuse de la marchande d'art qui bat des cils et met sa poitrine en avant. Je deviens Natasha Petrova, corps et âme.

Quand j'ai fini, je regarde Yan pour connaître sa réaction. Son visage est impassible, mais son regard intense me dérange.

— Putain, lâche Anton. Elle a assuré. Elle n'en fera qu'une bouchée.

Même Ilya lève les yeux vers moi.

— Je pense qu'elle est prête, déclare Anton.

— Moi, je ne le pense pas, répond Yan en se penchant sur le coin de la table. Je le *sais*.

— C'est trop tôt, fait Ilya d'une voix nasillarde.

— Nous avons trois semaines, explique son frère. Dimitrov est un homme occupé. Petrova ne lui laisserait pas moins de temps pour organiser une réunion et ajuster son emploi du temps si nécessaire.

— Tu peux recommencer ? me demande Anton. Exactement comme ça ?

— Oui.

Je n'en doute pas.

Anton frotte ses paumes sur ses cuisses.

— Moi je dis, en avant !

Yan ouvre une liste de contacts et clique sur le nom de Dimitrov.

— Tu passeras par un concierge, une secrétaire ou un gardien. Si tu leur expliques ce dont il s'agit, Dimitrov acceptera l'appel.

La communication est établie. Je prends une profonde inspiration et le spectacle commence.

Comme prévu, dès que je mentionne le *Salvator Mundi*, Dimitrov accepte mon appel. Il est assis derrière un bureau – dans son bureau, je présume. Même avec sa nouvelle barbe, il est aussi beau que sur les photos des médias. Il porte une chemise blanche et un gilet noir et il a l’air en forme pour ses cinquante-six ans. Une femme, peut-être sa secrétaire, pose un verre d’eau sur le bureau. Il agite une main pour la renvoyer. Un déclic retentit alors que la porte se ferme et il reporte toute son attention sur moi.

Il est charmant, me complimente – ou plutôt Natasha – sur mon physique et mon élégance. Il me dit qu’il aime les femmes bien habillées qui prennent soin d’elles. Nous parlons de la météo et de la pénurie actuelle de caviar russe. Je lui dis que je sais que c’est un homme occupé et que je vais en venir directement au fait. Quand je mentionne la peinture, le changement d’atmosphère est palpable.

— Êtes-vous sûre que votre ligne est sécurisée ? demande-t-il en se penchant plus près de l’écran.

— Bien sûr.

Je suis tout sucre, tout miel.

— Vous pouvez la faire tester.

— Combien ?

Yan me montre un numéro avec ses doigts.

— Deux cents millions.

— En dollars, je suppose.

— Vous supposez bien, mon chou.

— Mademoiselle Petrova, vos talents m’éblouissent. Non seulement vous êtes belle et intelligente, mais aussi ingénieuse.

— Merci, dis-je modestement.

— Vous pourriez peut-être me faire profiter de tous vos talents quand nous nous rencontrerons en personne.

Je pars d'un petit rire coquet.

— Désolée, mon chou, mais il faudra plus que ça.

— Des fleurs, du champagne, un dîner hors de prix et des bijoux de luxe ?

— Proposez-moi une bague en diamant et je peux y réfléchir.

Yan me décoche un regard noir.

— Vous me faites regretter d'être marié, répond Dimitrov avec un clin d'œil. J'aime les femmes qui savent ce qu'elles valent. Je pourrais vous faire un autre type de proposition.

— Dans ce cas, je sens que nous aurons beaucoup de choses à nous dire lors de cette rencontre.

— Je suis impatient.

Je lui annonce que je serai à Prague dans trois semaines et je suggère la suite Klimt à l'*Hôtel Paris*, affirmant que le gérant est un ami personnel qui respectera notre besoin d'intimité. Nous convenons d'un rendez-vous juste avant le déjeuner. Je sous-entends que notre entrevue pourrait se terminer par un dîner. Ça lui plaît que je suggère une tout autre utilisation de la suite d'hôtel.

— Comment puis-je vous contacter si nécessaire ? s'enquiert-il.

Yan fait un geste, le petit doigt sur ses lèvres et un pouce à l'oreille.

— Je vais vous envoyer un SMS avec un numéro sécurisé.

Nous exposons nos exigences mutuelles. Pas d'armes, et seulement lui, son expert et moi. À son tour, il me fait part de ses demandes, à savoir une fouille de la chambre avant d'entrer. Il me recommande quelques restaurants pour mon séjour à Prague et m'invite dans l'un de ses casinos. Bien sûr, c'est lui qui régale. Je lui souhaite bonne chance dans ses affaires et nous nous saluons comme de vieux amis.

Mon sourire sensuel perdure jusqu'à ce qu'il mette un terme à la communication, sans doute pour s'empressement de

lancer une enquête sur Petrova et le tableau disparu afin de tout savoir.

— Beau travail, dit Anton. Il a mordu à l’hameçon.

Yan se redresse. Son regard est sombre et sa bouche forme une ligne pincée. Déboutonnant sa chemise, il annonce en se dirigeant vers la chambre :

— Je vais prendre une douche.

Anton tapote le genou d’Ilya.

— Je pense que je vais aller courir. Ça fait deux jours que je suis assis dans une voiture.

Il se lève et disparaît dans leur chambre. Ilya attrape la télécommande et allume la télévision. J’attends un moment avant de me glisser dans la chambre de Yan pour enlever la perruque et le foulard. Les faux cils devront rester jusqu’à ce que Yan ait fini sa douche et que je puisse utiliser le dissolvant à base d’huile que j’ai rangé dans l’armoire. J’ai également appliqué du gel en silicone sous une épaisse couche de fond de teint pour rehausser mes pommettes, ainsi qu’une crème au venin d’abeille afin de me gonfler les lèvres. Elles piquent un peu, la peau anormalement tendue, mais l’effet disparaîtra bientôt.

En passant par le réfrigérateur, je sors les ingrédients d’un poulet *paprikash* et je commence à préparer le dîner. Pour une fois, j’ai faim.

Le silence est gênant. Quand Anton s’en va, j’ose m’approcher d’Ilya, m’arrêtant près du canapé.

— Ilya, je te dois des excuses.

Il m’ignore.

— Je ne voulais pas te trahir, mais je n’avais pas d’autre moyen. Il fallait que j’aie vu ma grand-mère.

Il garde les yeux rivés sur la télévision, faisant mine de se passionner pour les informations.

— Épargne-moi tes excuses. Je m’en fiche.

Je m’interpose entre lui et la télé.

— Je n'ai pas menti en te disant que j'allais revenir. Je le jure. J'attendais le train quand Yan m'a trouvée.

Il tend le cou pour regarder l'écran derrière moi.

— Si tu le dis.

— Laisse-moi jeter un œil à ton nez. Tu as essayé de le redresser ?

Un silence.

— Ilya, s'il te plaît.

Il éteint la télévision, se lève et disparaît dans la chambre, refermant la porte derrière lui.

J'espère seulement qu'il finira par changer d'avis à mon sujet. Avec un soupir, je me concentre à nouveau sur le dîner. C'est bizarre, ces brusques changements d'énergie et d'appétit. C'était pareil avant, la première fois que j'ai été diagnostiquée. La chimio a duré douze mois. J'ai perdu tous les poils de mon corps, y compris mes sourcils et mes cils. Mes cheveux avaient à peine commencé à repousser la nuit où j'ai entendu Yan et Ilya dans le bar. Quand ils m'ont interceptée dans la ruelle, j'étais encore tellement faible. La nausée et les vomissements m'avaient complètement épuisée. Certains jours, je n'avais pas assez d'énergie pour quitter le lit.

Profitant de mon regain de force, je nettoie la cuisine et mets la table. Le dîner est presque prêt lorsque Yan sort de la chambre, fraîchement douché et vêtu d'un pantalon et d'une chemise impeccable.

Il a l'air soigné. Chic, comme toujours. Je ne l'ai jamais vu en tenue décontractée.

— Tu t'habilles toujours comme ça ?

Il se dirige vers moi et me plaque contre le plan de travail, prise au piège de ses bras.

— Pourquoi ? Ça te pose un problème ?

Il sent si bon. Je ne me lasse pas de ce parfum au bois de santal avec une nuance de poivre épicé.

— Tu n’as jamais envie de te détendre, de traîner simplement en pantalon de jogging et en t-shirt ?

— Non.

— Je vois.

Il fait glisser un pouce sur ma bouche, étalant certainement mon rouge à lèvres.

— Va te laver le visage.

Il semble presque en colère.

— Qu’est-ce qui ne va pas ?

— Je ne t’aime pas quand tu es quelqu’un d’autre.

Je ne sais pas quoi répondre à cela. Je le contourne et me précipite vers la chambre.

— Mina.

Je me retourne au niveau de la porte. Son regard glacial me transperce.

— Tu me le dirais si tu allais à Budapest pour une raison différente, n’est-ce pas ?

Tout l’air quitte mes poumons et ma poitrine se dégonfle.

— Tu sais pourquoi j’y suis allée.

Il me faut beaucoup d’efforts pour garder un masque de poker avec lui. Avec d’autres personnes, c’est une seconde nature, mais Yan est capable de lire en moi par un seul regard.

Il me détaille sans rien rater.

— Je vérifie, c’est tout.

— Autre chose ?

— Non. Va-t’en.

Éperdue de soulagement, je ferme la porte sur son regard intrusif et je prends plusieurs inspirations profondes. Il ne sait rien. Ce ne sont que des soupçons. Il ne peut pas savoir.

Pourtant, j’en ai l’appétit coupé. Soudainement épuisée, je me débarrasse du déguisement, nettoie tout et range le matériel dans la malle. Après m’être lavé le visage, je

retourne dans le salon où Yan et Ilya, maussades, sont assis de part et d'autre de la table.

Yan tire la chaise à côté de lui.

— Assieds-toi.

Je m'exécute sans rechigner. Yan se lève et apporte les casseroles à table. Sans prêter attention à Ilya, il me sert avant de remplir sa propre assiette. Lorsque Yan commence à manger, Ilya s'empare de la louche avec un grognement. Après un regard accusateur vers son frère, il se verse une portion de riz et de poulet.

Notre repas se déroule dans un silence tendu. Je joue avec la nourriture du bout de ma fourchette, parvenant seulement à avaler quelques bouchées.

— Pas faim ? demande Yan en regardant mon assiette quasiment intacte.

Je change de position sur mon siège.

— Non.

— Elle a dû perdre l'appétit en te voyant, souffle Ilya.

Yan darde un regard d'acier sur son frère.

— Je t'ai demandé ton avis, à toi ?

Penché en arrière contre son dossier, Ilya étend les jambes.

— Je te le donne quand même.

— Si j'étais toi, dit Yan entre ses dents, je la bouclerais.

— Si tu te lasses de son visage d'ange, tu sais où me trouver, me lance-t-il alors.

La vaisselle s'entrechoque lorsque Yan frappe du poing sur la table.

— Je te préviens.

— S'il te plaît, Ilya, dis-je en me penchant pour poser la main sur son bras. Laisse tomber.

— Toi ! s'exclame Yan sur un ton intransigeant. N'en rajoute pas.

Ilya sourit.



— Touché.

Puis il se tourne vers moi.

— La vérité, c'est que j'ai une plus grosse queue.

Un verre d'eau se fracasse au sol lorsque Yan se met debout.

Ilya s'est levé d'un bond, lui aussi. Il fait le tour de la table, se dressant en travers de son chemin.

— J'ai accepté tes coups parce que je les méritais. Cette fois, je ne te laisserai pas gagner.

— Yan ! Ilya !

Je repousse ma chaise, trébuchant presque dans ma précipitation pour me lever.

— Arrêtez tout de suite.

Yan attrape Ilya par le col, dans son poing.

— Vas-y, crétin. Montre-moi ce dont tu es capable.

Me faufile entre les deux hommes, je frappe leurs torsos pour les séparer.

— Arrêtez ! Concentrez-vous. On a du travail à faire, bordel !

À ces mots, ils s'interrompent et Yan lâche son frère, le repoussant d'une bourrade.

Je suis responsable de cette brouille et je me sens mal, surtout après ce qu'Ilya m'a confié.

— Je suis désolée, Ilya. Vraiment.

Pourtant, cette dispute ne me concerne pas. Pas vraiment. Il s'agit du rejet de Yan envers son frère, quand il l'a puni pour avoir été gentil avec moi, pour m'avoir fait confiance. Ilya réagit de la mauvaise façon à sa frustration et à ses sentiments blessés par son frère, de la seule façon qu'il connaisse, avec les poings.

— Arrête de t'excuser, dit Yan.

— Ça n'a pas d'importance, répond Ilya d'un ton amer. Ce qui est fait est fait.

Il se détourne de moi, me rejetant à sa manière, et se dirige vers sa chambre. La porte claque derrière lui.

Les mains tremblantes, je ramasse le verre et éponge l'eau avec les torchons de vaisselle. Yan va chercher des serviettes en papier dans la cuisine et termine de sécher le sol. Nous essayons de récupérer ce qu'il reste du repas quand Anton revient.

Il nous regarde, les mains sur les hanches.

— Que s'est-il passé ?

Yan se contente de jeter un œil vers la porte fermée de la chambre.

Le regard d'Anton est accusateur lorsqu'il se pose sur moi.

— Va prendre une douche, m'ordonne Yan.

— La vaiss...

— Mina.

L'intonation avec laquelle il a prononcé mon prénom me fait froid dans le dos.

— Ne me pousse pas à bout.

Laissant tomber les couverts sales que je ramassais, je vais m'enfermer à mon tour dans la chambre, hérissée. J'en ai assez. Pour qui se prend-il, à me traiter de la sorte ?

Je suis peut-être sa prisonnière, mais je ne suis la marionnette de personne.

---

JE SUIS PRÊTE À L'AFFRONTER QUAND IL ENTRE DANS LA CHAMBRE. JE suis debout à côté du lit, les bras croisés et tous les muscles de mon corps tendus. Il ferme la porte dans un léger déclic.

Impossible de me contenir plus longtemps.

— Ça va fonctionner comme ça maintenant ?

Je m'approche de lui et enfonce un doigt sur son torse.

— Tu ordonnes, et moi j'exécute ?

Il semble amusé, son humeur aigre presque disparue.

— Oui, figure-toi.

— Oh, que non.

Il arque un sourcil.

— Pardon ?

— Tu dois avoir du mal à comprendre ce mot. Ne t'inquiète pas. Ça ne m'étonne pas.

Ma voix est mielleuse, empreinte d'une compassion factice.

— Les femmes doivent rarement te dire non.

Les commissures de ses lèvres se soulèvent.

— En effet.

— Si tu comptes me garder prisonnière, nous devons établir des règles.

Je pose mon doigt sur son torse pour souligner ce dernier mot.

Il me l'attrape et l'éloigne.

— Des règles, hein ?

— Tu m'écoutes ?

— Tu es mignonne quand tu essaies d'être autoritaire.

— Je suis sérieuse, Yan. Si nous voulons survivre sous un même toit sans nous entre-tuer, nous devons tous les deux faire des compromis.

Saisissant ma main, il me fait reculer.

— C'est une relation que tu me proposes ? Parce que ça y ressemble.

— Je veux seulement qu'on s'entende bien.

Mon dos heurte le mur.

— À moins que tu préfères qu'on se batte en permanence ?

Il me retient entre ses bras.

— Je suis curieux. En quoi consisteraient ces compromis ?

— Toi et Ilya, j'en ai marre de vos disputes.

— Tu n'as pas ton mot à dire, tu as oublié ?

— Je suis une adulte. Tu ne peux pas me dire quoi faire.  
Il baisse la tête vers la mienne.

— C'est vrai ?

— Tu as peut-être pris le contrôle de ma vie, mais tu dois me donner une petite mesure de liberté pour les décisions du quotidien.

Sa voix est basse, sirupeuse.

— Quoi, par exemple ?

— Quand prendre une douche.

— Tout ça pour une douche ? fait-il avec incrédulité.

— Tout ça pour...

Pour tirer le meilleur parti du temps qu'il me reste. Mais je ne le dis pas. Je ne peux pas. Au lieu de quoi, je le regarde dans un silence provocateur.

— Tu m'as demandé si je t'écoutais.

Il roule ses hanches en avant, appuyant son érection contre mon ventre.

— Et maintenant que c'est le cas, tu ne sais pas ce que tu veux dire ?

Je m'aplatis contre le mur, mais l'étincelle est déjà là, mes sens s'éveillant à la magie noire de son contact électrique.

— Ne me traite pas comme un animal, comme si je n'avais pas mon mot à dire à propos de mon propre corps. Je suis une femme adulte. Je pense que je sais quand j'ai besoin de prendre une douche ou de manger. Quand tu me donnes des ordres comme ça, c'est humiliant.

— Un animal. Humiliant.

Il me caresse le cou.

— Tu crois être en mesure de négocier ?

Son souffle est chaud sur mon oreille.

— Tu penses pouvoir me dire non ?

— Oui.

Ma voix est résolue malgré les frissons agréables qui ondulent le long de mon bras.

— Donne-moi ce que je veux et je te donnerai ce que toi, tu veux.

Il enfonce la main sous l'élastique de mon pantalon de survêtement et de ma culotte, posant ses doigts sur mon sexe.

— Qu'est-ce que je veux, d'après toi ? demande-t-il.

Je retiens mon souffle lorsqu'il écarte mes replis avec un doigt. J'essaie de ne pas lui montrer ce qu'il me fait, mais c'est difficile de conserver une voix posée.

— Tu veux avancer, vivre en paix.

Il me regarde dans les yeux tout en repliant son doigt avant de l'enfoncer en moi. Je lui attrape le poignet pour repousser sa main, mais il est plus fort. Il ne me laisse pas faire. Au contraire, il insère son doigt tout entier. Mon corps se resserre autour de lui, mon excitation s'enflamme. Je respire trop vite. C'est trop à la fois.

— Non, princesse. Tu as tort, dit-il en étudiant mon visage tout en commençant à bouger son doigt. Je veux tout.

La franchise de cet aveu fait flageoler mes genoux. À quoi je pensais ? J'aurais dû savoir qu'il ne pourrait jamais y avoir de concessions mutuelles avec Yan.

Le plaisir monte alors qu'il presse son pouce contre mon clitoris, dans un massage circulaire. Les sensations déferlent, rapides et puissantes. Au lieu d'essayer de le repousser, je m'accroche à lui.

— Tu vas vraiment me dire non, Minochka ? demande-t-il doucement, ses yeux vert émeraude déjà étincelants de victoire.

Nous savons tous les deux que c'est une fatalité. Je suis toute proche.

De ses lèvres, il frôle les miennes. Le baiser est doux comme une plume et d'une délicatesse trompeuse.

— Réponds-moi.

C'est ce que je veux, j'en ai envie. Pourtant, moi aussi, je veux tout. Et peut-être que, dans une vie différente, j'aurais pu l'avoir. Si je n'avais pas accepté la mission d'Henderson lorsque Gergo m'a recommandée. Si mon corps n'était pas aussi abîmé. Mais c'est comme ça, maintenant, et on ne peut rien y faire.

— Dis-moi, insiste-t-il en approfondissant le baiser.

— Oui, soufflé-je dans sa bouche.

Le mot est un soupir. C'est une reddition. Avec du recul, la vie est trop courte.

— Oui.

Alors, il me soulève et m'emporte au lit. Il me couche lentement et m'embrasse jusqu'à ce que je me sente étourdie, puis il me déshabille avec une douceur infinie, caressant chaque partie de mon corps. Son regard est respectueux lorsqu'il suit le chemin de ses mains sur mes seins et jusqu'à mon ventre, ses doigts effleurant l'anneau à mon nombril. J'ai envie de le sentir contre moi. J'ai besoin de la chaleur de sa peau. J'ai remonté sa chemise sans me soucier de ses boutons. Il lève les bras pour m'aider, s'emmêle dans les manches et termine la tâche lui-même. Ses chaussures, ses chaussettes et son pantalon suivent de près.

Quand il s'étend sur mon corps nu, il est tendre. Il prend mon visage en coupe et pose un baiser sur mes lèvres tout en me pénétrant. Avec des gestes attentionnés, il imprime un rythme doux et lascif. Il me fait jouir, et même après, il m'embrasse toujours. Comme l'a dit Ilya, il me donne ce qu'il ne peut pas exprimer en dehors du lit.

Il me donne du compromis et de l'affection.



Mina dort profondément dans mes bras, sa petite silhouette adaptée à la courbe de mon corps comme si elle était faite pour moi. Pourtant, même après les tendres ébats que nous venons de partager, je ne peux m'empêcher de me sentir agité. L'image de l'homme que Mina a embrassé me brûle le cerveau. Ils ont dû se rendre ensemble à la gare avant de se séparer. S'il nous a regardés, ce n'était pas parce qu'il était intrigué par le couple que nous formions et notre étreinte en public. Il m'a regardé, moi. Il me jugeait comme un rival. Le mauvais pressentiment que j'éprouvais à son sujet était juste.

Sont-ils amants ? Est-ce pour cela que Mina s'est rendue à la clinique ? Pour voir son petit ami ?

L'idée d'un petit ami que j'aurais pu ignorer me fait l'effet d'un crochet de boucher enfoncé dans la poitrine. Les imaginer tous les deux me rend fou depuis que je les ai vus en vidéo. Même pendant que je faisais l'amour à Mina, je ne pouvais le chasser de mon esprit. J'y ai pensé. J'en ai été obsédé.

Il n'y a qu'une chose à faire.

Le retrouver.

Lui régler son compte.



Mina est à moi. Je me fiche de leur histoire. C'est le présent. C'est comme ça maintenant. C'est ainsi que ce sera pour toujours. Si ma petite femme autoritaire m'a menti à propos de leur rendez-vous, c'est pour le protéger.

Trop tard. Il a scellé son sort au moment où il a touché ce qui m'appartient.

Malgré ma colère, je souris en songeant à tout à l'heure. J'aime qu'elle me remette à ma place. Elle a raison de s'imposer. J'en ai besoin. Bien sûr, je ne compte pas le lui dire. Je vais en profiter tranquillement, tout comme j'apprécie son corps ainsi détendu, dans un état inconscient. Elle est beaucoup plus docile comme ça. Avec cette femme dans mes bras, je peux oublier les circonstances qui l'ont amenée jusqu'à moi.

Je peux oublier que je la retiens de force, un pistolet symbolique sur sa tempe.

Prenant soin de ne pas la réveiller, je me lève et m'assure qu'elle est bien couverte. Je ferme la porte de la chambre et entre dans le salon obscur. L'appartement est calme. Il est un peu plus de trois heures du matin. Je n'allume pas. Dans la cuisine, j'utilise la lumière du congélateur pour me servir de la vodka dans un verre réfrigéré et je m'assieds à la table, démarrant mon ordinateur portable. Je l'ai regardée vingt fois, mais je passe à nouveau la vidéo de sécurité de la clinique.

L'image en noir et blanc prend vie, avec une résolution étonnamment nette. La clinique doit utiliser un équipement de haute qualité.

Mina entre dans le bâtiment. On passe à la caméra du couloir, qu'elle emprunte avant de gravir un escalier. Elle entre dans une chambre. J'ai la confirmation qu'il s'agit de celle de sa grand-mère. Au bout d'un moment, elle se rend dans un bureau en bas. Il n'y a pas de caméras à l'intérieur des pièces. La vidéo reprend au moment où elle sort. Les

jardins ne sont pas surveillés non plus. Elle disparaît dans un angle mort et reste hors de vue pendant dix minutes.

C'est à la séquence suivante que mon cœur s'emballa et que des griffes furibondes se déchaînent dans ma cage thoracique. Un homme est avec elle lorsqu'elle retourne à l'entrée. Il dit quelque chose qui la fait sourire. Ce sourire m'emplit de tristesse. C'est ce qui me fait le plus mal. Elle ne voulait pas lui dire au revoir. Elle a des sentiments pour lui, des sentiments qu'elle n'éprouve pas pour moi. Il la serre dans ses bras, ce fils de pute, puis elle retourne à l'intérieur pendant qu'il monte dans un véhicule sur le parking.

Je fige l'image et je fais un gros plan sur la plaque d'immatriculation, ce que je mourais d'envie de faire après avoir puni mon idiot de frère et rappelé à Mina à qui elle appartient.

Je ne regarde plus le reste. Le reste n'a pas d'importance. Mina est sortie seule, mais elle a dû retrouver son ami dans la rue pour se rendre à la gare avec lui. Je me suis également procuré les vidéos de la gare. On le voit entrer dans la cafétéria quelques minutes après Mina et s'asseoir derrière elle. Peut-être prévoyaient-ils de prendre le même train pour gagner plus de temps ensemble. J'ai peut-être gâché leurs projets en surgissant. Quoi qu'il en soit, leurs plans – passés et futurs – n'auront bientôt plus aucune importance.

Le compagnon de Mina s'est enregistré à l'accueil de la clinique sous le nom d'Izsak Varga quinze minutes avant qu'elle n'arrive. La recherche d'Izsak Varga s'est avérée infructueuse, car Monsieur Varga n'existe pas.

Après s'être enregistré à l'accueil, il s'est dirigé directement vers les jardins, ce qui me laisse entendre qu'ils s'étaient mis d'accord sur le lieu et l'heure de leur rencontre. Par un moyen que j'ignore, Mina a dû communiquer avec lui. Peut-être avec un téléphone à carte. Elle aurait facilement pu en acheter un et le jeter après avoir fini. Le suivi de l'appel

est presque impossible. Je ne retrouverai jamais son numéro. Le meilleur indice, c'est la plaque d'immatriculation.

Ignorant l'heure tardive, j'envoie un message à nos hackers, leur demandant d'effectuer une recherche sur la plaque du véhicule. Ils ne dorment jamais, de toute façon. Deux minutes plus tard, une réponse arrive. Comme je m'y attendais, la voiture était en location. Varga l'a louée sous le même faux nom.

Je suis dans une impasse. À court d'idées, j'ouvre le dossier personnel de Mina. Quelque part dans la masse vague d'informations qui composent son passé, il doit bien y avoir un indice sur la véritable identité de Varga. Minutieusement, je vais éplucher son historique jusqu'à le retrouver.

Une heure plus tard, je ne suis toujours pas plus avancé. Je demande à nos hackers de creuser les antécédents de Mina, en particulier les années où elle a été dans les forces spéciales et ensuite – à partir du moment où Mina a eu l'âge d'éprouver un quelconque intérêt sexuel pour un homme.

En me frottant les tempes, je réprime les prémices d'un mal de tête. Je ne pourrai pas me rendormir. Je vais chercher ma tenue de jogging dans la chambre, puis je m'habille dans le salon et je descends dans la rue. Je cours jusqu'à ce que la sueur ruisselle sur mon corps et que les endorphines de l'exercice physique chassent la migraine. Mes muscles sont à bout quand je reviens enfin, mais ça fait du bien. J'avais besoin de cet épuisement physique pour apaiser ma frustration.

Mina se réveille lorsque j'entre dans la chambre au lever du soleil.

Assise, elle se frotte les yeux.

— Yan ?

Avec le bas de mon t-shirt, j'essuie la sueur sur mon visage.

— Je suis là.

— Où étais-tu ?

— Je suis allé courir.

Le drap glisse sur sa taille, exposant ses seins. Ils sont clairs et ronds, trop pleins pour un corps si léger.

Je devrais prendre une douche. Mes pieds devraient me porter jusqu'à la salle de bain, et non au bord du lit.

Les dernières traces de sommeil disparaissent sur le visage de Mina alors qu'elle me regarde d'un œil méfiant.

Je tends la main vers elle et je prends l'un de ses seins parfaits dans ma paume. La pointe couleur chair ressemble à du sucre candi, une nuance claire magnifique. Je pince son mamelon entre l'index et le pouce jusqu'à ce qu'il durcisse, que son aréole rose se contracte. Je tire doucement et il se dresse, telle une cerise dans laquelle j'ai envie de mordre. Mina me regarde, les lèvres entrouvertes et les joues couleur de pêche. Je l'aime comme ça, le teint coloré, prête pour moi.

Incapable de résister, je porte ma bouche à son sein. Comme elle n'émet pas d'objection, je palpe le galbe entre mes doigts et goûte cette petite cerise. Elle halète lorsque je la lèche. Ça aussi, ça me plaît. J'aime entendre ce que je lui fais. Je suce avec plus d'ardeur, faisant tournoyer ma langue.

Passant les doigts dans mes cheveux, elle gémit.

— Yan.

Oui. C'est exactement ce que je veux entendre. Je veux mon prénom sur ses lèvres quand elle jouira.

Je relâche son sein, déplaçant mes lèvres sur son ventre plat tout en baissant le drap. Pinçant le bijou de son nombril entre mes dents, je tire doucement.

— Yan, fait-elle en me serrant les épaules. Je ne me suis pas brossé les dents.

— Ne t'inquiète pas. Ce n'est pas ta bouche que je vais embrasser.

Lui saisissant les cuisses, je l'attire jusqu'au bord du lit.

Elle lâche un cri avant de plaquer une main sur sa bouche.

Je m'agenouille entre ses jambes.

— Ils ne peuvent pas t'entendre.

La chambre est pratiquement insonorisée.

— De toute façon, je m'en fiche, ajouté-je.

Après lui avoir écarté les cuisses, je m'approche de mon précieux trésor. Je ne lui demande pas si elle en a envie. À ce stade, ce serait une question rhétorique. Elle gémit alors que j'alterne entre suçotements et pincements. La moiteur de son excitation recouvre mon menton, exprimant tout ce que j'ai besoin de savoir. Je plonge ma langue dans son sexe chaud et je manque jouir dans mon pantalon lorsque ses muscles internes se contractent autour de la pointe.

Je dois lui donner un orgasme, et vite.

Léchant son clitoris, j'enfonce un doigt en elle. Elle se cambre. Cette réaction soulève ses hanches, m'offrant un meilleur accès. Les sons qui montent de sa gorge sont follement sexy, attisant le feu qui brûle à l'intérieur de moi, transformant mon désir en fournaise insupportable. Soudain, je perds le contrôle. Je la dévore comme un forcené. Le rythme de ma main n'a rien de tendre. Froissant le drap dans ses poings, elle jouit. Je n'attends pas que le contrecoup de son plaisir retombe. Je suis trop enflammé. Je la retourne et la hisse à quatre pattes.

— Ne bouge pas, grogné-je en regardant son sexe se contracter dans le vide, tandis que je m'empresse de me déshabiller.

Elle est magnifique comme ça, grande ouverte et offerte à ma vue. Je positionne ma queue entre ses cuisses et je la saisis par les hanches. Docilement, elle pousse ses fesses en arrière. Mon gland l'étire tandis que je me glisse lentement en elle. Comme toujours, elle a du mal à s'adapter à mon volume, mais dès que je suis entré, ses muscles s'ajustent. Sa chair devient plus douce, m'invitant à m'enfoncer plus profondément. C'est ce que je fais, petit à petit, pénétrant

lentement dans son corps, sans m'arrêter jusqu'à être entièrement à l'intérieur.

Bon sang, elle est serrée. Chaude. Parfaite pour moi.

Je commence à bouger en m'efforçant de me détendre, mais mon désir est sombre, alimenté par la jalousie et un besoin amer de prouver ma possession. J'ai beau redoubler de vigueur, j'ai l'impression que ce n'est pas suffisant. Je la baise violemment, trop durement, mais c'est plus fort que moi. Ses bras cèdent. Elle soutient son poids sur les coudes tandis que son corps oscille en rythme avec mes coups de reins. Elle encaisse ma brutalité, sa joue appuyée sur le matelas et sa lèvre coincée entre ses dents. Ses sourcils sont froncés, ses gémissements forts.

Pour elle, j'essaie d'en finir rapidement. Je vais plus vite. Ses genoux fléchissant à leur tour, elle s'effondre sur le ventre. Je grimpe sur le lit et, au-dessus de son corps, je la poursuis de mes assauts sans interrompre le rythme. Ses jambes fermées ajoutent plus de friction, m'empêchant de m'enfoncer jusqu'aux bourses. Un bras autour de sa taille, je soulève le bas de son corps et j'écarte ses genoux avec une cuisse. Je ne sais pas ce qui m'arrive. La seule chose que je vois, c'est son orifice de derrière, joli bouton de rose qui m'attise. J'ignore si elle a déjà fait cela auparavant, mais on dirait qu'un démon s'est emparé de mon corps.

— Ne bouge pas, dis-je en serrant les dents, essayant de peser sur elle de tout mon poids pour m'assurer qu'elle restera à genoux avant de me laisser aller.

Saisissant ses deux fesses, je les écarte. Je n'ai pas le temps de lui offrir une meilleure lubrification que ma salive. Crachant généreusement, je sors ma verge de son sexe pour enfoncer mon gland dans l'orifice dont je veux prendre possession.

— Yan.

Ses bras s'agitent, essayant de saisir mon poignet, mais son mouvement s'arrête lorsque je plonge. L'anneau de muscles compact cède en silence et tout son corps s'effondre sous la pression impitoyable. Elle lâche un cri apeuré.

Je me fige.

Bon sang, que suis-je en train de faire ? Elle est tellement serrée que ses fesses doivent être vierges.

— Ça va, dis-je d'une voix éraillée par ce besoin sombre qui brûle en moi.

Ma caresse se fait plus douce lorsque je passe une paume sur sa colonne vertébrale.

— Je ne ferai rien si tu ne veux pas.

Elle se détend légèrement à cette promesse et je m'en veux, une fois de plus.

Ce n'est pas le meilleur moyen de l'initier au sexe anal. Elle a besoin d'avertissement et de beaucoup de préparation. Je commence à me retirer, mais elle attrape mon bras.

— Non, dit-elle tout bas. C'est ce que je veux.

Je serre les dents, résistant péniblement à l'envie de me lancer.

— Il vaudrait mieux attendre.

— J'en ai assez d'attendre. La vie est trop courte.

Ses paroles m'épouvantent. Il y a là quelque chose de mélancolique. J'ai envie de lui demander ce qu'elle veut dire, mais elle se cambre, tendue contre moi, et ma queue s'enfonce un peu plus.

Putain. Cette fille me tue.

— Mina.

Je passe les mains autour de sa taille.

— Ralentis. Je ne veux pas te déchirer.

Elle n'écoute pas. Elle roule des hanches, me rendant presque fou. Je m'efforce de garder le contrôle, sourd au besoin violent qui bouillonne en moi. Je dois me concentrer pour l'étirer tout doucement, avec le moins d'à-coups

possible. Chaque fois que ses muscles internes s'adaptent à l'intrusion, je lui en donne un peu plus, m'enfonçant plus profondément. La pression autour de mon sexe est presque insoutenable. Je serre les dents tout en progressant lentement, luttant contre l'envie de jouir à chaque instant.

Détachant mon regard de l'endroit où nos deux corps sont unis, je contemple le visage de Mina. Ses joues sont rouges et ses yeux flous. Une goutte de transpiration coule le long de sa tempe et jusque sur le drap. Je passe une main sur ses côtes et sur son sein, caressant son mamelon d'une main tout en glissant l'autre entre ses jambes. Ses fesses se dilatent plus vite quand je joue avec son clitoris. Le temps que je m'insère tout entier, nous sommes tous les deux au bord de l'orgasme. Il suffit de quelques coups de reins et de deux caresses sur son affleurement nerveux. Elle crie mon prénom alors que ses muscles se contractent à la fois autour de ma queue et du doigt que j'enfonce impitoyablement à l'intérieur de son sexe. Chaque terminaison nerveuse de son petit corps est à vif.

Son orgasme déclenche le mien. Je jouis plus fort que jamais, la remplissant de jets de sperme chaud qui durent pendant plusieurs secondes. Elle s'effondre à nouveau sous mon corps et je m'allonge avec elle, la recouvrant tout en veillant à garder mon poids sur mes coudes. Enfouissant mon nez dans son cou, je plante de doux baisers sur son épaule et le long de son dos. Je reste en elle tant qu'elle me le permet. Ce n'est que lorsqu'elle gémit que je me retire doucement.

À genoux entre ses jambes écartées, je contemple mon œuvre. C'est à la fois la dévastation et la vénération, un mélange explosif de luxure sombre et de belle passion. C'est peut-être faux, non conventionnel, mais c'est comme ça entre nous. Aussi malsain que ce soit, c'est ce que nous sommes, et quand nous sommes unis, j'en veux toujours



plus. Avec elle, l'éternité ne sera pas suffisante. Et ce n'est pas une nouvelle notion. À chaque œillade volée, chaque caresse consentie, ce sentiment se renforce.

Son corps est tellement fragile. Mes doigts se chevauchent lorsque j'entoure sa taille. Posant une paume entre ses omoplates, je sens sa cage thoracique s'ouvrir sous ses respirations et je m'imprègne de son rythme cardiaque. C'est un rythme frénétique. Même si je me suis efforcé de rester doux, son corps menu a dû souffrir de nos ébats. Je cherche du sang ou des ecchymoses et je suis soulagé en constatant qu'il n'y en a pas.

La faisant rouler sur le dos, je l'embrasse doucement. Je prends son visage en coupe et la caresse comme un homme qui se prosterne aux pieds d'une femme. Je veux lui offrir ça en échange du cadeau qu'elle m'a donné. C'est insuffisant, mais c'est tout ce que j'ai, la seule chose qui compte vraiment. C'est plus que de l'argent et des cadeaux, et ce n'est pas aussi banal que l'amour.

Notre relation n'a rien d'une romance facile. Elle est plus grande que l'amour. Plus sombre que l'amour. Et elle lui appartient. Tout lui appartient.

Après l'avoir embrassée longuement, je recule pour la regarder. Elle est un peu pâle, mais elle sourit.

— Je pensais que tu n'allais pas m'embrasser sur la bouche, dit-elle en étirant ses bras au-dessus de sa tête.

— J'ai menti.

Elle fait la moue.

— Ce n'est pas gentil.

Son espièglerie est charmante, mais je ne mords pas à l'hameçon.

— Comment te sens-tu ?

— Bien.

— Est-ce que je t'ai fait mal ?

— Un peu.

J'aime son honnêteté. Je la préfère de loin à ses mensonges.

— C'est encore douloureux ?

— Ça brûle un peu.

Je me mets debout et la soulève dans mes bras, l'emmenant dans la salle de bain. Nous nous douchons ensemble. C'est tendre. C'est bon. Comme ça, peu à peu, nous retrouvons ce que nous partagions, comme si la parenthèse de Budapest n'avait jamais eu lieu. Une tension me ronge, cependant, assombrissant mon humeur quand je pense à l'homme qu'elle a rencontré, mais je chasse ces pensées. Je ne veux pas gâcher le moment.

Tout en enfilant mes vêtements, je la regarde discrètement s'habiller. Je la contemple jusqu'à me sentir ivre de la nouveauté de son retour, auprès de moi, dans mon espace personnel. C'est là qu'elle va rester, je m'en assurerai. Peu importe qu'elle désire cet homme. Je lui en donnerai plus, et avec le temps, elle l'oubliera.

Je vais lui faire tant de bien qu'elle ne se souviendra même pas de son visage.

---

ANTON ET ILYA SONT DANS LE SALON QUAND NOUS ENTRONS DANS LA cuisine pour le petit-déjeuner. Notre bref échange est tendu, mais je ne m'attarde pas assez longtemps pour que leurs visages boudeurs entament mon humeur. Je leur demande de nettoyer l'appartement – un ordre qui suscite beaucoup de protestations – et j'emmène Mina faire les boutiques pour sa rencontre avec Dimitrov.

Nous nous rendons dans le magasin d'une chaîne haut de gamme fréquentée par Petrova. Pendant que Mina parcourt les robes à la recherche d'une tenue dans le style de la marchande d'art – une tâche pour laquelle je ne lui suis

d'aucune utilité –, je m'assieds sur le canapé dans l'espace d'attente et je consulte les messages sur mon téléphone.

Il y en a un nouveau, de la part de nos hackers.

Tout en gardant un œil sur Mina, je prends connaissance du message. Quand j'arrive au deuxième paragraphe, je me redresse. Mon estomac se contracte, mon sang bouillonne. Je relis la phrase. Encore et encore.

— Yan ?

La voix douce de Mina perce le nuage de fureur qui menace de m'étouffer. Je lève les yeux pour la découvrir devant moi, une robe blanche au bout des doigts et les sourcils froncés.

— Est-ce que tout va bien ? demande-t-elle avec méfiance.

Non, rien ne va. J'ai des envies de meurtre. En fait, c'est exactement ce que je vais faire.

— Tu as dit quelque chose ?

— Je t'ai demandé ce que tu penses de la robe.

Avec difficulté, je reporte mon attention vers le vêtement dans sa main. Il est sans manches et court, certainement dans le genre de Petrova.

— Ça me semble approprié pour l'occasion.

Elle désigne du pouce les cabines d'essayage.

— Je vais l'enfiler.

— C'est ça, et reviens me la montrer.

En levant les yeux au plafond, elle s'éloigne. Je la regarde entrer dans le vestiaire. Décidément, cette femme est délicate et belle, elle est parfaite, mais tout est teinté de rouge autour de moi, rien ne va. J'ai envie de vomir. Je reviens au texte sur mon téléphone, à la raison pour laquelle Mina a quitté les forces spéciales, mais tout ce que je peux voir, c'est son petit corps et les dix soldats qui ont tenté de le violer.

Tout ce que je peux voir, c'est la photo de ma belle Mina,  
cette femme parfaite qu'ils ont brisée.



La porte de la cabine s'ouvre alors que je remonte la fermeture éclair de la robe. *Non, mais je rêve !* Yan a-t-il sérieusement croché la serrure ? Je comprends qu'il ne me fasse pas confiance, mais où veut-il que je m'en aille dans un cagibi sans fenêtre ? Je me trouve dans une cabine d'essayage sans issue. Je ne suis pas Houdini, pour l'amour du ciel.

— Tu n'es pas obligé de venir me surveiller ici.

Je me retourne avec un air renfrogné et me fige.

L'homme qui referme la porte derrière lui et qui tourne le verrou n'est pas Yan. Il est blond aux yeux marron, âgé d'une soixantaine d'années. Je pourrais facilement l'éliminer, voilà pourquoi je ne le fais pas. Je ne me sens pas menacée, mais je reste vigilante.

Je tends le doigt vers la porte.

— Sortez.

Il pose alors un doigt sur ses lèvres et me fait signe de me taire. Je ne reconnais peut-être pas son visage, mais je ne rate pas son sourire ni son comportement inhabituel, son intrépidité flagrante, un trait que beaucoup confondent avec l'arrogance ou la vanité.

Mon cœur se met à galoper si violemment que j'entends le sang pulser dans mes oreilles.

— Gergo ?

Il sourit.

Bon sang, il est doué. Pas étonnant qu'on le surnomme le Caméléon. Ma stupeur se transforme en appréhension. Il est fou ? Yan est assis à proximité. Il pourrait nous surprendre à tout moment.

J'attrape le bras de Gergo et murmure avec urgence :

— Tu dois sortir d'ici.

— Personne ne m'a vu entrer.

— Ce n'est pas prudent.

— Je suis assez grand.

— Je ne suis pas seule, grogné-je.

— Je sais, fait-il en penchant la tête en direction de la porte. Yan Ivanov joue les baby-sitters.

Dans les miroirs qui nous entourent, mes yeux s'agrandissent.

— Comment le sais-tu ? Comment m'as-tu trouvée ?

*Je t'en prie, ne me dis pas que tu m'as suivie.*

— Je t'ai suivie.

Merde.

— Pourquoi ?

— Je m'inquiète pour toi. À Budapest, tu n'étais pas toi-même. Je voulais m'assurer que tout allait bien, alors je l'ai fait.

— Gergo, je suis sérieuse. Tu dois t'en aller. S'il te trouve ici...

— Il avait l'air concentré sur son téléphone. Il ne viendra pas te chercher. Nous avons quelques minutes.

— Et s'il t'avait vu entrer ? Je n'en reviens pas que tu prennes un tel risque.

— J'ai poussé un portant de vêtements devant l'entrée de la cabine.

Sur la pointe des pieds, je regarde par-dessus la porte. En effet, un support chargé de cintres bloque la vue, avec les

vêtements que les clients choisissent de ne pas acheter après les avoir essayés. Je reporte mon attention sur mon ancien coéquipier. Le jugement sur son visage me fait grincer des dents.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— Tu vis chez lui. Il t'emmène faire les boutiques. Que devrais-je penser ?

— Je suis en mission pour lui.

— En mission ? Tu travailles pour les Russes maintenant ?

— En quelque sorte.

— Ils allaient te tuer. Tu as dit que tu t'étais échappée. Qu'est-ce que tu me caches ?

— Rien.

— Tant mieux.

Il sort un pistolet de sa ceinture.

— Dans ce cas, je vais le descendre tout de suite. Il ne verra rien venir.

À la vue de l'arme, mon cœur s'emballe sous mes côtes. L'idée qu'il puisse arriver quelque chose à Yan rend mes paumes moites et mes tempes palpitent sous l'accélération de mon pouls. Je ne prends pas le temps d'analyser ces symptômes. Au contraire, je devrais encourager Gergo à mettre sa menace à exécution. Au lieu de ça, je saisis à nouveau son bras et murmure :

— Non.

Il reste immobile, mais il ne range toujours pas le pistolet.

— Est-ce qu'il te fait chanter ?

Je me frotte le cou, mes doigts effleurant la petite bosse sur ma nuque.

— C'est compliqué. Je ne veux pas t'impliquer.

— Je suis déjà impliqué.

Il baisse la tête pour que nos yeux soient au même niveau.

— Parle-moi, Mink. Je veux t'aider.



— Gergo, s'il te plaît. Je t'en supplie. Va-t'en.

— Je n'irai nulle part tant que tu ne m'auras pas parlé.

Je suis de plus en plus nerveuse. Si Yan décide de venir jeter un œil, l'un d'eux finira certainement par mourir.

— Je ne peux pas. S'il te plaît, Gergo. Je ne peux pas.

Une vive douleur émane de son regard.

— Tu ne me fais pas confiance ?

— Quoi ? Ce n'est pas ça ! Tu sais bien que si.

— Alors, quel est le problème, ma belle ? Pourquoi refuses-tu mon aide ?

Avec un gémissement, je passe les doigts dans mes cheveux.

— Tu dois partir. Maintenant ! Il va venir me chercher. J'ai déjà pris trop de temps.

Il glisse l'arme dans sa ceinture et me saisit par les épaules.

— Sors, va défiler pour lui, puis reviens ici et dis-moi ce qui se passe.

— Je peux me débrouiller toute seule.

Mon intonation est délibérément sèche, destinée à le chasser.

— Je n'ai pas besoin que tu me sauves.

Gergo ne se laisse pas décourager. Il me tourne vers la porte, la déverrouille et me pousse.

Il me faut un moment pour trouver mes repères et afficher mon masque de théâtre, mais je m'inquiétais pour rien. Quand je reviens dans l'espace d'attente où des hommes riches sirotent de la vodka offerte par la maison pendant que leurs femmes dépensent leur argent, Yan est toujours penché sur son téléphone, son attention ailleurs.

Je me racle la gorge et il lève la tête. Son regard me donne le frisson. Il est froid et plein de haine, aux antipodes de la chaleur qu'il me témoigne au lit. C'est un aperçu de cette partie de lui qui a grandi dans les rues, commettant pour

survivre des actes que personne ne devrait jamais avoir à commettre. Mais alors qu'il m'enveloppe des yeux, cette lueur froide et cruelle disparaît, l'homme dangereux et sans âme que j'ai entrevu remplacé par mon assassin mesuré et mon amant aux mille talents.

L'aspect calculateur de sa personne approuve mon look. Il pense que j'assurerai dans le rôle de Natasha Petrova. L'amant qui prétend me posséder, en revanche, n'aime pas toute cette peau que la tenue laisse découverte. Il fronce les sourcils, concentré sur le décolleté plongeant et l'ourlet court.

— C'est trop grand de deux tailles, lui dis-je.

Seigneur, j'espère que j'ai l'air normale.

— La robe s'ajustera avec le rembourrage.

Une cheville posée sur le genou, et son pouce jouant sur ses lèvres, Yan me dévisage longuement. Les secondes s'égrènent. Que se passe-t-il dans son esprit ? Pourquoi est-il ainsi ? Est-il bouleversé par ce qui l'a distrait tout à l'heure sur son téléphone ? C'est peut-être le travail. À moins qu'il ait repéré Gergo ? Je retiens mon souffle, priant pour que la matinée ne se change pas en bain de sang, affichant désespérément mon expression de poker impassible, mais comme toujours, il voit à travers moi.

Même s'il parle d'une voix douce, ses yeux sont comme deux pierres de jade froide et lisse.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Je ris, faussement désinvolte.

— Rien.

— Ne me mens pas.

— Je ne te mens pas.

Il se lève si brusquement que je sursaute.

En deux enjambées, il est devant moi. Me saisissant par les hanches, il passe son pouce sur l'os de mon bassin. La caresse est douce, mais intense. Possessive.

— Je t'ai posé une question, Mina.

Impossible de lui cacher ma peur. Il voit tout ce qu'il veut voir. Il voit la vérité. Cédant à mon appréhension, je m'affaisse entre ses mains.

— Tu es bizarre, lui dis-je.

Il réfléchit un instant à ma réponse, plongeant son regard dans le mien.

— Je te fais peur ?

— Parfois, murmuré-je.

Il hoche la tête et son expression se radoucit.

— Je ne vais pas te faire de mal, pas à moins que tu ne m'en donnes une raison.

— Une raison ? dis-je avant de déglutir. Quoi, par exemple ?

— Chercher encore à t'enfuir.

— Je ne m'enfuirai plus.

— Je sais que c'est désagréable pour toi, alors je vais éviter de te rappeler les conséquences d'une tentative.

Il a raison. Je ne supporte pas de penser qu'Hanna puisse être blessée à cause de moi.

Soudain, son visage se ferme, comme si un interrupteur s'enclenchait. Il recule d'un pas et laisse retomber sa main.

— Va te changer.

Je manque trébucher dans ma hâte de m'évader. Avant de contourner le portant qui bloque toujours le passage, je jette un coup d'œil en arrière, mais il est déjà assis, la tête penchée sur son téléphone.

Je me glisse dans la cabine pour trouver Gergo posé sur le banc, les genoux relevés afin d'éviter que l'on aperçoive ses chaussures sous la porte.

Il m'attire à l'intérieur et tourne le verrou.

— Parle.

En protestant, je ne ferais que perdre du temps. Il ne lâchera pas le morceau. J'hésite, mais je finis par me décider.

Je confierais ma vie à Gergo. Avec une profonde inspiration, je déclare :

— Figure-toi que Yan s'est intéressé à moi.

Il me retourne pour m'aider à baisser ma fermeture éclair. Son ton est sec, sa voix furieuse.

— Il te retient contre ta volonté.

Je le regarde par-dessus mon épaule.

— Il a implanté une puce GPS dans mon cou.

Son regard se pose sur ma nuque.

— Ce fils de pute. Je peux te l'enlever. Je vais te faire sortir du pays.

— Je l'aurais fait moi-même si je n'avais pas eu besoin de cette mission.

— Pourquoi en as-tu autant besoin ?

— Il me faut de l'argent pour Hanna. Ses soins coûtent cher.

Je quitte la robe et enfile mon jean et mon t-shirt. Gergo et moi, nous avons l'habitude de nous côtoyer en sous-vêtements. Ça fait partie du travail. Nous accomplissions souvent des missions dans des espaces exigus.

— Je peux te trouver un autre emploi ou t'accorder un prêt.

Ce ne sera pas suffisant. Le temps file à toute vitesse.

— Quelle différence ? Un travail, c'est un travail.

— Et quand cette mission doit-elle avoir lieu ?

— Dans trois semaines.

— Trois semaines ? Yan Ivanov est un homme dangereux. Je refuse de lui confier ta vie pendant une journée, encore moins trois semaines.

— Je sais ce que je fais, dis-je en attachant les lacets de mes baskets.

— Mink, putain ! Tu sais à quel point c'est risqué ?

— Oui.

— Tu es prête à mettre ta vie en jeu ?

Je ne lui dis pas que c'est déjà fini pour moi. S'il savait que le cancer est de retour, il ne me laisserait jamais partir. Je prends la robe.

— Je dois y aller.

— Je vais t'aider à fuir, une fois ces trois semaines écoulées.

Je souris à ces mots.

— Tu ferais ça pour moi ?

— Je vais affréter un avion privé. Tu peux prendre une nouvelle identité et t'envoler pour Tahiti. Ils ne te trouveront jamais.

— Je suis désolée, dis-je en lui serrant la main. Je ne peux pas faire ça.

Il plisse les yeux.

— De quoi te menace-t-il ?

— Hanna.

— Sale fumier. Tu devrais me laisser le supprimer maintenant et en finir.

— Non, dis-je aussitôt. Il y en a d'autres dans son équipe. Ils tiendront sa parole s'il est mort.

Gergo me dévisage alors. Puis il dit lentement :

— Tu ne veux pas qu'il meure, n'est-ce pas ?

J'évite son regard.

— Putain, Mink. Tu as des sentiments pour lui ?

J'aimerais le nier, mais le mensonge me colle à la gorge.

— Ce que je ressens n'a pas d'importance. Ce qui compte, c'est Hanna et donc ce travail.

— Et après ?

— Je verrai, chaque chose en son temps.

— Tu comprends que si tu restes avec lui, nous ne pourrons pas nous voir. Tu ne pourras plus accepter de missions de ma part.

J'acquiesce.

— Ce sera moins dangereux pour toi si nous n'avons pas de contacts.

— Tu me demandes de te tourner le dos.

— Il n'y a pas d'autre moyen.

— Je peux emmener Hanna dans un endroit sûr.

— Elle est fragile. Elle ne survivra pas au stress.

Je jette un œil par-dessus la porte.

— Je ferais mieux d'y aller.

— Attends.

Il m'attrape le poignet.

— Dis-moi au moins dans quoi tu t'embarques. Dis-moi en quoi consiste cette mission.

— Il vaut mieux que tu ne le saches pas.

— Fais-moi plaisir. C'est tout ce que je demande. Pour l'amour de Dieu, je ne te reverrai peut-être jamais.

Ça fait mal de l'entendre. C'est la personne que j'aime le plus au monde en dehors d'Hanna. Et Yan, même si je n'ose pas encore me l'avouer.

— La mission, c'est Dimitrov.

Ses yeux s'écarquillent.

— Casmir ?

— Oui.

— La sécurité de cet homme est infranchissable.

— Je vais me faire passer pour Natasha Petrova sous le prétexte de vendre un tableau volé.

— Je ne sais pas s'il prendra un tel risque pour un tableau.

— Il a déjà accepté.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu vends ?

— Le *Salvator Mundi*. C'est un faux.

Il me lance un regard impressionné.

— Je ne peux pas croire que tu aies réussi. Où est-ce que ça aura lieu ?

— À l'*Hôtel Paris*. Yan a un contact au gouvernement qui a fait pression sur le gérant pour qu'il travaille avec nous.

— Le tableau, c'était ton idée, non ?

— C'est la seule chose que j'ai trouvée pour être seule avec Dimitrov.

— Mink, tu sais ce qui t'arrivera si ta couverture est grillée.

— Personne ne fera sauter ma couverture. Yan et son équipe sont impliqués dans cette mission. Ils ne mettront pas en péril leur propre objectif.

— Et le directeur de l'hôtel ? Tu peux lui faire confiance ?

— Le contact de Yan au gouvernement s'en assure. Je pense que c'est sans danger.

Gergo pose un doigt sur mon cœur.

— Fais en sorte de rester en sécurité.

— Ce sera un jeu d'enfants. Tout ce que je dois faire, c'est entrer, dire bonjour, offrir à Dimitrov une coupe de champagne, et c'est tout. Je n'ai même pas besoin d'appuyer sur la détente.

— Si tu as des doutes...

— Aucun.

— Tu es sûre de savoir ce que tu fais ?

— À cent pour cent.

— Si tu as besoin de moi...

— Non. Je ne t'entraînerai pas là-dedans. Promets-moi que tu resteras loin de Yan et de son équipe. Je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit.

Il pose une main sur ma joue.

— Il ne m'arrivera rien. Je suis plus coriace que ça.

Soudain, des coups retentissent à la porte.

— Mina ?

*Merde. Merde. C'est Yan.*

Le sang quitte ma tête et dégringole jusque dans mes orteils. Gergo monte sur le banc et s'aplatit contre le mur, la main sur son arme.

Yan n'hésitera pas à enfoncer la porte si je mets une seconde de trop pour le laisser entrer. Je tourne le verrou et ouvre la porte en grand, cachant Gergo derrière le vantail. Je ne laisse pas à Yan l'occasion d'entrer. La robe dans ma main, je sors devant lui sans regarder en arrière pour voir s'il me suit. Pendant tout le trajet jusqu'à la caisse, mon cœur bat dans ma gorge, mais je marche avec assurance.

Je marche comme si je n'avais rien à cacher.

À la caisse, je remets la robe à la vendeuse. Ce n'est que lorsqu'elle passe l'article sous sa douchette que j'ose me retourner. Yan est juste derrière moi, sortant une liasse de billets de son portefeuille. Le soulagement m'inonde et me laisse étourdie. Du coin de l'œil, je vois Gergo traverser la boutique en direction de la sortie. Faisant mine de regarder une mère avec son enfant tapageur, je suis Gergo des yeux jusqu'à ce qu'il sorte sur le trottoir. Au moment où Yan jette un œil en direction du caprice, Gergo a déjà disparu au coin de la rue.

Ma main tremble légèrement lorsque je récupère le sac que me tend la vendeuse.

Yan reporte son attention sur l'échange, les sourcils froncés. Puis, me prenant par le coude, il m'entraîne au-dehors.

— Tout va bien ?

— J'ai juste un peu faim.

Ce n'est pas un mensonge.

— Je m'affaiblis quand je ne mange pas.

Il consulte sa montre. C'est presque l'heure du déjeuner. Rassuré par mon explication, il me conduit dans un restaurant chic et demande une table en terrasse. Une hôtesse nous conduit sur le toit, où je suis surprise de découvrir une seule table dressée entre des buissons de fleurs en pot.



Yan commande comme d'habitude. La serveuse lui sert du champagne, non sans lui décocher un regard sensuel. Mon poulx monte en flèche en signe de protestation et une sensation proche de la jalousie me transperce la poitrine.

— Tu viens souvent ici, dis-je une fois que la femme est partie.

— La cuisine est bonne.

Je porte le verre à mes lèvres et prends une gorgée. Le champagne est frais et pétillant.

— Rien que la cuisine ?

Il ne répond pas, mais c'est une réponse en soi.

L'alcool de qualité vire à l'aigre sur ma langue.

— À l'avenir, je préférerais aller ailleurs.

Il hausse les sourcils.

— Le cadre ne te plaît pas ?

— Je n'aime pas être confrontée à tes anciennes maîtresses, en tout cas, pas pendant qu'on baise ensemble.

Son regard perce le mien.

— En quoi ça te dérange ?

— C'est humiliant.

— Coucher avec moi est humiliant ?

— C'est humiliant d'être exhibée devant tes ex.

Une étincelle amusée illumine ses yeux.

— Tu es jalouse ?

Ce salaud est content.

— Non.

Il me dévisage pendant un moment, puis il dit :

— Nous irons ailleurs la prochaine fois.

— Merci, je réponds à contrecœur.

Ses lèvres frémissent.

— Il n'y a pas de quoi.

Avec ce sourire presque authentique sur le visage, il est encore plus beau. Ses traits sont durs et intransigeants, mais tellement virils. Mon corps se réchauffe en réaction et dans

mon bas-ventre palpite encore l'écho des orgasmes de ce matin quand je pense à ce que nous avons fait. L'excitation est palpable, l'attirance incontrôlable. Mais ce ne sont pas les souvenirs de nos ébats qui me réchauffent la poitrine. C'est ce semblant de sourire qu'il me donne, à moi et à personne d'autre.

Cette exclusivité me donne l'impression d'être spéciale. C'est le même sentiment que j'éprouve quand il m'emmène au lit et m'exprime son désir brutal et sa passion intense. Quand il baise, il déverse tout dans cet acte, comme si la femme entre ses bras était son début et sa fin. J'ai désespérément envie de le croire. Je veux croire que je suis la seule. C'est pourquoi savoir qu'il a couché avec la serveuse me fait mal. Parce que j'aimerais être plus qu'une simple femme parmi tant d'autres. Je veux être spéciale pour quelqu'un avant que tout se termine.

Non, pas seulement quelqu'un. Je veux être importante pour *lui*.

À cette révélation, je sursaute intérieurement. Depuis quand ce qu'il pense m'importe-t-il ? C'est un terrain dangereux. Quelque chose chez cet homme perce mes défenses, pénétrant l'engourdissement réconfortant dans lequel je suis enveloppée depuis la mort de mes parents. Je ferais mieux de faire attention. Ce serait parfaitement stupide de tomber amoureuse de lui. Je ne veux pas mourir avec le cœur brisé alors qu'il est resté gelé pendant si longtemps. C'est déjà assez sinistre de devoir rester prisonnière jusqu'à mon dernier souffle.

La serveuse arrive avec nos plats, deux assiettes de risotto à l'encre de seiche avec crevettes grillées.

— Du vin blanc ? demande-t-elle à Yan.

Il me regarde.

— Pas pour moi, merci.

J'ai déjà la tête qui tourne avec la coupe de champagne que j'ai avalée.

— Seulement de l'eau minérale, s'il vous plaît, dit-il en prêtant à peine attention à la femme.

Sans s'offusquer de sa froideur, elle s'en va.

— J'espère que tu aimes les fruits de mer.

Il prend sa fourchette et me fait signe de commencer.

— J'aurais dû te le demander, ajoute-t-il.

— Je ne suis pas difficile.

J'ai survécu grâce à des insectes et des vers dans certaines de mes missions les plus difficiles.

Il charge sa fourchette, la porte à sa bouche et me regarde dans l'expectative. Il s'attend à ce que j'apprécie mon plat. Pourquoi, je me le demande. Quelle importance pour lui ? J'ai faim, cependant, et je sais par expérience que je devrais me réjouir d'avoir bon appétit. Ça va se dégrader au fil des jours. Manger deviendra difficile.

Profitant de la faveur que mon corps m'accorde, je prends une bouchée. Les saveurs salées explosent dans ma bouche. Le risotto est al dente et la sauce crémeuse. Les crustacés ont un goût de beurre à l'ail. Je ne peux pas m'empêcher de fermer les yeux en gémissant avec délice. Quand je les rouvre, Yan me regarde avec une expression béate.

— Content que tu apprécies, dit-il.

Un serveur arrive avec notre eau et nous sert deux verres. Je suppose que le manque d'intérêt de Yan a vexé la serveuse. Je suis soulagée de pouvoir profiter de mon repas sans le rappel blessant de sa présence.

Je termine chaque morceau dans mon assiette, et même le petit pain fraîchement sorti du four. Quand Yan me demande si je veux un dessert, je commande aussi du café.

— Tu te sens mieux, observe-t-il.

Comme je n'ai aucun moyen de lui expliquer mes hauts et mes bas, je hausse simplement les épaules.

Il sort la bouteille du seau à glace.

— Encore du champagne ?

— Non merci. J'en ai eu assez.

Il se sert un autre verre tandis que le serveur réapparaît avec la *pavlova* aux fraises et notre café. J'ai l'eau à la bouche à la vue de la délicate croûte de meringue remplie de baies fraîches trempées dans une émulsion de fruits rouges.

C'est tout aussi bon que ça en a l'air. Je suis en train de dévorer ma portion quand je sens le regard de Yan sur moi. Levant les yeux, je le surprends en train de me dévisager d'un œil déconcertant, sa *pavlova* presque intacte.

J'avale ma bouchée et me tamponne les lèvres avec la serviette.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Son regard suit mon geste.

— La coupure ne laissera pas de cicatrice.

— Pardon ?

— La coupure sur ta lèvre. C'est guéri. Dans quelques jours, la marque aura disparu.

— Il faut croire.

Il plonge son regard dans le mien.

— Les ecchymoses aussi. Elles ont presque disparu.

— Euh, oui.

Soudain gênée par mon apparence, je me touche les cheveux. Je me suis douchée, mais je n'ai pas fait d'efforts pour être présentable. Certainement pas comme la serveuse bien pomponnée avec sa coiffure parfaite et son maquillage soigneusement appliqué.

— Ce n'était pas censé se produire, dit-il.

— Quoi ?

— Les mercenaires qui t'ont livrée à nous. Ils n'étaient pas censés te frapper.

Mon envie de sucre disparaît aussitôt. Je pose ma fourchette à dessert.

— Je me suis débattue.

Son sourire est pincé, mais pas méchant.

— Bien sûr.

Il ne voulait pas que je me fasse frapper ? Que dois-je faire de cette information ?

— Qu'est-ce que tu essaies de dire ? Tu me présentes des excuses ?

— Oui.

Ce mot est déterminé, c'est une affirmation forte qui me surprend. La suite est prononcée sur un ton encore plus sec qui me laisse sans voix.

— Je m'occupe d'eux.

Je reste bouche bée.

— Tu t'en occupes ? Comment ça ?

— C'est quelqu'un que je connais qui me rend ce service.

— Tu les fais passer à tabac ?

— Ça me semble approprié, non ?

Ce n'est pas ce que j'attendais de la part de mon ravisseur.

— Parce que je suis une femme ?

J'ai retrouvé mes barrières. Si le combat avait été juste, j'aurais eu une chance. Les mercenaires étaient plus nombreux que moi. J'ai toujours été victime de discrimination sexuelle dans l'armée, même si j'avais fait mes preuves et exécuté d'innombrables missions, mieux que mes camarades masculins. C'est peut-être pour ça qu'ils m'en ont voulu, qu'ils ont cru qu'il fallait me donner une bonne leçon. Je pince les lèvres involontairement à ce souvenir, aux images immondes qui envahissent mon esprit.

— Non, dit Yan en se penchant en arrière sur sa chaise, écartant les jambes. Pas parce que tu es une femme.

— Pourquoi, alors ?

— Parce que tu es *ma* femme.

Quelque chose cède en moi, comme un cordon qui claque, allégeant mon cœur lourd. Ce pronom possessif me semble

bien trop beau, même si je sais que je ne devrais pas trop m'emballer. Évidemment que je suis à lui. Sa possession. Son jouet. Il m'a faite sienne ce premier soir à Budapest. Il l'a avoué à Ilya dans la conversation que j'ai entendue.

Il me scrute.

— Pourquoi as-tu quitté les forces spéciales ?

L'exaltation s'évapore et le délicieux repas se transforme en pierre dans mon estomac.

— Je te l'ai déjà dit. Question d'argent.

— Tu as dit que tu avais besoin d'argent après avoir quitté l'armée.

Il ajoute du sucre dans mon café. Penché sur la table, il soutient mon regard en me tendant la tasse.

— Alors, dis-moi. Pourquoi es-tu partie ?

Quelque chose dans son regard me dit qu'il le sait déjà. Cette idée me met en colère et me fait honte. Je dois déployer tous mes efforts pour garder une voix régulière.

— Si tu connais la réponse, pourquoi tu me le demandes ?

— Dis-moi ce qui s'est passé.

— Pourquoi as-tu creusé aussi profondément ?

Il rapproche son expresso.

— L'information est ressortie.

C'est impossible qu'il soit tombé là-dessus par hasard. Cette raison n'a jamais été invoquée lors de ma démission. Seuls notre supérieur, les coupables, Gergo, ceux qui sont impliqués dans l'enquête et l'affaire qui en résulte, les médecins et moi savons ce qui s'est passé. Et aucun d'eux ne parlera jamais. J'en suis certaine.

Non, Yan a dû le découvrir parce qu'il fouille dans mon passé. Parce qu'il cherche quelque chose. Ma fréquence cardiaque bondit. Aurait-il pu nous voir ensemble, Gergo et moi ? C'est peu probable. Nous avons été prudents. Pourtant, cette simple possibilité provoque une brûlure aigre dans ma gorge. Je ne peux pas laisser Yan découvrir Gergo. Il ne doit

jamais savoir que j'ai endossé la responsabilité de son œuvre, sinon mon ami est aussi mort que je le serai bientôt.

— Mina ?

Je regarde mes mains.

— Je n'aime pas en parler.

— Dis-le-moi.

La brûlure se transforme en bile. C'est plus que je ne peux le supporter. Je me redresse pour partir, mais il m'attrape le poignet. Sa prise est un étau de fer. Il ne me fait pas mal, mais je comprends clairement qu'il ne va pas lâcher prise. Lentement, il m'attire à lui. Je sens ses yeux sur mon visage, mais je ne peux pas le regarder. Le souvenir est trop honteux, trop dévastateur. Je ne supporte pas que quelqu'un soit témoin de mon humiliation et je ne veux surtout pas que Yan voie dans mes yeux l'ombre que ce jour-là jette encore sur mon âme.

Quand je tends les mains vers l'étau de ses jambes, il m'assoit de force sur ses genoux et me caresse le cou.

Sa voix est douce et rassurante lorsqu'il répète :

— Dis-le-moi.

— Yan, s'il te plaît.

Il glisse ses doigts dans mes cheveux, caresse mon cuir chevelu.

— J'ai besoin de savoir.

— Il vaut mieux laisser le passé tranquille, protesté-je.

Il m'embrasse dans le cou, son souffle chaud sur ma peau.

— Pas toujours.

Tournant légèrement mon visage, je rencontre enfin son regard et lui donne la plus grande honnêteté que j'aie jamais donnée à qui que ce soit. :

— Il m'a fallu des années pour oublier. Je ne veux pas revivre ça.

Ses lèvres effleurent les miennes.

— Tu ne vas pas le revivre. Expose-moi simplement les faits.

Il resserre ses bras autour de moi, ses yeux verts farouchement concentrés sur mon visage.

— Tu n'es plus seule, Minochka.

La promesse est douce, mais il ne connaît pas les cauchemars qui ont hanté mes jours et mes nuits pendant des mois et des années après l'événement. Hors de question que je déniche ce squelette du placard. Et puis, plus il fouillera dans mon passé, plus il risque de tomber sur mon amitié avec Gergo.

— Pourquoi es-tu aussi déterminé à m'entendre répéter cette histoire sordide ? Qu'est-ce que ça va changer ?

— Absolument tout.

Sa mâchoire se contracte.

— Ils vont le payer.

Il ne peut pas être sérieux. Pourquoi s'en soucie-t-il ? Je ne comprends pas. Yan et moi avons beau partager une intimité d'une intensité hors du commun, je n'arrive pas à le comprendre, car cette intimité se limite à la chambre à coucher. À moins que cela en fasse partie ? Est-ce que me tenir dans ses bras et m'offrir une vengeance peut compter comme une marque d'affection alors qu'il me fait du chantage en menaçant la vie de ma grand-mère ?

— Réfléchis-y, insiste-t-il. Tu n'en as pas envie ?

Même si je ne comprends pas la motivation d'une telle offre, j'y pense. Mes agresseurs n'ont pas été condamnés. Ils n'ont pas été renvoyés et n'ont pas perdu leurs galons. C'était ma parole contre la leur. Ils ont affirmé que mes blessures étaient le résultat d'une mauvaise chute, que j'avais menti au sujet de l'agression pour les punir de m'avoir draguée, comme tous les hommes en de telles circonstances. Ils m'ont étiquetée comme une salope qui défilait nue devant eux, une allumeuse. Mais c'étaient des



conneries. Bien sûr, nous partageons les mêmes baraquements et des douches communes, mais nous étions formés pour voir au-delà de notre nudité et de tout ce qui ne faisait pas partie de la mission. Nous étions des machines, des instruments conçus pour un objectif, rien de plus. J'ai toujours attendu que les vestiaires soient vides et je n'ai jamais enlevé mes sous-vêtements devant eux.

Pourtant, les officiers supérieurs enquêtant sur l'affaire n'ont pas pris position pour moi. Les circonstances étaient discutables, d'après mon supérieur. Un homme sera toujours un homme, a-t-il dit. Et je me sentais tellement trahie, tellement brutalisée par l'agression que tout ce que je voulais, c'était mettre l'incident derrière moi. Je me suis dit que je me vengerais de mes agresseurs plus tard, quand je ne risquerais plus d'être arrêtée pour leur mort, mais ensuite la santé d'Hanna s'est détériorée et j'ai reçu mon diagnostic de leucémie.

Aussi absurde que ce soit, j'avais l'impression que l'univers me punissait pour quelque chose, et j'ai choisi de me concentrer sur la survie au lieu de la vengeance. J'ai donc utilisé mes compétences de tueuse pour payer les factures du quotidien au lieu de me lancer dans une vendetta contre ceux qui m'avaient causé du tort.

— Je veux qu'ils souffrent autant que toi, reprend Yan, me ramenant au présent. Qu'ils ressentent tout ce que tu as ressenti, afin qu'ils n'oublient jamais.

C'est aussi ce que je souhaite, tellement ! Peut-être que ce moment est enfin arrivé. Mais je refuse que Yan aille fouiner autour de mon ancienne unité, c'est trop dangereux pour Gergo. J'ai beau avoir des envies de vengeance, je dois en dissuader Yan.

— Ces hommes sont puissants. La plupart d'entre eux sont toujours dans les forces spéciales et les autres ont rejoint les rangs du gouvernement.

Il ricane.

— C'est censé me faire peur ?

— Tu te feras des ennemis indésirables.

— Un de plus, un de moins, qu'est-ce que ça change au point où j'en suis ?

En dépit de la situation, je souris.

— J'aimerais que ce soit aussi simple.

— C'est aussi simple.

Il fait glisser un doigt sur mes lèvres.

— Je ne vais pas te forcer à parler, mais je vais les poursuivre, avec ou sans ton récit des événements. J'ai une bonne imagination. Je l'emploierai au moment de décider de la forme que prendra leur paiement. Crois-moi, ça va devenir très créatif.

Je déglutis.

— Ça ne vaut pas le coup.

Ou du moins, c'est ce que Gergo m'a dit après l'agression. Il m'a convaincue que la vengeance n'en valait pas la peine si je me faisais arrêter ou tuer, d'autant plus que ma grand-mère compte sur moi.

— Bien sûr que si, putain. Tu le vaux mille fois !

Ces mots laissent une plaie à vif dans mon cœur.

— Écoute, Yan. Je ne suis pas une bonne personne.

— Tu es à *moi* et je t'apprécie comme tu es.

— Je suis une tueuse à gages.

— Je n'ai jamais rien vu d'aussi parfait que toi dans ce monde malade.

Déconcertée, je le regarde dans les yeux.

— Ne dis pas ça.

— Ce n'est pas à toi de m'imposer ce que je peux dire. Je ne retiendrai pas mes mots.

En effet. *Je n'ai jamais rien vu d'aussi parfait que toi.* Si je ne le connaissais pas mieux, je dirais que Yan tient à moi.

Il demande l'addition.

— Allons-y.

Quand il m'aide à me lever, il a retrouvé son attitude froide et détachée.

— J'aimerais passer chez ton amie pour voir comment elle progresse avec notre tableau.

Voilà, il est redevenu l'homme dangereux contre lequel Gergo m'a mise en garde.



**N**ous retournons chez Yan en fin d'après-midi, après nous être assurés que notre faussaire était bien dans les temps avec la réplique du *Salvator Mundi*. Ilya se prélassait sur le canapé avec une bière. Il nous informe qu'Anton est allé chercher les fusils de précision chez son fournisseur. L'appartement est étonnamment propre. Ilya n'a pas chômé. J'espère que c'est pour ça qu'il a l'air si mécontent, et non parce que l'atmosphère entre les deux frères demeure tendue.

Yan annonce qu'il doit s'occuper d'une affaire privée. Pendant que je suspends la robe dans le placard de Yan, je l'entends demander à son frère s'il ne va pas merder cette fois. Il espère que je ne m'échapperai pas.

Ilya répond avec un grognement :

— Va te faire foutre.

Génial. Le temps est toujours à l'orage, à ce que je vois.

Après le départ de Yan, je me rends utile tout en évitant Ilya, en faisant la lessive et en réfléchissant aux préparatifs du dîner. Mais je suis trop distraite, même pour une décision aussi banale. Je ne peux pas m'empêcher de penser à l'apparition audacieuse de Gergo et à la vengeance que prévoit Yan contre mes agresseurs. Je m'inquiète aussi pour Hanna. J'aimerais pouvoir l'appeler.

Après avoir parcouru le contenu du réfrigérateur pour la troisième fois, je claque la porte avec un soupir. C'est inutile.

— Qu'as-tu envie de manger ce soir ? demandé-je à Ilya.

Il croise ses chevilles sur la table basse.

— Peu importe.

— Ça ne m'aide pas.

Après un nouveau soupir, je range le salon, ramassant les vieux magazines et la bouteille de bière vide d'Ilya, qui laisse un rond humide sur la table basse en bois.

— Mina, s'exclame-t-il lorsque je me redresse.

Je sursaute.

— Quoi ?

Désignant mon visage, il se lève d'un bond.

— Ton nez. Il saigne.

— Merde.

J'appuie ma main libre sous mon nez pour ne pas tacher le tapis en mohair immaculé de Yan et je me précipite vers la cuisine, où je jette la bouteille et les magazines dans la poubelle de recyclage avant de saisir une serviette en papier. La tête en arrière, j'attends que le saignement s'arrête.

— Laisse-moi voir ça, dit Ilya en s'approchant de moi.

— Ce n'est rien. Ça arrive quelquefois.

Il me prend le coude.

— Viens t'asseoir.

— Non. Je ne veux pas tacher le tapis.

— On s'en fout du tapis.

Il me conduit à la table et me fait asseoir sur une chaise.

— Tu as besoin de glace ou de quelque chose ?

— Non. Ça va s'arrêter dans une minute.

— Tu dis que ça arrive souvent.

— Quelquefois, répété-je.

Il sort son téléphone de sa poche.

— J'appelle Yan.

— Non, dis-je en lui attrapant le bras.

À l'urgence dans ma voix, il me lance un rapide coup d'œil.

— Je ne veux pas l'inquiéter pour rien, expliqué-je.

— Ce n'est pas rien.

— C'est un saignement de nez. Ce n'est pas comme si une partie de mon visage avait été amputée.

Il a l'air d'hésiter.

— Je ne veux pas le déranger, insisté-je. C'est ridicule.

— Chaque fois que mon nez s'est mis à saigner, crois-moi, ça n'avait rien de ridicule.

Je souris derrière l'essuie-tout froissé.

— Parce que tu as été frappé au nez ?

— Plus ou moins.

— Je suis désolée que Yan t'ait frappé à cause de moi.

Il soupire et se frotte le cou.

— Yan a raison. Tu devrais arrêter de t'excuser.

— Je veux juste que tu saches que je suis sincère. Si j'avais le choix...

— N'importe quoi. Tu n'avais qu'à demander. Yan t'aurait emmenée voir ta grand-mère.

— Tu crois ?

Le ruissellement s'arrête. Je m'essuie le nez et regarde le visage vexé d'Ilya.

— Je ne suis pas sa petite amie. Ce n'est pas ainsi que ça fonctionne entre nous.

— Il est différent avec toi.

— Si tu le dis, mais ça ne change pas ce que nous sommes. D'ailleurs, crois-tu honnêtement que j'aie envie que ma grand-mère le rencontre ?

Il sourit.

— Il n'est pas si mal, tu sais.

— Tu devrais peut-être le lui dire un jour.

— Oh, il le sait. Je ne voudrais pas qu'il prenne encore plus la grosse tête.

Ilya se penche pour mieux examiner mon nez et fronce les sourcils.

— Tu ferais mieux de rincer ça avec de l'eau froide.

Je me relève, mais il me retient, une main sur mon bras.

— Tu es sûre que ça va ?

J'affiche le sourire que j'emploie lorsque j'incarne un personnage.

— Absolument.

— Tu me le dirais, sinon ?

— Te dire quoi ?

— Si quelque chose n'allait pas.

Merde. Je n'aime pas lui mentir plus que je ne l'ai déjà fait. Je l'aime bien. Sincèrement. Sans cette situation, je pense que nous aurions pu être amis. Peut-être même *malgré* la situation. Dieu sait que j'aurais bien besoin d'un ami, surtout maintenant que Gergo est hors de portée. C'était mon préféré quand j'avais besoin d'une épaule.

— Mina ?

Ilya me regarde, une expression circonspecte sur son visage bourru.

— Ça va, maintenant.

Son froncement de sourcils m'indique qu'il n'est pas d'accord.

— Et si tu allais te laver le visage ? Je vais te faire une tasse de thé.

Je souris devant une telle gentillesse.

— C'est adorable, mais ce n'est pas nécessaire.

— Je vais me faire une tasse, de toute façon. Ce n'est pas un problème.

Dans un geste impulsif de gratitude, je passe mes bras autour de lui pour un câlin spontané.

— Tu es un ours en peluche, tu le sais ?

Il pose sa main au bas de mon dos, les doigts écartés.

— Si tu changes d'avis sur nous deux...



— Eh ! m'exclamé-je en éloignant sa main baladeuse.  
Nous avons déjà eu cette discussion, tu te souviens ?

— Je peux être plus que mignon et câlin.

Je lui souris.

— Je n'en doute pas.

— Si tu me donnes une chance...

Il s'arrête en entendant une clé dans la serrure de l'entrée.

Je m'écarte et m'empresse de murmurer :

— Ne lui dis rien. S'il te plaît. Il fait une montagne de tout.

Le conflit est évident dans son regard.

— S'il te plaît, Ilya.

Il finit par hocher la tête.

Au moment où la porte s'ouvre, je m'échappe déjà dans la salle de bain de Yan. Il entre alors que je sèche mon visage avec une serviette. Nos yeux se rencontrent dans le miroir.

— Que se passe-t-il, Mina ?

— Rien.

Je me retourne, agrippée au lavabo derrière moi.

— Pourquoi ?

Il franchit la distance qui nous sépare, les yeux rivés sur mon visage, et s'arrête devant moi.

— Pourquoi étais-tu si près d'Ilya ? Quand j'ai ouvert la porte, tu as filé comme un boulet de canon. Pourquoi cette précipitation ?

— Je n'ai pas filé.

— Il te touchait.

— Je lui faisais un câlin.

— Un câlin.

Sa voix est dangereusement basse.

Je dois désamorcer la situation avant qu'elle ne se termine par un autre pugilat.

— Tous les contacts physiques ne sont pas sexuels, tu sais. Les câlins peuvent être platoniques.

— Explique-moi pourquoi tu en es venue à le serrer dans tes bras.

— Yan, dis-je avec un soupir de frustration, essayant de le contourner.

Saisissant mon visage dans sa grande main, il me retient en place.

— Pourquoi fallait-il que tu le serres dans tes bras ?

— Il m'a proposé de me faire une tasse de thé.

— Une tasse de thé.

— Oui, c'est ce que je viens de dire.

— Et ça justifie un putain de câlin ?

— C'est ton frère. Tu ne le prends jamais dans tes bras ?

Il plisse les yeux.

— Non, ce n'est pas un geste que nous faisons entre nous.

— Seulement avec les femmes que vous partagez ?

— On ne va pas revenir sur ce sujet.

— C'est toi qui as commencé.

La fureur envahit son regard. Ses yeux deviennent plus sombres lorsqu'ils m'enveloppent.

— Tu ne dois jamais le prendre dans tes bras, tu entends ? Pas même s'il t'offre un collier en diamant. En fait, tu ne dois rien accepter de sa part.

J'expire avec frustration.

— Arrête, tu exagères.

Sa mâchoire se contracte.

— Tu veux du thé ?

Je secoue légèrement la tête dans sa main de fer.

— Non.

— Je vais te faire une putain de tasse de thé.

— Yan, s'il te plaît.

— S'il me plaît quoi ?

— Laisse tomber. Je ne veux pas me disputer.

— On ne se dispute pas, si ?

— Alors, comment tu appelles ça ? dis-je en le désignant, puis moi.

Il pose sa main libre sur la fermeture de mon jean avant de répondre :

— J'appelle ça établir des limites.

Le bouton se libère et il continue de me fixer du regard tout en baissant la fermeture éclair.

— Je tiens à m'assurer que tu comprends que ça...

Il m'attire contre son sexe érection, par la ceinture de mon jean.

— ... c'est exclusif.

Avant que je puisse répliquer, il a plaqué ses lèvres sur les miennes. Il m'embrasse fougueusement alors que ses doigts s'aventurent dans ma culotte. Je suis déjà prête, trempée. Il gémit dans ma bouche tout en recueillant ma moiteur, qu'il étale sur mon clitoris. J'arque les hanches vers sa main pour accentuer la friction. Il mordille ma langue et passe la sienne sur mes lèvres, puis il enfonce deux doigts entre mes replis et les ancre profondément à l'intérieur, tout en frottant son pouce sur mon clitoris.

Le plaisir est instantané. Le bas de mon corps s'embrase, mes genoux s'affaiblissent. Je me cramponne à ses avant-bras tandis qu'il me penche en arrière, à l'assaut de ma bouche. Mon cou me fait mal à cause de la tension, mais je ne pense à rien d'autre qu'au plaisir vers lequel ses doigts habiles me propulsent.

— Tu es à moi, grogne-t-il en interrompant enfin le baiser.

À bout de souffle, je saisis le lavabo pour me soutenir alors qu'il s'agenouille et dénoue mes lacets. Il enlève mes baskets et mon jean. Ma culotte suit le même chemin. Refermant les mains autour de ma taille, il me hisse sur le bord et retire mon t-shirt et mon soutien-gorge. Il ne prend

pas le temps de se déshabiller. Il a tout juste détaché sa ceinture et baissé sa fermeture éclair qu'il me pénètre déjà. L'intrusion est soudaine et absolue, l'étirement brûlant. Je m'en délecte en passant les bras autour de son cou, car cette infime douleur me rappelle que je suis toujours en vie, comme quinze mois plus tôt, quand il m'a prise pour la première fois. Comme avant, et chaque fois depuis, mon corps s'anime pour lui. Cet homme exerce sur moi un effet hors du commun.

— Ça n'a jamais été comme ça, avoué-je dans un moment de chaleur, enroulant mes jambes autour de ses hanches.

— Mina.

Il m'étouffe sous ses baisers et décolle mes fesses du lavabo.

Saisissant l'arrière de mes cuisses, il se dirige vers la chambre, son corps toujours emboîté dans le mien, son sexe enfoui en moi. Au bord du lit, il s'arrête. Au lieu de nous déposer sur le matelas, il se retire jusqu'à ce que seul son gland se trouve encore à l'intérieur, puis il m'empale lentement, sur toute sa longueur.

— Putain...

Il me regarde dans les yeux tout en imprimant un rythme langoureux.

— Tu es toujours aussi bonne. Meilleure encore. Mieux que tout.

Changeant de position, il s'assoit pour que je l'enjambe.

— Chevauche-moi. Utilise mon corps pour t'envoyer en l'air.

L'invitation est trop tentante pour que je la laisse passer. Yan aime avoir le contrôle. Ce n'est pas souvent qu'il le cède. Sentant son besoin de me regarder, je me penche en arrière et fais exactement ce qu'il m'a demandé. Je me sers de son corps pour mon plaisir, me déplaçant au bon rythme et à la bonne profondeur. Je jette un œil à son visage tout en

touchant mon clitoris. Il serre les dents et s'appuie sur ses bras, me donnant son corps et la permission d'en faire ce que je veux.

Renoncer à un tel contrôle, ça demande de la confiance, surtout pour lui. Je me hisse sur les genoux et je retombe, le prenant plus profondément. Son regard se pose à l'endroit où nous sommes connectés. Ses yeux sont d'une nuance vert foncé, tout son corps tendu. Il est sur le point de jouir, mais il ne prend pas le relais. Il me laisse mener cette danse jusqu'à ce que mon corps reflète la tension de ses muscles par un spasme correspondant. Il se retient péniblement, le front en sueur, et lâche un juron lorsque mes parois internes se compriment. Ce n'est que lorsque j'explose qu'il lâche prise. Quand le plaisir traverse mon corps, il enchaîne avec un râle grave et me remplit, se déversant en moi.

Pendant un bref instant, je pense à la possibilité de créer une nouvelle vie, aux choix et aux opportunités que nous n'aurons jamais, et une douleur aiguë me déchire. Non que les enfants soient une option avec nos modes de vie. Je ne m'attends pas à ce que cela aille aussi loin. Seulement, je n'ai pas mon mot à dire, et nous n'aurons jamais le choix. Aussi absurde que ce soit, je déplore la fin de notre couple avant même qu'il y ait eu un début. Je ne veux pas admettre ce que signifient ces émotions qui me traversent. Je sais une chose, c'est que je ne peux pas le laisser partir. Je continue de me balancer sur ses genoux et d'embrasser ses lèvres pour faire traîner le moment. J'aimerais qu'il ne se termine jamais. Son invitation est terminée depuis longtemps, mais je l'utilise toujours, cette fois non pas pour mon corps, mais pour mon âme.

Une paume dans mon dos, il me ramène contre sa poitrine. Je tourne mon visage sur le côté et reste ainsi, immobile. Son rythme cardiaque est irrégulier, mais étrangement apaisant dans l'enchevêtrement de mes

pensées et de mes sentiments. Des aspects pratiques auxquels je n'avais pas réfléchi jusqu'à présent bombardent mon esprit. La fin sera difficile. Je ne serai pas jolie. Que va-t-il faire de moi ? M'accordera-t-il la pitié d'un hospice et d'un peu de morphine, ou me tranchera-t-il la gorge une fois que mon état s'aggravera ? Quand il se rendra compte que je ne lui suis plus d'aucune utilité, va-t-il me garder ou me libérer ? J'imagine qu'il ne voudra pas rester à mes côtés lorsque mon corps sera décharné et ma peau parcheminée.

— Mina.

Il fait glisser ses doigts dans mes cheveux.

— Pourquoi es-tu si tendue ?

Je n'avais même pas conscience de bander tous mes muscles. Avec un effort conscient, je les détends un par un.

— Ce n'était pas bien ? demande-t-il.

— Peut-être trop bien.

— Et c'est une mauvaise chose ?

— Non, dis-je doucement. Certainement pas.

— Enroule tes jambes autour de moi.

Debout, il remonte son pantalon pour ne pas trébucher et me porte jusqu'à la douche.

Comme chaque fois après nos ébats, il lave mon corps et mes cheveux. Il m'essuie et plante un doux baiser sur ma colonne vertébrale. En étudiant mon reflet dans le miroir alors que je me recoiffe, il annonce :

— Nous sortons dîner.

— Mais nous sommes sortis pour le déjeuner.

— C'était il y a des heures.

— On y va avec Ilya et Anton ?

Son expression se durcit. Il retourne dans la chambre et ouvre le placard. Tout en passant ses chemises en revue, il me dit :

— Nous y allons seuls.

Je sais qu'il vaut mieux éviter de poser des questions quand son humeur change comme ça du tout au tout.

— Non, fait-il lorsque je prends un jean dans la penderie.  
Mets la robe.

— C'est beaucoup trop chic.

— Ça convient à l'occasion.

— Quelle occasion ?

— Nous avons quelque chose à fêter.

— Vraiment ?

Il sort son téléphone de la poche de son pantalon, saisit son code et tourne l'écran vers moi.

La photo me donne le frisson. C'est le visage d'un homme dont les traits sont imprimés à jamais dans ma mémoire.

— Tu le reconnais ? demande Yan.

Je déglutis.

C'est l'un des hommes qui m'ont agressée.

— Où est-ce que tu as eu ça ?

*Aussi vite*, ai-je envie de préciser. Et plus important encore, a-t-il découvert quelque chose à propos de Gergo ?

Il passe à la photo suivante et mon cœur reste pétrifié.

C'est le même homme. Je le sais par instinct, comme un soldat ressentirait la présence d'un ennemi sans se fier à sa vue, même si son ricanement fier a disparu et que ses traits narquois sont méconnaissables.

Ils sont méconnaissables, parce que son visage est réduit en bouillie.





**J**e suis incapable de détacher mon regard de Mina, assise en face de moi dans le restaurant. Elle se mord la lèvre en étudiant les recommandations du chef. Je devrais faire de même, du moins choisir un vin, mais je ne peux pas m'empêcher de la contempler par-dessus le menu.

J'étais sincère au déjeuner. Cette femme est parfaite pour moi. Dans cette robe rose chair, avec le sac et les chaussures assortis, c'est la plus jolie femme que j'aie jamais vue. La robe en coton forme un motif délicat en dentelle qui épouse son corps menu. Si elle bouge, je peux apercevoir ses sous-vêtements en satin rose. Je lui ai offert un ensemble soutien-gorge et shorty en pensant à la robe, mais ces sous-vêtements légers ne cachent pas ses seins ronds et ses fesses fermes. Cette vue me fait durcir entre les jambes. Je ne peux pas m'empêcher de penser à tout ce que j'ai envie de lui faire plus tard.

Avec ses cheveux blond platine, coiffés en arrière avec un peu de gel, et le maquillage que j'ai insisté pour qu'elle mette, elle semble tout droit sortie d'un magazine de mode. Elle mérite de figurer en couverture – et dans les pages du milieu, si je la dépouille de cette robe. Ses yeux bleus sont encore plus saisissants avec le fard à paupières sombre et

l'eye-liner, et le gloss rose sur ses lèvres accentue leur saveur. Les piercings et le tatouage ajoutent un côté rebelle, un côté rien-à-foutre. Elle représente tout ce dont j'ai toujours rêvé.

La totale. Féminine. Séduisante. Intelligente.

Redoutable.

Elle est tout à la fois. La femme idéale.

Dommmage, c'est aussi la femme qui m'a trahi. Je lui en veux toujours d'avoir participé à ce coup contre nous comme si de rien n'était, mais pas assez pour me passer d'elle dans mon lit. Pas assez pour ne pas vouloir la garder auprès de moi pour toujours. Ma fixette vire à l'obsession. J'adore sa force et sa résistance. J'adore sa vivacité d'esprit et son culot. J'adore ses caresses. Un seul effleurement de ses doigts effilés et je pourrais prendre feu et tomber à ses pieds en cendres.

Je l'ai dans la peau et je ne peux pas lutter contre la fierté et l'instinct de protection qu'elle éveille en moi. Je voudrais la garder en sécurité. Je suis fier de son travail dans la mission Dimitrov. Je suis fier de l'avoir à mes côtés. J'ai de plus en plus de mal à ignorer qu'elle ne l'a pas choisi de son plein gré – qu'elle n'est pas ici parce qu'elle le souhaite, mais parce que je l'ai ordonné. Pourtant, je ne peux m'empêcher de l'adorer. Je la déteste juste un peu pour ses mensonges et ses tromperies. Et il ne faudrait tout de même pas que je l'oublie.

*Qui est l'homme que tu as rencontré à Budapest, princesse ?*

Comme si elle ressentait la pesanteur de ma question, elle lève les yeux. Je baisse rapidement les miens, faisant mine de lire les lettres qui flottent sur le menu. Je ne veux pas lui donner plus de pouvoir qu'elle n'en a déjà.

— Yan ?

Sa voix est rauque. Cela me donne envie de ramper sous la table, de lui écarter les jambes et de la dévorer séance

tenante.

*Putain, ressaisis-toi.*

— Oui ?

— Je n'ai pas très faim.

L'inquiétude chasse aussitôt toutes mes pensées les plus sombres. Son appétit est en dents de scie. Souffrirait-elle de dépression ? La situation dans laquelle elle se trouve pourrait certainement lui avoir causé des troubles psychologiques graves, même si je ne me suis jamais posé ce genre de questions auparavant.

Elle referme son menu.

— Je vais juste prendre une entrée.

Dois-je lui faire consulter un psy ? Mais à quoi cela servirait-il ? Si la racine du problème ne change pas, le traitement ne fera aucune différence. Je ne veux pas non plus la bourrer de médicaments.

Une fois encore, mensonge ou pas, adoration ou haine, j'ai pris la responsabilité de cette femme quand je l'ai faite mienne, et je prends mes responsabilités au sérieux.

— Tu veux voir un médecin ?

Elle tressaille. C'est un mouvement léger, mais rien ne m'échappe en ce qui la concerne.

— Pourquoi aurais-je besoin d'un médecin ? fait-elle d'un ton tranchant.

— Tu as traversé beaucoup d'épreuves.

Mon regard glisse vers ses jambes, cachées sous la table.

— Tes ecchymoses ne semblent pas disparaître aussi vite qu'elles le devraient.

Une autre observation qui m'inquiète.

— Tu sais quoi ?

Elle ouvre à nouveau la carte du restaurant.

— Je vais prendre l'escargot en entrée et le saumon en plat principal.

Belle diversion, mais ça ne marchera pas avec moi.

— Je vais appeler quelqu'un demain matin.  
— Tu perds ton temps. Je vais bien.  
— Ce n'est pas une perte de temps.  
Je lui adresse mon sourire le plus charmeur.  
Elle répond avec un regard assassin.  
— Je n'ai pas besoin d'examen physique.  
— Je ne parlais pas d'un examen physique.  
Elle écarquille les yeux en comprenant mon allusion.  
— Tu veux que je parle à un psychologue ?  
— Un psychiatre.  
Au cas où elle aurait besoin d'antidépresseurs ou autre.  
— Va te faire foutre, Yan.  
— Attention aux insultes. Tu sais où ça te mène.  
— Sur tes genoux, les fesses à l'air ? réplique-t-elle.  
— Je suis content que tu comprennes toujours aussi vite.  
— Si j'ai besoin d'un psy, je te le dirai.  
— Pas la peine d'être sur la défensive. J'agis dans ton meilleur intérêt.  
— C'est toi qui dis ça, alors que c'est à cause de toi que j'aurais besoin d'un psy.  
— Mina.  
L'avertissement dans mon intonation suffit à la rendre ostensiblement méfiante.  
— J'aimerais profiter de ce dîner avec toi.  
— Alors, tu n'aurais pas dû faire allusion à un psy.  
— Je croyais que tu ne voulais pas te disputer.  
— C'est le cas.  
— Alors, quel est le problème ?  
— Tu crois que je vais me sentir mieux si je m'allonge sur un divan et parle à un inconnu de notre relation tordue ?  
N'importe quel autre homme aurait éprouvé des remords. Une culpabilité déchirante. Mais pas moi. Sa résistance ne fait qu'augmenter le défi.  
— Peut-être.

— Non, merci.

— Des cachets, alors ?

— Je ne suis pas du genre à prendre des petites pilules.

— Comme tu voudras. Mais la proposition tient toujours.

Elle plisse ses jolis yeux.

— Comme c'est gentil.

Nous nous taisons lorsque le serveur vient prendre notre commande. Je choisis la même chose que Mina. Avec cet échange houleux, je n'ai pas eu le temps de consulter le menu, mais je ne veux pas perdre deux minutes de plus, parce que les hommes du bar commencent à reluquer Mina sans vergogne. J'ai hâte de ramener ma femme à la maison. C'est ironique, étant donné que nous sommes ici pour échapper à l'appartement et à la présence d'Ilya. Quand le type en costume jette un autre regard appuyé à Mina, je me retourne sur ma chaise, prêt à le frapper au visage. Ses yeux croisent les miens et il les détourne aussitôt.

Tant mieux.

Oh, et puis merde.

Je me lève.

Mina me lance un regard surpris.

— Où vas-tu ?

— Ne bouge pas. Je reviens tout de suite.

Le gars blêmit lorsque je m'avance. Je m'arrête devant lui et son ami.

— On se connaît ?

— Non, balbutie-t-il.

— Alors, qu'est-ce que tu regardes ?

— Euh, rien.

— Elle est belle, non ?

Il secoue la tête.

— Non.

— Tu es en train de dire que ma femme n'est pas belle ?

— Si, enfin, je veux dire, non. Oui, elle est belle.

— C'est ce que tu regardais ?

Il lève les mains.

— Écoute, mec, je ne voulais pas causer d'ennuis. Je n'ai pas pu m'empêcher de la remarquer, c'est tout.

— Si tu tiens à la vie, je te conseille de regarder ailleurs. J'entends le bruit de sa déglutition.

— Pigé ? demandé-je avec un sourire froid.

— Oui. Oui, c'est compris.

— Très bien.

Je lui tapote doucement l'épaule avant de retourner à notre table.

Mina me regarde avec de grands yeux tandis que je m'assieds.

— Était-ce vraiment nécessaire ?

Nos verres ont été remplis entre-temps. Je vide la moitié du mien sans chercher à savourer le bouquet italien.

— Oui.

Détournant les yeux, elle se frotte le front. Je n'y tiens plus.

— Quoi ? m'exclamé-je.

Elle soupire.

— Rien.

— Dis-le.

— Tu ne peux pas menacer tous ceux qui me regardent.

Aussitôt, ce qu'il me reste de bonne humeur m'échappe.

— C'est là que tu te trompes.

Je me penche vers elle par-dessus la table.

— Ne sois pas dupe parce que je t'invite à dîner et à boire du vin. Ta vie m'appartient. Je peux faire ce que je veux de toi ou et de ceux qui te regardent. À moins que tu l'aies oublié ?

Elle croise les bras autour de son buste et se frotte doucement la peau.

— Non, fait-elle à mi-voix. Je n'ai pas oublié.

Merde. J'ai envie de me frapper la tête sur la table. C'est l'effet qu'elle me fait. Elle me rend fou. Je suis jaloux parce que je ne suis pas sûr d'elle. Peu, disons. Ma tête a beau me dire que ce n'est pas sa faute, ma colère est trop féroce pour entendre raison.

Évitant mon regard, elle prend son verre et boit une gorgée. Elle fixe le centre de table, les peintures sur le mur, les autres convives, tout sauf moi. Quand elle recommence à se frictionner les bras, je me lève, retire ma veste et la place sur ses épaules.

Elle se crispe, puis reste figée dans une sorte de transe. Elle ne rejette pas la veste, mais elle ne l'accepte pas vraiment en la resserrant autour d'elle. Ça m'énerve, car elle frissonne, même s'il fait plutôt bon dans la salle. Pour faire plaisir à Mina, j'ai choisi un restaurant que je ne connaissais pas, où je n'ai pas d'historique avec les serveuses. Je voulais que ce soit agréable, mais toutes mes bonnes intentions ont volé par la fenêtre dès que j'ai ouvert ma grande bouche. Et maintenant, l'atmosphère est tendue, encore plus qu'auparavant, quand j'ai montré cette photo à Mina. Elle n'a pas eu la réaction que j'escomptais. Je pensais qu'elle serait reconnaissante de voir que j'avais fait tabasser l'un de ses agresseurs. Au lieu de quoi, son visage est devenu blanc comme un linge et elle s'est refermée, se détournant sans un mot.

Je ne sais pas pourquoi cette photo l'a tellement dérangée, mais si elle pensait que je laisserais ces connards dans la nature, à profiter de la vie, elle ne me connaît pas du tout. D'abord, ils souffriront. Ensuite, ils mourront.

Mais mes pensées digressent. Nous parlions d'un médecin et elle affirmait ne pas en avoir besoin. Je songe à son manque d'appétit fréquent. Certes, il y a cette photo, mais ce n'est pas ce qui lui noue le ventre. Le spectacle du visage écrasé de cet affreux connard n'était pas joli, évidemment,

mais elle a l'habitude de voir ça et pire encore. Il y a autre chose, quelque chose qu'elle me cache.

Je n'aurais jamais pensé avoir besoin de sa confiance, pourtant c'est le cas. J'en ai besoin comme j'ai besoin de son corps. Je veux tout. Je ne supporte pas l'idée qu'elle me cache quoi que ce soit. Elle me désire. Elle me désire depuis le début. Me dévoiler son corps ne lui a jamais posé de problème. C'est mettre son cœur à nu qui l'ennuie.

Plus je songe à ce qu'elle garde enfoui en elle, plus j'en perds l'appétit. Le silence s'étire. Je n'ai jamais autant voulu qu'elle me parle qu'en cet instant, mais je ne sais pas comment interrompre cette impasse silencieuse.

Lorsque notre repas arrive, nous nous contentons de picorer. C'est un terrain inconnu. Je sais comment faire chanter le corps d'une femme, comment la faire crier, mais je n'ai jamais essayé de convaincre qui que ce soit de parler. Putain, je n'ai jamais eu envie d'écouter une femme auparavant. Même si je répugne à l'admettre, Ilya est mieux qualifié que moi sur ce point. Il saurait comment s'y prendre, mais je ne peux pas lui demander de l'aide sachant qu'il rêve toujours de coucher avec Mina.

Au moment de l'addition, je suis tellement frustré et tiraillé sur la façon de gérer la situation que je me sens comme une tyrolienne tendue entre deux arbres. Mina ne me parle pas dans la voiture. Elle ne parle pas sous la douche ni quand je la prends dans six positions différentes au lit, jusqu'aux petites heures du jour. Elle gémit et halète, exprimant son plaisir sans retenue, mais je ne veux pas seulement savoir l'effet que je produis sur son corps. Je me demande depuis quand j'ai changé à ce sujet.

Je sais seulement que ça ne me suffit plus.





**B**ien après que Mina s'est endormie, je reste éveillé dans le noir, m'efforçant de tirer un bilan de la soirée. Il n'y a qu'un seul remède pour me débarrasser de cette frustration contenue. Je dois la défouler sur quelqu'un d'autre.

Une autre photo attendait sur mon téléphone quand nous sommes rentrés après le dîner. Les hommes que j'ai embauchés ont fait leur travail rapidement.

Déjà deux, il n'en reste plus que neuf.

Je quitte notre chambre et ferme la porte pour ne pas déranger Mina. Puis je réveille doucement Anton. Les ronflements d'Ilya restent réguliers tandis qu'Anton attrape son pantalon et me suit dans le salon.

— Qu'y a-t-il ? demande-t-il en passant une main dans ses cheveux ébouriffés.

— Nous allons en Hongrie.

Il me fusille du regard.

— Encore ?

— Tu pilotes l'avion.

J'enfile ma veste et je me dirige vers la porte. Anton pousse un juron à mi-voix et saute dans son pantalon. Il récupère son imperméable sur le dossier du canapé et le met par-dessus le t-shirt dans lequel il a dormi.

— Dépêche.

J'aimerais être de retour avant que Mina ou Ilya se réveillent. Une fois que nous sommes sur le palier et que la porte est verrouillée derrière nous, je demande :

— L'avion peut être prêt dans combien de temps ?

— Il nous attend déjà à l'aérodrome privé.

J'emprunte les escaliers.

— Allons-y.

— Que se passe-t-il ? s'enquiert-il en courant pour rattraper son retard.

Remontant le col de ma veste pour me protéger de l'air froid de la nuit, je consulte le message sur mon téléphone tout en rejoignant la voiture de location, garée dans la rue. Les hommes que j'ai engagés ne font pas de mystère quand ils torturent les ordures qui ont fréquenté Mina dans l'armée, et sans doute leurs deux premières victimes ont-elles appelé leurs anciens camarades pour les prévenir. Tant mieux. Je veux qu'ils sachent ce qui va leur arriver. Même s'ils se cachent, je flairerai leurs traces.

Aucun d'eux n'échappera à sa punition.

Étant donné que Mina faisait partie des forces spéciales lorsqu'elle a déposé sa plainte, son affaire a été traitée par une cour martiale. Son officier supérieur, le général de division Rafael Tóth, aurait dû la protéger. Au lieu de ça, il a affirmé que ce qui s'était passé était sa faute. J'ai lu le rapport qu'il a soumis. J'ai lu les excuses tièdes de ces hommes qui s'y sont pris à plusieurs contre une femme sans défense. J'ai lu le plaidoyer pathétique de l'avocat militaire. Maintenant, j'ai quelques questions à poser au connard qui a témoigné contre Mina.

Encore neuf. Dix, si je compte Tóth.

En ce moment, il travaille comme conseiller pour un sombre crétin, au Service des Vétérans du ministère de la Défense.

— Yan, dit Anton alors que nous atteignons la voiture.  
Qu'est-ce qui se passe ?

— J'ai quelqu'un à interroger.

— Ça concerne Dimitrov ?

— Non.

— Quoi donc ?

— Autre chose.

Il s'installe sur le siège passager lorsque je déverrouille les portières.

— Tu vas me le dire ?

— Non.

— *Mudak*, marmonne-t-il tandis je démarre le moteur.

---

EN MOINS D'UNE HEURE, NOUS ATTERRISSONS SUR UN PETIT aérodrome de l'autre côté de la frontière, à l'est de Budapest. Le contact d'Anton à la tour de contrôle nous a permis d'obtenir les autorisations de décollage et d'atterrissage en un temps record.

Le chauffeur que j'ai commandé avant le départ nous attend à côté d'un véhicule. J'ai déjà travaillé avec lui auparavant. Il est fiable et discret. Une fois Anton et moi installés à l'arrière, je donne l'adresse à notre chauffeur et il lève la cloison pour nous laisser un peu d'intimité.

J'affiche alors le plan de la maison sur mon téléphone pendant que la voiture se met en branle.

Anton regarde l'écran.

— Je ne veux pas me mêler de ta guerre privée, mais cette adresse sera assortie d'une certaine sécurité.

— Peut-être, mais rien de très haut de gamme.

— Qu'est-ce que tu nous caches ?

— Nous ?

— À moi et à Ilya.

— Je ne savais pas que vous étiez contre moi.

Ses yeux sombres se durcissent.

— C'est Mina, n'est-ce pas ?

— Ne prononce pas son nom.

— Et c'est reparti.

Il secoue la tête.

— Tu as frappé ton propre frère pour cette femme.  
Jusqu'où ça va aller ?

— De quoi tu parles ?

— Tu la laisses te manipuler.

— Tais-toi. Tu ne sais pas qui manipule qui.

— Est-ce que tu le sais, toi, au moins ?

— Anton, je te préviens.

— Bon, fait-il en soufflant avec exaspération. Mais moi aussi, je t'aurai prévenu.

Il regarde par la vitre avant de se tourner vers moi.

— Je me demande même pourquoi je suis ici. Si tu comptes être aussi nerveux, tu aurais mieux fait de me laisser dans l'avion.

— Tu es ici pour entrer par effraction dans cette maison.

Il regarde à nouveau l'écran.

— Tu me demandes de te faire entrer, mais sans me dire pourquoi.

— Si tu ne veux pas m'aider, dis-le tout de suite.

Il lève les mains au ciel.

— C'est bon, je vais t'aider, putain.

— Voilà. C'était si difficile que ça ?

Il secoue de nouveau la tête, mais il ne répond pas.

Avec n'importe qui d'autre que Mina, je le lui aurais dit. Mais ce n'est pas son affaire, et je n'ai pas le droit de partager sa vie privée. Avant que tout cela n'éclate au grand jour, ces hommes seront morts. D'ici là, nous serons loin, à dépenser l'argent que la mission Dimitrov nous aura rapporté. Un endroit chaud, pourquoi pas.

Peut-être une île privée au large des côtes du Mozambique.

Anton et moi passons en revue les étapes à venir, pendant le trajet. Désactiver l'alarme et entrer par effraction s'avère un jeu d'enfant. Cet idiot n'a ni gardien ni chien. Nous pénétrons dans la maison spacieuse, sur une propriété isolée à l'extérieur de la ville, et nous nous dirigeons vers la chambre principale à l'étage, où la silhouette massive de notre cible gonfle les couvertures sur le lit. Ce connard ne se réveille que lorsque je presse le canon de mon arme contre sa tempe.

Le blanc de ses yeux ressort dans le clair de lune qui filtre par la fenêtre. Il a la présence d'esprit de garder la bouche fermée. Sa femme dort à côté de lui.

— Eh bien, eh bien, dis-je en secouant la tête, pas très vigilant pour un ex-soldat. Tu perds le coup de main.

Au son de ma voix, la femme remue. Elle ouvre les yeux, cligne des paupières et se redresse vivement.

— Chut.

J'appuie mon doigt sur mes lèvres.

— Il ne faut pas réveiller les enfants.

— Tout ce que vous voudrez, me dit Tóth d'une voix rauque et chevrotante.

Je m'adresse à sa femme.

— Je vais poser quelques questions à votre mari. Restez tranquille et vous ne serez pas blessée.

Elle déglutit en regardant son mari. À mon hochement de tête, Anton se déplace de son côté du lit en s'assurant qu'elle voie bien son arme.

— Lève-toi, dis-je à Tóth.

Gardant le pistolet contre sa tête, je le pousse dans le couloir.

— Au garage.

Il ne discute pas. Il me conduit au rez-de-chaussée et nous entrons dans le garage double par le côté de la cuisine. Je verrouille la porte et allume. Il se tourne pour me regarder, les deux mains levées. Il est calme maintenant. Trop calme.

— Tu sais pourquoi je suis ici, lui dis-je.

— J’ai entendu parler des autres.

Je lui adresse un sourire sinistre.

— Les nouvelles vont vite.

— C’est cette femme qui vous envoie.

— Personne ne m’envoie.

Il a l’air troublé.

— Alors, pourquoi êtes-vous ici ?

— Pour *cette femme*.

Sale fils de pute. Il ne se rappelle même pas son nom. Je jette un rapide coup d’œil autour de moi. Il semble faire beaucoup de bricolage. Sur les étagères sont soigneusement empilés des pots remplis de clous et de vis. Des marteaux et des scies pendent aux crochets du mur.

— Va chercher des câbles.

Ce connard s’approche d’un tiroir et en sort un tas de fils.

Je donne un petit coup de pied dans un banc, à côté de moi.

— Assieds-toi.

— Je ferai tout ce que vous voulez si vous me promettez de ne pas blesser mes enfants.

— Assis, dis-je encore plus sévèrement.

Il se laisse tomber sur le banc, une mèche devant les yeux.

— Les mains dans le dos.

Quand il s’exécute, j’attache ses poignets et je rive ses chevilles aux pieds du banc. C’est un ancien militaire. S’il en a l’occasion, il se jettera sur moi. Bien sûr, je peux le tuer, mais je n’ai pas l’intention de me battre de peur de réveiller ses enfants. Enfin, il n’est pas obligé de le savoir.

Il me regarde par en dessous tandis que je contourne le banc et m'arrête devant lui. Son ventre forme des bourrelets sous son marcel et ses cuisses débordent de son caleçon. Il ne s'est pas entretenu. Il semblerait que le travail de bureau au gouvernement l'ait rendu laxiste.

— Cette femme, dis-je. Comment s'appelle-t-elle ?

Son visage se plisse.

— Quoi ?

— Son nom, putain ?

— Ça fait longtemps. Je me souviens à peine de son visage.

— Ne me raconte pas de conneries.

Un homme n'oublie pas ce genre de choses. Un nom peut-être, mais pas son image, étendue sens dessus dessous, toute nue dans une flaque de sang et de vomi. Même un soldat endurci n'oublie pas cela.

— Réponds-moi.

— 158... 14... quelque chose.

— Je t'ai demandé son nom.

— Je n'ai jamais regardé leurs noms. Il vaut mieux les considérer comme des numéros.

Je serre les dents.

— Mina. Mina Belan.

— D'accord. Et alors ?

— C'est toi qui as pris sa déposition.

— J'étais le supérieur responsable.

— Qu'est-il arrivé ?

— Vous savez ce qui s'est passé.

— Je veux l'entendre de ta bouche.

— À quoi ça rime ?

— D'après toi ?

— C'est une vengeance ?

Comme je ne réponds pas, il demande :



— Pourquoi attendre toutes ces années ? Pourquoi maintenant ?

— Je t'ai posé une question.

— Elle a dit que les hommes l'avaient agressée sous la douche. Ils l'ont battue et ils allaient la violer, mais un coéquipier est intervenu.

— Un coéquipier ?

— Gergo Nagy.

— Ah, donc tu te souviens de son nom, à lui.

Il me décoche un regard noir.

— J'étais en mission avec Gergo. Mademoiselle Belan n'a été déployée avec aucune des équipes que j'ai supervisées sur le terrain.

— Continue.

— Les hommes ont reculé quand Gergo a dégainé une arme à feu. Il a appelé les médecins.

Je marche tout autour de lui en prenant note de son attitude. Il est indifférent. Comme un soldat entraîné à infliger des tortures.

— Qu'est-il arrivé à ce Gergo ?

— Il a démissionné peu de temps après elle. Il a affirmé que l'agression avait été le coup de trop. Ils étaient bons amis, Gergo et Belan.

Alors, Gergo est la seule personne à l'avoir aidée, à l'avoir défendue.

— Où est-il maintenant ? Qu'est-ce qu'il fait ?

— Aucune idée. Je ne suis pas resté en contact avec les hommes qui ont servi avec moi.

— Quelles blessures a-t-elle subies ?

La tension de ses épaules est le premier signe d'émotion qu'il montre. Son silence est encore plus éloquent. Il faut croire que l'incident l'a marqué, tout compte fait.

— Quelles étaient ses blessures ? répété-je en me campant devant lui.

Il soupire.

— Quatre côtes cassées, un bras cassé, une commotion cérébrale et une hémorragie interne.

— Ils l'ont frappée au visage.

Je commence à ressentir un froid mortel en me rappelant ses yeux fermés, sur la photo, violacés et ensanglantés.

— À plusieurs reprises.

— Oui.

Son aveu est plein de regrets.

— Jusqu'à ce que son crâne se fracture.

— Oui.

Ma rage monte en flèche. C'est une fureur froide, la plus dangereuse.

— Ils lui ont donné des coups de pied alors qu'elle était à terre.

— Oui.

— Jusqu'à ce que son rein droit se fende comme un haricot rouge.

— Oui.

— Puis ils lui ont donné des coups de pied dans le ventre.

Il détourne le visage.

— Regarde-moi, grogné-je.

Quand il s'exécute, je répète :

— Ils lui ont donné des coups de pied dans le ventre.

— Oui.

— Ils ont même endommagé un ovaire.

— Oui. J'ai compris. Vous pouvez arrêter cette énumération.

— Elle aura peut-être beaucoup de mal à concevoir.

Il baisse la tête.

— Oui.

— Pourtant, tu as trois beaux enfants, toi.

Il ramène son regard vers le mien. Pour la première fois, je décèle une note de panique dans sa voix.

— Ils sont innocents.

— Tout comme Mina.

Je penche la tête en le dévisageant, cherchant à bien comprendre son rôle dans ce simulacre de justice.

— Pourtant, tu as dit le contraire. Tu as affirmé qu'elle était tombée dans les escaliers et qu'elle avait ensuite tenté d'accuser ses coéquipiers de ses blessures.

— J'ai pris la décision la plus raisonnable.

— Est-ce vrai ?

— À quoi peut-on s'attendre quand on jette une jeune et belle femme dans une pièce remplie d'hommes, des soldats en bonne santé et virils, qui ne voient pas de femmes pendant la majeure partie de l'année ?

Je pense à cette photo, à cette « preuve A » et aux longues tresses blondes maculées de sang. Je revois Mina, irrémédiablement brisée, et cette image s'enracine dans mon cerveau. Je me liquéfie, mon âme s'effrite. La seule chose que j'ai devant les yeux, ce sont ses cheveux tachés de sang. Pourquoi a-t-elle coupé de si beaux cheveux ?

— Je m'étais toujours opposé à son inclusion dans le corps d'élite, poursuit Tóth. Je savais que ça mènerait à ce genre de choses.

Ah. Enfin de la vérité.

— Est-ce pour cela que tu as laissé ces violeurs potentiels s'en tirer avec une réprimande ?

Une putain de réprimande, alors que Mina s'est battue pour survivre dans un lit d'hôpital pendant des mois. Le froid glacial s'intensifie, s'immisçant lentement dans chaque partie de mon corps, m'endurcissant le cœur.

— Vous pouvez dire ce que vous voulez, mais c'est la nature humaine. Il était évident qu'ils tenteraient quelque chose. Elle se douchait avec eux. Elle dormait avec eux. Elle faisait étalage de son corps. Et quand ils ont fini par accepter sa proposition sous-entendue, voilà qu'elle refuse.

Quel fumier. J'aimerais le tuer à mains nues, mais ce serait trop facile.

— Putain, tu es sérieux ?

— La décision ne m'appartenait pas. C'était la décision de la cour martiale.

C'est vrai. Ainsi, ils balayaient le scandale sous le tapis.

— La commission spéciale que le tribunal a nommée s'est appuyée en grande partie sur ton opinion et tes recommandations.

— Comme je l'ai dit, une femme n'avait pas sa place dans le corps d'élite. Nous en avons tiré une leçon pour notre futur processus de sélection.

— Une leçon de discrimination, tu veux dire.

— Écoutez, je ne peux pas revenir sur ma décision. Faites votre devoir. Ça n'y changera rien.

Je me penche plus près de lui.

— C'est là que tu te trompes.

Il blêmit un peu.

— Qu'attendez-vous de moi ? De l'argent ? Est-ce pour cela que Belan vous a envoyé ?

— Non.

J'esquisse un sourire forcé qui me fait mal au visage.

— Comme je te l'ai déjà dit, Belan ne m'a pas envoyé et je ne veux pas de votre argent minable.

— Alors, que voulez-vous ?

— La justice.

Je colle mon nez à un centimètre du sien.

— Œil pour œil.

— Si vous comptez me frapper, allez-y.

Je secoue la tête.

— Me tuer ? fait-il en riant. Allez-y. Je n'ai pas peur de mourir.

— Bien sûr, dis-je avec un sourire sans joie. Tu as été formé toute ta vie pour mourir. Non, la mort serait trop

facile.

Il me regarde, bouche bée.

— Tu as fermé les yeux, dis-je. Tu as gardé le silence alors que tu aurais dû parler. Je te laisse le choix. Les yeux ou la langue ?

Son haleine nauséabonde me saisit aux narines quand il s'écrie :

— Quoi ?

— Veux-tu passer le reste de ta vie aveugle ou muet ? Au fait, la partie non négociable, c'est ta bite.

Je n'ai pas montré ces photos à Mina, celles où son agresseur avait son propre sexe tranché dans la bouche. Elle avait l'air assez bouleversée rien qu'en le voyant salement amoché.

Tóth secoue la tête. Des gouttes de sueur ruissellent sur son visage.

— Quoi ? dis-je en souriant. Les hommes qui t'ont prévenu ne t'ont pas parlé de cette partie ? Je suppose qu'ils ont trop honte de voir à quoi ils ont été réduits.

Il émet un « non » à peine cohérent.

— C'était quoi, ça ? lancé-je, railleur.

— Non, je vous en prie. Tuez-moi.

Je le ferai, mais il n'est pas encore obligé de le savoir. Je secoue la tête avec pitié.

— Et laisser ta famille dans le pétrin ? Quel père es-tu ?

— Quel genre d'homme serais-je si... ? fait-il sans terminer sa phrase.

Je l'attrape par les cheveux.

— La langue ou les yeux ? Choisis, sinon je te prends la vue *et* la parole.

— Seigneur. Putain !

— Non, aucun secours ne te viendra de là-haut. Je suppose que c'est ce que Mina a dû ressentir quand elle a demandé de l'aide.

— Je, je... Non. Putain. Tuez-moi. S'il vous plaît. Je vous donnerai de l'argent.

Je vais chercher les cisailles sur le mur.

— Bon, nous allons jouer à ta façon. Je vais commencer par tes yeux.

— La langue, crie-t-il. La langue. Putain, Seigneur.

— Comme tu voudras.

Ce connard n'a pas le centième du courage ni de la force de Mina. Il se pisse dessus quand je saisis sa langue et tire.

Domage qu'il soit déjà évanoui quand je passe à sa queue.



L'enfermement commence à me rendre folle. Je n'ai pas l'habitude d'être mise de côté. Ce sont le danger et l'adrénaline qui me font vivre et je ne supporte pas de rester enfermée chez Yan sans rien d'autre à faire que de cuisiner. Bien sûr, il y a beaucoup de danger et d'adrénaline dans ma situation actuelle, suffisamment pour satisfaire ma part d'ombre, mais je suis une participante passive, réticente – sauf quand Yan m'emmène au lit. Cependant, je n'ai aucun intérêt à m'appesantir sur ce que je ne peux pas changer, alors j'ignore ce manque d'énergie qui me ronge et je vais me coucher juste après le dîner.

Yan ne tarde pas à me suivre. Il passe ses bras autour de moi et me serre contre lui. Cette étreinte n'est pas seulement physique. Il m'intrigue, ce dangereux tueur. Je suis attirée par lui tout autant que j'ai envie d'échapper à cet emprisonnement exaspérant. C'est contradictoire, déroutant. Ce paradoxe me rend encore plus fébrile.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? chuchote-t-il à mon oreille.

— Rien.

— Tu n'as pas dit un mot pendant le dîner.

— Parce que je dois faire la conversation aussi ? En plus d'être ton jouet sexuel ?

— Mina.



Il y a un avertissement dans sa voix, et ce n'est pas subtil.

Je ferme la bouche avant de dire quelque chose qui ne ferait qu'aggraver une situation déjà impossible. Sa main glisse sur mon ventre, sous mon t-shirt en coton, et se pose sur ma hanche. Il est déjà dur. Je sais ce qu'il veut, mais je ne suis pas certaine de pouvoir me défaire de cette humeur étrange et apathique.

— Je suis fatiguée, murmuré-je.

Il reste dans la même position, en cuillère derrière moi. J'attends qu'il proteste ou qu'il me défie, mais il ne fait que resserrer son bras autour de ma taille. Quand il se met à l'aise, comme chaque fois avant de dormir, j'ai une envie inexplicable de pleurer. Il n'a pas essayé de me forcer ni de me convaincre. Il a simplement accepté que je sois fatiguée. Une fois n'est pas coutume, je suis tiraillée, à la fois follement reconnaissante pour sa considération et saisie d'une tristesse irrationnelle à l'idée d'avoir pu blesser ses sentiments.

Dans un souffle court et tremblant, je lui dis :

— Ce n'est pas toi.

— Dors, dit-il sèchement.

Pourtant, la froideur se craquelle et un soupçon de chaleur s'infiltré.

Fermant les yeux, je chasse les pensées inquiétantes qui tournent en boucle dans mon esprit et je ne mets pas longtemps à m'endormir. Je suis vraiment épuisée. Mais le sursis ne dure pas longtemps avant que je ne sois de retour dans la voiture, la neige et les arbres défilant dans la lumière des phares au bord de la route goudronnée.

Nous empruntons le virage et mon estomac se noue. C'est moi, la Mina adulte, qui suis assise à l'arrière. Je suis comme une spectatrice impuissante lorsque la voiture s'arrête. C'est la Mina adulte qui sort avec mes parents, l'adulte qui est

censée les protéger. Le pistolet dans ma main est brillant et bleu. En plastique.

— Non !

Un coup de feu retentit. Ma mère tombe, ses cheveux blonds recouvrant son visage.

*Pan !*

Mon père tombe à genoux.

— Non !

Je saute sur les hommes, frappant de mes poings leurs bras blancs, flasques et couverts de traces de piqûres. Juste assez pour les immobiliser. Juste assez pour les attacher et les forcer à me regarder. Mais ils ne connaissent pas la Mina adulte. Ils ne connaissent que la petite fille. Et ils ont depuis longtemps oublié mes parents. Ils mourront sans avouer leurs péchés, car ils ne peuvent pas avouer un péché dont ils n'ont aucun souvenir.

— Mina !

La voix de mon ravisseur se mêle à celle de mon sauveur dans le rêve. Ce dernier me tire des griffes du cauchemar et me ramène à la réalité.

— Réveille-toi.

J'ouvre les yeux, consciente que j'ai crié. Je crie toujours à ce moment-là.

— Je suis désolée.

Mon t-shirt est trempé de sueur.

Il allume la lampe sur la table de nuit et se redresse en s'appuyant contre la tête de lit.

— Viens là.

Je m'approche du creux de son bras. J'ai besoin de chaleur, de réconfort.

Il pose un baiser sur le sommet de mon crâne.

— Le même rêve ?

J'acquiesce.

— Ils sont morts, ces hommes, dit-il. Ils ont payé pour ce qu'ils ont fait.

Je glisse les doigts sur les poils noirs clairsemés de son avant-bras.

— Ça compte s'ils ne pouvaient même pas s'en souvenir ?

— Comment ça ?

— Ils étaient défoncés quand je leur ai tiré dessus. Peut-être qu'ils étaient défoncés le soir où ils...

— Dis-le, insiste-t-il doucement quand je laisse ma phrase en suspens.

Je sais pourquoi il fait ça. Ces choses-là s'enveniment quand on les enfouit sous sa peau, ses os et sa chair, lorsqu'on les enfouit dans son cœur.

Yan me regarde toujours, dans l'attente. Je prends une inspiration et prononce dans un souffle :

— Le soir où ils ont tué mes parents.

Ma poitrine se dégonfle sous l'effort. Avec les jointures de ses doigts, il caresse le côté de mon visage.

— Continue.

J'en ai envie, mais ce n'est pas parce que j'ai tout enfoui en moi. Ce n'est pas ça. Seulement, je me suis engourdie. Je suis devenue froide comme la neige et la glace de ce soir-là. Je n'ai pas fait de cauchemar depuis de nombreuses années, pourtant depuis que Yan m'a emmenée, ils reviennent se venger. Et je soupçonne que c'est à cause de Yan, parce qu'il dégivre lentement mon cœur et qu'avec lui, je ressens à nouveau, je redeviens vulnérable.

— Comment t'es-tu enfuie ? demande-t-il d'une voix douce.

Un frisson me traverse.

— J'ai couru. J'ai couru très vite. Je me suis cachée dans les bois et j'ai attendu. Je pensais que mes parents viendraient me chercher quand les méchants seraient partis, mais ça a duré une éternité et j'étais glacée jusqu'aux os.

Il me frictionne le bras, comme s'il essayait de dissiper le froid de cette nuit.

Je continue. Ça me fait du bien de tout lui dire.

— Finalement, je suis revenue les chercher. Au début, je ne comprenais pas. Puis j'ai senti l'humidité, le sang. J'ai vu les yeux de mon père, vitreux comme des billes, avant de voir le trou dans sa tête.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Rien. J'ai... j'ai commencé à marcher.

Je me fais toute petite contre lui, blottie dans la sécurité qu'il m'offre.

— Je n'ai pas ressenti la douleur, rien que le froid. Aujourd'hui encore, je ne la ressens pas pleinement. Parfois, c'est presque comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre, comme si la fille de mon rêve était une inconnue.

— Le détachement, songe-t-il tout haut en posant son menton dans mes cheveux. C'est souvent un mécanisme d'adaptation en cas de traumatismes graves.

Je regarde ma main sur son genou. Je le serre si fort que mes phalanges sont blanches.

— Ils ont essayé de me soigner pendant très longtemps.

— *Ils ?*

— Les psychiatres. Les thérapeutes. Les conseillers. Ils m'ont dit que j'étais dysfonctionnelle. Pas normale. Que j'avais du mal à me faire des amis et à m'attacher, que je souffrais d'un manque d'empathie et d'une fascination malsaine pour le danger. Je suis allée en thérapie chaque semaine pendant des années, sans succès. Ils ont fini par abandonner quand je suis entrée au lycée.

Le corps de Yan se raidit contre moi.

— Ils n'avaient pas le droit de te juger. Personne n'est tout sucre tout miel, dans un monde d'arcs-en-ciel et de chiots. Pas au fond, là où ça compte. Nous portons tous une obscurité en nous-mêmes. Certains ont juste le luxe de ne

jamais le savoir. En tout cas, la norme est un concept vague et changeant. Qu'est-ce qui est normal, si ce n'est une généralisation au sens large basée sur les critères et les valeurs de la majorité ? Ce n'est pas parce que tu es différente que tu n'es pas normale.

Mon cœur irradie de chaleur, et c'est tout nouveau pour moi. Personne ne m'a jamais défendue comme ça.

— J'ai su que j'étais différente à partir du moment où j'ai découvert les corps de mes parents. Instinctivement, j'ai su que je n'allais pas être comme les autres enfants. Ils ne m'ont jamais compris et je ne les ai jamais compris. C'était tout simplement plus facile d'être seule.

Il pose sa main sur la mienne.

— Les amis, c'est surfait, de toute façon.

Une douceur s'installe en moi. Il ne me juge pas et c'est libérateur. Ça ressemble beaucoup à la paix.

— C'est ce qui a fait de moi la candidate idéale au poste de tireur d'élite. C'est déjà ça.

— Oui, tant mieux, dit-il avant de me serrer contre lui. Une parfaite petite tueuse. C'est ce que tu as toujours voulu faire ?

— Au début, je voulais éliminer les méchants. Ensuite, j'ai réalisé que le bien et le mal étaient des concepts très flous, et que les méchants pouvaient être vos propres camarades, les hommes mêmes qui avaient juré de vous soutenir.

— Et c'est à ce moment-là que tu t'es mise à ton compte.

— Oui.

Je le regarde avec un sourire ironique.

— Même si je choisis toujours soigneusement mes missions.

Quand son visage s'assombrit, sans doute en se rappelant le soi-disant coup monté où je l'aurais fait passer pour un terroriste, je m'empresse de changer de sujet.

— Et toi ? C'était dur la première fois ?

— Plus facile qu'il ne l'aurait fallu.

Son regard est énigmatique.

— Tu as dit que c'était fantastique. Moi, je n'ai rien ressenti. J'ai senti la chair se séparer quand j'ai enfoncé le couteau dans les côtes de cette ordure. J'ai senti la chaleur quand son sang a giclé sur mes doigts. Mais c'est tout, rien de plus. Rien d'autre. Aucune envie de vomir. Aucun regret. Rien qu'une case de plus cochée sur la liste.

Intéressant. Et il n'avait que seize ans. Cela voudrait-il dire qu'il est encore plus dysfonctionnel que moi ?

Mes psys se seraient éclatés avec lui.

— Pourquoi tu n'as pas de nom de code ? demandé-je.

Il rit tout bas.

— Pas besoin. C'est pour les assassins de luxe comme toi. Je le frappe sur le bras.

— Aïe, fait-il, même si je sais qu'il n'a rien senti.

Comme je ne mords pas à l'appât, il dépose un baiser sur ma tempe et demande :

— Et toi, pourquoi Mink ?

Je prends une profonde inspiration.

— Juste avant que les hommes arrêtent notre voiture, j'ai demandé un biscuit à ma mère. Elle a dit que je devais attendre le dîner.

C'était typique de ma mère, cette discipline alimentaire.

— J'avais très envie de ce biscuit, mais je ne l'ai pas harcelée, parce que j'étais encore une fille sage à l'époque. C'était avant que j'emprunte cette voie obscure.

Chassant le souvenir, je continue :

— La marque des cookies, c'était Mink. Saveur menthe et pépites de chocolat. Ce n'est plus commercialisé depuis quelques années. Tu connais ?

Il secoue la tête.

— Les biscuits, c'était une denrée rare là d'où je viens. Si j'avais déjà mangé un Mink, je m'en serais souvenu.

Je croise les bras autour de sa taille pour le réconforter, car tous les enfants méritent des biscuits.

— Que s'est-il passé quand tu as commencé à marcher ? demande-t-il.

— J'ai marché pendant des heures, je pense. Une voiture est finalement passée. Le chauffeur s'est arrêté. C'était une gentille dame, qui allait rendre visite à sa famille. Elle m'a accompagnée au poste de police le plus proche. Ils ont contacté ma grand-mère.

Il passe un pouce sur mes côtes.

— Quand t'es-tu fait ce tatouage ?

— Dès l'instant où j'ai eu dix-huit ans. C'est mon propre mémorial.

— C'est chouette. Je suis sûr qu'ils auraient approuvé.

Il porte sa main à mon cou pour y effleurer mon autre tatouage.

— Et le colibri ?

Difficile de ne pas me raidir, de ne pas me trahir.

— Il symbolise la vie.

À quoi bon, maintenant ? Je me le suis fait après mon premier traitement de chimiothérapie, comme un signe de victoire, symbole de mon combat pour la vie. Pendant la majorité de cette première année, après mon diagnostic, j'ai détesté mon corps pour cette imperfection, parce qu'il me trahissait alors que je mangeais sainement, que je travaillais religieusement et que j'avais besoin de mon métier à haut risque autant que j'avais besoin d'air et de nourriture. Et ce n'était pas seulement à cause de l'argent. Avec l'adrénaline des missions, je me sentais vivante. C'était la seule chose qui me rappelait que j'avais encore un cœur.

Jusqu'à Yan. Maintenant, il me le rappelle, lui aussi. De tant d'autres manières.

— J'aime tout ça, dit-il.

— Ah oui ?

Son doigt suit les contours des piercings à mon oreille.

— Absolument tout.

— Pourquoi ?

Au fond, j'ai envie qu'il m'avoue qu'il aime plus que ce qu'il voit à la surface.

— Tu sais pourquoi ?

— Non.

— Je suis sûr que tu es consciente de l'effet que tu fais aux hommes.

Cette fois, je ne suis pas assez rapide pour cacher la rigidité qui s'installe dans mes muscles. Yan n'est pas un idiot et il est exceptionnellement doué pour lire dans l'esprit des gens. Surtout le mien, apparemment.

Il saisit mon menton, plissant ses yeux si perspicaces.

— Après Budapest, avec combien d'hommes as-tu couché ?

Il veut dire après que nous avons baisé comme des animaux dans son lit. Je lui donne la vérité :

— Aucun.

Son regard s'intensifie encore et une obscurité possessive infiltre les magnifiques abysses verts de ses yeux.

— Et avant Budapest ?

C'est une vérité que je ne suis pas prête à partager. Je m'écarte, mais il me retient fermement.

— Réponds-moi, Mina.

— J'ai eu quelques aventures après le lycée. Rien de très sérieux.

— Ce n'est pas ce que je t'ai demandé. Avant moi, c'était quand la dernière fois ?

Je me mords la lèvre.

— Je ne m'en souviens pas.

— Je crois que tu peux t'en souvenir.

— Je n'ai pas envie d'en parler.

Ses traits froids restent pensifs tandis qu'il me dévisage.



— C'était avant ou après ton départ de l'armée ?

Je le connais assez bien pour savoir qu'il ne va pas lâcher le morceau.

— Avant... j'admets à mi-voix.

Son emprise est implacable, tout comme sa question.

— Pourquoi ?

— Après l'incident, je ne pouvais laisser aucun homme me toucher.

— Pourquoi moi, alors ?

— Pourquoi quoi ? demandé-je afin de gagner du temps.

— Pourquoi as-tu couché avec moi ? C'était une diversion pour t'échapper ? Ou tu pensais que je te tuerais, autrement ?

L'accusation d'Ilya me revient. Il a dit que j'avais couché avec Yan parce que je croyais que c'était ça ou la mort. Maintenant, Yan veut savoir si j'ai seulement couché avec lui pour sauver ma peau. Ce serait tentant de mentir pour me protéger, mais ce que nous avons partagé est trop important pour que je joue à ce petit jeu.

— J'ai couché avec toi parce que j'en avais envie, avoué-je. Je pensais que mon corps était mort pour tous les hommes, mais toi, tu as brisé ce mauvais sort. Avec toi, je reprends vie.

La satisfaction ainsi qu'une possession toute masculine assombrissent son regard. En un clin d'œil, il se transforme en prédateur. Je me retrouve pressée, coincée sous son corps avant de pouvoir reprendre ma respiration.

— Je t'ai dit que nous étions uniques en notre genre, dit-il contre mes lèvres. Je n'ai pas baisé d'autre femme depuis toi, moi non plus, et tes mains donnent clairement vie à mon corps.

Pour le prouver, il appuie son érection contre moi, me laissant ressentir l'effet que je lui fais. Cette fois, ma peau se réchauffe en réaction, ma respiration s'accélère tandis que

mon corps – qu’il a ramené à la vie à Budapest – se réveille brusquement, dissipant mon malaise momentané.

— J’ai envie de toi, dit-il d’une voix rauque. Toujours fatiguée ?

— Non.

Écartant les jambes, je les enroule autour de ses hanches. Ainsi, je lui permets de me toucher, de me faire ressentir toute la beauté et la douleur d’être en vie.

---

AU MATIN, JE ME RÉVEILLE AVEC UN TENDRE BAISER SUR L’ÉPAULE.

— C’est l’heure de se lever.

Je me blottis plus profondément sous les couvertures alors que Yan sort du lit. À quoi ça sert ? Je n’ai nulle part où aller, rien à faire. Je resterai ici jusqu’au milieu de la matinée, peut-être même jusqu’à midi ou au soir.

— Ilya fait des crêpes, m’informe Yan.

— Je n’ai pas faim.

Je tire le drap sur ma tête avant de pousser un cri quand la couette chaude est soudainement arrachée à mon corps et qu’une bouffée d’air frais entre en contact avec ma peau.

— Qu’est-ce que... ?

Yan me jette un t-shirt et un short.

— Debout.

J’attrape les vêtements à contrecœur.

— C’est quoi, ton problème ?

— On va faire un peu de jogging.

— Quoi ?

— Tu as besoin de sortir, de faire de l’exercice. C’est pour ça que tu es ronchonne.

— Je ne suis pas ronchonne.

— Tu es déprimée.

— Je ne suis pas déprimée !

Il me regarde, les mains sur les hanches et les sourcils froncés.

— Le déni est le premier symptôme de la dépression.

— C'est ça. Catalogue-moi comme tu veux. J'ai connu pire.

Il attrape ma cheville et me tire au bord du lit.

— Qu'est-ce que tu fais ?

— Je vais te traîner dehors en t-shirt et en culotte, sinon tu peux t'habiller. À toi de choisir.

— Connard, marmonné-je en me redressant.

Il sourit.

— Insulte-moi encore et tu ne pourras plus t'asseoir pendant une semaine.

Je ferme la bouche, car je ne doute pas qu'il mettra sa menace à exécution.

— Maintenant, Mina.

Il a l'audace de claquer des doigts sur le chemin de la salle de bain.

— Tête de mule, grommelé-je en sortant du lit.

Nous nous habillons sans parler. Si je boude, lui est d'une excellente humeur agaçante. Quand nous entrons dans le salon silencieux, il est clair qu'Anton et Ilya ne sont pas encore debout. Je lance un regard noir à Yan. Il a menti au sujet des crêpes.

— Ne t'inquiète pas, dit-il avec un clin d'œil. Je te ferai des crêpes quand on rentrera.

Il passe une serviette de sport autour de mon cou et me pousse vers la porte.

— En avant.

J'inspire l'air du petit matin dès que nous arrivons dans la rue et je me mets à son rythme lorsqu'il commence à courir en direction de la vieille ville. Sa cadence est éprouvante, mais dès que mon corps ressent le frisson de l'adrénaline, il s'anime. Mon énergie revient en force. Je continue et, très

franchement, je lui en donne pour son argent. Nous courons à petites foulées pendant une bonne heure avant de nous arrêter pour quelques exercices de musculation, sur une aire d'exercice en plein air dans un parc.

Je suis en nage quand nous terminons, mais de bien meilleure humeur que lorsque nous avons quitté son appartement. L'entraînement intense était exactement ce dont j'avais besoin.

— Tu vois ? dit-il en me donnant un petit coup de poing sur l'épaule. J'avais raison.

Je lève les yeux au ciel.

— Tous les hommes croient avoir raison.

— Admets-le, dit-il, une lueur dans les yeux.

— Bien. Ça m'a plu. Tu es content ?

— Fou de joie.

Il me plante un baiser sur les lèvres.

— On fait la course jusqu'à la maison.

Je suis toujours partante pour un défi. Et je gagne toujours. Bien sûr, il prétend que j'ai gagné parce qu'il m'a laissé faire.



*A*près cette matinée où Yan m'a traînée dehors pour faire de l'exercice, les journées sont plus faciles. Malgré mon énergie en perte de vitesse, nous courons et nous nous entraînons tous les jours. C'est utile pour canaliser ma frustration et chasser les sentiments dépressifs. Et ce n'est pas le seul cadeau qu'il me donne. Il continue à exercer sa vengeance pour moi.

Dix hommes de plus.

Yan m'apporte la preuve de leur torture comme un chat montrerait fièrement une souris à son maître – une souris à demi morte avec laquelle il jouerait cruellement. Je suis terrifiée à l'idée qu'il tombe sur Gergo à tout moment, mais jusqu'à présent, il semblerait qu'il se concentre uniquement sur les hommes qui m'ont agressée. Je crains également que la violence ne nous rattrape et que nous devions fuir avant de terminer la mission à Prague, mais mes anciens coéquipiers ne parlent pas de leurs rencontres avec l'équipe embauchée par Yan. De toute manière, ils ne peuvent pas porter plainte. Que diraient-ils ? Ils ne veulent pas que le monde entier sache ce qu'ils ont fait – ni ce qui leur a été fait en représailles. Yan a l'intention de les laisser souffrir un moment, puis il reviendra pour les achever. Bien sûr, il lui faut du temps pour tous les éliminer, et quand il ne reste

qu'un nom sur la liste, nous ne sommes plus qu'à deux jours de notre rencontre avec Dimitrov.

Le stress est au maximum. L'appartement est exigü et les hommes s'énervent facilement. Heureusement que c'est bientôt fini. Pas seulement pour les hommes, mais aussi pour moi. Au fil des jours, mes forces se détériorent. C'est plus rapide qu'avant. Je sens presque les cellules défectueuses croître à l'intérieur de mon corps, me détruisant à petit feu.

Et alors que je me désagrège de façon invisible, notre plan progresse.

Dimitrov utilise le numéro sécurisé que je lui ai donné pour s'assurer que notre réunion tient toujours. Le tableau est sec, grâce à la peinture acrylique. Ce n'est pas une peinture à l'huile et ça se voit en y regardant de plus près, mais à ce moment-là, Dimitrov aura déjà une balle dans le cerveau. J'essaie la robe avec le rembourrage et je peaufine mon déguisement. Je travaille sur mon personnage. Nous retournons à l'hôtel et nous parlons au directeur, nous assurant que tout est en ordre. Nous faisons une répétition sur place. Nous louons une chambre dans un autre hôtel, en haut de la rue, où je peux déguiser les deux agents de sécurité. Yan et Ilya testent leurs armes. Ils nettoient et démontent les fusils pour un transport plus discret. Ils testent la corde et font de la descente en rappel sur un site d'escalade en salle. Pendant tout ce temps, nous gardons un œil sur Casmir Dimitrov et Natasha Petrova, il se comporterait de manière suspecte, ou au cas où elle changerait son emploi du temps sans crier gare. Mais tout se passe bien, ce qui fait que nous sommes extrêmement tendus. Dans notre métier, ce n'est jamais bon signe quand le déroulement est trop fluide. Cela dit, personne ne l'évoque de peur de nous porter la poisse.

Ce soir-là, nous dînons tranquillement et regardons un film pour nous détendre, car tout le monde est à cran. Je suis assise à côté de Yan sur le canapé pendant qu'Anton est le fauteuil. Ilya se trouve dans la cuisine, à faire du pop-corn. C'est un film d'horreur stupide qui nous fait plutôt rire. Yan a son bras autour de mes épaules. Ses doigts jouent sur ma peau, propageant de délicieux frissons. C'est une caresse apaisante. Familiale. Je n'en reviens pas de la vitesse à laquelle il s'est fait une place dans ma vie. Il me manque quand il sort, même pour une minute.

Au cours de ces trois dernières semaines, mon ravisseur est devenu mon ancre, en quelque sorte.

Ilya nous rejoint enfin avec un bol de pop-corn, enfournant une poignée dans sa bouche tout en se serrant à côté de moi. Comme on pouvait s'y attendre, Yan se crispe et la caresse nonchalante de ses doigts sur mon bras s'arrête.

Je tourne la tête pour le regarder.

— Pas ce soir, murmuré-je, plaidant en embrassant sa tempe.

Je ne veux pas qu'ils se battent.

Il saisit mon menton avant que je puisse tourner la tête vers la télévision. Soutenant mon regard, les yeux enflammés, il pose sa bouche sur la mienne dans un baiser passionné. Mes joues s'empourprent un peu, car Ilya et Anton nous regardent, mais le baiser semble apaiser Yan et il recommence à me caresser le bras.

Ilya me tend le bol et je me sers. Le pop-corn est chaud. Il fond sur ma langue, avec un goût de beurre. Je suis de nouveau absorbée par le film ridicule jusqu'à ce qu'Ilya ramasse le grain de pop-corn que j'ai laissé tomber sur mes genoux.

— Tu manges comme une cochonne, dit-il en me donnant un coup de coude amusé.



Yan lui lance un regard dissuasif et Anton s'éclaircit la gorge.

La femme à l'écran quitte la sécurité de sa maison pour aller voir ce qui se cache dans les bois. Nous éclatons de rire.

— C'est tellement irréaliste, se plaint Anton.

— Sans ces comportements risqués, il n'y aurait pas de film, répond Ilya en poussant sa jambe contre la mienne. Dis-lui, Mina.

Une fois de plus, Yan se crispe. Depuis l'épisode au restaurant, il a fait un gros effort pour se comporter de manière moins possessive, même avec son frère. C'est comme s'il essayait de compenser son comportement de cette nuit-là, quand il m'a rappelé ma place de façon blessante. Et j'ai envie d'avoir confiance, de croire que l'affection qu'il me montre ne vient pas seulement d'une attirance physique, mais je suis raisonnable.

Peu importe à quel point cela semble réel, je ne suis rien de plus qu'une possession.

Effectivement, quand Ilya passe son bras sur le dossier du canapé, me serrant de l'autre côté, Yan se redresse.

Les dents serrées, il tend la main.

— Viens, Mina. C'est l'heure d'aller au lit.

— Le film n'est pas terminé, proteste son frère. J'allais faire du chocolat chaud.

— Profitez de la fin du film avec votre chocolat, réplique froidement Yan.

Mon ravisseur ne me dit plus quand prendre une douche ni manger, mais lorsqu'il m'ordonne de me coucher, je ne discute pas. Ça ne ferait que le mettre en rogne et je sais pressentir un orage quand il arrive.

Prenant la main tendue de Yan, je me laisse hisser sur mes pieds. Il me traîne derrière lui dans la chambre. À ma grande surprise, son frère se lève et nous suit.

Yan s'arrête sur le pas de la porte et se tourne vers lui.

— Qu'est-ce que tu fous ?

— Mina.

Ilya met ses mains dans ses poches avant de poursuivre :

— Tu n'as pas à avoir peur de la réaction de Yan. En fait, tu dois faire comme s'il n'était pas là. Je veux que tu me dises honnêtement. Es-tu avec lui parce que tu en as envie ?

Yan vacille avant de se ruer vers Ilya, mais ce dernier recule.

— Espèce d'enfoiré, lâche Yan en le regardant, les poings tout faits. C'est quoi ton problème, putain ?

— Je pense que je pourrais plaire à Mina, déclare calmement Ilya, si tu lui permettais de regarder quelqu'un d'autre.

— Tu sais ce que je pense ? demande Yan, les lèvres pincées. Je pense que tu as des envies de suicide.

— Les gars, dis-je en m'interposant. Du calme.

— Non, fait Anton en rejoignant le cercle. Je veux savoir.

Il me regarde.

— Dis-nous, Mina.

Je déglutis, mon regard alternant entre les trois hommes.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez vous ? On s'attaque à Dimitrov dans deux jours !

Le menton barbu d'Anton ressort lorsqu'il répond :

— Arrête d'utiliser ce prétexte. Dis-nous la vérité maintenant. As-tu des sentiments pour Yan ?

Je reste sans voix, ouvrant et fermant la bouche comme un poisson hors de l'eau. J'attends que Yan dise à Anton que ce ne sont pas ses affaires, mais il reste là, à me regarder. À attendre.

Merde.

— Ce n'est pas juste, dis-je.

Yan croise les bras. Il ne fait rien pour venir à mon secours.

— Ce qui n'est pas juste, poursuit Anton, c'est de jouer un jeu.

— Je ne joue aucun jeu !

Anton écarte les jambes, fermement campé devant moi.

— Alors, réponds à la question.

Yan le regarde.

— Recule.

— On veut seulement qu'elle nous le dise, répond Anton. Parce qu'on dirait que tu lui manges dans la main.

Je plisse les yeux.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne sais pas, Mina. Peut-être que tu utilises ton corps comme une arme avec Yan.

Je m'élançe et le gifle sans réfléchir, ma paume entrant en connexion avec sa joue dans un claquement sec avant qu'il n'ait une chance de reculer. J'en ai assez de ces fausses accusations.

— Je n'ai pas demandé ça, grogné-je alors qu'il me regarde avec incrédulité, sa main sur son visage brûlant.

Mes mots sont à peine sortis que Yan attrape Anton par le col de sa chemise. L'instant d'après, les deux hommes se battent. Les poings volent. Ilya se penche juste à temps pour éviter le bras de Yan, qui vole devant son visage pour aller frapper Anton au menton. Le coup fait trébucher le pauvre homme et son dos heurte le mur.

— Arrêtez !

Je bondis entre eux, essayant de les séparer, mais Yan est trop fort.

Il me repousse facilement.

— Reste en dehors de ça, Mina.

Ilya m'attrape le bras et me tire de côté.

— Laisse-les se battre.

— C'est toi qui as tout déclenché, ajouté-je d'un ton accusateur en dégageant mon bras.

Coinçant Anton contre le mur, un bras appuyé sur sa gorge, Yan lève le poing.

— Excuse-toi auprès de Mina.

Le regard noir d'Anton se durcit.

— Pas avant qu'elle admette la vérité. Je ne m'excuserai de rien.

Un craquement retentit lorsque Yan lui écrase son poing sur le nez, puis recule, la respiration lourde. Anton porte les mains à son visage en poussant un chapelet de jurons.

— Tu m'as pété le nez, grogne-t-il, les doigts ensanglantés.

— Présente tes excuses, insiste Yan en serrant les dents, fondant à nouveau sur lui.

J'attrape son bras avant qu'il ne puisse asséner un autre coup de poing.

— Je n'ai pas besoin de ses excuses. Je n'attends rien de sa part.

Anton ricane.

— La vérité est laide, n'est-ce pas ? Pas facile à admettre non plus.

Je prends position devant lui.

— Tu ne sais rien de moi.

Puis je fais volte-face et je regarde les trois hommes.

— Vous n'êtes pas croyables.

Je frissonne d'indignation et de colère.

— Vous feriez mieux de vous ressaisir et de contrôler votre testostérone. Nous n'aurons qu'une seule occasion d'abattre Dimitrov.

Je frappe la poitrine d'Anton avec un doigt.

— Essaie de te concentrer là-dessus.

Sur ce, j'entre dans la chambre de Yan et je referme la porte. Je les laisse se battre si ça leur chante, comme Ilya l'a suggéré. Pour ce que ça me fait, ils peuvent bien s'entre-

tuer. Au moins, je serai libre. Mais il me manquera le reste du paiement pour assurer la fin de vie d'Hanna à la clinique.

Je me dirige vers la fenêtre et regarde la rue calme en contrebas, à travers les barreaux protecteurs, sans vraiment la voir. Je me sens comme un hamster dans une cage. Prise au piège et frustrée au-delà des mots. Il n'y a aucune issue pour moi. Je continue de me dire que cela n'a pas d'importance. Dans quelques mois, je serai morte. Mais ça compte. C'est important, parce que je ne le veux pas. Je me suis menti à moi-même, toutes ces semaines durant.

C'est important à mes yeux. Un peu trop.

Mon corps n'est pas la seule partie de moi que Yan a ramenée à la vie.

La porte s'ouvre et se referme. Pendant un moment, la pièce reste aussi silencieuse que si personne n'était entré, mais je le sens. Yan. Je sais qu'il me regarde.

Je ne me retourne pas. Je ne veux pas qu'il voie la vérité dans mes yeux.

Le sol craque lorsqu'il s'avance. Il s'arrête tout près, mais ne me touche pas. La chaleur de son corps m'enveloppe, m'offrant un confort illusoire, un bonheur momentané.

— Mina, dit-il enfin d'une voix douce. Regarde-moi.

Comme je ne réagis pas, il me prend par les épaules et me fait pivoter vers lui. L'expression sur son visage est aussi douce que sa voix. J'y perçois des excuses, mais pas de remords. Il ne s'en veut pas pour ce qu'il a fait. Il ne va pas me laisser partir.

Il me dévisage longuement avant de reprendre la parole.

— Anton et Ilya sont nerveux. Nous sommes tous tendus.

— Est-ce que tu justifies leur comportement ?

— Disons que je mets tout ça en perspective.

Je suppose que c'est noble de sa part d'essayer de rafistoler les choses, surtout en voyant à quel point il est possessif.

— Pourquoi me déteste-t-il autant ? Combien de fois dois-je m'excuser pour ma précédente mission ?

— Anton ne te déteste pas. C'est moi. Je ne suis plus moi-même. Ça l'inquiète, surtout avant une mission.

— Comment ça, tu n'es plus toi-même ?

— Je ne me suis jamais attaché à personne, sauf à Ilya. Ça... fait-il en nous désignant tous les deux. Anton ne comprend pas ce qui se passe. Nous travaillons ensemble depuis longtemps. Il sait comment je suis. Il pense que je suis incapable de tenir à quelqu'un qui ne fasse pas partie de ma famille, alors il croit que tu me mènes par le bout de la queue. Nous avons déjà eu un chef d'équipe, Peter, qui s'est retiré du métier pour une femme. Il ne veut pas que la même chose se produise avec moi.

Un passage en particulier a retenu mon attention.

— Tu tiens à moi ?

— Ce n'est pas évident ?

— Je pensais que tu me détestais.

Il ne répond pas. Mon cœur se ratatine.

— Alors, tu me détestes.

— Je déteste ce que tu as fait.

— C'est la même chose.

Son regard est sur moi, comme s'il buvait mes pensées.

— Il y a toujours eu une certaine alchimie entre nous, Mina. Nous nous sommes désirés depuis le début. Et j'espérais tenter ma chance avec toi, voir où ça mènerait...

Il me laisse passer une main sur son visage.

— Mais tu ne pouvais pas, parce que je t'ai trahi, terminé-je pour lui, le cœur serré.

Je n'en reviens pas que Yan m'en dise autant, me laissant entrevoir l'homme sous le masque froid et distant qu'il présente au reste du monde.

Un homme capable d'être vulnérable, capable de ressentir.

Sa bouche se tord.

— Mets-toi à ma place. Quand on pense au coup monté auquel tu as participé, ça t'aurait fait quel effet, à toi ?

Je meurs d'envie de tout lui avouer, de lui dire que ce n'était pas moi, mais je ne peux pas être honnête sans risquer la vie de Gergo. Je n'ai pas d'autre choix que d'accepter les conséquences de mon mensonge, de vivre avec.

— Alors, tu ne vas jamais cesser de me punir.

— Je ne te punis pas.

— Dans ce cas, laisse-moi partir.

Il me regarde comme si je l'avais giflé.

— Tu veux partir ? Après tout ce que nous avons partagé, c'est tout ce que je signifie pour toi ? Comme quand tu m'as trahi ?

Je serre les dents, au comble de la frustration.

— Non, Yan. Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ne veux pas partir. Mais comment pourrions-nous vivre quelque chose sans liberté et sans confiance ?

— Ai-je des raisons de te faire confiance ?

Des larmes me brûlent les yeux.

— Je ne m'enfuirai pas.

L'incertitude se devine sur son visage. Il me regarde comme s'il voulait y croire sans y parvenir.

— C'est ce que tu as dit avant de t'enfuir.

— Je ne me suis pas enfuie. Je suis allée voir ma grand-mère.

— Pourquoi ?

— Tu sais pourquoi.

Ma réponse le déçoit, je le vois bien.

— Peut-être que la confiance n'est pas faite pour nous, lâche-t-il.

Je suis écrasée par la défaite et une fatigue habituelle s'abat sur moi alors que l'adrénaline de la dispute retombe

lentement.

— Dans ce cas, nous n'avons rien à nous dire.

J'essaie de le contourner, mais il m'attrape le poignet.

— Je veux encore te parler d'autre chose.

— Pas maintenant, d'accord ? J'ai besoin d'une douche.

— Maintenant.

Il est inflexible, sa bouche n'est qu'une ligne pincée.

— Tu n'as pas répondu à la question d'Ilya. As-tu des sentiments pour moi ?

Je le regarde. La douleur dans ma poitrine s'intensifie. Dois-je lui dire la vérité ? Dois-je même oser l'admettre ? Depuis la mort de mes parents, je n'ai presque rien ressenti, traversant la vie en pilote automatique, subsistant grâce à l'amour d'Hanna et l'adrénaline de mon travail. Je pensais qu'il m'était impossible d'aimer, de ressentir quoi que ce soit au-delà d'une légère attirance, et pourtant j'avais tort.

Extrêmement tort.

Yan se rapproche et prend mon visage en coupe.

— Dis-moi, Mina. Donne-moi cette seule vérité, rien que ça.

Il me dévisage comme s'il avait besoin de la vérité, de toutes les fibres de son être, comme si la réponse était son alpha et son oméga. J'ai envie de mentir pour protéger mon cœur et ma fierté, mais à quoi bon ? Je n'irai nulle part. La guerre est perdue depuis longtemps. Et Yan ne m'a peut-être pas accordé sa confiance, mais il m'a donné ma vengeance – et autant de lui-même qu'il puisse en donner. Cet homme, incapable d'affection en dehors des moments sensuels, s'est ouvert à moi, me laissant voir le contenu de son cœur glacé. Pour cela, et parce que, grâce à lui, je ressens de nouveau, il mérite la vérité.

Pour le peu de temps qu'il nous reste, nous méritons tous les deux la vérité.

— Oui. J'ai des sentiments pour toi.



Mon aveu s'envole comme un courant d'air et je me sens vaincue, abattue avant même de prononcer la suite.

— Yan... je suis amoureuse de toi.

Son expression est un mélange de stupeur et de satisfaction, qui ne tarde pas à se changer en une tendre possession. Refermant les bras autour de moi, il m'attire contre sa poitrine. Ce n'est pas un geste fougueux destiné à célébrer l'amour. C'est un geste qui offre du réconfort, un pansement sur une plaie. Il me serre contre lui et me console d'avoir perdu non seulement ma liberté, mais aussi mon cœur.

— Minochka, murmure-t-il, je vais prendre soin de toi. Je te le promets.

Il ne m'a pas retourné ma déclaration d'amour et ça ne m'échappe pas. Il veut mon corps. Il tient à moi comme on tiendrait à un animal de compagnie, s'assurant de le nourrir et de le soigner pour qu'il puisse servir les objectifs de son propriétaire. Il peut même avoir de l'affection pour ma façon de penser, mon comportement singulier, mais il ne m'aimera jamais. Cette pensée fait mal, mais l'heure tourne et je n'ai pas de temps à perdre en ressentiment ou en douleur.

Me liquéfiant contre lui, je prends ce que je peux obtenir. J'accepte l'affection physique, la méfiance et cette accusation inévitable que j'emporterai dans la tombe. J'endosse la responsabilité de mes sentiments et j'abaisse mes défenses, lui donnant accès à la fois à mon corps et à mon âme.

Anton avait tort. Ce n'est pas mon corps que j'ai utilisé comme arme. Ce sont les murs que j'ai érigés autour de mon cœur. Mais maintenant, je n'ai plus de défenses.

J'ai donné à Yan le pouvoir ultime sur moi.

Sentant ma capitulation, il me prend dans ses bras et me porte jusqu'au lit. Il m'a allongée sur ce matelas à

d'innombrables reprises, mais jamais avec autant de tendresse, de révérence. Il soutient mon regard tout en déboutonnant sa chemise pour exposer les muscles ciselés de sa poitrine, avant de défaire ses boutons de manchette et de faire glisser le vêtement sur ses bras. Il se déshabille lentement, créant un souvenir que je n'oublierai jamais.

Ses mouvements sont puissants et déterminés lorsqu'il détache sa ceinture et baisse sa fermeture éclair. Il me dévisage en retirant ses chaussures et ses chaussettes, puis il ôte son pantalon et son boxer d'un seul mouvement. Je n'en rate pas une bribe, m'imprégnant de chaque détail, le mémorisant tout entier. J'imprime l'image de son corps souple et musclé dans mon esprit, heureuse de le voir dur pour moi, de sentir son désir.

Il monte sur le lit, enjambe mes cuisses et glisse ses mains sous l'ourlet de mon t-shirt. Ses paumes se referment autour de ma taille et il me caresse, soulevant le tissu pour découvrir ma peau. Lorsque mon buste est exposé, il baisse la tête et trace un chemin de baisers depuis mon nombril jusqu'au creux entre mes seins. Il me caresse et me lèche. Il m'explore comme si c'était notre première fois. En un sens, c'est le cas. Je n'ai jamais complètement capitulé dans nos ébats, retenant toujours une partie de moi-même. Plus maintenant.

Les mains autour de mon cou, il se fraye un chemin vers ma mâchoire. J'entrouvre les lèvres quand il atteint enfin cette destination et sa langue se glisse dans ma bouche, se mêlant à la mienne. Le baiser ne ressemble à aucun de ceux que nous avons partagés. Il est insistant, mais tendre. Il effleure le contour de mes lèvres avec sa langue tout en levant mes bras pour retirer mon t-shirt. Il dégrafe le fermoir à l'avant de mon soutien-gorge et détache les bonnets, libérant mes seins.

— Tu es parfaite, murmure-t-il avant de baisser la tête pour un autre avant-goût.

Sa bouche est chaude sur mon mamelon, son baiser humide et doux. Je me cambre, avide de plus, mais sa caresse demeure douce. Ses doigts jouent avec mon autre téton jusqu'à ce que chaque pincement se répercute dans mon clitoris.

Il est aussi lent à enlever mes vêtements qu'à se déshabiller. Je suis pantelante au moment où il retire mon jean et mes sous-vêtements. Quand il enfouit sa tête entre mes jambes, c'est tout juste si je peux le supporter. Au troisième coup de langue, je jouis. Le plaisir est brutal. Il me déchire de part en part, laissant des émotions dans son sillage qui me secouent au plus profond de moi – le besoin d'appartenance, un puits infini d'amour douloureux et une volonté futile de vivre. Quand il positionne ses hanches et me pénètre, ces sentiments fragmentés se rejoignent. Ils fusionnent dans la chaleur de mon corps, et pour la première fois de ma vie, je me sens comblée.

— Minochka.

Il encadre mon visage entre ses larges mains et commence à aller et venir. Son rythme est tranquille.

— Tu es tout, absolument tout.

J'agrippe ses épaules et soutiens son regard. J'ai besoin de lui comme jamais auparavant.

— C'est parfait.

— Oui, dit-il, une goutte de sueur perlant sur la tempe. Comme toi.

Je suis loin d'être parfaite. Ma vie est entachée de sang. Mon corps se meurt. Mais nous avons ce moment et je m'y accroche de toutes mes forces.

Il me fait l'amour lentement, me savoure. Je suis serrée autour de lui, mes muscles internes encore sous l'effet de mon orgasme précédent.

— Oh, putain, c'est bon, gémit-il lorsqu'un autre spasme me contracte.

Assis sur les talons, il replie mes cuisses sur les siennes. Une main s'enroule autour de mon cou, tandis que l'autre se glisse entre nos corps. C'est une prise possessive et dominatrice. Il fait attention à ne pas trop serrer tandis qu'il accélère. Il a horreur de laisser sa marque sur moi. Le contrôle affiché sur son visage est brutal et primitif. Il ressemble à un bel animal sauvage.

En changeant l'angle de sa pénétration, il touche cet endroit si sensible et j'en tremble jusque dans mes orteils. Mes yeux roulent dans leurs orbites lorsqu'il augmente la pression des cercles qu'il dessine avec le pouce sur mon clitoris. Le rythme de ses hanches devient insoutenable, mais c'est exactement ce dont j'ai besoin. Mon plaisir grimpe déjà, une fois de plus. Le désir sombre qui envahit mon corps et me dérobe à la raison exige une satisfaction instantanée. Il déchaîne une fougue incontrôlable qui me fait décoller les hanches pour le recevoir plus fort et plus profondément. Ma vision s'obscurcit jusqu'à ce qu'il ne reste plus que lui.

Je suis proche, si proche. Je cherche mon plaisir, rencontrant chacun de ses coups. Quand il resserre ses doigts autour de mon cou, j'y suis presque. Je suis ivre de passion, à peine consciente de la réalité lorsqu'il se retire et me retourne.

Avant que j'aie le temps de protester, il est de retour en moi, me prenant avec des coups de reins impitoyables.

— J'ai envie de ton cul, dit-il, le souffle court, les bras autour de ma taille pour me hisser sur les genoux.

Penché sur moi, il ouvre le tiroir de la table de nuit et en sort un flacon de lubrifiant. Il est mieux préparé cette fois. Laisant une main chaude dans mon dos, il dévisse le capuchon et fait couler un liquide froid entre mes fesses. En

sentant la pression de son sexe contre mon orifice étroit, je m'immobilise.

Il pose un baiser sur ma colonne vertébrale.

— Dis-moi si je dois arrêter.

Ces mots me rassurent.

Je lui fais confiance.

Je lui confierais ma vie.

Il progresse lentement et la gêne est beaucoup moins désagréable que la première fois, bien que je me sente encore étirée à l'extrême, au-delà de mes limites, envahie d'une manière étrange qui n'a rien de naturel. Mais la brûlure qui accompagne l'étirement ne fait qu'accroître mon envie, alimentant mon plaisir, et quand il commence enfin à pousser, je suis sur le point de jouir.

— Ça ne va pas durer, princesse.

Ça fait si longtemps qu'il ne m'a pas appelée *princesse* que ce mot me fait sortir de mon état de transe. S'il utilisait ce terme dans un sens dénigrant auparavant, il est maintenant empreint de tendresse. Ma joue contre le matelas, je le regarde par-dessus mon épaule. Son visage est crispé avec concentration tant il est focalisé sur moi.

Une main sur ma hanche et l'autre sur ma poitrine, il ordonne d'une voix rauque :

— Touche-toi.

Dès que je le fais, je sais que c'est fini pour nous deux. Mon orgasme est comme une décharge électrique. Je me disloque et je me regroupe en même temps, d'un seul coup. Tout mon corps se contracte, déclenchant sa jouissance, et il s'enfonce profondément avant de s'arrêter dans un gémissement, son sexe palpitant à l'intérieur de moi. La chaleur me remplit, dépassant le stade de la chair. L'amour que je pensais ne jamais connaître se propage dans mes veines, faisant fondre les derniers frimas qui m'engourdisaient le cœur. Elle devrait être malsaine, cette

union entre nous, mais au lieu de ça, elle est pure et entière. Magnifique.

M'abandonner à Yan est l'acte le plus significatif de ma vie.

Nous nous effondrons à plat sur le lit, son poids me pressant contre le matelas. Je peux à peine respirer, mais je voudrais rester ici pour toujours et prétendre qu'il n'y a pas de barreaux aux fenêtres ni de cellules défectueuses dans mon corps. Je veux rester allongée ici et l'aimer, faire comme s'il m'aimait en retour.

— Je t'écrase, dit-il en m'embrassant dans le cou.

Bientôt, la bulle dans laquelle je me trouvais éclate. Et il n'y a pas de transformation ni de papillons, seulement une réalité austère et vide.

Il se retire, son poids soutenu par ses bras.

— Respire profondément.

Il s'écarte lorsque mes poumons se dilatent, laissant une brûlure, mais la douleur demeure ancrée.

— Reste là.

Un ordre qu'il aime me donner.

Il entre dans la salle de bain et revient avec un gant de toilette mouillé. Après avoir nettoyé le déversement entre mes jambes, il me retourne.

— Je peux t'offrir quelque chose ?

Je secoue la tête.

— Un antalgique ?

— Ça va.

Il jette le gant de toilette sur le sol et s'étend à côté de moi, emboîté contre mon dos.

— Dors maintenant.

— Je devrais prendre une douche.

— Demain. J'aime l'idée que tu dormes avec mon sperme dans les fesses.

Je frappe son bras qui repose confortablement autour de ma taille.

— Quel porc.

— On m'a déjà accusé de pire.

— Je pensais que tu ne devais plus m'ordonner quand dormir.

Il mordille mon lobe d'oreille et me frotte la tempe. Ses lèvres dessinent un sourire sur ma peau.

— Cette fois, tu as intérêt d'obéir.

— Ah oui ? Et pourquoi ça ?

— Parce que demain, je t'emmène voir ta grand-mère.





Mina est amoureuse de moi. J'essaie de me faire à cette idée sur le trajet jusqu'à Budapest. Ce n'est pas ce à quoi je m'attendais, et à la fois bien plus que j'aurais pu l'espérer. Comment peut-on m'aimer, surtout une femme aussi méfiante que Mina ? En même temps, cette attirance est cohérente. Nous nous ressemblons tellement. Nous avons tous les deux vu les pires aspects de la vie et nous pouvons nous montrer impitoyables. Pourtant, nous sommes fidèles à la famille que nous aimons. Sans oublier que nous avons tous les deux besoin d'un peu plus de piment dans la vie quotidienne que la plupart des gens.

Pourtant, nous sommes un monde à part. Malgré tous les traumatismes assommants de son passé, elle ressent plus que moi, elle est plus attentionnée envers les autres. Je le vois dans sa façon d'interagir avec mon frère, et même avec Anton, dans une certaine mesure. Sa coquille dure n'est rien d'autre que ça, une coquille. À l'intérieur, elle est vulnérable, fragile. Blessée. Et il y a de la douceur chez cette femme, un aspect aimant et attentionné qui m'accroche à elle comme une ronce à la laine d'un agneau.

Même maintenant, alors que je suis assis en face d'elle dans le Cessna piloté par Anton, ma main est posée sur son

genou. Ce geste peut sembler décontracté vu de l'extérieur, mais c'est une marque possessive, une revendication. Maintenant que je sais ce qu'elle ressent, je suis plus réticent que jamais à la laisser hors de ma vue. Je ne suis pas aveugle, je vois bien que c'est mal. La retenir contre son gré, c'est la pire des choses que j'ai faites. Mais je ne peux pas la laisser partir. Ce serait comme me couper d'une partie de moi-même. Elle est ancrée profondément en moi, pas seulement sous ma peau, et je ne serais pas le même sans elle.

Non, il n'y a pas d'autre option. Elle doit rester. Je la garderai pour toujours.

Cependant, l'ampleur de mes sentiments a basculé. Avant, je voulais posséder sa vie et lui faire payer sa trahison. Maintenant, une acceptation calme envahit mon esprit. Le besoin pressant de vengeance s'est changé en un besoin insistant de lui plaire. De la rendre heureuse. C'est pourquoi nous sommes en route pour voir sa grand-mère, un jour avant la mission Dimitrov. Je veux lui donner tout ce que je peux pour compenser l'amour qu'elle m'offre, malgré la liberté qu'elle n'aura jamais.

Elle est tendue, ma petite tueuse. Son corps est rigide et son visage plus pâle que d'habitude. Sans tenir compte de la théorie d'Anton sur la répartition du poids et l'impact sur l'aérodynamique, qui m'a attribué le siège en face du sien, je m'assieds à ses côtés. Je prends l'une de ses mains, coincées entre ses genoux, et je pose mes lèvres sur ses jointures avant d'entrelacer nos doigts. J'aimerais pouvoir lui dire que je l'aime, mais je ne sais pas ce que l'amour signifie. Le sentiment que je nourris pour Ilya est un devoir enraciné, celui de le protéger et de prendre soin de lui. Je suis programmé pour ça. Ce que je ressens pour Mina est nouveau, difficile à définir. Je sais seulement que je ne supporte pas l'idée d'être loin d'elle ou qu'il lui arrive malheur, Dieu nous en préserve.

— Nerveuse ? murmuré-je contre son oreille, profitant pour y déposer un baiser.

Elle sent le citron et le chèvrefeuille. Tellement délicieux.

— À ton avis ? rétorque-t-elle.

— Je pensais que tu serais contente de voir ta grand-mère.

— Je ne suis pas contente que tu viennes.

— Ne t'inquiète pas, princesse, dis-je en souriant. Je serai sage comme une image.

En reniflant, elle tourne son visage vers le hublot comme si je ne méritais pas de la voir, et au fond, elle a raison.

— On arrive bientôt maintenant.

Je repose sa main sur ma cuisse et j'entreprends de masser les nœuds dans son épaule.

Elle se détend légèrement, penchée vers moi. Cette soumission est infime, une gouttelette dans un vaste océan, mais mon cœur se réchauffe comme sous l'effet d'un chalumeau.

Quelques minutes plus tard, Anton annonce notre descente. Nous atterrissons à l'aéroport privé où attend le même chauffeur que la dernière fois.

— Reste dans la voiture, dis-je à Mina en l'installant à l'arrière.

Au cas où, j'adresse un signe de tête au chauffeur, qui verrouille les portières. Amour ou pas, je ne vais pas tenter le diable avec Mina.

Une fois qu'elle est enfermée en toute sécurité, j'emmène Anton à l'écart. Je veux que Mina voie sa grand-mère, certes, mais j'ai aussi une arrière-pensée pour le voyage. Sortant mon téléphone, je récupère les informations qui sont arrivées hier soir. Quelqu'un a supprimé les agresseurs de Mina, les hommes que mon équipe avait déjà battus et mutilés. J'allais bientôt les tuer, mais quelqu'un m'a coiffé au poteau. Je suppose que c'est pour éviter qu'ils ne parlent.

Peut-être que je ne sais pas tout. Peut-être l'agression de Mina cache-t-elle plus que je ne le pensais.

— Quoi de neuf ? s'enquiert Anton une fois que nous sommes hors de portée de voix.

Je lui montre l'article de presse sur mon téléphone. Celui qui a buté ces types a des relations au sein du gouvernement suffisamment élevées pour faire passer les meurtres pour une guerre des gangs liée à la drogue.

Anton fronce les sourcils en lisant. À la fin, il me lance un regard interrogateur.

— C'est à propos de quoi ?

— De Mina.

— Merde.

Inclinant son visage vers le ciel, il passe une main sur sa barbe.

— J'aurais dû m'en douter. C'est pour ça que nous sommes venus à Budapest. C'est ce que tu as passé ces dernières semaines à faire.

— Écoute-moi.

— Est-ce que j'ai le choix, de toute manière ?

— Non.

Mon intonation le fait taire. Il soupire et fourre ses mains dans ses poches.

— Crache le morceau. J'écoute.

Je ne comptais en parler à personne, mais la situation a changé. J'affiche la photo que je n'ai pas pu regarder plus d'une fois – je n'en ai pas besoin, car elle est gravée dans ma mémoire – et oriente l'écran vers Anton.

— Seigneur.

Il devient livide.

— Est-ce que... Mina ?

— C'est ce qu'ils lui ont fait. Ils étaient dix.

— C'est pour ça que tu les as supprimés.

— Pas moi. J'allais le faire, après les avoir laissé souffrir sans bite pendant quelques semaines, histoire qu'ils réfléchissent à leurs péchés, mais quelqu'un d'autre a fait le travail pour moi, quelqu'un d'assez puissant pour masquer ça en guerre des gangs.

— Apparemment, quelqu'un avait intérêt à les faire taire.

— Exactement.

— Qu'est-ce que tu attends de moi ?

— Je les ai tous retrouvés, sauf un.

— Tu veux que je me renseigne.

— Je t'en revaudrai une.

Il sourit.

— En échange d'une faveur ? Ça me va. Quelles infos as-tu ?

— Il s'appelle Laszlo Kiss. Il s'est caché comme les autres, mais sa femme de ménage a vendu les informations à l'un de nos indics.

— Il devait y avoir un pot-de-vin intéressant à la clé.

— Assez pour la mettre à l'abri du besoin.

— Tu investis un peu trop dans la vengeance de Mina.

Rien ne sera jamais trop. Pas tout l'argent du monde.

— Ça veut dire quoi ?

— Tu as des sentiments pour elle.

Je fronce les sourcils.

— Sinon, est-ce que j'aurais fait ce que j'ai fait ?

— L'enlever, tu veux dire ?

Je ne répondrai pas à cela. Il me regarde sans sourciller.

— Ilya a raison, tu sais. Tu ne peux pas la garder contre sa volonté. C'est aussi grave que ce que ces gars lui ont fait.

Ma colère explose. En une seconde, je suis en face de lui.

— Ça n'a rien à voir, tu m'entends ?

— Qu'est-ce que c'est alors, Yan ? Est-ce seulement une vengeance ? Putain, c'est une question de vengeance ? Je

comprends que tu veuilles la punir de nous avoir fait accuser de terrorisme, mais regarde.

Il désigne le téléphone dans ma main.

— Regarde ce qu'ils lui ont fait. Tu ne penses pas qu'elle a assez souffert ?

— C'est le passé, dis-je sèchement en agitant le téléphone. Ce qui s'est passé ensuite n'a rien à voir avec cet incident.

— Je dis seulement que la fille a peut-être subi assez de merdes dans sa vie.

— Tu n'as pas ton mot à dire.

Je me rapproche de lui.

— Elle est à moi. Le seul mot qui compte, c'est *le mien*.

— D'accord, fait-il en levant les mains. Mais ça va t'exploser au visage. Écoute-moi bien.

— Apprends ce que tu peux au sujet de son ancien coéquipier et laisse-moi m'inquiéter de ce qui va m'exploser au visage.

— D'accord, répète-t-il. Envoie les détails sur mon téléphone. Je vais vérifier. Je suppose que ce gars est dans le coin ?

— Dans la campagne au nord. Après nous avoir déposés à la clinique, le chauffeur peut vous emmener. Mieux vaut être bien préparé. Je suis sûr que Kiss attend une visite. Il sera prêt, avec armes et tout le bazar. Des gardes aussi.

Anton dévoile ses dents en un sourire qui aurait été parfait sans une canine légèrement de biais.

— C'est le genre de défis que j'aime.

— Préviens-moi dans la seconde, dès que tu découvres quelque chose. On se retrouve ici à dix-huit heures. Je ne veux pas rentrer tard. Nous avons besoin d'une bonne nuit de sommeil pour demain.

Il exécute un salut.

— Ça marche.

Alors que nous retournons vers la voiture, il ajoute :

— J'ai hâte de faire appel à cette faveur que tu me dois.

Après lui avoir brandi mon majeur sous le nez, je monte sur la banquette arrière à côté de Mina pendant qu'Anton récupère dans l'avion les armes avec lesquelles nous voyageons toujours. Après avoir chargé les fusils et les couteaux dans le coffre, il s'installe à l'avant, sur le siège passager.

— Que se passe-t-il ? demande Mina.

Je lui prends la main et embrasse chacun de ses doigts délicats.

— Rien.

Elle garde le silence jusqu'à ce que nous arrivions à la clinique. Elle décline son identité au portail, puis elle attend, mal à l'aise, que la voiture s'éloigne. Entrelaçant nos doigts, je la conduis sur le chemin de l'entrée. Devant les doubles portes, elle recule.

— Yan...

Je ne résiste pas à embrasser ses lèvres douces et pulpeuses.

— Mina ?

— Ce n'est pas une bonne idée.

Je plisse les yeux. Je veux lui faire plaisir et elle n'a pas intérêt à me le faire regretter. J'espère qu'elle n'a pas honte de moi, car elle est coincée à mes côtés. Pour la vie.

Une main déterminée dans son dos, je la conduis à l'intérieur. Ce geste brusque produit l'effet escompté. Elle cède et se laisse pousser vers la réception, mais la tension ne s'apaise pas.

Elle se présente à l'accueil. La réceptionniste nous accueille chaleureusement et nous invite à rejoindre la chambre d'Hanna.

Aux pas lents de Mina, je devine qu'elle n'a pas hâte que sa grand-mère me rencontre. Pas de chance. Moi, j'ai très

envie de la rencontrer.

Nous gravissons un escalier et débouchons sur un palier. Mina s'arrête devant une porte, le dos si raide qu'on dirait que ses vertèbres pourraient se casser. Après avoir frappé doucement, elle pousse la porte et entre devant moi.

Je jette un regard circulaire. C'est agréable. La chambre est confortable et décorée avec goût, tout en mettant l'accent sur l'aspect pratique. Des barres sont fixées le long des murs pour une marche assistée, tandis que les boutons d'appel sont stratégiquement placés en cas d'urgence. Des rideaux en dentelle sont suspendus devant une porte coulissante qui donne accès à un balcon.

Mina se dirige vers la porte ouverte. Dès l'instant où elle la franchit, son comportement change du tout au tout. Elle devient souriante et détendue, l'image même du calme et de la sérénité. C'est un masque de composition, qu'elle affiche sans aucun doute au profit de sa grand-mère.

Une petite femme aux cheveux blancs et au même visage mutin que celui de Mina est assise dans un fauteuil roulant, au soleil. Elle porte une robe rouge à la mode, avec des ballerines, ses lèvres maquillées dans une teinte rouge assortie. Un livre est ouvert sur un plateau au niveau de sa taille. Quand elle aperçoit Mina, ses joues pâles retrouvent leurs couleurs et elle écarquille ses yeux ornés de pattes d'oie. Ce sont les mêmes yeux que ceux de sa petite-fille, d'un magnifique bleu glacial.

— Mina.

Elle lève ses bras tremblants et je me rends compte de l'effort que ce geste lui demande.

— Quelle surprise.

Son regard se tourne alors vers moi, vif et alerte.

— Et qui est ce beau gentleman ?

Je la laisse embrasser sa petite-fille avant de prendre l'une de ses mains fripées dans les miennes.



— Yan Ivanov. C'est un plaisir de vous rencontrer, madame.

— Appelle-moi Hanna.

Son regard me détaille avec attention.

— Ivanov. C'est un nom russe.

J'acquiesce.

— De Moscou.

Elle poursuit alors en russe, avec un accent parfait :

— Mais où sont passées mes bonnes manières ? Asseyez-vous, je vous en prie.

Je tire deux chaises, faisant asseoir Mina avant de prendre place.

— Voudriez-vous un peu de thé ? demande Hanna.

— Nous ne restons pas... commence Mina, mais je l'interromps.

— C'est très gentil merci. J'ai soif.

Je jette un œil vers Mina.

— Mina aussi, sans doute. Si vous me disiez où est la cuisine, j'irais chercher le thé.

Les épaules de Mina s'affaissent avec un soulagement évident à l'idée de se débarrasser de moi, ne serait-ce que pendant un court laps de temps, mais Hanna répond :

— Oh, non. Tu es notre invité.

Malicieuse, elle ajoute :

— Mina ira le chercher. Elle connaît le chemin.

— Mais, je... fait Mina.

— Des biscuits aussi, précise Hanna avec un clin d'œil. Et du lait chaud pour mon thé.

À moi, elle explique :

— Je n'aime pas que mon thé refroidisse rapidement.

Sacrée grand-mère. Elle a tout orchestré pour rester seule avec moi, et j'imagine bien pourquoi.

— Je vais appeler une infirmière, propose Mina.

— Non, non, répond Hanna, effarée à cette suggestion. Elles font un thé trop léger. En plus, ces dames ont mieux à faire que de nous servir du thé.

À contrecœur, Mina se lève. Son regard alterne entre sa grand-mère et moi, manifestement aux prises avec un combat intérieur. Je n'ai pas oublié mes bonnes manières et je me lève à mon tour. Quand Mina me contourne, je passe mes doigts sur les siens. C'est une caresse légère, en passant, autant que je puisse me le permettre devant sa grand-mère, mais je tiens à la mettre à l'aise. Je ne vais pas trancher la gorge d'Hanna. Je ne ferai jamais de mal à la grand-mère, puisque Mina ne partira pas. Elle restera là où est sa place, à mes côtés.

Une fois que nous sommes seuls, Hanna me scrute avec le genre de perspicacité qui témoigne d'une profonde expérience de vie.

— Monsieur Ivanov...

— Yan, je vous en prie.

— Yan, peux-tu s'il te plaît me donner cette couverture qui se trouve là-bas, sur la chaise ?

J'attrape la couverture et je la déplie sur ses jambes.

— Ça va mieux ?

— Je te remercie. L'air est toujours un peu frais à cette altitude. Mais la vue est belle, n'est-ce pas ?

Je regarde vers l'horizon. La ville s'étale en contrebas.

— En effet. Les lumières doivent être jolies la nuit.

— J'ai beaucoup de chance. Je suis heureuse d'avoir une petite-fille qui s'occupe aussi bien de moi. Bien sûr, je me satisferais de moins.

— C'est une chance, en effet.

Elle penche la tête.

— Mais parle-moi de toi.

Je hausse les épaules.

— Il n'y a pas grand-chose à dire.

— As-tu vécu en Russie toute ta vie ?

— En grande partie.

— Uniquement à Moscou ?

— Oui.

— Et pendant les vacances ?

— Je n'ai pas voyagé avant d'intégrer l'armée.

Les sourcils d'Hanna se lèvent sur son front.

— Militaire, tiens donc. Je suppose que Mina t'a dit qu'elle était une ex-militaire, elle aussi.

— Elle m'a dit qu'elle faisait partie des forces spéciales. Très impressionnant.

— Cette fille savait lire et écrire à l'âge de trois ans. Elle a appris toutes sortes de langues comme un perroquet. C'est une dure, aussi, comme sa mère. Je ne mentirai pas, j'étais soulagée quand elle a quitté les forces spéciales. Ce n'est pas un travail pour une femme qui souhaite se poser.

Je souris. Je doute que Mina veuille *se poser* un jour.

— Dis-moi, Yan, quelles sont tes intentions envers ma Mina ?

Je suis forcé de sourire. J'apprécie sa franchise. J'aime le fait qu'elle protège Mina. Je la respecte de me cuisiner ainsi. C'est ce que tout parent ou grand-parent attentionné devrait faire. C'est ce que je n'ai jamais eu et je suis content que Mina ait cette femme au tempérament de feu pour la surveiller, pour veiller constamment sur elle.

— Je souhaite prendre soin de Mina.

— Pour un court moment ou plus ?

Je n'hésite pas.

— Pour toujours.

Ses lèvres esquissent un sourire.

— Je te sens honnête.

— Je ne mentirais pas.

Pas à ce sujet.

— Alors, c'est du sérieux, conclut-elle avec une satisfaction évidente.

— Très.

— Je vois.

Elle se penche en avant, saisissant les accoudoirs du fauteuil roulant avec ses mains tremblantes.

— Et que fais-tu dans la vie ?

— Je suis consultant.

En quelque sorte.

— Et où vous êtes-vous rencontrés, Mina et toi ?

— Dans le bar où elle travaillait.

— Que faisais-tu à Budapest ?

— C'était un voyage d'affaires.

Son regard s'adoucit.

— Crois-tu au destin, Yan ?

— Je devrais ?

Son expression devient énigmatique.

— Tu ne crois pas que certaines choses sont écrites, que parfois nous sommes au bon endroit au bon moment ?

Voyez-vous ça, Hanna est une romantique.

— Je n'avais jamais vu les choses comme ça.

— Tu devrais.

— En effet, il y a un certain intérêt.

Combien notre situation serait plus facile si nous pouvions appeler cela le destin. Dans l'état actuel des choses, ce n'est rien d'autre qu'un enlèvement. Une pointe de culpabilité dans un recoin éloigné de mon esprit. C'est distant, mais d'une persistance pernicieuse, comme un mal de tête tenace.

— Allez-vous vous marier ? demande Hanna.

— Je ne pense pas que Mina y croie.

Sa grand-mère hausse les épaules.

— Elle n'est pas très religieuse, mais la garantie ne peut pas faire de mal, n'est-ce pas ?

— La garantie ?

— La garantie que tu es prêt à la soutenir toute la vie, dit-elle, comme si c'était une évidence. Que tu l'aimes.

Que suis-je censé répondre à cela ?

— Une bague non plus, ça ne peut pas faire de mal.

Elle m'adresse un clin d'œil.

Ah. Je me fais sermonner pour mon manque de romantisme par une vieille dame en fauteuil roulant.

— Je vais m'assurer qu'elle ait une belle bague.

— Bien. Elle aime les rubis.

Je souris.

— Je m'en souviendrai.

— Et le travail de Mina au bar ?

— Elle va venir travailler pour moi.

Ce n'est pas un mensonge. Je vais devoir impliquer Mina dans mes futures missions. Elle n'est pas du genre à pouvoir rester à la maison sans s'ennuyer ferme. À en juger par la façon dont elle s'est comportée depuis que je l'ai enlevée, la moindre période d'inactivité la déprime.

— Dans ton entreprise de conseil ?

— Oui.

Hanna semble satisfaite.

— Je n'ai jamais aimé qu'elle travaille dans cet endroit où les hommes sont toujours ivres si tard le soir.

À bien y penser, moi non plus.

Son visage s'assombrit.

— T'a-t-elle raconté ce qui est arrivé à ses parents ?

— Oui.

Son regard devient plus intense.

— T'a-t-elle dit qu'elle aurait peut-être des difficultés pour avoir des enfants ?

— Ça ne me fait rien.

Je la veux comme elle est. Je la prends telle qu'elle est.

La grand-mère de Mina se détend à nouveau.

— Tous les hommes n'acceptent pas ce genre de choses. Non que ce soit sa faute, c'est arrivé en mission. Elle ne m'a jamais expliqué les détails et je ne les demanderai pas.

Il ne vaut mieux pas.

— Soyez assurée que je ferai de mon mieux pour la rendre heureuse.

Elle m'adresse un large sourire tremblant.

— C'est tout ce que je souhaite pour elle, Yan.

— Moi aussi.

Un léger tintement de vaisselle retentit près de la porte. Mina se tient dans l'encadrement, un plateau dans les mains. Je m'empresse de me lever et de récupérer son fardeau, ignorant la protestation de Mina quand je commence à servir le thé.

— De quoi parliez-vous ? demande-t-elle en nous regardant, les sourcils froncés sur son joli front.

— De tout et de rien, dit Hanna en me souriant. Ton Yan semble être un homme très accompli. Une belle prise, ce garçon. Et pas mal non plus. Bien joué, Mina. Je pense que tu as trouvé le bon.

Mina devient plus rouge que les roses dans le vase sur la table.

— Hanna ! la gronde-t-elle doucement.

— Quoi ?

La grand-mère se tourne vers moi.

— Ma franchise ne te dérange pas, j'espère ? J'aurais fait plus d'efforts pour y mettre les formes, mais à mesure qu'on vieillit et que le temps raccourcit, le tact ne semble plus qu'une manière détournée d'en venir au fait.

— Il n'y a pas de mal. J'apprécie votre franchise, surtout si cela implique plus de compliments.

Hanna rit tout bas.

— Du sucre ? demandé-je.

— Deux. Et du lait, s'il te plaît.

J'ajoute deux morceaux au thé noir infusé, puis un nuage de lait.

— Je m'en charge, dit Mina, tendant la main vers la tasse.

Elle souffle sur le thé avant de porter la tasse aux lèvres d'Hanna.

Après avoir bu une gorgée avec beaucoup de difficulté, Hanna demande :

— Quand emménagez-vous ensemble ?

— Hanna, s'exclame Mina, une fois de plus.

— En fait, nous habitons déjà ensemble.

Hanna rayonne.

— C'est ce que tu es venue m'annoncer ? Je suis tellement contente. Où ça ?

— Pour le moment, à Prague, dis-je. Ensuite, nous verrons. Notre travail peut exiger des déplacements fréquents.

— Tu as dit que tu travaillais comme consultant.

Hanna prend une bouchée du biscuit que lui offre Mina. Elle mâche et avale avant de continuer.

— Quel genre de conseils ?

— Dans les ressources humaines.

Mina s'éclaircit la gorge, évitant soigneusement le regard d'Hanna.

— Puisqu'il nous reste quelques heures avant de repartir, que diriez-vous d'un jeu de cartes ? proposé-je.

Le visage d'Hanna s'éclaire.

— J'adore les cartes.

— Attention, dit Mina, elle va rafler toutes tes pièces de monnaie.

— Alors, heureusement que j'en ai plein mon portefeuille.

— C'est vrai ?

Mina me regarde avec méfiance.

— Mon petit doigt m'a dit de venir préparé.

Mon petit doigt, ou les comptes-rendus des infirmières.

De toute façon, je suis là pour faire plaisir à la vieille dame.

---

NOUS PASSONS LE RESTE DE LA MATINÉE À JOUER AU POKER. JE LAISSE Hanna gagner, tout en restant discret. Nous déjeunons ensemble dans la salle à manger. Ensuite, pendant qu'Hanna fait la sieste, Mina s'assoit sur la chaise à côté de son lit, sa main dans la sienne. Quand elle se réveille, nous l'emmenons en promenade dans les jardins, puis nous revenons dans la chambre et passons l'après-midi à partager du thé et des gâteaux.

Pendant tout ce temps, Hanna me raconte des histoires de l'enfance de Mina, de petites anecdotes que je range dans mon esprit comme autant de trésors coupables, car je ne mérite certainement pas cet après-midi normal et le plaisir simple, mais profond, d'une famille qui passe du temps ensemble. J'ai l'impression de chaparder quelque chose qui ne m'appartient pas et de me l'approprier, malgré cette voix tenace dans ma tête qui remet en question mon intégrité. Je n'ai jamais eu de cas de conscience auparavant et c'est désagréable. Le doute s'est immiscé quand Mina m'a avoué qu'elle était amoureuse de moi. Il s'est renforcé lorsqu'Anton m'a sorti mes quatre vérités, et après ma rencontre avec Hanna, c'est devenu une notion horripilante, mais impossible à ignorer.

Cela ne veut pas dire que je rendrai à Mina sa liberté, mais que je me sens mal à ce sujet.

C'est la meilleure ! Voilà que je développe un sens moral.

Pendant que Mina et Hanna discutent, je me retire dans un coin pour leur laisser du temps seules et je profite de l'occasion pour vérifier les nouvelles d'Anton sur mon téléphone. Le message est décevant. Laszlo Kiss avait déjà



filé de sa résidence du week-end au moment où Anton est arrivé. Cependant, il a interrogé le personnel, offrant de l'argent comme moyen de persuasion, et il pourrait avoir une nouvelle piste concernant Kiss.

Notre fugitif a peut-être trouvé refuge dans son chalet des Alpes suisses.

C'est ennuyeux, car j'ai besoin d'attraper ce connard le plus tôt possible, avant qu'il ne me glisse complètement entre les doigts, mais nous avons la mission demain. Je pourrais libérer Anton. Il pourrait s'envoler pour la Suisse le matin et être de retour pour nous emmener dans notre cachette en Afrique à la fin de la mission. Il est seulement censé jouer le garde du corps, puis le chauffeur au moment de la fuite. Si je dois prendre le volant, cela ne nous retardera que de quelques secondes.

Décision prise, je me promets d'en parler plus tard avec lui.

Je suis sur le point d'éteindre l'écran lorsque je remarque un message de nos hackers. M'assurant que les femmes soient toujours absorbées dans leur conversation, j'ouvre l'e-mail crypté. Ce sont les informations classifiées que j'ai demandées à propos de Gergo Nagy, l'homme qui a sauvé Mina de l'agression.

Je survole ses caractéristiques avant de me concentrer sur son historique militaire. Connus sous le surnom du Caméléon, c'est un expert en camouflage, l'un des meilleurs au monde. Et il était chargé de former Mina.

Un drapeau rouge surgit dans mon esprit et l'intuition me dresse les cheveux sur la tête. Mon cœur s'emballa lorsque je fais défiler les pièces jointes et ouvre une photo.

Beau garçon, à peu près mon âge. Bien bâti.

Mais il y a quelque chose dans cette bouche, sa façon de sourire sans vraiment sourire. C'est vaguement familier, mais je suis incapable de mettre le doigt dessus.

Je lève les yeux pour regarder Mina. Elle bavarde toujours, sans se douter du tourbillon d'émotions à l'œuvre dans mon estomac.

*Que me caches-tu, princesse ?*

Soudain, la réponse me frappe et mon cœur manque éclater à travers ma cage thoracique.



*P*utain de merde.

La vérité me percute si violemment que je dois tourner le dos aux femmes de peur que Mina ne remarque quelque chose sur mon visage. D'une main tremblante, je saisis le code permettant de déverrouiller un certain fichier et j'affiche les images de la vidéosurveillance de la clinique, zoomant sur le visage de l'homme que Mina a rencontré dans ces mêmes jardins, ceux que nous avons visités il y a une heure à peine avec Hanna. Disposant côte à côte la photo du compagnon de Mina et celle de Gergo Nagy, je les compare avec une fureur croissante.

C'est le même homme. Bien déguisé, mais c'est lui.

Est-ce son amant, un petit ami qu'elle aurait toujours caché ? La jalousie déferle dans mes veines, brûlante comme du poison, mais avant que mes pensées ne s'aventurent trop sur ce chemin aussi obscur que vil, je me souviens de ses aveux d'hier. Ils étaient d'autant plus sincères que prononcés à demi-mots. Mina m'aime, moi, pas lui. J'en suis sûr. D'ailleurs, elle a dit que j'étais le premier homme avec qui elle couchait depuis l'attaque, et je n'ai aucune raison de remettre ses paroles en doute. Cette première nuit à Budapest, elle était si serrée que je lui ai fait mal. Presque

vierge, ce qui n'aurait de sens que si la fois précédente remontait à loin.

Mais si ce n'est pas son amant, seulement son ancien formateur, pourquoi a-t-elle risqué sa vie pour le rencontrer ? Cette ordure de Tóth a dit qu'ils étaient de bons amis, que Nagy avait sauvé Mina en intervenant avant le viol, mais tout de même.

Une minute.

*Non.*

*Merde.*

Soudain, tout devient clair. La vérité me frappe comme un coup de poing dans le ventre et une sensation écœurante s'installe au creux de mon estomac. Pendant tout ce temps, j'ai accusé Mina. Je repense à la cabane crasseuse sur le complexe d'Esguerra et au petit corps de Mina, attaché là-dedans, son joli visage meurtri. Je pense à l'interrogatoire auquel nous l'avons soumise et à l'éclat dans son regard lorsque nous lui avons montré les photos des hommes de la Delta Force déguisés selon nos propres traits. À l'époque, j'ai pris sa réaction pour de la culpabilité, mais j'avais tort.

Ce n'était pas de la culpabilité. C'était de l'étonnement. Mina n'a pas réalisé les déguisements. C'est Gergo Nagy le responsable. Elle a reconnu son travail, mais elle a supporté l'accusation pour le protéger.

Mon cœur a un raté. Évidemment qu'elle le protégeait. Il l'avait sauvée du viol, peut-être même lui avait-il sauvé la vie.

*Bordel de merde.*

Pourquoi n'ai-je pas vu son innocence auparavant ? Était-ce si important pour moi de la tenir responsable ?

Un trouble intense me traverse, mêlé au soulagement et au regret. Le soulagement, parce qu'elle ne m'a pas trahi. Le regret pour la façon dont cela aurait pu – aurait dû – se dérouler.

Au fur et à mesure que je digère cette réalité, une vague de dégoût m'envahit. Je me déteste.

Je l'ai punie pour rien. Elle est innocente. Voilà pourquoi elle a retrouvé Nagy ici. Pour l'avertir. Elle savait que si nous découvriions son implication, je le tuerais.

*Merde, merde, merde.* Chaque molécule de mon corps vibre de fureur. J'aimerais pourchasser cet enfoiré et l'étrangler à mort. Mais tout est différent maintenant. Mina est amoureuse de moi et je ne veux pas lui faire plus de peine que je n'en ai déjà causé.

*Bon sang, qu'est-ce que je fais maintenant ?*

— Yan ?

La voix de Mina me parvient, douce et hésitante. Effrayée, même. Mon prénom sur ses lèvres transperce le brouillard de mes émotions perturbées, me ramenant au moment présent comme une douce marée.

Enfouissant tout cela sous la surface, je retrouve ma contenance avant de lui faire face.

— Mina ?

— Hanna demande si on reste pour le dîner.

Il y a de l'espoir sur son visage, mais aussi de la peur. Elle se méfie toujours de ma présence auprès de sa grand-mère après ma menace. Et qui pourrait le lui reprocher ?

— Une longue journée nous attend demain, dis-je en m'excusant.

J'ai horreur de voir la tristesse s'installer dans ses yeux bleus.

Tout en parlant, je la regarde. Je la dévisage attentivement, incapable de m'en empêcher.

Elle n'est pas celle que je l'ai accusée d'être. Au fil des semaines, j'ai fait la paix avec sa trahison. J'en suis venu à accepter que notre nuit ensemble ne signifiait rien pour elle au-delà du simple plaisir physique. Je me suis félicité d'avoir réussi à l'attacher à moi avec des sentiments, me servant du

sexe comme d'une arme. Je me serais presque donné une tape dans le dos, fier de l'avoir fait tomber amoureuse de moi. Quand sa trahison était mon excuse, ce n'était pas si difficile. Mais maintenant, cet effet de levier a disparu et je dois affronter le fait que, peut-être, nos ébats spontanés de ce premier soir où nous nous sommes rencontrés n'étaient pas si anodins pour elle, après tout.

Merde. Je ne peux plus utiliser sa trahison comme monnaie d'échange. Je ne peux plus prendre sa liberté en guise de paiement pour un péché qu'elle n'a jamais commis.

Mina se détourne pour installer confortablement Hanna sur son lit et je continue de la regarder avec des yeux neufs. Je m'abreuve de cette femme tandis qu'une question continue de me tarauder l'esprit.

Puis-je lui rendre sa liberté ?

La réponse est lourde dans mon cœur, comme un rocher irrégulier aux arêtes saillantes.

Non.

Bien sûr que non.

Ma petite femme s'approche de moi avec un léger sourire.

— On y va ?

C'est un sourire qui me tue.

Mina a du mal à dire au revoir, tant et si bien que l'air dans mes poumons se comprime dans un spasme de compassion incontrôlable. Les vérités que je transporte dans les recoins secrets de ma poitrine me réduisent en charpie de l'intérieur. Je tiens fermement la main de Mina alors que nous montons en voiture et je ne la lâche pas avant que nous soyons arrivés à la maison.

Ilya est sorti à la recherche d'une femme pour la soirée. J'attends que Mina soit sous la douche pour approcher Anton.

— J'aimerais que tu poursuives Kiss en Suisse. Ce travail est trop important pour que je puisse le confier à quelqu'un

d'autre.

Il prend une bière dans le réfrigérateur et fait sauter la capsule.

— Quand ? Tu te rends compte qu'après-demain, il sera peut-être déjà ailleurs, si celui qui a éliminé les autres gars ne le supprime pas avant.

— C'est pour ça que je veux que tu partes en premier, dès demain.

S'il n'avait pas besoin de dormir, je l'aurais envoyé sur-le-champ.

Il reste immobile, le goulot à la bouche.

— Dis-moi que c'est une blague.

À mon regard, il comprend qu'il n'y a aucune plaisanterie.

— Et Dimitrov ? demande-t-il.

— On y arrivera. On est tous capables de conduire aussi bien que toi.

— Je devais garder un œil sur la rue et la sortie !

— Je vais demander à nos hackers de se brancher sur les caméras de surveillance de la ville. Ils peuvent envoyer la vidéo sur ma montre connectée.

— C'est un risque. Tu tiens plus à venger Mina qu'à ne pas faire foirer ce boulot ?

— Je ne vais pas faire foirer ce boulot. On réglera son compte à Dimitrov. Et tu auras ta part, ne t'inquiète pas.

Il abat la bouteille sur le plan de travail.

— Il ne s'agit pas que d'argent. C'est notre réputation. Si on échoue, qui va nous embaucher à l'avenir ?

— Tout se passera comme prévu.

Les mains sur ses hanches, il me regarde par en dessous.

— Je te le demande une dernière fois. Est-ce qu'elle en vaut la peine ?

En vaut-elle la peine ? Putain, oui. Dix fois. Mille fois. Le regret pèse lourdement sur mes épaules et la culpabilité adoucit ma voix quand je lui réponds :



— Je ne pense pas que Mina ait fait le coup.

Il garde le silence pendant un moment.

— Quoi ?

— Je pense que c'est son formateur de l'armée qui a réalisé les camouflages.

— De quoi tu parles ? Elle a avoué qu'elle l'avait fait.

— Pour le protéger.

— Qui ?

— Le Caméléon. Tu as déjà entendu parler de lui ?

— Évidemment, c'est une légende.

Les yeux d'Anton s'agrandissent.

— Attends. Tu veux dire qu'il l'a formée ?

— Cette photo que je t'ai montrée, cette scène de violence ? C'est lui qui l'a sauvée.

— Alors, dit-il lentement. Elle lui doit la vie.

— Exactement.

— Merde. Et tu le lui as dit ?

— Pas encore.

— Comment l'as-tu découvert ?

— Par les hackers. Ils m'ont envoyé des informations sur Gergo Nagy après que Tóth l'a mentionné. C'est pour ça que Mina est allée à Budapest. Pour avertir Gergo. J'ai la vidéo de leur entretien. Il était déguisé, mais j'ai vite fait le lien.

— Tu vas le supprimer ?

— Je ne sais pas encore. Manifestement, il compte beaucoup pour Mina. Ils ont l'air d'être très bons amis.

— On ne peut pas lui reprocher grand-chose. Ce gars ne nous connaît pas. Si ce que tu dis est vrai, il faisait juste son travail, comme nous.

Je pousse un profond soupir que je ressens jusque dans mes os. J'ai toujours envie de le tuer, mais maintenant, je lui dois d'avoir sauvé ma femme.

— Ça complique les choses.

— Tu l'as dit.

— Je ne sais toujours pas qui descend les agresseurs de Mina. Ni pourquoi.

Anton penche la tête.

— Ce gars, Gergo, peut-être ?

— S'il avait voulu les tuer, il l'aurait fait après l'agression. Il y a autre chose, une vue d'ensemble qui m'échappe.

— D'accord. J'irai en Suisse et je torturerai ce salaud.

Je le gratifie d'une tape sur l'épaule.

— Je savais que je pouvais compter sur toi.

— Mais rends-moi service, ne foire pas tout.

Je lui réponds avec un rictus.

— Ce n'est pas dans mes habitudes.

Il arque un sourcil, laissant le non-dit entre nous. Évidemment, avec Mina, j'ai foiré en beauté.

Le jet d'eau s'interrompt dans la salle de bain.

Il est temps d'affronter ma princesse.



*A*nton s'éclipse discrètement, prétextant qu'il est d'humeur à dîner au restaurant.

Je m'accorde une minute pour rassembler mes esprits avant d'entrer dans ma – notre – chambre. Mina se tient devant le placard, une serviette drapée autour de son corps. Elle a perdu du poids. La courbe de ses épaules est plus nette, ses os plus saillants. Je rajoute cette inquiétude à la pile haute comme le Kilimandjaro que je porte déjà dans ma poitrine, puis je me concentre sur ce que je dois lui dire. Elle doit bien voir à mon attitude tremblante que quelque chose ne va pas, parce que la méfiance apparaît dans son regard.

Elle ressemble à une poupée – peau de porcelaine, grands yeux bleus encadrés de longs cils, membres fins et cheveux blonds soyeux. Elle est d'une beauté incommensurable. Il n'y a pas de mots pour décrire combien cette femme est magnifique et combien elle compte pour moi.

Je traverse la chambre et m'arrête devant elle.

Elle me regarde, les sourcils froncés.

— Yan ?

Je suis parfaitement conscient de la différence entre nos gabarits, de sa petite taille et de son ossature vulnérable – cela dit, elle n'hésiterait pas à m'affronter en combat singulier si je le lui proposais. Ce n'est pas une princesse qui

privilégie les robes roses, même si avec elle, j'ai constamment envie de jouer à la poupée. C'est une rebelle en noir. Un ange blanc. Un soldat. Une femme.

Je prends son visage en coupe. Je suis bouleversé par sa stature frêle, par la façon dont ma paume enveloppe aisément sa joue et sa mâchoire.

— Dis-moi qui tu as rencontré à Budapest.

Chaque muscle de son corps se bloque. Elle est tellement rigide que c'est un miracle qu'elle parvienne à reculer.

— Personne.

Je laisse retomber ma main.

— Je sais tout, Mina.

Les couleurs abandonnent son visage.

— Ce n'est pas ce que tu penses.

— Alors, dis-moi.

C'est une demande sereine, et non pas l'ordre que l'on pourrait croire. Je suis vraiment las. Je ne peux plus combattre cette guerre des secrets avec elle. Je veux seulement que tout soit mis à plat, afin que nous puissions continuer.

— S'il te plaît, Mina. Je veux l'entendre de ta bouche.

Je veux faire table rase entre nous. Elle déglutit.

— Je le jure, c'est un ami, rien de plus. Comment l'as-tu appris ?

— Vidéosurveillance. Pourquoi m'as-tu menti ?

Elle est silencieuse, toujours provocatrice, toujours déterminée à protéger son ami.

— Dis-le.

Je ne peux pas expliquer mon besoin de tirer les choses au clair. Je sais seulement que j'ai besoin qu'elle me le dise tout autant que j'ai besoin de la baiser, et le plus tôt sera le mieux.

— Je sais déjà tout.

Elle ne me croit pas. Elle pense que je bluffe.

- Gergo Nagy, c'est ça ? Ton formateur.
- Co... comment connais-tu Gergo ?
- Est-ce que le nom de Tóth te dit quelque chose ?
- Tóth ?

Sa voix monte dans des décibels paniqués.

- Mon officier supérieur ?
- Ce connard a chanté comme un canari avant que je lui coupe la langue, dis-je avec un sourire machiavélique. Après ça, beaucoup moins. Et quand je lui ai coupé la bite, plus du tout.

Elle est plus blanche que les draps.

- Tu as dit que vous les aviez frappés.
- J'ai peut-être laissé de côté la partie sur la bite pour ne pas en rajouter.

— Alors, pourquoi me le dire maintenant ?

— Quelqu'un les a achevés.

Elle prend une vive inspiration.

— Tu veux dire que quelqu'un a voulu les tuer ?

— Oui, et je vais découvrir pourquoi.

Je lui lance un regard perçant, mais il n'y a que de l'incompréhension et de la confusion dans ses yeux.

— Pourquoi quelqu'un chercherait à les faire taire ?

— Je n'en sais rien.

Je la crois.

— Il reste une personne.

Elle me regarde et je vois pratiquement son esprit fonctionner à plein régime, passer en revue les photos qu'elle a vues jusqu'à présent.

— Laszlo Kiss, dit-elle après un moment, et je hoche la tête.

— Anton se met à sa recherche dans l'espoir d'obtenir des informations qui éclaireront ce qui se passe.

— Il va le tuer.

Mon sourire est froid.

— Évidemment.

— S'il te plaît, Yan.

En une seconde, elle change de vitesse. Si elle était debout, plantée comme un pilier, elle devient frénétique et me saisit les bras.

— S'il te plaît, ne lui fais pas de mal.

Pendant un moment, je pense qu'elle parle de Kiss, mais ensuite elle ajoute :

— S'il te plaît, ne fais pas de mal à Gergo.

— Lorsque ces hommes t'ont agressée, il t'a sauvée. Je me trompe ?

— Non, murmure-t-elle, abattue.

— C'est pour ça que tu lui es redevable.

— Je lui dois la vie.

Elle évite mon regard en ajoutant :

— Et plus encore.

Saisissant son menton, je penche la tête pour que nos regards se rencontrent.

— Il t'a appris l'art du camouflage.

Elle me dévisage, essayant probablement de deviner si je connais aussi son autre mensonge.

— Ça faisait partie de notre formation.

— Alors, tu t'es laissé accuser à sa place quand Sokolov t'a interrogée sur les déguisements.

La surprise, d'un genre mauvais cette fois-ci, offre un tableau saisissant sur son visage. C'est une toile de vérité, à la fois étonnante et émouvante. Tombant à genoux, elle enroule ses bras autour de mes jambes et me regarde alors que de grosses larmes roulent sur ses joues et se perdent sur la serviette qui lui couvre les seins.

— S'il te plaît, dit-elle à nouveau. Ne lui fais pas de mal.

La voir comme ça, mendier à genoux et pleurer à mes pieds, c'est plus que je ne peux le supporter. Ça me brise. Pour la première fois de ma vie, je me sens vaincu.

Complètement abattu. Ma poitrine se fend et des sentiments que je n'avais jamais connus s'y insinuent, des sentiments sombres et laids : échec, remords, culpabilité et peur. J'ai peur de la perdre.

Je ne peux pas la perdre.

Je me baisse, accroupi devant elle. Tendait la main, je la pose sur sa joue mouillée. Ses larmes continuent de couler, ruisselant sur mes phalanges et sur le revers de ma chemise. Mon instinct me demande de supprimer cet homme, mais je me force à répondre à la femme qui signifie le monde entier à mes yeux, désormais, et plus encore.

— Si c'est tellement important pour toi, je l'épargnerai.

Elle retient son souffle. Il lui faut un moment avant de parvenir à me remercier à travers ses sanglots, les lèvres tremblantes.

Je ne mérite pas ses remerciements. Je ne mérite rien de sa part. Je lui dois des excuses, mais je ne sais pas comment m'y prendre. Je veux qu'elle sache que je la garde avec moi. Quoi qu'il arrive. Que je veux toujours prendre soin d'elle et la garder en sécurité.

— Ça ne change rien, Mina.

Ces excuses réticentes ressemblent plus à une menace. Ma voix est rauque et sèche tandis que mes entrailles sont déchirées, tirillées entre les émotions.

La recueillant dans mes bras, j'appuie mon précieux fardeau contre mon torse. Elle est douce et chaude au creux de mon corps. Mon sexe durcit contre son ventre et la serviette devient soudain une barrière insupportable entre nous. Je l'arrache pour mettre sa peau à nu. Ses mamelons sont roses et tendus. Les mains me démangent à l'idée de la toucher. Je ne peux pas m'en empêcher.

Alors, comme un homme des cavernes, je l'étends là, à même le sol. Le carrelage est rigide, mais mon esprit est déjà à moitié fou de convoitise et mon cœur exige la possession,



la preuve qu'elle est à moi. Je referme mes lèvres autour d'un mamelon et j'en effleure le bout avec les dents. Quand son dos se décolle du sol, je perds le peu d'esprit rationnel qu'il me reste. Elle passe ses doigts dans mes cheveux lorsque j'embrasse et suce l'autre téton, laissant des marques que je m'étais promis de ne pas réitérer. Mais ce ne sont pas les empreintes de mes doigts, cette fois. Ce sont des suçons. Des marques de propriété. Des marques qui me rassurent, mais qui n'effacent pas la culpabilité que j'ai chassée dans un coin sombre de mon âme alors que je descends à coup de baisers jusqu'à son sexe.

Pour l'instant, je me perds entre ses jambes. J'enfouis mon visage dans sa chaleur et son nectar. Ici, au milieu de notre plaisir, je peux oublier tout le reste. Je peux tout lui faire oublier, ne serait-ce que quelques instants, sur un sol dur. L'écartant avec mes pouces, je suce le paquet de nerfs tendre caché sous ses replis. Je lèche le suc qu'elle produit pour moi. En un rien de temps, elle me donne son plaisir. Elle me le cède sans retenue, comme la dernière fois, quand elle m'a avoué son amour. Son amour pour moi.

Impitoyable, je prends tout. J'arrache chaque bribe de plaisir à son corps jusqu'à ce qu'elle se laisse aller, alanguie. Puis j'enfonce mes doigts en elle, repliant le majeur afin d'atteindre son point secret. Je joue avec son corps épuisé jusqu'à ce que son envie remonte en flèche et que d'autres sécrétions se répandent sur mes doigts. Je suis un salaud. Je ne lui laisse pas le temps de récupérer, pas même assez pour reprendre son souffle. J'insiste jusqu'à ce qu'elle rejette la tête en arrière et que les veines de son cou délicat ressortent sous la tension. Je ne me montre ni prévenant ni attentionné. J'ai dépassé le stade du savoir-vivre. J'étire à trois doigts son sexe étroit, plaquant ma paume sur son clitoris jusqu'à ce qu'elle éclate et se comprime. Son orgasme ressemble à une

torture. Son corps se contracte comme s'il était frappé par une décharge électrique.

Elle retombe sur le sol, son dos heurtant la surface rigide. Comme un obsédé, je détache ma ceinture et mon pantalon. Je prends à peine le temps de les baisser sur mes hanches avant de saisir la base de mon sexe et de l'insérer entre ses jambes.

J'ai envie d'elle. J'ai besoin d'elle. Maintenant.

Inclinant les hanches, je fends sa chair contractée. Elle crie de plaisir, peut-être un peu de douleur aussi, mais j'ai dépassé le point de non-retour. Je ne peux plus me retenir. Dans un puissant coup de reins, je la remplis tout entière. De même que je lui ai tout pris, je lui donne tout. Lorsque nos bassins sont alignés, je commence à aller et venir.

Je me perds dans un rythme effréné, conscient que je ne durerai pas. Tout mon poids sur un bras, je retiens ses hanches de l'autre afin d'éviter que mes coups de boutoir ne la déplacent sur le sol. Je redouble d'ardeur jusqu'à ce que la chaleur explose à la base de ma colonne vertébrale et que mon sexe gicle avec un plaisir brûlant. Je me vide en elle, lui donnant jusqu'à la dernière goutte de cette union intime. Au niveau le plus élémentaire, c'est le degré ultime de l'affection. Une femme ne peut pas en recevoir plus, et c'est tout ce qu'un homme peut donner.

Le souffle court, j'appuie mon front contre le sien. J'entrelace nos doigts et je l'embrasse sur la bouche, exprimant tout au travers de ce baiser. Ensemble, nous redescendons de ma frénésie, ou quel que soit le nom que l'on puisse donner à ce que je viens de faire. C'est plus que de la baise. C'est plus que de l'amour. C'est plus sacré encore. C'est plus sombre aussi. Il n'y a pas de mots pour décrire ce que je ressens.

Quand ma raison revient un peu, je roule sur le côté, ramenant Mina contre moi. Je ne peux pas me retirer. Pas

encore. Là, par terre, je lui prodigue les soins que je lui dois en lui caressant le dos, les bras et les cheveux. Il y a une semaine, je souhaitais désespérément ses aveux. Maintenant, je la veux seulement, comme ça. La douceur, la satisfaction.

Je devrais être en paix, mais je ne le suis pas. La graine de la culpabilité a germé. Elle se renforce encore plus, se transformant en une tige géante tel un haricot magique. Dans un ultime effort de volonté, je me détache de Mina et je me relève.

Elle se redresse sur ses bras.

— Est-ce que tout va bien ?

Non, rien ne va. Je doute d'aller mieux un jour. Elle a bouleversé mon monde, déraciné tout ce que je pensais être. La culpabilité est comme un cancer qui me ronge de l'intérieur. Je ne me suis jamais autant détesté qu'en ce moment.

Ses yeux sont grands ouverts, vulnérables. D'un bleu ciel infiniment doux.

— Yan ?

Serrant les poings, je passe en revue tous mes torts.

— Je ne t'ai jamais dit que je t'aimais.

Elle ramène ses genoux contre sa poitrine et enroule ses bras autour.

— Je sais.

— Si ça te dérange...

— Tu ne devrais pas tomber amoureux de moi.

La sincérité de sa déclaration me déstabilise.

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas une bonne idée.

Je ne peux pas la regarder comme ça, assise nue sur le sol dans une flaque de sperme. Ça ne fait qu'accentuer cette atroce culpabilité, cette douleur aiguë. En lui tendant la main, je l'aide à se lever.

— Merci, dit-elle.

— Pour quoi ?

— Pour m'avoir emmenée voir Hanna.

Mon sourire est faible.

— Il n'y a pas de quoi.

Alors qu'elle laisse retomber ma main et se retourne, je saisis son poignet.

— Cette nuit-là, à Budapest, est-ce qu'elle a compté pour toi ? Au-delà du physique, je veux dire.

Son regard est inexpressif.

— Quand je t'ai dit que c'était différent avec toi, je voulais dire maintenant aussi bien qu'avant.

Pour une raison quelconque, ses paroles m'étouffent. Je m'écarte un peu plus.

— Alors, pourquoi t'es-tu enfuie ?

— Tu m'as fait peur. J'étais effrayée.

— Seulement effrayée ?

— Et intriguée.

L'alchimie était réelle. Elle était réciproque.

— Je ne t'aurais pas fait de mal.

— Tu voulais me garder.

Je ne peux pas le nier.

— Yan, poursuit-elle avant de s'interrompre. Le travail pour Henderson... Je n'avais aucun moyen de savoir que tu étais impliqué. J'aurais dû faire confiance à mon instinct...

Je pose un pouce sur ses lèvres.

— Je te crois. C'est du passé. N'en parlons plus.

Elle attend en silence, mais comme je n'ajoute rien, elle tourne les talons et se dirige vers la salle de bain.

Je la regarde. Une ecchymose se propage dans ma poitrine lorsque je regarde sa silhouette fragile et minuscule. Je ne pourrai plus jamais la regarder de la même façon. Je ne peux la voir que comme dans la chambre d'Hanna – une femme lésée, une femme que j'admire et que j'adore. Son innocence

fait l'effet d'une loupe mettant en évidence mes fautes et mes manquements.

Forçant mes pieds à bouger, je la suis sous la douche, où je la prends à nouveau, la penchant et la pénétrant par-derrière. Je suis plus doux, cette fois. La tempête a fait des ravages. Pour l'instant.

Par la suite, Mina propose de cuisiner, mais elle est fatiguée. Demain, c'est un grand jour. Je commande une pizza que nous mangeons nus, au lit, en regardant les actualités sur mon ordinateur portable. Elle s'endort dans mes bras avant même de se brosser les dents. Je me détache d'elle sans la réveiller, ferme l'ordinateur portable et ramasse le carton de pizza vide et les serviettes. Quand j'entre dans la cuisine, toujours nu, Ilya est accoudé au plan de travail, une bouteille de bière devant lui.

Il me regarde de haut en bas avec un sourire.

— On passe une bonne soirée ?

Je jette le carton à la poubelle. Notre vie sexuelle ne le concerne pas. Saisissant une serviette propre dans le sèche-linge, je l'enroule autour de ma taille.

— J'ai l'impression que la tienne aussi s'est bien passée.

— Splendide. Blonde. Des jambes d'un kilomètre. Je te jure qu'elle pourrait les enrouler deux fois autour de mes fesses.

Je sors une bière du réfrigérateur et je la décapsule.

— Content pour toi.

— Qu'est-ce qui te tracasse ?

— Pourquoi est-ce que quelque chose me tracasserait ?

Il ricane.

— Tu discutes avec ton jumeau.

Je regarde la porte fermée de ma chambre.

Il suit mon regard.

— Des ennuis au paradis ?

Appuyé contre le plan de travail, les chevilles croisées, je bois une gorgée de bière.

— Ça n'a jamais été le paradis. L'enfer, peut-être.

— Je croyais que tu étais heureux. Sinon, tu ne te serais pas battu contre moi pour Mina.

— J'ai foiré.

Il passe une main sur sa tête et me regarde d'un œil circonspect.

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— Mina ne l'a pas fait.

— Quoi donc ?

— Les camouflages. C'était quelqu'un d'autre.

Il se redresse.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Je lui explique tout ce que j'ai raconté à Anton. Il ne m'interrompt pas pendant que je parle et il ne me dit pas que je suis le pire connard au monde. C'est tout à son honneur.

Quand j'ai fini mon sombre récit, il vient me donner une tape sur l'épaule.

— C'est réglé, alors. Elle ne l'a pas fait. Tu devrais te sentir mieux, non ? Moi, en tout cas, je me sens mieux.

— Je sais, c'est tordu, mais je me sens pire en réalité. Je ne l'ai pas bien traitée.

— Présente-lui tes excuses. Elle a menti. Tu ne pouvais pas savoir.

— Tu ne comprends pas ? dis-je en passant une main dans mes cheveux. J'ai utilisé sa trahison comme excuse pour la garder.

Il hausse les épaules.

— Alors, laisse-la partir.

Je me laisse glisser pour m'asseoir par terre, le dos contre l'armoire. Faisant tourner le contenu de la bouteille, je médite ses paroles. Ce n'est pas comme si je n'y avais pas pensé. Au moins cent fois depuis que j'ai appris la vérité. Et

chaque fois que je pense à lui rendre sa liberté, je me heurte au même mur.

— Je ne pense pas en être capable.

Ilya s'assoit à côté de moi, les bras sur ses genoux.

— Pourquoi pas ?

— Je ne peux pas vivre sans elle.

Je me prends la tête à deux mains, la bouteille froide pressée contre ma tempe.

— Je ne saurais pas comment faire.

— Tu l'aimes, dit-il avec stupeur. Putain de merde. Je n'aurais jamais cru que ça arriverait un jour.

Secouant la tête, je l'appuie contre le placard et ferme les yeux.

— Je ne pense pas que je sois capable d'aimer.

— Je pense que tu ne te fais pas assez confiance.

J'ouvre un œil et dévisage mon frère.

— Tu as changé, poursuit-il. Maintenant que tu me parles de sentiments envers Mina, ça me semble cohérent.

— Changé comment ?

— Tu as refusé de la partager.

J'ouvre l'autre œil et lui décoche un regard noir, prêt à me lancer dans cette sempiternelle dispute, mais il sourit.

— Je pensais que tu me repoussais.

Il claque une paume sur son front et ajoute :

— Pendant ce temps, vous tombiez amoureux.

— Je ne te repoussais pas. Mina n'est pas quelqu'un que je peux partager.

— Tu vois ? Tu l'aimes vraiment.

— Je ne reconnaîtrais pas l'amour même si tu l'agtais avec un drapeau étiqueté à son nom devant mon visage. Et puis, je ne pense pas que Mina veuille de mon amour.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Elle vient de me le faire comprendre. Elle a dit qu'il valait mieux que je ne tombe pas amoureux d'elle.

Il se gratte la tête.

— Oui, eh bien, après la façon dont tu l'as traitée...

— Quel putain de bordel.

Au moins, je comprends maintenant pourquoi elle ne pouvait pas me faire confiance et pourquoi elle ne s'est pas confiée à moi au sujet de sa rencontre avec Gergo.

— Voilà comment je vois les choses, il n'y a qu'une seule façon de savoir si j'ai raison.

— À quel sujet ?

— Sur le fait que tu l'aimes.

— Et comment ça ?

Il rencontre mon regard.

— Si tu l'aimes, tu la laisses partir.

Ses mots creusent un trou en moi. Parce qu'il a raison. La garder serait égoïste. La garder, ce serait uniquement pour moi. Si je me soucie d'elle plus que de moi, je le ferai. Je vais lui ouvrir la porte et la libérer. Je vais la laisser s'en aller au risque de ne plus jamais la revoir.

Je n'aurais jamais cru qu'une pensée puisse faire plus mal qu'un couteau dans un rein, mais c'est le cas. L'idée de la perdre m'étrangle jusqu'à m'empêcher de respirer. Et pourtant, je le sais depuis toujours. C'est ce qui me ronge depuis que j'ai forcé Mina à admettre ses sentiments et à me déclarer son amour. C'est ce qui me torturait, revenant sans relâche à l'assaut de ma nouvelle conscience. Mina a accompli ce que personne d'autre n'a réussi à faire. Elle a fait de moi un être humain.

Un homme.

Un homme qui aime une femme.

Cette vérité me frappe de plein fouet. Ça me tue. Parce qu'en ce moment, je sais ce que je vais faire.

Ilya, si souvent en phase avec mon malheur, me saisit l'épaule.

— Je suis désolé, frangin.



Il met un peu d'optimisme dans sa voix.

— Elle peut revenir. Peut-être même qu'elle restera.

Après tout ce qui s'est passé ? J'en doute énormément. Seul un fou espérerait l'impossible.

— Elle a dit qu'elle était amoureuse de toi, dit Ilya. Ça compte pour quelque chose.

— Oui.

Mais mon cœur n'est pas au courant. Mon amour est sombre. Ce n'est pas un amour de conte de fées, le genre dont les femmes rêvent dans leurs fantasmes.

Même les femmes comme ma Mina.

— Quand vas-tu le faire ? demande Ilya, en supposant sans se tromper que ma décision est prise.

— Après la mission.

Putain, mon cœur se brise. Elle ne reviendra pas, je le sais.

— Il vaut mieux.

— Oui, acquiesce-t-il solennellement. Mieux vaut ne pas tout remuer maintenant. Nous devons être organisés.

Nous nous assoyons ensemble dans la lumière tamisée, sur le sol, comme les frères que nous étions autrefois. Comme pendant ces nombreuses nuits froides où j'ai consolé Ilya, le ventre affamé, avec une miche de pain chapardée ou une blague pas très drôle, il est assis avec moi pendant mes heures les plus sombres.

Je redoute demain comme aucun autre jour.

Demain, je libérerai Mina.



*J*e me réveille tendue, le cauchemar de mes parents encore frais dans ma tête. Le soleil perce la fenêtre de la chambre de Yan avec une douce lueur. En temps normal, cette scène ordinaire m'aurait apaisée, mais rien aujourd'hui n'est ordinaire.

C'est le jour où nous éliminons Dimitrov.

Je ne prends rien pour acquis, ni la familiarité de la lumière chaude ni le confort des couvertures. Chaque minute est précieuse. Chaque seconde compte. Pourtant, je ne trouve pas la paix en ce moment. Je ne peux pas apprécier la chaleur du corps de Yan pressé contre le mien ni la jolie danse des particules de poussière dans les rayons du soleil. Un malaise me remue le ventre, quelque chose d'indéfinissable qui joue avec mes nerfs. C'est étrange. En général, je suis calme avant une mission. La nervosité des hommes doit déteindre sur moi.

La respiration de Yan est rythmée, son nez enfoui dans mon cou, mais il est réveillé. Je n'ai pas besoin de voir son visage pour le savoir. Je suis toujours en phase avec lui ces jours-ci.

— Bien dormi ? chuchote-t-il contre mon oreille, frottant sa barbe d'un jour sur ma peau.

Je frissonne à cette sensation délicieuse.

— Comme un bébé.

Je me sens bien ce matin, et je fais une prière silencieuse de reconnaissance pour cette chance inouïe. J'ai besoin de ma force et de tous mes esprits aujourd'hui.

Me retournant sur le dos, Yan s'étend sur moi. La chaleur de sa peau nue rend mon corps vivant, la dureté de son érection entre mes cuisses allume un feu instantané dans mes veines. Il soutient mon regard alors qu'il saisit mes poignets et les soulève au-dessus de ma tête. Il ne cesse de me contempler tout en frottant son sexe dans ma moiteur avant de pousser pour s'y enfoncer. Je retiens mon souffle à cette invasion soudaine et j'en ai la chair de poule. Tous mes poils se dressent sous l'effet d'un plaisir intense et d'une douleur étrange et apaisante.

— Ça va ?

Sa voix est suave, toujours rocailleuse après des heures de sommeil, mais ses yeux sont alertes et observateurs. Il ne me quitte pas du regard tout en se retirant presque entièrement avant de me pénétrer à nouveau en force.

Je me mords la lèvre et rejette la tête en arrière. La seule réaction dont je suis capable, c'est un clignement des paupières.

Il m'embrasse dans le cou, suçotant la peau sous mon oreille.

— C'est bien.

La fierté dans son intonation me fait fondre. La gêne légère disparaît, cédant la place à une vague de passion lorsqu'il commence à bouger à un rythme chaloupé, tout en levant la tête pour me dévisager une fois de plus. Sa façon de me regarder avec une avidité non dissimulée, son désir que je m'ouvre et me soumette à mes sentiments, est aussi puissante qu'un contact physique. La façon dont il me dévore par un simple regard évoque un plaisir aussi intense que le

passage de son sexe sur mes terminaisons nerveuses sensibles.

Ainsi immobilisée, prise par son corps et ses yeux, je réagis au quart de tour. Malgré son mouvement tranquille, mon plaisir ne tarde pas à monter. Je me noie dans le désir sous le poids de ses muscles. Il teste son pouvoir sur moi, s'assurant de soumettre mon corps, évaluant combien de temps il peut me maintenir entre deux eaux avant que je perde toute notion du temps et de l'espace. Pendant tout ce temps, il me fixe de ses yeux vert émeraude, se délectant de ma réaction, recueillant avec vénération chaque soupir et gémissement.

Lorsque j'atteins ma limite, ce point sombre et dangereux où les cœurs sont raflés et les esprits perdus, il me récompense par un intense soulagement. Ondulant des hanches, il applique exactement la bonne pression sur mon clitoris pour me permettre de m'échapper de la prison exaspérante du besoin dans laquelle il m'a enfermée. Il ouvre les chaînes et laisse mon cœur prendre son envol dans un élan de plaisir. L'extase est si intense que je me rappelle à peine mon nom. Il emporte ma raison avec une facilité déconcertante.

Il me laisse jouir avant de céder à son tour, inondant mon corps. Il va et vient jusqu'à se vider, mais il continue après-coup. Il est habité par la détermination fiévreuse d'un homme qui essaie de répandre sa marque et sa possession en moi. Ce n'est pas différent de toutes les autres fois où nous avons couché ensemble, et pourtant, ce n'est pas la même chose. Lorsqu'il pose enfin son front contre le mien, serrant mes poignets entre ses doigts, nous sommes sur la même longueur d'onde. La dernière note dissonante s'est rangée dans l'harmonie. Notre union est parfaite. Parachevée. Nos respirations halètent la même mélodie, nos cœurs martèlent

le même rythme erratique. Nous sommes deux instruments qui résonnent à l'unisson. J'ai l'impression de ressentir...

De l'amour.

Cette pensée est douce. Amère. Elle donne à réfléchir. Hier encore, je craignais qu'il ne me rende jamais mes sentiments, mais maintenant, je redoute le contraire. Il ne devrait pas m'aimer. Il ne peut pas. Il vaut mieux que mon amour reste à sens unique. Je l'aime trop pour le blesser comme ça. Pourtant nos cœurs ont déjà fusionné, et l'homme qui me regarde n'est pas celui qui m'a enlevée dans une ruelle sombre.

C'est l'homme qui m'aime.

Je suis ébranlée par cette révélation. Cette pensée fauche mon cœur dans ma poitrine. Je me débats toujours pour comprendre cette vérité fuyante quand il se retire, laissant une flaque humide entre mes jambes et une froideur troublante au fond de mon âme. J'essaie de réconcilier cette distance glaciale avec la chaleur des sentiments, mais il unit nos bouches sans plus attendre dans un baiser qui me consume de l'intérieur. Une barrière supplémentaire s'écroule entre nous, ce baiser rapprochant nos corps et nos âmes. C'est un baiser différent des autres, un baiser qui signifie amour et adieu dans le même souffle. Comme un aimant qui attire et repousse, cette force a le même pouvoir de fusionner ou de détruire.

Je plane dans cet espace déroutant quand il détache ses lèvres des miennes pour poser un chaste baiser sur ma joue.

— On ferait mieux de prendre une douche, dit-il.

Rejetant les couvertures, il me prend la main pour me conduire à la salle de bain, mais la distance augmente entre nous jusqu'à ce que l'atmosphère devienne raide comme du carton et que ma gorge palpite, obstruée par des larmes que je ne verse pas.

Quand Yan sort de la douche et me tend une serviette, je ne peux plus retenir ma langue.

— Est-ce que tout va bien ?

Il rencontre mon regard tout en se séchant.

— Pourquoi cette question ?

— Tu es différent.

— L'heure n'est pas à la psychanalyse de comptoir, dit-il vivement.

Cette réprimande est comme la piqûre d'une aiguille dans mon cœur. Après ce que nous venons de partager, c'est inattendu, mais je retrouve une contenance.

— Tu as raison. Nous devons nous concentrer sur le travail.

Il m'attire à lui et m'embrasse sur le sommet du crâne.

— Habille-toi. Je vais préparer le petit-déjeuner.

Mettant de côté l'inquiétude tenace, je me concentre sur les tâches prioritaires. Pendant que les hommes se préparent, je fixe mon rembourrage, applique une lotion auto-bronzante et travaille sur mes pommettes et mon maquillage pendant que le produit sèche. J'attache un filet à cheveux avec des épingles et j'ajuste soigneusement la perruque. Puis je m'habille. Les boucles d'oreilles pendantes, les bracelets et la bague sertie de pierres apportent la touche finale.

Quand j'ai fini, j'étudie mon reflet dans le miroir. Le résultat est bon. Excellent, en fait. Personne ne devinera que je ne suis pas la vraie Natasha Petrova, même pas de près. Sauf si on l'a rencontrée en personne, et nous savons que ce n'est pas le cas de Dimitrov.

Yan et Ilya sont dans le salon quand je sors de la pièce. Ils portent leurs combinaisons et la casquette de la compagnie de transport. Ilya hoche la tête avec admiration. Yan me regarde, mais il n'y a aucune reconnaissance dans ses yeux.

Aucune approbation ni désapprobation. Ses yeux sont... vides.

— Yan ?

Je m'avance en essayant de lui prendre la main, mais il s'éloigne.

Il penche la tête vers la table chargée de charcuterie, de fromage, de pain grillé et de jus d'orange.

— Mieux vaut manger quelque chose. Tu auras besoin de forces.

— Je peux t'apporter du thé ? propose Ilya, plus prévenant que d'habitude.

Mon regard alterne entre les jumeaux.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, répond sèchement Yan. Nous partons dans quinze minutes. Assure-toi d'être prête.

— Où est Anton ? demandé-je.

Yan emballe certains de mes vêtements soigneusement pliés dans un sac de voyage luxueux pour coller à mon personnage.

— Il est allé régler son compte à Kiss.

*Quoi ?* Il a fallu que ça tombe aujourd'hui ?

— Ça ne pouvait pas attendre ?

— Non.

Il ajoute une paire de chaussures au sac sans me regarder.

— D'ici demain, Kiss pourrait être reparti ou mort, et je veux des réponses.

— Et mon garde du corps ?

— Tu diras à Dimitrov qu'il est arrivé quelque chose.

Il hausse les épaules.

— Ce n'est pas improbable.

Je le dévisage, bouche bée.

— Tu es sérieux ?

— Ne t'inquiète pas, dit Ilya ne me serrant l'épaule. Nous réussirons très bien sans Anton.



Sans prêter attention à Ilya, je garde mon attention rivée sur Yan.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Je n'ai pas besoin de te dire quoi que ce soit, assène Yan. Tu n'as qu'à faire ton travail.

Cet accès de colère me fait tressaillir.

— Tout va bien, dit doucement Ilya. Ce sont seulement les nerfs. Le travail, tu sais.

Il lance un regard mauvais à Yan.

— Mange, dit-il. Tu as dix minutes.

Je n'ai pas faim, mais Yan a raison. Nous aurons besoin de forces.

Après un petit-déjeuner léger, j'applique du rouge à lèvres et je chausse les talons que nous avons achetés pour l'occasion. Yan et Ilya testent des oreillettes sans fil connectées à leurs montres. Ainsi, ils pourront communiquer les mains libres, sans effort et en toute discrétion. Comme je serai fouillée, je ne porte aucun micro. Je n'aurai que le téléphone que Yan me donne et que je glisse dans mon sac. C'est le numéro sécurisé que Dimitrov a utilisé pour me contacter, au cas où ses gardes décideraient de vérifier. Les pirates de Yan ont téléchargé les contacts et les applications de Natasha Petrova sur le téléphone, avec des répliques de ses pages sur les réseaux sociaux. On ne sait jamais à quel point Dimitrov pourrait pousser les vérifications.

Nous chargeons le tableau rangé dans sa caisse, l'étui à maquillage et le sac de voyage dans la camionnette. Alors que je suis sur le point d'entrer, Yan referme ses doigts autour de mon poignet et, pendant un instant, l'homme passionné de ce matin perce la surface glaciale et détachée.

— Sois prudente, dit-il.

— Toi aussi.

Il m'embrasse sur le front pour ne pas abîmer mon rouge à lèvres, avant de m'aider à monter du côté passager. Ilya

s'installe à l'arrière et Yan conduit. Nous nous arrêtons au premier hôtel, à quelques pâtés de maisons de l'*Hôtel Paris*, où les deux agents de sécurité attendent déjà dans la chambre que nous avons louée. Je m'occupe de leurs déguisements, les transformant en sosies de Yan et d'Ilya. Ensuite, nous rejoindrons l'établissement de luxe par les ruelles transversales. Nous effaçons nos traces et empreintes numériques, effectuons les ultimes vérifications et rangeons le nécessaire à camouflage dans la camionnette. C'est enfin l'heure du spectacle.

Comme prévu, nous nous garons dans une ruelle à côté de l'hôtel. Si les hommes de Dimitrov regardent, notre arrivée doit paraître discrète. Petrova respecterait le secret. Posant des lunettes de soleil surdimensionnées sur mon nez, je me glisse dans mon rôle. Mes épaules sont carrées et ma poitrine en avant lorsque je sors de la camionnette. Ma démarche est assurée, mes jambes ne faiblissent pas dans les talons hauts. J'adresse un signe de tête au portier qui attend devant une entrée de service comme si j'étais la reine de Saba et j'entre devant les transporteurs chargés de la caisse et de mon sac. Nous passons par les cuisines et prenons l'ascenseur de service qui ne dessert que le premier étage, où se trouve la salle de conférence.

Je sors au premier, suivie par les hommes. Derrière mes lunettes noires, je garde un œil vigilant. Rien ne semble sortir de l'ordinaire. Il n'y a pas d'hommes suspects qui rôdent, seulement les gardes de Dimitrov devant la salle de conférence, qui font semblant de se servir du café en carafe, sur une table dans le couloir. Je les reconnais d'après les photos du dossier que j'ai étudié lors de nos préparatifs.

Le directeur est à l'étage. Il me salue avec effusion avant de me souhaiter un bon séjour, puis il fait signe à un groom qui vient en courant prendre mon sac des mains de Yan. Le directeur propose de m'accompagner dans ma suite, mais je

décline avec ma voix de Natasha Petrova, déclarant que je ne souhaite pas être dérangée. Il me tend la clé magnétique avant de s'incliner avec un baise-main, m'assurant de son dévouement loyal. Je roule des hanches en traversant le couloir pendant que les gardes me suivent du regard en bavant, leurs yeux fixés sur le volume impressionnant de mes faux obus.

C'est un spectacle convaincant.

Je précède le groom dans l'ascenseur. Yan et Ilya suivent, équilibrant la caisse entre eux, leurs casquettes au logo de l'entreprise de transport baissées au-dessus de leurs yeux. Le groom enfonce le bouton du troisième étage. Nous montons en silence. Je sors sur le palier, jetant un œil à la recherche d'éléments inattendus, mais tout est calme. Ouvrant la porte de la suite Klimt, j'y jette un œil critique histoire de jouer le jeu en présence du groom, qui ne fait pas partie du complot.

— Tout est à votre goût, madame ? demande-t-il.

— Ça fera l'affaire.

Je sors un billet de cent de mon sac à main et je le glisse dans sa main.

— Eh bien, merci, madame.

— Veuillez mettre le panneau *Ne pas déranger* sur la porte en sortant, ordonné-je.

— Oui, madame.

Lorsque la porte se referme derrière le groom, Yan et Ilya passent à l'action. Ils utilisent les marteaux de leurs ceintures à outils pour ouvrir la caisse pendant que j'inspecte la suite. Il n'y a personne qui se cache à l'intérieur et aucune caméra que je puisse détecter. Je prends le scanner portable que Yan a glissé sous sa veste afin de chercher d'éventuels micros ou appareils de transmission. Au moment où j'ai fini, les jumeaux ont fixé le tableau sur le mur du salon et

abandonné la caisse sur le balcon, s'assurant de laisser la porte coulissante déverrouillée.

— La voie est libre, dis-je lorsque le voyant du scanner passe au vert.

— On file, annonce Ilya en se dirigeant vers la porte.

Yan me saisit la hanche, hésitant.

— Enlève tes lunettes, dit-il d'une voix tendue. Je veux voir tes yeux.

Cette demande me déstabilise. Elle me fait quitter mon rôle, et quand je retire les lunettes de soleil et les pose sur la table basse, je redeviens Mina. Je suis à Yan. Pendant un instant, nous nous regardons simplement et un accord instinctif d'appartenance mutuelle passe entre nous.

En vérifiant sa montre, Ilya déclare :

— Il faut y aller.

Il n'y a rien que Yan puisse dire sans nous porter la poisse, certainement rien de tel que « ça va aller » ou « je t'aime ». L'amour n'a jamais fait partie du plan. Mon cœur se serre à la perspective inévitable de lui faire du mal, mais c'est un nouvel amour, un amour jeune. Il s'en remettra. Il va continuer, peut-être trouver quelqu'un de moins abîmé. Oui, c'est ce que je veux pour lui. Je veux qu'il soit heureux. Il n'a pas connu assez de bonheur dans son enfance.

Avec une pression, il lâche prise. Ilya me sourit avant de sortir dans le couloir. Yan suit les pas de son frère, mais il s'arrête encore sur le seuil.

— Ouste, dis-je avec un geste.

Il n'y a pas de temps pour réfléchir. Le timing est crucial. La sécurité de l'hôtel attend sûrement déjà dans l'ascenseur.

Il me lance un dernier regard empreint de désir et d'incertitude, puis il s'en va. La porte se ferme avec un déclic, m'enfermant dans le silence.

Aussitôt, mon corps fourmille d'énergie, comme toujours en mission. C'est l'adrénaline. Malgré cette bouffée

physique, je suis calme et concentrée. Ce travail me donne l'impression d'avoir un autre but que d'être le jouet sexuel de Yan. Je n'avais pas idée jusqu'à présent du besoin que j'avais de me remettre en action.

Il ne me faut qu'un moment pour retrouver mon rôle. J'ajuste ma robe et vérifie mon rouge à lèvres dans le miroir. Je glisse une boucle derrière mon oreille lorsque les coups que j'attendais retentissent à la porte. Affichant mon visage sensuel, j'ouvre devant un groupe d'hommes en costumes sombres. Dimitrov se tient au centre, flanqué de deux gardes du corps munis d'écouteurs et d'armes à feu. Un petit homme avec des lunettes à monture dorée et des cheveux châtain clair se trouve sur sa gauche. Avec sa silhouette mince et son costume à fines rayures, il se démarque du reste du clan, des hommes musclés tout de noir vêtus.

Ce doit être l'expert en art.

— Juste à temps, dis-je en tendant la main. J'apprécie les hommes ponctuels.

Les yeux brun foncé de Dimitrov me dévisagent comme si j'étais l'œuvre d'art à vendre.

— Mademoiselle Petrova.

Il m'embrasse la main et je sens même sa langue.

— Je suis ravi de vous plaire.

La moiteur de sa langue gluante propage un frisson de dégoût en moi, mais je le cache derrière un sourire.

— J'ai hâte de faire des affaires avec vous.

L'intérêt sur son visage est manifeste, presque criant.

— Dans ce cas, je suis navré de faire attendre une dame comme vous, mais mes hommes doivent passer la pièce au crible.

Je m'écarte.

— Je vous en prie, dites à vos hommes de procéder aux vérifications nécessaires.

Comme convenu, deux gardes entrent dans la suite pour chercher d'éventuels micros ou armes. Un troisième me palpe après que Dimitrov s'est excusé pour ce traitement irrespectueux, mais obligatoire. Je retiens mon souffle tandis que le garde passe ses paumes sur les coussinets de mes hanches et autour de mes cuisses, mais ils sont de bonne qualité. Le matériau poreux est conçu pour absorber la chaleur corporelle. À travers les vêtements, ils sont aussi chauds au toucher que la peau. Les gardes reviennent après avoir fouillé la chambre et la salle de bain et adressent un signe de tête à Dimitrov.

— Le tableau est là, fait l'un des hommes en sortant.

Mon intonation est enjôleuse.

— À mon tour.

Je tourne le doigt pour indiquer à Dimitrov de faire un tour sur lui-même.

— Où est votre garde du corps, Mademoiselle Petrova ? demande-t-il en haussant un sourcil.

— Indisposé. Et s'il vous plaît, appelez-moi Natasha. Si je peux vous appeler Casmir ?

— Bien sûr, Natasha.

Il lève les bras avec un sourire moqueur.

— N'hésitez pas à me fouiller à fond.

Je n'hésite pas à le palper. Natasha ne se serait pas gênée pour le toucher. Au contraire. Je m'attarde près de son entrejambe. Ce contact me donne presque envie de vomir, mais je le cache bien. Il est musclé. En bonne forme physique. Son regard est vif, son esprit rapide. Il ferait un adversaire redoutable dans n'importe quel combat.

— Mon expert, dit Dimitrov lorsque la fouille est enfin terminée, tendant un bras vers l'homme châtain en costume bleu. Pour des raisons évidentes, il préfère rester anonyme.

Je réitère ma fouille avec l'expert, sans insister au niveau de l'entrejambe.

Lorsque Dimitrov et moi sommes convaincus que personne ne porte d'arme, je l'invite, lui et son expert, à refermer la porte derrière eux et à tirer le verrou.

— Par ici, dis-je en les conduisant au salon.

Dimitrov halète et porte une main sur son cœur dans un geste théâtral quand il voit le tableau. Agitant ses doigts vers l'homme, il demande :

— Allez-y.

L'expert s'approche, plissant les yeux et retirant ses lunettes pour les nettoyer sur un mouchoir qu'il sort de la poche de sa veste.

Quant à moi, je me dirige vers la chambre et jette un œil par-dessus mon épaule :

— Champagne ?

— Très approprié, marmonne Dimitrov avec une lueur délirante dans les yeux.

Tout chez cet homme me donne le frisson, mais je lui envoie un baiser.

— Je reviens tout de suite.

Je me déplace sans hâte, ondulant du bassin. Je ne marche plus vite que lorsque je suis hors de vue, et encore plus vite quand je passe devant la table sur laquelle une bouteille de Dom Pérignon refroidit dans un seau à glace. Mes talons sont silencieux sur le tapis épais.

Cinq pas de plus vers la salle de bain.

Je compte les secondes. À trois, Dimitrov est mort.

Un.

Deux.

Alors que je saisis la poignée de porte, un bras solide se referme autour de ma taille.

— Tu vas quelque part, Natasha ?

La voix de Dimitrov est basse et menaçante alors qu'il enfonce sa langue dans mon oreille.





Tout se déroule comme prévu, mais je ne peux pas me défaire d'un mauvais pressentiment. Cette matinée a failli m'achever. Faire l'amour avec Mina en sachant que je vais la perdre aujourd'hui m'a déchiré de l'intérieur. La distance que j'ai essayé de mettre entre nous après nos ébats intenses était la chose la plus difficile que j'aie jamais faite, après l'avoir laissée seule dans cette suite pour rencontrer un salaud comme Dimitrov.

Ilya et moi montons dans l'ascenseur. Les deux hommes de la sécurité de l'hôtel se sont déjà déshabillés et sont à présent en chemises et sous-vêtements. Leurs vestes et pantalons sont regroupés dans un sac posé à même le sol. Ils utilisent une carte magnétique pour bloquer l'ascenseur, garantissant ainsi qu'il ne s'arrêtera à aucun étage.

Lorsque les portes se ferment, Ilya et moi retirons rapidement nos rangers, puis nos bleus de travail. Nous portons des t-shirts et des treillis en dessous. Nous gardons les gants de coton que nous avons utilisés pour transporter et manipuler la peinture. Leur véritable objectif n'est pas de protéger une œuvre d'art précieuse, mais de ne pas laisser d'empreintes digitales. Le gouvernement ne laissera pas ses forces de police nous poursuivre pour un coup qu'il a commandité, pas à moins que nous ne soyons pris en

flagrant délit, mais on ne sait jamais. Je n'aime pas laisser de traces inutiles. Notre contact nettoiera les empreintes de Mina dans la suite avant de laisser les enquêteurs entrer en scène.

Alors que je chausse à nouveau mes rangers, mon esprit revient vers Mina. Sera-t-elle d'accord ?

Putain. Je perds ma concentration. Ilya a dû percevoir mes pensées dispersées, parce qu'il me lance un coup d'œil tout en remettant sa combinaison à l'un des hommes.

Ces derniers revêtent nos anciennes tenues et nos casquettes, et je leur remets les clés de la camionnette. Personne ne parle. Nous descendons jusqu'au hall dans un silence tendu. Une fois qu'ils sont sortis et que nous remontons, Ilya darde sur moi un regard fixe.

— Quoi ? lâché-je avec l'envie de frapper quelque chose.

— Tu devrais te ressaisir, mec.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Tu n'es pas là, fait-il en désignant le sol du doigt. Tu es à des kilomètres dans ta tête.

Il a raison. Je ne suis pas le seul à avoir beaucoup à perdre sur ce coup. La vie de mon frère est également en jeu.

— C'est Mina, avoué-je avec un soupir abattu. Je suis préoccupé.

Non, le mot est trop faible.

— Je suis fou d'inquiétude.

— Eh !

Il saisit mon épaule et baisse la tête pour attirer mon regard.

— Elle a fait beaucoup de missions sans toi. Elle sait ce qu'elle fait.

— Quand même.

C'est une femme, minuscule et délicate qui plus est. Et elle sera enfermée dans une chambre d'hôtel avec un dangereux criminel dans – je vérifie ma montre – sept

minutes. Merde. Je serre ma tête entre mes mains. Le simple fait d'y penser me fait transpirer. Chaque partie de mon corps me hurle de revenir en arrière et de la sortir de là.

— Concentre-toi, dit Ilya en me secouant. Dans quelques minutes, ce sera fini.

*Ce sera fini. Mina et moi serons finis. Tout sera fini. Ma vie perdra tout son sens quand elle me quittera.*

— N'y pense pas, dit Ilya, devinant ce qui me vient à l'esprit. Tu pourras te bourrer la gueule ce soir et casser toutes les tables et les chaises du bar.

— Seulement...

Le numéro du troisième étage s'éclaire. L'étage de la suite Klimt. L'étage où se trouve Mina, attendant Dimitrov.

— J'aimerais pouvoir l'enfermer et la protéger contre tout danger.

— Ce n'est pas le genre de femme que tu peux envelopper dans du coton. L'enfermer la tuera à petit feu. Tu as vu dans quel état elle était, les premiers jours après l'enlèvement. Mina a besoin de ça. Je parie aussi qu'elle est très douée pour ce genre de mission.

L'orgueil gonfle dans ma poitrine. Évidemment, elle va assurer. C'est la meilleure. Mais c'est difficile. Mon instinct protecteur exige que je l'éloigne des situations dangereuses. Encore une fois, jusqu'à hier, ma possessivité m'imposait de la garder pour moi tout seul. À jamais. Et si je peux changer ma nature pour elle, au point de la libérer, je peux surmonter mon instinct protecteur et lui donner ma confiance.

— Tu vas bien ? demande Ilya en me regardant dans les yeux.

— Oui.

Franchement, j'adore ce crétin en cet instant.

L'ascenseur sonne en atteignant le cinquième étage.

Saisissant le sac avec les vêtements de sécurité des hommes, Ilya déclare :

— À nous de jouer.

Nous sortons au dernier. Je vérifie sur ma montre connectée la vidéosurveillance de la ville dans la ruelle en contrebas, grâce aux talents de nos hackers. Deux SUV aux vitres teintées se garent dans la rue au moment où les agents de sécurité de l'hôtel s'en vont dans notre fourgonnette. Dimitrov et ses hommes sortent des véhicules. Il y a cinq gardes et un homme mince sans oreillette – l'expert, vraisemblablement. Dimitrov se dirige vers une berline garée sur le trottoir. La vitre s'ouvre du côté conducteur. Il se penche à l'intérieur et échange quelques mots avec le chauffeur. Comme je m'y attendais, Dimitrov nous a fait surveiller. Heureusement que notre arrivée a été bien orchestrée. Dimitrov acquiesce. Il se redresse et tapote le toit de la voiture, puis il traverse la rue avec ses hommes. Ils entrent dans l'hôtel juste au moment où nous empruntons l'escalier de secours en direction du toit.

Un muret décoratif tout autour du périmètre nous protège de la vue. Nous nous accroupissons derrière, à côté du sac chargé de fusils. Dimitrov doit être dans la suite maintenant. Ses hommes doivent examiner la pièce et Mina doit le fouiller pendant qu'Ilya et moi troquons nos gants en coton contre des gants fins en cuir.

Alors que j'ouvre le sac de nos armes, la sonnerie de mon téléphone retentit à mon oreille. Je jette un œil au nom sur ma montre.

C'est Anton.

Un pressentiment déferle le long de ma colonne vertébrale. Il n'appellerait pas maintenant si ce n'était pas urgent. Il sait que nous avons exactement trois minutes avant de descendre en rappel sur le côté du bâtiment jusqu'au balcon de la suite Klimt.

Ilya, connecté à ma montre via notre système de communication partagé, me lance un regard inquiet. Je tape

une fois sur le micro pour prendre l'appel, vérifiant que mon arme est correctement chargée tout en répondant :

— Anton ?

— Sortez Mina de là !

Mon corps se transforme en glace et le sang se fige dans mes veines.

Il continue avec empressement.

— C'est un piège.



*L*e bras autour de ma taille me serre si fort que je ne peux plus respirer. Sans effort, Dimitrov me décolle du sol.

*Merde.* Je me mets à transpirer. Il n'était pas censé me suivre dans la chambre. Jusqu'où suis-je prête à jouer ce jeu de séduction ? Combien de temps avant que son expert se rende compte que je les ai dupés ? Certes, s'il est vraiment expert, il devrait déjà savoir que le tableau est un faux.

Je vais devoir laisser Dimitrov me peloter. Je le surprendrai avant que l'homme châtain ne puisse l'alerter. On peut encore y arriver. Je peux supprimer les deux hommes, ou du moins les retenir jusqu'à l'arrivée de Yan et Ilya.

Coincée entre le corps de Dimitrov et la porte de la salle de bain, je reste immobile, le laissant lécher l'intérieur de mon oreille alors que des frissons de révulsion me traversent.

— Réponds-moi, Natasha, dit-il.

Il me fait mal avec sa poigne brutale.

— Ou devrais-je t'appeler Mink ?

*Merde !*

La stupeur me saisit. C'est un coup monté.

Je ne me demande pas pourquoi. Je ne me demande pas comment. Je pense seulement à la survie.

Mon plan de séduction est maintenant inutile. Il s'agit d'un combat.

Ainsi prise au piège, je sais que Dimitrov a le dessus. Je dois me dégager, et vite. Je suis dans une position vulnérable. Il peut m'écraser les côtes ou me briser le cou.

Ma formation militaire prend le relais. Je passe en mode combat automatique. Rejetant la tête en arrière, je vise la partie la plus sensible de son corps, la première à ma portée. Un craquement retentit lorsque je percute son nez. L'impact a l'effet escompté.

Lâchant prise, il recule d'un pas.

— Espèce de salope !

J'en profite pour me retourner.

*Ne jamais tourner le dos à un adversaire.*

Le sang coule de son nez. Il serre le cartilage cassé entre ses mains, ses yeux embrasés d'une haine furieuse. Un autre craquement retentit lorsqu'il redresse son nez avec un sourire diabolique.

Salaud.

Je lève rapidement le pied, ciblant son entrejambe, mais il ne se laisse pas surprendre à nouveau. Il recule, évitant le coup de pied. En même temps, il ramène un bras en arrière et me balance son poing.

Mais je suis rapide, moi aussi. J'esquive avant que le coup ne fasse mouche, profitant de l'élan pour faire un roulé-boulé latéral et me redresser non loin de là. C'est une danse agile qui me vient facilement, qui m'a imprégnée jusqu'à devenir une seconde nature. Je suis maintenant dans l'espace étroit entre le lit et le mur, la table de nuit dans mon dos.

Il avance rapidement.

— Tu penses m'avoir ?



Je fais mine d'être coincée, lui laissant croire qu'il va pouvoir mettre ses sales pattes sur moi. Alors qu'il se précipite avec la vitesse d'attaque d'un serpent, je saute sur le lit et saisis la barre horizontale du cadre à baldaquin. Avec une poussée puissante, je me balance dans les airs en ouvrant mes jambes. La surprise est manifeste sur son visage quand je l'attrape autour du cou dans l'étau de mes cuisses, croisant les chevilles pour m'assurer une emprise mortelle.

Étouffant son visage dans mon entrejambe, je serre tout en vrillant mes hanches. Un homme moins expérimenté serait mort d'une fracture du cou en quelques secondes, mais Dimitrov n'est pas cet homme-là. C'est un criminel endurci, habitué à se battre, et tous les coups sont permis. Il se plie avec le mouvement avant de tomber à genoux, arrachant presque mes mains de la barre. Je n'ai pas d'autre choix que de le lâcher sous peine de tomber juste devant lui.

Je me ressaisis rapidement. Avant qu'il ne puisse se relever, je me retourne et jette les jambes en avant, le frappant en pleine poitrine avec les talons pointus de mes chaussures.

Le coup fait mal. Il cause suffisamment de dégâts pour qu'il se replie en arrière, le souffle coupé. Empoignant sa chemise, il regarde les taches rouges laissées par le sang qui suinte à travers le tissu où mes talons ont entaillé sa peau.

— Tu vas me le payer, siffle-t-il en se levant.

Je n'hésite pas. J'assène un talon sur sa main, à l'endroit où il se retient au bord du lit.

J'entends le craquement caractéristique des os, et du sang jaillit autour de la plaie béante que mon talon a laissée. La main contre son torse, il dégringole en poussant un cri de nature à alerter l'expert.

À présent, Ilya et Yan devraient être sur le balcon. En entendant ce raffut, l'expert fera entrer les gardes de Dimitrov. La priorité, c'est de l'empêcher de déverrouiller la

porte. Je m'occuperai de Dimitrov après. Pour le moment, il souffre suffisamment pour être hors combat, ne serait-ce qu'un court instant.

À la force de mes bras, je me propulse de l'autre côté du lit pendant que Dimitrov halète sur le sol, la main en sang. Je sens à peine la brûlure dans mes muscles ou l'impact brutal sur mes jambes lorsque j'atterris en talons hauts. Je suis sur le point de faire un pas vers la porte quand l'homme aux cheveux châtain apparaît dans l'encadrement. Décontenancée, je m'arrête net. Il referme la porte et la verrouille avant d'appuyer une épaule contre le mur, dans une posture décontractée qui sème le trouble dans mon esprit.

Un coup de feu retentit dans l'autre pièce. Même avec le silencieux, le son résonne à travers moi comme une cloche en bronze dans le clocher d'une église.

Un autre coup de feu est tiré en représailles.

Merde. Trop tard. L'homme a laissé entrer les gardes. Yan et Ilya sont pris entre deux feux et ils sont en infériorité numérique, à deux contre cinq.

Mon corps alterne entre le chaud et le froid. La dernière chose à laquelle nous nous attendions, c'était un coup monté. Nous n'avons pas de plan B, pas pour la guerre qui semble se dérouler dans l'autre pièce. Notre ordre au directeur de l'hôtel était clair. Nous ne voulions personne à cet étage tant que le travail ne serait pas terminé. Tout le troisième a été évacué et fermé pour une soi-disant fumigation de routine. Avec les silencieux, cela peut mettre un certain temps avant que quelqu'un ne se rende compte qu'il y a une fusillade. Et si un invité ou un employé saisit ce qui se passe et appelle la police, nous sommes tous foutus. Si nous sommes capturés, on nous torturera pour obtenir des informations quant à nos contacts et nos clients avant de nous enfermer à l'isolement, où nous aurons le temps de

pourrir avant que quiconque nous trouve. Le gouvernement ne viendra pas à notre secours. Ils ne peuvent pas admettre qu'ils ont commandité le coup contre Dimitrov. Eux aussi étaient clairs quant à leurs intentions.

Si on nous arrête, nous sommes seuls. Nous ne pouvons compter sur aucune aide.

Mon cœur et mon esprit s'emballent quand je pense à Yan et à ce qui se passe derrière cette porte close, mais je dois lui faire confiance pour livrer bataille. Et je dois me concentrer sur mon propre combat.

Je reporte mon attention vers Dimitrov et l'expert, sans doute venu se réfugier ici contre des balles qui volent à côté.

— Allez dans la salle de bain et restez-y. Pas la peine de vous blesser, lui dis-je.

Fourrant les mains dans ses poches, il s'adresse à Dimitrov :

— Il y a deux hommes contre cinq. Ils n'ont aucune chance. Je suis sûr que ton équipe peut se passer d'un homme. Dois-je aller chercher l'un de tes gardes ?

— Non, fait Dimitrov d'un ton grinçant en se remettant sur ses pieds. Cette garce est à moi. Je vais la tuer à mains nues et la baiser en même temps.

Ainsi, le coup monté était d'envergure. Ce type n'a jamais été un expert en art. Quel que soit son rôle, son imprudence me remplit de fureur. Il ne connaît pas Yan et Ilya. Ils ont encore une chance.

Il le faut.

L'homme hausse les épaules.

— Comme tu voudras.

Le soi-disant expert ne bouge pas. Il ne me saute pas dessus. Tant mieux, car Dimitrov s'est remis debout.

Je me retourne afin d'avoir les deux hommes en ligne de mire pendant que j'évalue la situation. Dimitrov plonge sa main blessée dans le seau à glace, probablement pour arrêter

le saignement et atténuer quelque peu la douleur. Puis il saisit la bouteille de Dom Pérignon dans sa main valide. Abaisant brutalement la bouteille, il la fracasse contre le bord de la table. Le champagne gicle sur les éclats brisés et se déverse sur le tapis.

Je tends la main derrière moi vers le cordon de la lampe, sur la table de nuit, l'enroulant autour de mon poignet tout en me moquant :

— Oh non, quel gaspillage de bon champagne.

Brandissant la bouteille cassée comme un couteau devant lui, Dimitrov charge. Je relève le poignet, arrachant la fiche de la prise. Le cordon me sert de lasso et la lampe d'arme lourde. Je fais tourner la lampe dans les airs une fois avant de la lancer sur Dimitrov.

Le support métallique le frappe au poignet et l'ampoule explose, faisant pleuvoir des fragments de verre fins comme du papier sur le tapis. Ils craquent sous ses semelles lorsqu'il sautille, laissant tomber la bouteille cassée en secouant son poignet endolori avec une série de jurons.

— Un pour Mink, commente l'homme. Zéro pour Casmir.

— La ferme, bordel, vocifère Dimitrov en montrant les dents comme s'il voulait me déchirer avec ses canines.

Je me déchaîne à nouveau, le frappant sur le côté de la tête avec la lampe cette fois.

Maintenant, c'est un taureau blessé et furibond. Sa rage prend le dessus et il ne combat plus aussi habilement. Il agit par instinct de colère. Très prévisible, malheureusement pour lui. Quand il charge, la tête penchée pour me frapper dans le ventre de toute la force de son corps, je le heurte sur la nuque avec le pied de lampe en fer forgé. Le coup est assez dur pour faire céder ses jambes. Au moment où ses genoux se posent sur le tapis, je déchire le cordon de la lampe, l'enroule autour de son cou et le tords.

Il émet un gargouillis désagréable, cherchant frénétiquement mes chevilles, mais je le contourne déjà pour lui sauter sur le dos. Il essaie de me frapper, en vain. Ses bras ne vont pas assez loin derrière son dos. Il cherche mes cheveux, mais je recule assez facilement, ayant prédit le mouvement. Comprenant qu'il n'obtiendra rien avec ses mains, il se débat comme un fou, mais je suis légère et je m'accroche sans trop d'efforts. Enfin, il abandonne et essaie de glisser ses doigts sous le cordon. J'exerce trois torsions supplémentaires, suffisamment pour que le cordon entame la chair épaisse de son cou.

La fusillade continue, mais je m'efforce de ne pas y penser. Je lutte contre Dimitrov de toutes mes forces, tout en gardant un œil sur l'homme aux cheveux châtain. Cet étrange petit homme est toujours appuyé sur le mur comme une espèce de psychopathe.

— Admets-le, Casmir, dit-il. Tu te fais battre par une fille.

Dimitrov claque sa main sanglante sur le tapis. Il tourne la tête et lève les yeux vers lui dans un appel suppliant. L'homme ne bouge pas.

D'où vient l'attitude étrange de ce type ? Je ne comprends pas son jeu, mais je ferais mieux d'achever mon adversaire rapidement afin de pouvoir m'occuper de lui.

Malheureusement, Dimitrov est un combattant. Ce salaud refuse d'abandonner. Dans un élan de force surhumaine, il roule sur le côté, puis sur moi. Je me retrouve à plat sur le dos, coincée sous le sien tandis qu'il est orienté vers le plafond. Avant que je puisse repousser son attaque, il plante un coude dans mon estomac.

Ce coup me sonne. Le souffle coupé, j'essaie de retrouver ma respiration. Ma prise se relâche. En un clin d'œil, Dimitrov est debout, arrachant le cordon de ma main. Ce geste laisse une brûlure dans ma paume. Le même cordon

que j'ai utilisé pour l'étrangler s'enroule à présent autour de mon propre cou. Je donne des coups de pied et quelques coups de poing, mais la force de Dimitrov est alimentée par sa colère. Il me traîne à moitié, me hissant sur le lit où il me plaque contre le matelas.

*Pan ! Pan !*

À côté, les coups de feu s'intensifient. J'imagine que Yan et Ilya se sont réfugiés derrière des meubles et détruisent la suite tandis que je lutte pour ma vie. Peut-être que les gardes les éloignent de la porte sur l'ordre de Dimitrov. Peut-être que Dimitrov leur a ordonné de le laisser m'achever lui-même. C'est logique. Un homme comme lui ne permettra à personne de tuer le traître contre lequel il souhaite se venger personnellement. Et je l'ai trompé de la manière la plus humiliante, non seulement en utilisant son vice comme une arme contre lui, mais aussi en le couvrant de ridicule.

Ma vision devient floue, mais je refuse d'abandonner.

Je lutte plus vigoureusement sous le corps Dimitrov, le griffant partout où mes ongles trouvent une prise, mais sa veste de costume entrave mes efforts. J'opte pour son visage. Il est penché en arrière et je lui effleure à peine le menton.

Abandonnant le cordon, il passe ses mains autour de mon cou. Sa main blessée fonctionne mal, mais malgré cela, sa force est effrayante, éperonnée par la haine et une volonté farouche de survivre.

— Je vais te tuer très lentement.

J'essaie de le rejeter en donnant des coups de hanches, mais c'est un poids mort. Un coup d'œil furtif vers la porte m'assure que l'autre homme est toujours là, à observer le spectacle avec une joie évidente. Va-t-il nous regarder nous entre-tuer ?

Les coups de feu se rapprochent, peut-être juste derrière la porte, mais ce sont des bruits étouffés par rapport au

bourdonnement dans mes oreilles tandis que Dimitrov continue de m'étouffer. Mes poumons protestent, s'affolent.

Mobilisant tous les instincts inculqués par ma formation, je cesse de me débattre pour réfléchir intensément.

— On est moins courageuse maintenant qu'on se retrouve du mauvais côté, marmonne Dimitrov.

Il plaque mon cou sur le lit avec sa main blessée tout en cherchant sa boucle de ceinture de l'autre, me donnant juste assez d'oxygène pour éviter que je ne m'évanouisse. Je serai donc consciente de ce qu'il a prévu pour moi.

— Tu vas rester là ? demande-t-il au faux expert. Ou tu veux un avant-goût de la chatte de cette traîtresse ?

— Je vais te laisser passer en premier, répond l'homme.

Qu'ils aillent se faire foutre. Tous autant qu'ils sont.

Un craquement assourdissant retentit dans le salon. Il est suivi par un bruit de bois éclaté.

Dimitrov est concentré sur son tâtonnement frénétique, baissant son pantalon avant de coincer ses hanches entre mes jambes. Le sang de son nez cassé coule sur mon visage et des gouttes de salive éclaboussent mes lèvres alors qu'il gronde :

— Je vais te baiser par tous les trous. Ensuite, je vais regarder mes hommes le faire. Puis, avant de te tuer, je vais te baiser avec ce tesson de bouteille.

J'aimerais lui cracher au visage, enfoncer mes dents dans sa langue et la lui arracher, mais je réprime l'envie instinctive de riposter avec colère. J'étouffe mon impulsion de me lancer aveuglément dans la bataille. Je dois me battre avec mon cerveau, pas mon corps, comme Gergo me l'a appris.

La pensée de mon ami me calme aussitôt et la conviction que Yan se trouve de l'autre côté de cette porte me donne de la force.

Lorsque le sexe de Dimitrov se pose sur ma cuisse, je retire ma perruque et saisis l'une des épingles à cheveux qui maintiennent le filet en place. Glissant l'extrémité incurvée autour de mon majeur, je sécurise les pointes acérées entre mes doigts et me prépare un poing redoutable pendant que Dimitrov retrousse ma robe en cherchant ma culotte. Quand ce salaud me sourit, je le poignarde dans l'œil.

Son cri est effroyable. Il essaie de reculer, mais j'attrape ses cheveux dans ma main libre et je maintiens son visage contre moi. Il frappe sauvagement, n'atteignant que l'air environnant. Je ne m'arrête pas. Je le poignarde dans l'œil et dans la joue, tout ce que ma main rencontre. Il rejette la tête en arrière et hurle, s'immobilisant une fraction de seconde dans son effort pour échapper à l'assaut. Il me suffit de viser. En y mettant toute ma force, j'enfonce profondément le long fil pointu de l'épingle à cheveux dans son oreille.

Le cri perçant d'un homme poussé au-delà du seuil de la douleur déchire la chambre. Ce n'est pas un cri, mais un hurlement suraigu qui va de pair avec la torture. Rien ne fait aussi mal qu'un tympan déchiré. Rien ne rend une personne plus folle qu'une aiguille dans l'oreille interne.

Je ressors mon arme de fortune. Il me lâche pour plaquer une paume sur son oreille. Un ruisseau de sang suinte entre ses doigts. C'est tout ce dont j'ai besoin pour repérer la veine jugulaire dans son cou. La pointe de la broche dans une veine n'est rien comparée à la douleur d'un œil ou d'une oreille crevés, mais son œil valide s'agrandit et le second, en sang, ressort dans son orbite lorsque l'épingle à cheveux lui perfore le cou. Comme tous les animaux, il sait instinctivement quand la fin est arrivée. La défaite est inscrite sur son visage, mais comme tous les hommes trop confiants, il se bat encore pour y croire. Il me regarde, en état de choc. La pulsion de combat semble l'avoir quitté. Il n'accueille pas la mort avec grâce.



Il la salue en criant et en pleurant.

Repoussant un Dimitrov baveux sur le côté, je m'extirpe de son corps à moitié nu. Il va se vider de son sang. Dimitrov ainsi éliminé, le psychopathe est maintenant ma plus grande menace immédiate. Je me tourne vers la porte, prête à bondir comme un tigre, mais l'homme est parti.

*Pan ! Pan !*

Je dois rejoindre Yan. Je dois les aider, Ilya et lui.

Mes côtes protestent quand je bouge. Dimitrov a dû m'en casser une ou deux avec ses coups de poing. Sourde à la douleur, je clopine loin du lit, mais je m'arrête net lorsqu'un objet dur se presse contre ma tempe. J'entends le déclic caractéristique du bouton de sécurité d'une arme près de mon oreille.

— Pas si vite, Mink, dit l'homme aux cheveux châains. Tu ne vas nulle part.

Plusieurs questions fusent simultanément dans mon esprit. Pourquoi n'a-t-il pas aidé Dimitrov ? Qui est cet homme ? Et pourquoi ne tire-t-il pas ?

Je réfléchis aux réponses, essayant de reconstituer le puzzle tout en cherchant un moyen de me tirer de ce nouveau dilemme, lorsque mon regard se pose sur la bouteille cassée par terre. Je peux lui faire échapper le pistolet de la main et le poignarder avec le verre acéré avant qu'il ne comprenne ce qui se passe.

Un autre coup de feu.

Levant les mains, j'essaie de gagner du temps.

— Ne tirez pas. Je vais faire ce que vous voulez.

Il ricane.

— J'en doute fort.

Mes muscles se contractent et mon corps se tend, prêt à l'attaque. Je suis sur le point de bouger lorsque le bois autour de la poignée vole en éclats et que la porte est projetée à travers la pièce.

Une silhouette massive apparaît dans le cadre, et tout s'immobilise à l'intérieur de moi. J'ai l'impression que la Terre s'est arrêtée de tourner sur son axe. Même le temps est suspendu quand Yan pose son regard froid et féroce sur le visage de l'homme. Il est couvert de sang et braque un pistolet sur lui, peut-être celui qu'il a dérobé aux gardes.

Mon cœur à l'arrêt, je reporte mon regard de Yan vers l'homme et son arme à la main. Son doigt est posé sur la détente.

Le déclencheur n'a besoin que d'une fraction de centimètre. Le bruit du ressort repoussé est amplifié dans le silence et résonne dans ma tête. C'est peut-être imaginaire, mais ce qui est bien réel, en revanche, c'est la balle dans le canon.

Mon monde recommence à tourner quand Yan prend la parole.

— Laissez-la partir.

Son regard est affûté, ses yeux intenses. Je reconnais la détermination dans ces abysses couleur de jade tandis qu'il vise résolument sa cible et ajoute :

— Maintenant.

L'homme ricane.

— Je ne pense pas. Jetez votre arme sinon elle est morte.

— Vous n'allez pas lui tirer dessus.

Yan ébauche un sourire crispé.

— C'est votre seul billet de sortie.

Yan ne me regarde pas, ni Dimitrov, maintenant silencieux et immobile, allongé sur le lit à moitié nu, sa queue flasque exposée. Toute l'attention de Yan est concentrée sur l'homme qui presse un pistolet contre ma tête.

— Laissez-la partir, répète Yan, et je vous tuerai rapidement.

L'homme éclate de rire.

— Vous faites des hypothèses prématurées. Je ne mourrai pas aujourd’hui et je ne la laisserai pas partir. Comme vous l’avez dit, c’est mon billet de sortie.

Le sourire de Yan devient condescendant.

— Vous vous cachez toujours derrière les jupes des femmes ?

L’homme replie ses doigts autour de mon bras, me maintenant fermement.

— Ce n’est pas une jupe classique. Je l’ai vue en action.

C’est alors que Yan me regarde, et ce que je vois dans ses yeux me fait froid dans le dos. Il va tirer sur l’homme.

Le message passe entre nous. C’est une communication tacite que seules deux personnes aussi en harmonie que nous le sommes peuvent comprendre. Il y a un infime sourire dans les yeux de Yan, un sourire qui m’est destiné. Avec ce regard unique, il me dit tout ce qu’il m’a montré ce matin. La somme de ma vie se trouve condensée dans ce regard. Tout ce que j’ai toujours voulu est distillé dans ce moment unique.

*Maintenant.*

Rapide comme l’éclair, j’assène un coup d’épaule à mon assaillant avant de m’esquiver. Il perd pied et fait un pas de côté. Le canon du pistolet se soulève dans les airs alors qu’il me lâche pour essayer de retrouver l’équilibre en agitant les bras. Le coup part et la balle perdue se fiche dans le plafond. Des morceaux de plâtre s’effritent comme des flocons de neige sur le sol. Avant qu’il ne retrouve son équilibre, Yan tire.

*Clic.*

Rien.

Je dévisage Yan avec incompréhension tandis que l’horreur transforme son visage. Une réalité froide s’insinue dans mon estomac. La chambre de l’arme est vide. L’homme le comprend en même temps. Un sourire narquois aux lèvres, il vise à nouveau, pointant l’arme sur Yan cette fois.

Le corps de Yan se ramasse comme un ressort, prêt à bondir, mais aucun homme n'est plus rapide qu'une balle.

Je ne réfléchis pas. Je passe à l'action. J'attrape le bras de l'homme et j'essaie de lui arracher l'arme. La voix de Yan qui m'appelle me parvient, distante comme à travers une masse d'eau. Le son est confus, déformé. J'aimerais lui dire que tout va bien, lui demander d'appeler à l'aide, d'aller chercher Ilya, mais un autre coup de feu retentit.

Pendant un moment, je suis hébétée. Je ne sais pas pourquoi un cri brut et sauvage déchire la poitrine de Yan. Je ne sais pas pourquoi la tête de l'homme explose et son cerveau éclabousse le tapis. Vaguement, je vois Ilya se précipiter dans la pièce avec un fusil de chasse à la main et j'entends des sirènes retentir au loin. Je sais que Yan m'attrape et dépose mon corps au sol. Je suis consciente de ses mains puissantes et du gémissement éploré qu'il émet alors qu'il s'agenouille au-dessus de moi. Je perçois son angoisse tandis qu'il presse ses mains sur mon flanc en rugissant :

— Non. Putain, non. Non, non, non !

Suivant son regard, je vois le rouge qui tache ses mains. Je vois les dégâts et je comprends la vérité.

Il m'aime. Mes défauts et mes péchés, ma réalité la plus tordue, Yan m'aime pour qui je suis.

Prenant son visage dans mes mains, je murmure :

— Je sais.

— Mina, dit-il d'une voix forte. Reste avec moi. Reste avec moi, bon sang.

Déjà, les sirènes s'estompent. Mais je reste avec lui. Je reste avec lui, même lorsque la lumière s'éteint.



— *M*ina ! m'écrié-je alors que la vie lui échappe juste sous mes yeux.

Non ! Pas ça. Tout, mais pas ça.

Plutôt lui rendre sa liberté mille fois que de la laisser mourir.

Une panique telle que je n'en ai jamais connu s'empare de mon esprit. Mes émotions font des ravages dans mon cœur. La peur, la colère, le remords, la culpabilité et un retour de la peur m'assaillent. C'est plus que je ne peux le supporter. Je suis sur le point de tomber en morceaux, mais je dois me ressaisir.

*Merde ! Je dois réfléchir.*

Je dois emmener Mina à l'hôpital. Mais où ? Avec une blessure par balle, il y aura des questions. Le gouvernement ne va pas faire des pieds et des mains pour elle. Le déploiement de violence qui a eu lieu dans cette suite, c'est déjà trop pour eux.

Repoussant mes sentiments, je passe à l'action. Je priorise mes actions au fur et à mesure qu'un plan se forme dans mon esprit.

Je cherche Ilya du regard. Mon frère est à côté de moi, abasourdi par le silence. Son regard est fixé sur le sang qui s'écoule du flanc de Mina à travers mes doigts gantés.

Ma voix est sèche, imposante.

— Ilya.

Il lève les yeux.

— Un oreiller, dis-je en tendant la main.

Il attrape un oreiller sur le lit et me le donne.

Je le presse contre la blessure de Mina.

— Appelle notre contact au gouvernement.

Retirant précipitamment ma ceinture, je l'attache autour de la taille de Mina pour maintenir l'oreiller en place. Cela devrait arrêter ou du moins ralentir le saignement.

— Dis-lui que nous avons besoin d'un nettoyage.

Je soulève Mina dans mes bras et je me précipite vers la porte, où je tombe nez à nez avec le gérant de l'hôtel qui entre alors que je suis sur le point de sortir.

— Que se passe-t-il ici ? s'écrie-t-il. Une femme de chambre a entendu des coups de feu. Au nom de...

Il recule en découvrant le chaos et les cadavres. Son visage devient blême.

— Un guet-apens, dis-je en le repoussant.

Il regarde la silhouette inerte de Mina.

— Vous ne pouvez pas partir, dit-il d'une voix chevrotante. Vous devez rester ici et affronter tout ça.

En sortant de la chambre, Ilya lui répond :

— Une équipe du gouvernement est en route.

Il glisse son téléphone dans sa poche. Son ton est haché, son attitude empressée.

— Ils feront passer ça pour un règlement de comptes dans la guerre contre la drogue qui se déroule dans tout le pays en ce moment.

— Mais...

Le gérant étouffe un cri en regardant l'un des corps.

— Mon hôtel.

— Interdisez l'accès à l'étage jusqu'à ce que notre contact arrive, lancé-je par-dessus mon épaule en courant vers

l'escalier de secours. Nous ne pouvons pas risquer de prendre l'ascenseur. Personne ne doit nous voir quitter le bâtiment.

Ilya court devant moi pour ouvrir la porte. Par commande vocale, je compose le numéro d'Anton sur le téléphone satellite tout en dévalant les escaliers aussi vite que possible sans risquer de tomber.

— J'arrive, dit Anton par-dessus le vrombissement d'un moteur.

Il est dans l'avion.

— Dans combien de temps ?

— Vingt minutes.

— Tu as assez de carburant pour nous emmener à Budapest ?

Il ne demande pas ce qui s'est passé ni pourquoi Budapest. Il sait que les questions viendront plus tard.

— Je vais faire le plein au hangar.

— On se retrouve là-bas.

Ilya ouvre la porte de service et scrute la ruelle. La sortie n'est utilisée que pour les livraisons et les bennes à ordures. Il n'y a personne dans les environs. Nous sommes dans un angle mort que les caméras de la ville n'atteignent pas. La voiture prévue pour notre fuite est garée à côté des poubelles. Ilya récupère la clé dans ma poche et déverrouille les portes. Nous avons laissé le sac de Mina avec le téléphone et nos armes, mais notre contact les débarrassera avant de laisser les autorités entrer sur la scène du meurtre. De toute façon, nous sommes à court de munitions. Le temps de récupérer les fusils n'aurait fait que nous ralentir.

Je m'installe sur la banquette arrière, gardant soigneusement une Mina inconsciente sur les genoux. Je tire la ceinture de sécurité autour de nous deux et la boucle. Le trajet se fera pied au plancher.



Ilya prend le volant. C'est un chauffeur compétent. Je lui fais confiance pour nous conduire à bon port en toute sécurité. Il s'en tient à la limite de vitesse jusqu'à ce que nous soyons hors du centre-ville à la circulation dense, puis il appuie sur l'accélérateur. L'aérodrome est à quarante minutes en voiture, mais nous parcourons la distance en un peu plus de vingt.

Anton attend devant le hangar. Il jette un coup d'œil à Mina avant de courir jusqu'à l'avion. Il tapote l'aile en déclarant :

— Il est prêt.

Nous nous précipitons à l'intérieur, moi à l'arrière avec Mina dans les bras et Ilya à l'avant, à côté d'Anton. Les questions me brûlent l'esprit. Qu'est-il arrivé ? Qui nous a trahis ? Arrachant mes gants, je vérifie le pouls de Mina. Il est faible, mais c'est là.

*Tiens bon, Minochka. Tiens bon pour moi.*

Anton me remet des écouteurs avec un micro intégré. J'arrache les oreillettes pour le mettre sur ma tête. Il passe un casque similaire à Ilya afin que nous puissions nous entendre malgré le bruit du moteur.

Une fois que nous sommes en vol, je demande :

— Des problèmes avec l'autorisation d'atterrissage ?

— C'est réglé, répond Anton, laconique. Ça va nous coûter encore cinquante mille dollars.

Je me fous de l'argent. Tout ce qui compte, c'est Mina.

— Des armes ?

Anton incline la tête vers l'arrière.

— AK-47 et deux Glock.

Bien.

Ilya pivote sur son siège pour regarder Mina. Son visage large est d'une pâleur inhabituelle. Il tient à elle, lui aussi.

— Elle devrait être à l'hôpital. Merde ! Nous aurions dû l'emmener au plus proche, à Prague.

— Et la faire arrêter ? *Nous* faire arrêter ? Comment aurions-nous pu l'aider, dans ce cas ?

Des perles de sueur apparaissent sur le front d'Ilya.

— Pourquoi Budapest ?

— Mina a une amie médecin dans la clinique de sa grand-mère.

— Qui a dit que ce médecin nous aiderait ? demande Ilya.

Je collerai un pistolet sur la tempe de cette femme s'il le faut, mais j'ai le sentiment qu'elle ne nous refusera pas une assistance médicale. Je me suis renseigné. La femme médecin, également directrice de la clinique, Lena Adami, était la meilleure amie de la défunte mère de Mina. C'est comme une marraine pour elle. Et puis, le versement substantiel que j'ai fait récemment à la clinique au nom d'Hanna ne peut que jouer en notre faveur.

— Il a bien fait, dit Anton à Ilya. Mina n'est en sécurité nulle part en public.

Mon dos devient plus rigide qu'il ne l'est déjà et un muscle se pince entre mes omoplates.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

La voix d'Anton est tendue.

— Sa tête est mise à prix.

J'arrive à peine à réprimer ma colère explosive.

— Quoi ?

— C'est diffusé sur tous les canaux, poursuit Anton. Cinq millions. Chaque tueur à gages d'ici jusqu'en Antarctique est à sa recherche.

Je resserre instinctivement mon étreinte

— Qui ? Comment ça ?

— Cet enfoiré que j'ai torturé a craché le morceau.

Anton me regarde par-dessus son épaule.

— Ça ne va pas te plaire.

— Ça ne me plaît déjà pas du tout.

— J'ai coincé Laszlo Kiss dans son beau petit chalet, explique Anton. Au début, il ne m'a rien donné, pas avant le troisième doigt. Après ça, les choses sont devenues de plus en plus intéressantes à chaque doigt supplémentaire.

— Vas-y, balance, lui dis-je sèchement en passant une main sur le front moite de Mina.

— Kiss a dit qu'ils avaient été payés pour malmener Mina, tous les onze.

Je me redresse.

— Quoi ?

— Tais-toi et écoute, dit Anton. Les hommes ont été payés pour ce boulot et ils l'ont bien fait. De toute façon, ils en voulaient déjà à Mina. Ils ne voulaient pas d'une femme dans leur équipe, et encore moins d'une femme qui leur faisait mordre sa poussière. C'était humiliant. Leurs egos étaient meurtris. Quand l'offre est arrivée, ils n'ont pas eu à y réfléchir bien longtemps. C'était de l'argent facile. Aucune conséquence. L'officier supérieur veillerait à ce que tout soit balayé sous le tapis. Un jeu d'enfants. Ni plus ni moins. Ils continueraient leur vie et recevraient un généreux bonus sur leurs comptes bancaires avec l'avantage supplémentaire de voir Mina quitter l'équipe.

Je n'en crois pas mes oreilles.

— C'était un stratagème pour se débarrasser d'elle ?

D'après ce que son supérieur a dit juste avant que je lui coupe la langue, je ne devrais pas être étonné d'apprendre qu'ils voulaient faire déguerpier Mina, mais je ne comprends pas qu'ils soient allés aussi loin pour ce résultat.

— C'est ce que Kiss a dit. Après ce que je lui ai fait, je peux te garantir qu'il ne mentait pas.

Anton grimace.

— Mina ne voulait pas arrêter d'elle-même, alors ils ont estimé qu'elle avait besoin d'un petit coup de pouce.

— Putain, un petit coup de pouce ?

Mina a presque été battue à mort. Il est possible qu'elle n'ait jamais d'enfants. C'est un prix sacrément lourd à payer juste pour qu'elle s'en aille. Je suis content que ces enfoirés soient morts. Je suis content de les avoir fait souffrir avant que quelqu'un d'autre ne les tue.

— Selon Kiss, poursuit Anton, ils se sont emportés. Ils étaient censés blesser un peu Mina et lui faire peur, mais une fois que la violence a commencé, leur soif de sang a pris le dessus.

— Qui était-ce ? demande Ilya.

La fureur que je ressens jusque dans mes os est aussi gravée sur son visage.

— Qui les a payés ? Dis-moi que tu as un nom.

— Évidemment.

Anton ajuste un cadran sur le tableau de bord.

— Tu ne vas pas y croire.

Il me regarde à nouveau.

— C'était Gergo Nagy, son formateur.

*Putain de merde.* La colère réprimée se transforme en une vague de rage qui déferle dans mon corps jusqu'à ce que chaque molécule en moi s'embrase avec une envie de meurtre chauffée à blanc. Tout ce que j'imagine infliger à cet *ublyudok* ferait tressaillir même un tueur endurci comme Ilya.

Je vais attraper Nagy. Je vais l'attraper et le faire payer.

Ma voix ne transmet pas toute l'ampleur de ma fureur. Elle est froide et cruelle, preuve que je suis dans un état redoutable.

— Mina et Nagy étaient censés être amis. Pourquoi Nagy ferait-il une chose pareille ?

Pour avoir orchestré une attaque aussi brutale, il doit y avoir une autre motivation qu'une simple discrimination sexiste.

Anton se frotte le cou.

— Apparemment, Nagy voulait que Mina travaille pour lui, mais elle n'a pas accepté.

— Que devait-elle faire ? dis-je en grinçant des dents.

— Un meurtre.

*Clac.* Les pièces se mettent en place. Nagy était un dissident. Il a vu le potentiel de Mina et l'argent qui accompagnait un tel potentiel.

— Kiss a dit que Nagy savait que Mina avait besoin d'argent pour les soins de sa grand-mère, explique Anton. Les factures médicales s'accumulaient. Nagy a semé une graine, suggérant qu'ils pourraient gagner plus en travaillant à leur propre compte. Mina a décliné l'offre de Nagy. Il avait beau essayer, ses arguments ne suffisaient pas à la convaincre.

— Mais une agression sournoise allait en venir à bout.

Tous les vœux de violence que je prononce au nom de Mina bouillonnent sous la couche mince de mon contrôle à peine contenu.

— Nagy a organisé l'agression et a fait semblant de la sauver, lui laissant croire qu'elle lui devait la vie.

— Quelle ordure, peste Ilya, la lèvre vibrante de dégoût.

— Exactement, reprend Anton. L'expérience a été bien assez traumatisante pour lui assurer que Mina quitterait l'armée. Après tout, elle rencontrerait le même problème dans n'importe quelle autre équipe. Son officier supérieur s'était assuré qu'elle le comprenne. Le reste était prévisible. Comme elle avait besoin d'un sacré paquet de fric pour payer les soins de sa grand-mère dans une clinique de luxe, Mina a rejoint Nagy en tant qu'assassin. Il lui envoyait des missions tout en touchant des pots-de-vin dont Mina n'était pas au courant.

Je passe mes doigts dans les cheveux souples de ma petite femme. J'aimerais tant lui enlever toutes ses douleurs. J'aimerais avoir reçu cette balle à sa place.

Et j'aimerais que nous soyons déjà à Budapest.

— Comment Kiss a-t-il su tout ça ? demande Ilya.

— Nagy et Kiss ont partagé quelques nuits d'ivresse dans des maisons closes au moment où Nagy a quitté l'armée. Il s'est vanté de son plan auprès de Kiss, un soir, après une bouteille de vodka. Kiss était complice de l'agression, donc Nagy ne le considérait pas comme une menace.

D'autres pièces du puzzle s'emboîtent. Lentement, une image répugnante prend forme.

— Quand je me suis mis à traquer les agresseurs de Mina, Nagy est devenu nerveux.

— Il craignait que les hommes ne finissent par craquer sous la torture et parler, dit Anton.

— Alors, Nagy les a supprimés, conclut Ilya.

— Exact, confirme Anton. Kiss ne cherchait pas seulement à nous échapper. Il voulait échapper à Nagy.

Une autre idée me ronge comme de l'acide.

— Et le prix sur la tête de Mina ?

— Kiss a appris de la part d'un ancien contact dans l'armée que c'était Nagy lui-même qui avait mis cette prime en place.

*Quel connard.*

— Nagy nous a vus ensemble à la gare de Budapest, dis-je. Il savait que Mina avait été accusée à sa place pour le travail de camouflage en vue de nous faire passer pour des terroristes. Il devait avoir peur qu'elle finisse par me dire la vérité et qu'on s'en prenne à lui.

— Alors, il a fait en sorte que tous les assassins la poursuivent dans l'espoir que quelqu'un y parvienne finalement.

Ilya crache par terre à côté de son siège.

— *Ublyudok.*

Dans notre milieu, un homme qui poignarde l'un des siens dans le dos est le pire des moins que rien.

— Qui nous a trahis aujourd’hui ?

J’ai ma petite idée, mais je veux qu’Anton le dise. Je veux entendre le nom du traître. Je veux que les syllabes de ce nom s’enfoncent dans mon cœur et mon cerveau. Je veux que ces consonnes et ces voyelles abjectes couvent dans mes pensées et mes sentiments jusqu’à ce que je puisse enfin satisfaire ma haine par la violence que je vais commettre à mains nues.

Anton lance à Ilya un regard interrogateur.

— D’après toi ?

— Nagy, dit Ilya avec une haine non dissimulée.

— Après avoir tranché la pauvre gorge de Kiss, j’ai demandé à nos hackers de chercher s’il y avait du nouveau sur Nagy, dit Anton. Ils ont trouvé très intéressant que Nagy ait rencontré Dimitrov hier chez lui à Prague. Ils ont réussi à obtenir un enregistrement satellite avec audio. Nagy, cet enfoiré, a déballé tous nos plans autour d’une tasse de thé, en se prélassant sur la terrasse au bord de la piscine de Dimitrov.

Anton serre les poings comme s’il s’imaginait étrangler Nagy.

— Je vous ai appelé dès que j’ai reçu l’info.

Merde. Mina a dû se confier à Nagy lorsqu’elle l’a rencontré à Budapest. Il n’y a pas d’autre explication. Nagy nous a vendus à Dimitrov, sachant que nous serions en infériorité numérique et croyant que ses hommes nous supprimeraient, Mina, mon équipe et moi – d’une pierre plusieurs coups –, éliminant ainsi les problèmes qui l’auraient suivi si Mina ou un survivant de notre équipe décidait de s’en prendre à lui. Dommage pour lui.

— C’est un homme mort.

Ma voix est de glace, même si le feu consume mes veines.

— Ilya, fais savoir que je double le prix de Nagy. C’est sa tête que je veux, mais je le veux vivant.

Les traits d'Ilya s'adoucissent légèrement lorsqu'il regarde Mina.

— Tu ferais mieux d'espérer que quelqu'un le retrouve avant moi.

Pas si c'est moi qui mets la main dessus.

La cupidité de Nagy a failli coûter la vie à Mina. Il a organisé son agression brutale et il s'est fait passer pour son sauveur. Il a fait semblant de lui fournir un moyen de gagner de l'argent tout en prenant des pots-de-vin dans son dos. Il lui a laissé endosser l'accusation d'une mission qu'il avait effectuée. Il l'a trahie tout en lui faisant croire qu'il était son ami. J'ai beau désirer ardemment torturer cette ordure et lui arracher les intestins, c'est à Mina de le tuer. Mais ça ne veut pas dire que je ne peux pas le faire souffrir avant de le lui livrer.

Je jure sur la vie de Mina que je trouverai Nagy. Je le lui apporterai, même si c'est la dernière chose que je fais de mon vivant.

— Comment va-t-elle ? demande Ilya, le visage figé en un masque d'inquiétude.

J'ai le ventre noué. Les émotions menacent d'éclater, mais je les enfouis sous la surface. Si je laisse libre cours à mes sentiments, je deviendrai fou de rage et cela ne va pas aider Mina.

— C'est une dure. Elle va s'en sortir.

Il le faut.

— Bouclez vos ceintures, dit Anton. Nous avons de la chance, le vent est derrière nous. Nous atterrissons dans cinq minutes.

C'est un miracle. Ce vol d'une heure m'a semblé durer une éternité. Mes nerfs sont à vif, mes émotions sens dessus dessous. Extérieurement, j'agis avec l'efficacité rationnelle d'un homme de formation militaire. Mais intérieurement, je suis dans tous mes états. La blessure de Mina – qui pourrait



très bien s'avérer mortelle – met en danger ma santé mentale, tandis que les informations qu'Anton a partagées me font bouillir de rage.

Alors que je serre contre moi le corps immobile de Mina, je prête le serment silencieux de réparer tous ses torts. Je vais lui rendre sa liberté. Je ferai tout ce qui est en mon pouvoir. Si je croyais en Dieu, je prierais. D'ailleurs, je suis assez désespéré pour le faire. Je suis prêt à tout, à n'importe quoi. Je veux bien devenir prêtre s'il le faut.

Un véhicule est arrivé devant le hangar. Anton, efficace comme toujours, a appelé l'agence de location pendant qu'il nous attendait à Prague. Ilya attrape les deux Glock pour les emporter. Armé de l'AK-47, Anton reste en retrait, à couvert du hangar pour se connecter à notre satellite et vérifier la zone autour de la clinique afin de s'assurer qu'il n'y a aucune activité ni personne suspecte. On n'est jamais trop prudent. Ilya prend le volant et s'éloigne.

Berçant Mina contre mon torse avec un bras, sur la banquette arrière, j'utilise mon téléphone portable sécurisé pour appeler la clinique et demander le docteur Adami. Je ne voulais pas appeler pendant que nous étions dans les airs et trouver une équipe des forces de l'ordre à l'aérodrome, prête à nous cueillir après l'atterrissage. Je doute qu'elle alarme les autorités, mais je préfère prendre mes précautions.

Elle accepte l'appel et répond d'un ton jovial – en raison de mon versement généreux, peut-être, à moins qu'elle soit sincèrement heureuse que Mina ait enfin trouvé quelqu'un. Je sais qu'Hanna lui a parlé de moi, car j'ai installé des micros durant notre précédente visite. Je suis infiniment reconnaissant que la grand-mère de Mina m'approuve, qu'elle m'aime.

— Monsieur Ivanov, quelle belle surprise, dit Adami dans un russe parfait. Que puis-je faire pour vous ?

Nous n'avons pas le temps de tourner autour du pot.

— Mina a besoin d'aide.

L'inquiétude succède à la chaleur dans sa voix.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Elle est blessée.

— Quel genre de blessure ?

— Par balle.

Elle prend une vive inspiration.

— Où êtes-vous ?

— En route.

— S'il s'agit d'une blessure par balle, elle doit être opérée.

— C'est pour ça que je m'adresse à vous.

— Risque-t-elle quelque chose ?

— Oui, dis-je avec honnêteté. Sinon, je ne vous demanderais rien.

— Je ne suis plus chirurgienne en service d'urgences.

— Mais vous l'avez été pendant des années.

J'ai appris cela dans le cadre de mes recherches sur la clinique.

— S'il vous plaît. Mina n'a plus d'options. Vous êtes son seul espoir.

— Je vois.

Il y a un court silence tendu.

— Alors, j'espère de tout cœur que je pourrai l'aider.

Je sais ce qu'elle veut dire. Si Mina ne survit pas, nous nous sentirons tous les deux responsables de sa mort. Mais je ne veux pas y penser. Si je veux que Mina se batte, je dois me battre à ses côtés.

— Vous y arriverez.

Je m'en assurerai, même si je dois menacer, torturer et tuer pour cela.

Sa voix devient plus forte, comme si sa décision était prise.

— Il y a une entrée pour le personnel sur le côté est du bâtiment.

Fermant brièvement les yeux, je pousse un soupir de soulagement.

— Nous serons là dans dix minutes.

À la clinique, le gardien nous fait signe de franchir le portail. Adami a dû l'avertir de notre arrivée.

Comme promis, elle attend à l'entrée est. Ses traits sont tirés, ses joues blêmes.

— Entrez. Nous allons passer par le sous-sol. Il y a moins de risques de croiser quelqu'un.

Ilya et moi la suivons dans une volée d'escaliers, puis à travers un dédale de couloirs souterrains avant de refaire surface dans l'un des étages supérieurs. Adami nous conduit sur une courte distance jusqu'à une salle de consultation privée. Heureusement, nous ne rencontrons pas âme qui vive. Une fois à l'intérieur, elle verrouille la porte et ferme les stores de la fenêtre.

— Qu'est-il arrivé ? demande-t-elle alors que je dépose soigneusement Mina sur la table d'examen.

— Elle a reçu une balle dans les côtes.

— Je n'ai pas pratiqué d'opération chirurgicale depuis des années, me rappelle le médecin.

— Elle n'a que vous.

La femme me dévisage un instant avant de dire :

— Vous feriez mieux de vous débarrasser de ces vêtements ensanglantés et de vous laver. Je vais avoir besoin d'aide.

— Ilya.

Je désigne la porte, lui indiquant qu'il doit monter la garde. Au moins, ses vêtements ne sont pas couverts de sang.

Laisant le Glock à portée de main sur un plan de travail, je me déshabille jusqu'à mon boxer et jette mes vêtements et

mes rangers souillées dans une poubelle étiquetée : « Déchets biomédicaux ».

— Vous pouvez vous nettoyer ici.

Adami me montre un évier et me fourre dans les mains du savon antiseptique et une serviette propre.

Je me nettoie aussi vite et aussi bien que possible pendant qu'elle détache l'oreiller du flanc de Mina, retire ses chaussures et découpe sa robe.

— Mon Dieu, s'exclame-t-elle en voyant ses ecchymoses. Que lui est-il arrivé ?

— Je ne peux pas vous le dire.

Jetant un œil à mon boxer, elle dit :

— Il y a un pardessus sur un crochet derrière la porte. Je pense que vous trouverez une paire de Crocs dans le placard.

J'enfile le pardessus et les chaussures pendant qu'Adami vérifie les signes vitaux de Mina.

— Pouls faible et rythme cardiaque rapide, dit-elle en rassemblant à la hâte quelques instruments sous emballage hermétique. Elle a perdu du sang, mais je ne pense pas qu'elle ait besoin d'une transfusion.

Elle se mord la lèvre.

— Je n'en aurai la certitude qu'après une échographie. Elle aurait vraiment besoin d'un établissement mieux équipé.

— Si je l'emmène dans un autre hôpital, elle est morte.

Elle ferme les yeux un bref instant avant de m'adresser un signe de tête.

— Je ferai de mon mieux. Tournez-la sur le côté et gardez-la comme ça.

Après avoir lavé la plaie avec de l'eau savonneuse, elle l'examine.

— C'est une blessure superficielle. Mina a eu de la chance. La balle est passée directement dans son flanc sans toucher aucun organe vital. Il ne semble pas y avoir d'artères coupées

ni de fragments de balles, et je ne vois aucun autre dommage évident.

Elle appuie la main sur un hématome violacé, sur le ventre de Mina.

— Nous devons faire une échographie pour nous assurer qu'elle n'a pas de saignement interne. Quoi qu'il en soit, il lui faudra un certain temps pour récupérer. Elle restera faible, surtout à cause de l'hémorragie.

— Vous pouvez la garder ici ?

— En secret, vous voulez dire.

— Oui.

Elle hésite, puis acquiesce.

— D'accord.

Je soutiens le corps froid de Mina pendant que le médecin se met au travail, la recousant habilement. Heureusement, Mina reste inconsciente. Adami est rapide et efficace. Elle désinfecte la plaie et fixe un bandage sur les points de suture.

Lorsqu'elle s'approche de l'évier, je lui attrape le poignet.

— Ça va aller ?

— Elle a de bonnes chances de se remettre du coup de feu à moins que l'infection ne se développe.

— Elle survivra, dis-je en cherchant la confirmation du médecin.

J'ai besoin qu'elle prononce ces mots.

La femme me lance un regard mitigé.

— Pour l'instant.

— Pour l'instant ?

Ce pronostic lance mon rythme cardiaque au galop.

— Comment ça, *pour l'instant* ?

Son expression devient étrangement compatissante.

— Elle ne vous l'a pas dit.

— Dire quoi ?

— Hanna m'a dit que Mina et vous alliez vous marier. Est-ce vrai ?

Nous marier. Des bribes de souvenirs impliquant des rubis, une bague et une éternité de bonheur me traversent l'esprit, mais j'ai du mal à me concentrer tant que le médecin ne m'a pas rendu le verdict dont j'ai besoin.

— Quel rapport ?

— J'ai besoin de connaître la nature de votre relation avec Mina.

— Nous sommes...

Que sommes-nous, au juste ? Ravisseur et captive ? Petit ami et petite amie ? Amoureux ? Je ne peux pas répondre à cette question. Je sais seulement que ce n'est pas suffisant. Absolument pas. Je me contente de bredouiller :

— Tout. Elle est tout pour moi.

— Je suis désolée. Je n'aurais pas dû faire ce commentaire. Toute cette situation... fait-elle en désignant Mina. Ça m'a surprise. Elle est très spéciale pour moi.

Je résiste à l'envie de saisir la femme et de la secouer jusqu'à ce que ses dents s'entrechoquent.

— Que me cachez-vous ?

— Je ne peux pas divulguer d'informations personnelles à des personnes qui ne font pas partie de la famille. Mina ne voulait même pas qu'Hanna le sache. Il vaut mieux qu'elle vous le dise, si c'est ce qu'elle décide.

Un millier de sonnettes d'alarme retentissent dans mon esprit. Quelque chose ne va pas. Ça ne va pas du tout. À en juger par le regard compatissant d'Adami, j'ai soudain l'impression qu'une blessure par balle est le moindre de mes soucis.

Je serre fort son bras.

— Vous ne comprenez pas. Mina est tout pour moi. Sans elle, l'enfer n'est pas un mot assez fort pour décrire ce que deviendra mon existence.

La fièvre dans mon âme doit transparaître sur mon visage, car ses épaules retombent en signe de capitulation

lasse.

— Je vois bien qu'elle compte beaucoup à vos yeux. Et je pense qu'elle vous aime beaucoup, elle aussi. Hanna vous tient en très haute estime.

Hanna. Merde. Dans ma panique, je n'ai pas réfléchi. Je vais devoir lui annoncer la nouvelle, mais pour le moment, j'ai de plus grandes inquiétudes en tête.

— Dites-moi, supplié-je. S'il vous plaît. Je vais tout arranger.

Le regard d'Adami s'adoucit.

— J'ai bien peur que ce soit la seule chose que vous ne puissiez pas résoudre, Monsieur Ivanov.

— Je ferai tout mon possible.

Je donnerai ma vie, et même mon âme.

Elle me fixe quelques instants puis soupire.

— D'accord. Sachant ce que vous ressentez pour Mina, et après cela...

Elle jette à nouveau un coup d'œil au corps inconscient sur la table.

— Je suppose que vous avez le droit de savoir.

Inclinant la tête, elle m'adresse un sourire triste.

— Je suis désolé que vous l'appreniez comme ça. Mina a un cancer. Une leucémie.





J'ouvre les paupières et lutte contre le brouillard qui obscurcit mon esprit. C'est difficile. Je me sens groggy et lourde, comme si j'étais enlisée par la gravité. Lentement, ma vision floue devient nette. La pièce m'est inconnue, mais familière. Les murs blancs et les peintures contemporaines me rappellent la chambre d'Hanna. La clinique.

Je suis à la clinique ?

Les souvenirs affluent, inondant mes pensées. Yan ! Mon pouls s'accélère. Tournant mon visage sur le côté, je jette un regard paniqué dans la chambre avant de me détendre. Yan est assis sur une chaise à côté du lit, les coudes sur les genoux et le visage dans ses mains. Comme tiré par un fil invisible synchronisé, il lève la tête. Son état me fait mal au cœur. Une barbe de deux jours assombrit son menton ciselé. Sous les cernes noirs de ses yeux, ses joues sont enfoncées et creuses. Il porte un t-shirt gris et un pantalon de jogging au logo de la clinique, ainsi que des Crocs aux pieds.

Ces Crocs blanches, si inhabituelles pour Yan, me font sourire, mais ce simple effort me fend les lèvres.

Il se lève et attrape ma main.

— Tu es réveillée.

J'essaie de déglutir, mais j'ai la bouche desséchée.

— À moins que ce soit un rêve.

Fermant brièvement les yeux, il embrasse mes jointures et garde ma main pressée contre ses lèvres pendant un long moment.

— Tu as mal ?

Il touche mon front.

— Tu as froid ?

— J'ai soif.

— De l'eau. Oui.

Il jette un regard circulaire avec consternation, même si une carafe et un verre avec une paille se trouvent déjà sur la table de nuit.

— Des glaçons ? Tu préfères peut-être un jus de fruit.

Je désigne la carafe d'un mouvement de tête.

— Ça fera l'affaire.

Il remplit le verre et porte la paille à mes lèvres.

— Prends de petites gorgées. Ne bois pas trop vite.

Consciente de mes lèvres gercées, je garde un sourire maîtrisé.

— Je connais le topo.

— Tu as mal ? demande-t-il encore.

— Je ne sens même pas mes jambes.

— Le docteur Adami t'a donné de la morphine.

— Adami ?

Je suis bel et bien à la clinique, comme l'indiquent la chambre et les vêtements d'emprunt de Yan.

Il pose le verre sur la table de nuit et me tamponne les lèvres avec une serviette en papier.

— On ne pouvait pas prendre le risque de t'emmener ailleurs.

Bien sûr que non. C'est logique.

— Très malin. Merci.

— Merci ?

En contraste avec ses traits tirés, le vert de ses yeux est plus sombre et plus éclatant, reflétant une lueur fébrile.

— Tu as pris une balle à ma place et je...

Il empoigne ses cheveux et me regarde comme s'il était au bord de la folie.

— Qu'étais-je censé faire si cette balle avait été mortelle ? J'essaie un trait d'humour.

— Être reconnaissant d'être en vie ?

— Plus jamais, tu m'entends ? Tu ne mettras plus jamais ta vie en danger. Pas pour moi. Ni pour qui que ce soit. Promets-le-moi.

Je lui prends la main.

— Je ne peux pas te faire cette promesse. J'ai agi par automatisme. Si la situation se répète, je recommencerai.

Il saisit mes doigts dans sa grande paume et les serre un peu trop fort.

— Plus jamais. Sinon...

— Sinon quoi ?

Il me regarde avec désespoir, mais il n'émet aucune menace manipulatrice. Il ne brandit pas la vie d'Hanna comme moyen de persuasion et il ne me dit pas qu'il s'en prendra à mon seul ami.

Sensationnel. Je le regarde avec émerveillement. C'est formidable. C'est la première fois qu'il me traite vraiment comme une égale et non comme sa prisonnière, la première fois qu'il ne m'oblige pas à me plier à sa volonté. Ma déclaration ne lui plaît peut-être pas, mais il ne me dit pas quoi faire ni comment me comporter. À sa manière, il vient de me donner ma liberté.

La liberté ultime.

Le choix.

Ce moment est à marquer d'une pierre blanche. Des larmes s'échappent de mes yeux. Ce sont des larmes de joie pour ne pas avoir perdu l'homme que j'aime et des larmes de

soulagement d'être en vie, mais ce sont aussi des larmes de gratitude pour le point que nous avons atteint dans notre relation bizarre, un stade que je n'aurais jamais pensé atteindre. Après notre début chaotique, c'est plus que je ne l'aurais espéré, mais je ne voudrais pas qu'il en soit autrement. Nous sommes ce que nous sommes. Nous nous sommes réunis comme le dictait notre nature : dans la violence et la soumission forcée, dans la haine et le châtement. Ce que nous avons maintenant, cependant, est d'autant plus fort au vu des obstacles que nous avons surmontés.

Yan a dit une fois que l'attraction était toujours là. Il avait raison. Et cette graine d'amour en a toujours fait partie. Nous nous sommes battus pour ce moment, pour ce que nous partageons. Ce n'était pas facile, mais je ne vais ni le renier ni en gâcher un seul instant.

Je vais le saisir à deux mains et le chérir pendant tout le temps qu'il me reste.

— Ne pleure pas, murmure-t-il, essuyant mes larmes avec le pouce. Je t'aime, Minochka, plus que tu ne pourras jamais le savoir.

Prenant son poignet, j'embrasse sa paume.

— Je le sais.

Ses yeux brillent comme des pierres de jade.

— J'aurais dû te le dire, fait-il d'une voix tourmentée. Merde. Tu aurais pu...

Mourir sans le savoir. Je sais ce qu'il pense. Je sais comment fonctionne son esprit.

— Les filles intelligentes savent que ce qui est tu est parfois plus important que ce qui est dit, déclaré-je, répétant les mots qu'il a prononcés une fois, dans une cabane en bois étouffante.

J'ai l'impression que c'était il y a une éternité.

Il plaque nos fronts l'un contre l'autre, son souffle chaud baignant mon visage.

— Putain, Mina.

Son angoisse est tellement palpable que je peux la sentir s'infiltrer à travers ma peau.

— C'est fini, murmuré-je. Tout va bien.

Une image nette d'Ilya armé d'un fusil de chasse revient soudain à ma mémoire.

— Et Ilya ? Il n'est pas blessé, n'est-ce pas ?

Il s'éloigne en souriant.

— Cet enfoiré est là-dehors, impatient de te voir.

— Raconte-moi d'abord ce qui s'est passé.

J'ai encore trop de questions. Son expression se ferme.

— Il y a beaucoup à dire, mais tu devrais d'abord guérir un peu.

J'arque un sourcil.

— Vraiment ?

— Vraiment quoi ?

— Tu vas me traiter comme une fille fragile qui s'évanouit à la mention des armes et du sang ?

Avec un soupir, il secoue la tête.

— Qu'est-ce que je vais faire de toi ?

— Avec un peu de chance, quand je pourrai de nouveau faire coopérer mes jambes...

Ses yeux se voilent de désir.

— Tu n'as pas idée. Ce que je veux te faire...

Mais il se ressaisit et secoue lentement la tête.

— Hanna ?

— Ne t'inquiète pas. Elle est déjà venue te voir. Je lui ai dit que tu avais été battue par quelqu'un qui cherchait à se venger depuis l'époque de l'armée.

— Elle t'a cru ?

Il sourit.

— Je ne sais pas trop. Je me suis dit que je te laisserais gérer ça comme bon te semble.

— Et Lena ?

— Elle a été très serviable.

Une ombre passe sur son visage.

— Elle nous laisse rester ici jusqu'à ce que tu sois complètement rétablie.

J'essaie de m'asseoir, mais ça fait un mal de chien.

— Attention.

Yan se précipite, m'aidant à trouver une position plus confortable.

— Adami a fait une échographie. Tu n'as aucun dégât interne, mais tu devrais faire attention à ne pas déchirer tes points de suture.

— Ils sont tous morts ?

— Oui.

La haine fait ressortir les angles saillants de son visage.

— Tous jusqu'au dernier.

— Raconte-moi.

Il ne se fait pas prier.

À sa voix tendue, je devine que c'est difficile pour lui de revivre l'événement.

— Quand on a réalisé que c'était un guet-apens, on s'est séparés, Ilya et moi. Je suis allé sur le toit comme prévu pendant qu'il prenait les escaliers pour revenir par le couloir. Comme ça, je pouvais t'aider, et lui, il contrecarrait toute attaque éventuelle, au cas où ils auraient décidé de nous poursuivre sur le toit. Dans le meilleur des cas, on pouvait les prendre en sandwich dans la suite quand je serais arrivé par le balcon et Ilya par le couloir. Ces connards étaient trop sûrs d'eux. Ils pensaient qu'il suffisait d'être en surnombre.

Il ricane.

— Ils nous attendaient à l'intérieur. J'en ai supprimé un en descendant du toit. En même temps, Ilya a enfoncé la

porte. C'est alors qu'ils ont compris qu'on les avait coincés sans issue. Ils se sont mis à couvert, nous aussi, et une grosse fusillade a suivi. On était peut-être en infériorité numérique, mais ils avaient l'inconvénient de devoir défendre à la fois l'avant et l'arrière.

Son corps massif est raide de tension.

— Pendant ce temps, tu étais enfermée dans la chambre avec Dimitrov et son expert.

— Je ne pense pas que ce soit un expert, en réalité.

— Bref, dit Yan d'un ton glacial, c'est une bonne chose qu'Ilya l'ait tué avant que je lui mette la main dessus. Il nous a fallu du temps pour éliminer les cinq gardes. J'étais en train de perdre la tête quand j'ai enfin réussi à te rejoindre.

Si la fureur pouvait se condenser en une couleur, ce serait le vert émeraude brillant dans ses yeux. Tendait la main, il serre la mienne avec douceur.

— Est-ce que ce connard de Dimitrov t'a touchée ?

— Il a essayé, mais je lui en ai donné pour son argent.

L'emprise de Yan se resserre.

— Putain, Mina, j'ai toujours su que tu étais dangereuse, mais je n'aurais jamais deviné à quel point jusqu'à ce que je le voie de mes propres yeux.

— Est-ce qu'Ilya a abattu l'homme qui m'a tiré dessus ? Les choses sont devenues un peu floues à la fin.

Yan inspire profondément, libérant ma main. Ses narines frémissent lorsqu'il répond :

— Ilya a pris un fusil à pompe d'un des gardes. Il a fait sauter la tête du salaud.

Une question me brûle les lèvres.

— Qui nous a trahis ?

Yan s'arrête. Je commence à croire qu'il ne va rien me dire, mais il répond à ma question par une autre question :

— À qui as-tu parlé de nos plans ?

Tout mon corps est ébranlé, ma peau devient froide. C'est impossible. Je n'en ai parlé qu'à une seule personne et je lui confierais ma vie. Hors de question. Mais plus Yan et moi nous regardons, plus je me sens contrainte d'affronter la réponse. Si Yan, Ilya et Anton n'en ont parlé à personne, et moi seulement à Gergo...

— Le directeur de l'hôtel, notre contact... dis-je en me raccrochant aux branches.

— À qui en as-tu parlé, Mina ?

— Le vendeur du matériel de camouflage ou mon amie faussaire ont pu divulguer des informations. Peut-être que ton appartement a été mis sur écoute ou que mon appel à Dimitrov a été entendu.

— Mon appartement est inviolable et nos téléphones n'ont pas été mis sur écoute. Nous les vérifions tous les jours. Ce n'était pas le type du camouflage ni ton amie artiste.

La détermination dans sa mâchoire crispée m'indique qu'il ne me laissera pas cacher la vérité plus longtemps.

— À qui l'as-tu dit ?

Enfouissant mon visage dans mes mains, j'admets l'horrible vérité, non seulement à Yan, mais aussi à moi-même.

— Gergo. Gergo Nagy.

— Quand l'as-tu prévenu ? demande-t-il en m'écartant les mains. Regarde-moi, Mina. Quand l'as-tu prévenu ? Ce jour-là, dans cette même clinique ?

— Non.

Je déglutis.

— Pas ici. Il nous a suivis à Prague. Il s'est glissé dans la cabine d'essayage de la boutique où nous avons acheté la robe pour mon déguisement de Petrova.

Yan semble sur le point d'exploser.

— Il a fait *quoi* ?



— Tu étais absorbé par ton travail.

Je regarde mes mains, incapable de soutenir les yeux sévères de Yan.

— Il a dit qu'il voulait m'aider à m'échapper. J'avais peur qu'il te tue. J'ai dit que j'avais besoin de l'argent de la mission Dimitrov, mais il ne voulait pas laisser tomber, alors je lui ai donné juste assez pour le rassurer. Je n'aurais jamais cru qu'il me trahirait.

Mon esprit n'est qu'une masse de confusion douloureuse.

— Pourquoi ? Pourquoi ferait-il une chose pareille ? Je ne comprends pas.

— Pourquoi tu n'as pas accepté qu'il t'aide à t'échapper ?

Yan saisit mon menton et incline mon visage vers le sien.

— Pourquoi tu n'as pas accepté qu'il me descende ?

— J'avais déjà des sentiments pour toi, avoué-je dans un souffle tremblant. Je jure que je ne voulais pas trahir ta confiance. Tout ce à quoi je pouvais penser, c'était le pistolet dans la main de Gergo et à quel point tu étais distrait. Tu étais une cible facile à cet instant.

Soutenant son regard, je me mords l'intérieur de la joue.

— Tu me détestes ?

— Non, répond-il doucement. Je ne pourrai jamais te détester. Jamais.

— Comment as-tu su que c'était un coup monté ?

Il me libère.

— Kiss.

— Anton l'a retrouvé ?

— Oui, fait-il en ricanant. Nous avons découvert bien plus qu'on le pensait.

— Quoi donc ?

— Que Gergo a rencontré Dimitrov la veille de la mission et lui a parlé de notre plan.

La flèche me transperce le cœur.

— Pourquoi me ferait-il ça ? Qu'est-ce qui peut justifier ce genre de trahison ? L'argent ?

— C'est beaucoup plus compliqué que ça.

Il hésite.

— Si tu essaies de m'épargner, tu perds ton temps. Je peux encaisser la vérité.

Son regard est dubitatif. Mais c'est la compassion qui me fait peur.

— Yan ? Que se passe-t-il ?

Il reprend ma main avec cette douceur dont on fait preuve quand on s'apprête à annoncer une mauvaise nouvelle.

— Gergo a payé les hommes qui t'ont battue.

Il laisse le temps à l'information de pénétrer.

— Il a organisé l'agression.

— Quoi ?

Je retire mes doigts des siens.

— Ce n'est pas vrai.

— Tu ne voulais pas quitter l'armée et travailler en indépendante avec lui. Il a trouvé un moyen convaincant de te faire changer d'avis.

Je commence à trembler.

— C'est mon ami.

— Il a fait semblant de te sauver, poursuit Yan sans interruption, en sachant que tu lui promettrais non seulement ta fidélité mais aussi ta vie.

— Mais pourquoi ? demandé-je dans un souffle. Qu'avait-il à gagner en me faisant quitter l'équipe ?

— Pourquoi les hommes font ce qu'ils font ?

— L'argent ?

— Il a reçu des pots-de-vin pour toutes les missions qu'il t'a envoyées.

Je ne veux pas l'admettre, mais mon esprit se précipite déjà vers les conclusions logiques. Ma raison embrasse déjà la vérité, même si mon cœur a encore du mal.

— Gergo savait que j'avais des sentiments pour toi. Je le lui ai dit ce jour-là, dans la boutique. Il avait peur que je te dise la vérité.

— À savoir que c'est lui qui nous a fait passer pour des terroristes.

— Et comme je tombais amoureuse de toi, je devenais un handicap.

Yan pince les lèvres.

— Il pensait faire d'une pierre deux coups en nous opposant à Dimitrov : se débarrasser de toi et de mon équipe.

D'autres informations me reviennent.

— Il a tué mes agresseurs. Il les a tués pour s'assurer qu'ils ne puissent pas parler quand les hommes que tu avais engagés se mettraient à les traquer.

Yan acquiesce.

— Kiss connaissait le plan de Gergo. Il a tout avoué avant qu'Anton ne le tue.

Des émotions enchevêtrées surnagent à la surface de ma confiance piétinée et de mon cœur brisé. C'est la colère à laquelle je me raccroche. La déception est trop blessante, trop puissante. Si je la laisse m'envahir, elle me détruira.

Quand je reprends la parole, ma voix est assurée, mes sentiments mis de côté.

— Est-il mort ?

— Pas encore. Mais je vais le trouver. Je te le promets.

On frappe à la porte. Avant que nous puissions répondre, elle s'ouvre et Ilya passe la tête par l'embrasure. Un grand sourire illumine ses traits.

— La voilà, dit-il comme s'il me cherchait depuis des années.

Son bonheur sincère en me voyant efface la laideur qui a infiltré mon cœur. La vérité dévastatrice semble presque sans conséquence lorsqu'il se précipite dans la chambre et tend les bras pour me serrer contre lui. Dieu sait que j'aurais

bien besoin de l'un de ses câlins de gros nounours en ce moment.

Yan l'attrape avant qu'il puisse passer ses bras autour de moi.

— Attention. Elle n'est pas encore rétablie.

Pour une fois, la jalousie n'est pas la raison de son intervention. Il n'y a aucune animosité dans le comportement de Yan quand Ilya plante un baiser sur mon front.

— Tu mérites une fessée, déclare solennellement Ilya, croisant ses bras volumineux.

— De ma part, s'empresse de rectifier Yan.

Ses yeux ajoutent : *et de personne d'autre.*

— On s'est fait un sang d'encre, reprend Ilya.

Je le regarde.

— Tu vas bien ?

— Pas une égratignure, dit-il fièrement. La question est de savoir comment tu vas, toi ?

Impossible de ne pas sourire.

— Il semblerait que Lena ait fait du bon travail.

— Si tu as besoin de quelque chose, dit Ilya, tu n'as qu'à demander. Tout ce que tu voudras.

— Elle a tout ce qu'il lui faut, rétorque Yan, un peu brusque.

Intérieurement, mon sourire s'élargit encore plus. Ilya ne devrait pas trop pousser son frère, aussi tolérant qu'il soit devenu à mon sujet.

Il se tourne vers Yan.

— Je suis venu te dire que je viens de recevoir un appel de notre contact. Tout est réglé. Ils ont tout nettoyé. La fusillade est officiellement la dernière bataille sanglante dans la guerre contre la drogue. Ils ont identifié l'homme qui a tiré sur Mina.

— Qui c'était, ce taré ? demandé-je.

— Stjepan Filipović, commandant en second de Dimitrov. Selon la rumeur, ils se disputaient le territoire et l'argent depuis deux ans. Filipović voulait une plus grande part du butin et son mot à dire sur la gestion des affaires. Son lien avec Dimitrov n'avait jamais pu être prouvé avant que son cadavre soit retrouvé dans la même pièce que le sien. Les autorités ont obtenu un mandat de perquisition pour sa maison et ont interrogé son personnel. L'un d'eux a parlé en échange de l'immunité.

Ilya nous regarde l'un et l'autre.

— Devinez quoi ? Il complotait contre Dimitrov et retournait ses fournisseurs de drogue contre lui avec des pots-de-vin. L'idée était de forcer la retraite anticipée de Dimitrov par une balle dans la tête. La rencontre à l'*Hôtel Paris* était une occasion en or. L'occasion pour Filipović de se débarrasser de Dimitrov. Trois des cinq gardes étaient à sa solde. À la minute où nous étions morts, ils devaient tuer Dimitrov et les deux autres gardes. L'informateur n'a rien dit au sujet du faux tableau. Il savait seulement que Filipović voulait justifier les meurtres par un marché qui aurait mal tourné. Mina était un bonus. Filipović espérait tirer profit des cinq millions sur sa tête.

— Quoi ? me récrié-je.

Yan décoche à Ilya une tape sur le crâne.

— Elle n'était pas encore au courant de ça.

— Oh.

Ilya m'adresse un sourire contrit.

— Cinq millions ? Quelqu'un a mis cinq millions sur ma tête ?

— Gergo. Ne t'inquiète pas, dit Yan d'une voix vibrante de menace. J'ai doublé le montant pour la sienne.

Oh, mon Dieu. Je suis une cible ambulante.

— Je vous mets en danger. Hanna, Lena, vous tous.

— Personne à part nous, Lena et Hanna ne sait que tu es ici, dit Yan. Nous sommes en sécurité.

— Anton est dans la réserve, il s'en sert comme base pour surveiller les environs, explique Ilya. Ne t'occupe de rien, sauf de ta convalescence. En parlant de ça, je vais aider Anton à transporter le matériel le plus lourd.

Il me fait un clin d'œil.

— On se voit plus tard, *malyshka*.

— Tout est rentré dans l'ordre, dis-je après le départ d'Ilya. À l'exception de Gergo.

Je n'aurais jamais pensé que la trahison puisse prendre l'aspect d'une brûlure physique dans l'estomac.

— Pas pour longtemps, déclare solennellement Yan.

Il se tourne vers la fenêtre et contemple le jardin, les épaules tendues et la mâchoire serrée.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

Une fraction de seconde s'écoule avant qu'il ne parle.

— Lena m'a dit.

— Elle t'a dit quoi ?

Il me regarde. La douleur sur son visage est si crue qu'elle me déchire la poitrine.

— Que tu avais un cancer.

Merde. Non, je ne voulais pas qu'il l'apprenne comme ça.

— Que tu étais en rémission depuis seize mois, poursuit-il. Tu ne t'es pas coupé les cheveux en quittant l'armée. Ils sont tombés après ta chimio. Tu t'en étais tout juste remise le soir où je t'ai enlevée à Budapest. Et maintenant, c'est de retour.

— Yan, dis-je avec douleur.

J'aurais dû le lui dire à la minute où j'ai repris connaissance, mais je voulais désespérément faire comme si nous n'étions qu'un couple comme les autres, ne serait-ce que pendant un moment.

— C'est pour ça que tu t'es fait tatouer ce colibri, un symbole de vie, de survie.

— Oui.

— C'est pour ça que tu es venue ici quand tu t'es enfuie ? Pour que Lena effectue des tests ?

J'évite son regard.

— Je m'en doutais quand mon nez s'est mis à saigner et que les ecchymoses sont apparues.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

J'ose affronter son regard.

— Les choses étaient... différentes entre nous.

— Tu étais ma prisonnière.

Son intonation est chargée de culpabilité, de dégoût de soi.

— Comment aurais-tu pu me faire confiance ?

Je sais ce que trahit ce sentiment coupable. C'est du chagrin. Il ne veut pas me perdre alors qu'il vient de découvrir qu'il m'aime.

— Ce n'est pas ta faute.

Un muscle tressaute dans sa mâchoire.

— Pourquoi ne m'as-tu rien dit quand les choses étaient différentes, justement ?

— Je voulais terminer la mission Dimitrov. J'avais besoin d'argent pour Hanna et je pensais que tu ne me laisserais pas participer si tu savais la vérité.

— Bon sang, s'exclame-t-il. Pourtant, tu aurais dû me faire confiance. Je m'en étais occupé.

— Occupé de quoi ?

— J'ai fait un versement au nom d'Hanna, assez pour assurer son séjour et couvrir les factures pour le reste de sa vie.

Ma poitrine se comprime, mélange de joie et de soulagement.

— Yan. Pourquoi as-tu fait ça ?

— Pourquoi, d'après toi ?

Parce qu'il m'aime. Malgré cette épreuve des dernières vingt-quatre heures et ce qu'il reste encore à venir, mon cœur s'emballa à cette idée. C'est l'élément le plus pur de ma vie.

— Tu aurais dû me le dire, Mina. Putain, comment as-tu pu me cacher une telle chose ?

— Tu m'as aussi caché des choses, observé-je doucement. Tu ne m'as pas dit que tu avais fait un versement.

Il passe une main sur son visage.

— Il y a eu trop de secrets entre nous. Plus aucun, c'est compris ?

— Ça me va.

Il se dirige vers le lit et prend ma main entre les siennes.

— Je ne savais pas ce que je cherchais avant de te trouver. Tu es tout ce que je n'ai jamais eu et ce que je n'aurai plus jamais. S'il te plaît, Mina, je t'en prie, bats-toi pour nous.

Mon estomac se noue.

— Ce n'est pas aussi simple.

J'essaie de m'éloigner, mais il tient bon.

— Je sais, Minochka, je sais. Hanna me l'a dit. Elle m'a dit à quel point tu étais malade, comment tu avais perdu tous tes cheveux et vomi jusqu'à te retrouver si faible que tu ne pouvais même pas te rendre aux toilettes.

Il inspire brusquement, comme si cette image mentale était une torture.

— Je sais que ça a été plus difficile que je ne peux l'imaginer, mais cette fois, je serai là pour toi.

Je pose la main sur sa joue, essayant d'adoucir la nouvelle.

— Le taux de survie est faible. Le traitement ne ferait que prolonger la souffrance.

Ses yeux prennent une teinte fiévreuse.

— Je me suis renseigné. Il y a un nouveau traitement. C'est encore expérimental, mais les résultats sont



extrêmement prometteurs.

— Le traitement précédent était expérimental, lui aussi. J'ai payé une petite fortune pour ça, et voilà le résultat.

— C'est différent. Ce ne sont pas des greffes de cellules souches, des transfusions sanguines, une guérison alternative, le *reiki* et tout ce que tu as déjà essayé. C'est révolutionnaire. Bien sûr, il y aura une partie chimiothérapie, mais pas autant que la dernière fois. Le chercheur qui développe ce programme est un génie. Il ne fait pas que de la recherche et des essais cliniques. Il utilise des bénévoles. C'est pour ça qu'il progresse si vite. Accepte de le faire, Mina. Je t'en supplie. Fais-le pour nous. *Bats-toi pour nous.*

Les larmes brouillent ma vision.

— Yan, s'il te plaît... Je ne veux pas que tu sois déçu si ça ne marche pas. Quand je t'ai recommandé de ne pas tomber amoureux de moi, c'était pour te protéger. S'il te plaît, ne tombe pas plus profondément que tu ne l'es déjà.

Il saisit mes épaules.

— Hors de question. Je suis déjà en plein dedans et il n'y a rien que tu puisses faire pour changer ça. Je ne pourrai jamais t'aimer plus que maintenant. Personne ne le pourrait.

Dans ses yeux animés, ses propres larmes brillent sans couler. Sa poigne est presque trop forte.

— Peu importe la distance que tu essaies d'imposer entre nous, je souffrirai. J'ai déjà mal. Je prendrai avec joie tout ce qui me sera donné. Un mois. Un jour. Quelques minutes. Je donnerais ma vie pour un instant avec toi.

Ses mains retombent comme si ce discours avait absorbé toute son énergie. L'homme qui me fait face est effondré, écrasé, perdu. C'est plus que je ne peux le supporter.

Avec une inspiration, je tends les bras comme une invitation. Quand il se penche à ma portée, je les referme autour de lui et le serre contre ma poitrine. Mon cœur

s'ouvre lorsque je sens les tremblements qui ébranlent son corps massif. Et alors que ses larmes ruissellent dans mon cou, je caresse son visage rugueux, le rassurant et le réconfortant de la seule façon que je connaisse.

— Là, là.

J'embrasse le sommet de son crâne, inspirant son parfum viril et puissant.

— Même si je ne suis pas ici, je serai toujours avec toi. Voilà ma promesse. Ne l'oublie jamais.

— Ne parle pas comme ça, dit-il d'une voix chargée.

— Plus de secrets, tu te souviens ? Nous devons être honnêtes. Nous devons accepter que la mort soit une possibilité, très probable.

Yan s'écarte pour me regarder, son beau visage empli de tristesse.

— Épouse-moi.

— Quoi ?

— Épouse-moi, dit-il avec détermination. Demain. Ici.

Je ravale la boule dans ma gorge.

— Je suis touchée, mais...

— Mais quoi ?

— Je ne veux pas faire de toi un veuf.

— Qu'est-ce que tu en sais ? Je pourrais mourir bien avant toi. Je pourrais me faire tuer au travail.

— Ne parle pas de malheur.

— Tu ne comprends pas ? Ce qui compte, c'est maintenant. Je te veux dans tous les sens du terme. Je veux que tu portes mon nom pendant tout le temps qu'il nous reste. Le temps n'a aucune importance. Un an ou cinquante, ça n'entre pas en compte.

Il prend ma paume et la place sur son cœur.

— Ce qui compte, c'est ce qu'il y a ici. Ce n'est pas la durée. C'est la force.

J'essaie de chasser mes propres larmes tandis qu'une pureté et une beauté inégalées, bien plus que je n'en mérite, remplissent mon cœur, mon âme et toutes les heures restantes de ma vie.

— Nous nous appartiendrons toujours, dit-il. Maintenant. Demain. Jusqu'à ce que nous ne soyons plus là.

Mes larmes affluent si vite que je ne peux plus les contrôler. Je ne peux que le regarder, mon cœur éclatant d'amour. L'engourdissement que j'ai porté pendant des décennies a disparu, emporté par le tsunami d'émotions qui a assailli mon esprit. En un frôlement, il a rendu mon corps vivant. Avec ses mots, il a produit le même effet sur mon âme. Au lieu d'être froide et vide, je ressens.

Il me fait ressentir tant de choses.

— Qu'en dis-tu ? demande-t-il, l'espoir traversant l'obscurité de ses yeux pour briller comme une lumière sur notre situation pourtant si sombre.

— Oui.

Je souris à travers mes larmes.

— Oui, je veux être Mina Ivanova.

Oubliant ma blessure, il me prend dans ses bras et me serre jusqu'à ce que j'aie mal, mais ça ne me dérange pas, car il a coupé la corde qui enserrait mon cœur, le laissant flotter comme un ballon rouge dans un ciel morne. Mais tout n'est pas si morne.

Seule la perspective de la mort projette une ombre.

L'amour, lui, est une lumière miraculeuse.



Grâce à la prévenance du docteur Adami, on m'a apporté un lit dans la chambre de Mina. Elle fait fréquemment des siestes en raison de ses analgésiques. C'est aussi la façon naturelle pour son corps de récupérer. Elle a besoin de repos. J'aime pouvoir dormir à côté d'elle, même si nos lits jumeaux mettent une certaine distance entre nous. Je ne supporte pas de ne pas être à ses côtés, même pas une seconde, mais il y a beaucoup à faire. Quand elle s'endort après le petit-déjeuner, je me dirige vers le sous-sol où Anton et Ilya travaillent. Ils surveillent non seulement notre environnement, mais s'occupent également d'autre chose. Quelque chose d'extrêmement important.

— Des nouvelles ? demandé-je en poussant la porte.

La pièce, l'une des réserves les plus spacieuses de la clinique, est équipée d'étagères métalliques sur lesquelles sont empilés literie et produits d'entretien. Malgré le sol et les murs en béton nu, il fait chaud grâce au chauffage électrique fourni par Adami.

Anton est assis derrière le bureau qu'il a installé à l'intérieur. Il étudie son écran d'ordinateur portable. Ilya est assis sur le bord du bureau, un paquet de chips à la main.

— Toujours rien, dit Anton. Notre virus est intégré au logiciel Interpol. Si Nagy se présente à un aéroport ou à une

gare, nous le saurons.

Il se gratte la tête.

— Le problème, bien sûr, c'est que cet homme est un génie du camouflage. Il peut être juste devant nous et nous n'en saurons rien.

C'est un problème qui m'énerve plus que tout.

— Il finira bien par venir à nous.

Ilya fourre une poignée de chips dans sa bouche.

— Nous devons nous tenir prêts.

Ce n'est pas un risque que j'ai envie de prendre. À ce jour, Nagy sait que Kiss, ainsi que Dimitrov et son équipe, sont morts. Il sait que nous connaissons l'étendue de ses méfaits. Il sait qu'il ne sera plus jamais en sécurité. Aucun homme n'a envie de passer le restant de ses jours à avoir peur de son ombre. Il peut fuir jusqu'à ce que la poussière retombe, mais Ilya a raison. À un moment donné, il viendra à nous. C'est ce que ferait n'importe quel assassin, surtout en sachant que nous avons un compte à régler – et que sa vie vaut dix millions. Sa seule façon d'annuler ce prix sur sa tête, c'est de nous tuer.

— Des amis ou de la famille ? demandé-je.

Anton se penche en arrière sur sa chaise et étend ses jambes.

— C'est un solitaire.

Il me regarde pensivement.

— On pourrait l'attirer.

— Comment ?

Son sourire est mielleux.

— Comme on attraperait une souris.

— Non.

Hors de question.

— Nous ne tendrons pas de piège. Je ne risque pas Mina.

— Et si c'est loin de Mina ? demande Ilya.

— Je ne la laisserai pas seule. C'est trop dangereux.

— Non, dit Anton, nous ne devrions pas quitter Mina, du moins pas nous tous, et surtout pas maintenant. Mais nous pouvons lui faire croire qu'elle est ailleurs.

Je me frotte la nuque. Je n'aime pas utiliser Mina comme appât, qu'elle soit réellement là ou non, mais cela pourrait prendre des années avant de pincer Nagy et je ne suis pas prêt à attendre aussi longtemps. Chaque jour, c'est encore vingt-quatre heures de trop, vingt-quatre heures pendant lesquelles la vie de Mina est en jeu.

— Explique.

Anton croise les doigts sur son ventre.

— Nous pouvons utiliser nos contacts afin d'obtenir des certificats de décès pour chacun d'entre nous et mettre Mina dans une planque.

— Que je comprenne, dit Ilya, la bouche pleine. Nous faisons semblant d'être morts et nous laissons Nagy croire que Mina a passé un accord en échange de l'immunité.

— Exactement, dit Anton. Nous plaçons l'adresse de la planque dans le système, là où Nagy pourra la pirater. Pas trop facilement, attention, sinon il sentira le coup fourré.

— Pour résumer, on l'attire dans une planque et on lui tend une embuscade.

— Tu restes ici pour protéger Mina.

Les yeux d'Anton brillent d'une excitation cruelle.

— Ilya et moi, on attrape le rat dans notre piège et on le ramène ici.

— Pour que Mina achève ce salaud, ajoute Ilya avec un enthousiasme passionné.

— Non.

Nous ne pouvons pas faire venir le danger aux portes d'Adami.

— Vous attrapez ce connard et j'y emmène Mina.

— Ça marche.

Anton s'assoit et rapproche son ordinateur portable.

— Je vais me mettre au travail.  
— Tenez-moi au courant. Je veux être informé de tout dans les moindres détails.  
Je me tourne vers mon frère.  
— J'ai besoin que tu ailles en ville.  
Il saute du bureau.  
— De quoi as-tu besoin ?  
— D'une bague. Le plus gros rubis que tu puisses trouver.  
Et nous avons tous les trois besoin de costumes.  
Il m'obéit.  
— Sérieusement ? Putain, Yan ?  
— Achète un gâteau, continué-je. Quelque chose de blanc et d'original. Et Mina aura besoin d'une robe. Taille zéro. À y être, dégotte-moi aussi un prêtre.  
— Sans blague, s'exclame Anton en riant. Félicitations, mec.  
— Merde, Yan.  
Ilya me donne un coup d'épaule et me gratifie d'une tape dans le dos.  
— Bravo, frangin. Putain, tu te maries. Je n'en reviens pas.  
Moi non plus. Qui aurait cru ? Il y a encore quelques semaines, je n'aurais jamais imaginé qu'une femme à moitié plus petite que moi me mettrait à genoux.  
— Tu ne crains pas que Peter l'apprenne ? demande Anton. C'est une chose de la garder, une autre de l'épouser.  
Je lui lance un regard noir.  
— Sokolov n'a pas envie que je devienne son ennemi, et dans le pire des cas, nous aviserons le moment venu.  
— Quand a lieu le grand événement ? s'enquiert Ilya avec un sourire ultra-bright, manifestement impatient de revenir sur un sujet moins stressant.  
— Aujourd'hui.  
Anton me dévisage comme si j'avais perdu la boule.



— Quoi ?

Le nuage noir qui plane toujours au fond de mon esprit menace de faire de l'ombre à notre bonheur, mais je le repousse. Je ne veux pas me vautrer dans le chagrin et le pessimisme, et perdre le temps précieux que j'ai avec Mina.

— Il y a quelque chose que vous devez savoir, commencé-je prudemment.

Devant ma lassitude, ils doivent sentir que ce qui va suivre n'est pas bon. Leurs visages deviennent graves, toute jovialité envolée.

— Mina...

Certes, j'ai fait la paix avec le diagnostic, mais ça ne rend pas la chose plus facile à annoncer.

— Elle a un cancer. Une leucémie.

— Merde.

Le teint d'olive d'Anton pâlit.

— Mec, je suis désolé.

— Putain, lâche Ilya en passant une main sur son crâne rasé, l'air interloqué.

— Je ne veux pas que vous soyez désolés pour elle, dis-je d'une voix sévère. La dernière chose dont elle a besoin, c'est de la pitié.

Anton prend une profonde inspiration.

— Oui, bien sûr.

— Elle va se battre.

Je le dis plus pour moi que pour eux. Ilya me serre l'épaule.

— Je suis là pour toi, pour vous deux.

J'acquiesce.

— Bon à savoir. Mettez-vous au travail. J'aimerais aller voir Mina, voir si elle est réveillée.

— Bonne idée.

Ilya me pousse presque jusqu'à la porte.

— Ta place est auprès d'elle. Allez. On s'occupe de tout.

En m'arrêtant sur le pas de la porte, je regarde mon équipe, les hommes qui m'ont toujours soutenu.

— Merci.

Ils savent que je ne les remercie pas seulement pour avoir remué des montagnes afin que je puisse être avec ma femme. Je leur suis reconnaissant d'être là pour moi, pour nous. J'ai besoin d'eux pour ce soutien moral tout autant que pour les missions, sinon plus.

Anton acquiesce.

Ilya me dit :

— Je t'en prie, c'est normal.

Quand je retourne dans la chambre, Hanna est avec Mina, ses joues parcheminées striées de larmes.

— Elle vient de me l'annoncer, dit Hanna sans prendre la peine d'essuyer les gouttes qui coulent sans interruption le long de sa mâchoire et de son menton.

Toujours prévenante en dépit des circonstances, elle s'adresse à moi en russe.

Mina tapote la main tremblante de sa grand-mère.

— Je ne voulais pas t'inquiéter. Je savais que tu essaierais de me persuader de suivre le traitement.

— Merci de l'avoir convaincue, me dit Hanna.

Je lui tends un mouchoir que je récupère sur la table de chevet.

— Mina est une battante. Nous allons y arriver.

— Oui, acquiesce Hanna. Tu dois le croire, Mina chérie.

Elle a du mal à lever sa main, alors je prends le mouchoir et j'essuie soigneusement ses yeux.

— En fait, Mina et moi avons aussi de bonnes nouvelles à partager.

Son regard alterne entre nous.

— Vous vous mariez ?

— Aujourd'hui, dis-je avec un sourire d'excuse. Je sais que ça semble soudain...

— Non, non, dit Hanna. C'est une sage décision. Vous ne devez pas perdre une minute. Pas une seconde.

— Je veux que tu participes à cette journée, ajoute Mina.

Avec un mariage ici, sa présence est garantie. Je capte le regard de Mina pour essayer de savoir ce qu'elle a dit à Hanna. Un petit hochement de tête m'apprend que la grand-mère ne sait rien du reste, de la mission de Mina ni de l'existence d'une menace plus grave encore que la maladie.

— Vous devez avoir un tas de choses à discuter, dit Hanna. Je vous laisse.

— Je vous ramène dans votre chambre, proposé-je.

Après avoir installé Hanna au soleil sur son balcon, je retourne au rez-de-chaussée pour parler à Mina de notre plan.

— Tu connais Nagy mieux que quiconque, dis-je après lui avoir transmis ce dont Anton, Ilya et moi avons discuté. Penses-tu que ça va marcher ?

Elle réfléchit un instant.

— Je ne suis qu'un détail à régler. S'il croit que je l'ai dénoncé en échange de l'immunité, il voudra se venger. Il s'en prendra à moi, peu importe où je suis et quel est l'enjeu. Mais ce n'est pas un imbécile. Il surveillera le refuge, au moins par le biais d'une surveillance, sinon personnellement, pour s'assurer que j'y suis vraiment.

— J'y ai pensé. Nous devons faire en sorte qu'il soit persuadé que tu ne quittes jamais la maison. Il faut lui faire croire que tu as peur de nous et que tu es seule. On pourrait organiser une conversation par l'intermédiaire de notre contact sur un téléphone que Nagy peut pirater.

— Si je ne quitte pas la maison et qu'il ne peut pas confirmer visuellement par lui-même que je m'y trouve, nous devons établir des preuves convaincantes de ma présence.

— Nous enverrons une infirmière une fois par jour. Il croira qu'elle soigne ta blessure. Livraison de pizza et de courses. Fournitures médicales. Anton et Ilya attendront là-bas, alors il y aura des signes de vie.

— Il trouvera sans doute un moyen de vérifier les factures de livraison.

— Tu peux faire des listes, tout ce que tu achètes en temps normal.

Elle me sourit.

— Je pense que ça pourrait fonctionner.

Je l'embrasse sur la tête.

— Je ne veux pas que tu t'inquiètes d'autre chose que de ton rétablissement. Je me charge du reste.

Son joli regard bleu est franc et confiant.

— Je sais.

Pour la première fois depuis que je l'ai enlevée, elle me donne toute sa confiance en dehors de la chambre. Elle me regarde comme j'ai toujours voulu qu'elle le fasse, comme si elle ne me cachait plus rien, ni ses sentiments, ni ses peurs, ni ses secrets. Et c'est formidable d'avoir la confiance intime d'une femme, de posséder son respect.

D'être l'homme à qui elle confie son cœur.

Je ne la laisserai jamais tomber. Je protégerai son cœur et ses vérités. Je lui donnerai un endroit sûr où elle pourra être elle-même, un endroit où elle n'aura jamais à douter de son attrait ni de sa valeur. Elle avait déjà mon dévouement et mon admiration, et maintenant je lui donnerai également la liberté que j'ai promise. La liberté d'être elle-même.

Surtout, je l'aimerai toujours. Sans condition. De toutes mes forces.

— J'allais te libérer, tu sais, dis-je en lui caressant les cheveux. Après la mission.

Je veux qu'elle comprenne mon état distant de ce matin-là. Je ne veux pas qu'elle doute de mon amour.

Elle sourit.

— Tu l'as déjà fait.

Oui, c'est vrai.

— La puce GPS, dis-je à contrecœur. On peut la faire retirer.

— Ça n'a pas d'importance. Elle ne remplit plus le même objectif.

Je cache un soupir de soulagement. Mon côté possessif et surprotecteur est content de pouvoir encore la retrouver à tout moment. Dans notre métier, cela ne peut être qu'un avantage. En me penchant, je l'embrasse sur les lèvres.

— Je vais voir Adami cet après-midi. Des désirs en particulier ? J'ai prévu un prêtre et un gâteau. Qu'est-ce que j'ai oublié ?

Son sourire s'agrandit.

— On dirait que tu as tout prévu.

— Bon, eh bien...

Je prends sa tête entre mes mains et je lui vole un autre baiser, cette fois en prenant le temps d'écarter ses lèvres avec ma langue. Bon sang, elle a si bon goût. Tout sucre et tout miel. Ma queue devient rigide. Je la désire tellement que ça me fait mal, mais il est encore trop tôt.

Je m'efforce de m'éloigner. Ses lèvres bien dessinées sont d'un joli rose cerise après mon baiser. Bientôt. Bientôt, j'embrasserai chaque centimètre de son corps. Dès qu'elle sera capable de marcher.

Cela dit, si ça continue comme ça, c'est moi qui vais avoir du mal à marcher.

Avec un dernier regard sur sa silhouette assise, si petite et si délicate dans le lit d'hôpital blanc, je ferme la porte derrière moi et retourne au sous-sol pour dire à Anton que nous devons prévoir une infirmière et des livraisons crédibles avec des factures authentiques. Il est penché sur

son ordinateur et envoie un message crypté à notre contact. Ilya est parti s'occuper des achats de mariage.

Je souris à part moi en y réfléchissant. Ilya déteste faire du shopping. Et avec le fil à retordre qu'il m'a donné au sujet de Mina, c'est bien mérité. Mais je ne peux m'empêcher de faire la grimace. Il n'a pas très bon goût. Pour autant que je sache, il est peut-être dans l'une de ces boutiques bas de gamme, à louer des costumes des années 70 avec chemises à volants. Je frémis à cette pensée.

Laissant Anton s'occuper de la logistique, je pars à la recherche d'Adami pour l'informer de nos projets de mariage. C'est sa clinique, après tout. En route vers son bureau, je repère une infirmière qui arrive de l'extérieur. Elle attire mon attention parce qu'elle est plus grande que la moyenne, presque ma taille. Ses cheveux blonds sont remontés en un chignon soigneux et elle est maquillée avec élégance. Son pantalon blanc et sa blouse sont plus ajustés que les tenues des autres infirmières, flattant délibérément ses courbes. Je pense tout de suite à Ilya. C'est exactement son type, le type que nous recherchions tous les deux avant que je rencontre Mina.

Par automatisme, je hoche la tête en guise de salutation lorsqu'elle s'approche et m'adresse un sourire crispé. Elle n'a pas peur et ne rougit pas comme les autres employées de la clinique quand elles me voient.

— Pause clope, dit-elle d'une voix rauque avant de me faire un clin d'œil complice et un sourire de connivence.

Je jette un œil à son étiquette. Mariska Molnár. Elle me paraît sympathique. J'en parlerai à Ilya. Il pourrait l'inviter un de ces soirs.

Pour une raison quelconque, ce sourire me hante, même lorsque je tourne au bout du couloir et entre dans le bureau d'Adami. Le regard de Mariska Molnár m'a troublé. Elle ne minaude pas. Son attitude était plutôt hautaine, comme si

j'étais inférieur. Ce n'est peut-être pas une si bonne idée de jouer les entremetteurs.

Adami lève les yeux de son bureau.

— Je peux vous aider, Yan ?

*Ce sourire.* Il m'était familier, comme si je l'avais déjà vu quelque part. Il y a autre chose aussi, un détail sur lequel je n'arrive pas à mettre le doigt, mais qui ne me convient pas. Soudain, je m'arrête net. Elle a dit qu'elle revenait d'une pause cigarette, mais qu'il n'y avait aucune odeur de fumée sur elle.

*Merde !*

Je tourne les talons et détale dans le couloir. Je n'ai pas le temps de m'arrêter ni de sortir mon téléphone pour appeler Anton. Je cours comme si ma vie en dépendait.

Celle de Mina, en l'occurrence.

En franchissant l'angle du couloir, je dérape sur le sol ciré et je me redresse péniblement. Dégainant le pistolet de l'arrière de ma ceinture, je pointe le canon devant moi tout en me ruant vers notre chambre. Au bout du couloir, je crie à pleins poumons :

— Mina !

La porte de notre chambre est fermée. Mes sens sont en alerte. La peur est un monstre qui me souffle dans le cou tandis que je franchis au pas de course la distance qui nous sépare.

Un fort bruit retentit, comme du métal heurtant des carreaux.

*Non !*

J'accélère le rythme. Mes poumons brûlent avec l'effort. Deux infirmières, alarmées par mon cri, accourent mais s'arrêtent en apercevant le pistolet.

— Restez au sol ! Gardez le couloir dégagé.

Mon esprit est un tourbillon de folie quand j'atteins enfin la porte et saisis la poignée.

*Fermée à clé.*

Je n'hésite pas. Je recule d'un bond et je charge, enfonçant la porte.

J'étais loin de m'attendre à ce que je découvre alors. La table de nuit est renversée, l'infirmière à côté de Mina. Cette dernière a pris le dessus. Elle tient un pistolet dans une main et soutient son côté blessé de l'autre. Une tache rouge s'étale sur la blouse d'hôpital, sous ses doigts.

— Mina !

Pistolet au poing, je me précipite dans la chambre. Mina ne me regarde pas, toute son attention sur la femme au sol. Je suis son regard. L'infirmière se tortille comme un serpent, une aiguille hypodermique dépassant de son cou.

En y regardant de plus près, je constate que j'avais raison. C'est un bon camouflage. Brillant, même. Mais ce sourire l'a trahi. C'est le même qu'il avait sur le visage ce jour-là, à la gare, quand il nous a regardés, Mina et moi, avant de détourner les yeux. Le même sourire arrogant que j'ai reconnu sur sa photo.

Nagy semble impuissant, inoffensif, mais quand même. Je garde mon arme braquée sur lui.

— Que s'est-il passé ?

— Du poison, répond Mina sans quitter Nagy des yeux.

Je reporte mon attention sur l'aiguille dans son cou.

— Quel poison ?

— Strychnine.

Je m'efforce d'encaisser l'information.

— Où l'as-tu obtenu ?

J'aurais dû lui laisser une arme, putain. Un oubli que je ne vais pas me pardonner de sitôt.

— Adami.

— Tu savais qu'il viendrait te chercher ici, dis-je alors que la réalité s'ancre en moi.

— Je ne savais pas, mais je voulais être prête.



Nagy émet des gargouillis et ses yeux se révulsent. Je connais l'effet de la strychnine. Elle agit sur les nerfs qui contrôlent la contraction musculaire, notamment ceux de la moelle épinière. Elle provoque des spasmes incontrôlables et affecte la respiration. La mort résulte d'un arrêt cardiaque, d'une insuffisance respiratoire ou de lésions cérébrales.

Je touche la main dans laquelle Mina serre le pistolet pour attirer son attention sur moi.

— Tu veux l'achever ?

Sa voix est calme quand elle me répond :

— Non.

Je respecte ce choix. Nagy convulse. Il se recroqueville, se raidit brutalement avant de se ratatiner à nouveau. Ses doigts se contractent. Son corps s'immobilise. Enfin, ses yeux se voilent.

— C'est fini.

Je prends le pistolet dans sa main.

— Le sien ?

— Oui.

Je range l'arme de côté et je glisse le mien à ma ceinture.

— Comment as-tu réussi à le lui enlever ?

— J'ai fait semblant de dormir. Il allait m'étouffer avec un oreiller. Je l'ai poignardé au cou avec la seringue avant qu'il ne puisse la voir venir. On s'est battus. Il a sorti le pistolet de son étui à la cuisse, mais le poison a fait effet avant qu'il referme les doigts autour de la crosse. L'arme est tombée quand il a titubé en renversant la table de nuit. Ça m'a donné assez de temps pour sortir du lit et l'attraper.

— Tu saignes.

Je soulève sa blouse.

— Laisse-moi voir.

— Ce n'est rien.

Je défais son bandage, les doigts tremblants, et inspecte la plaie en dessous.

— Ce n'est pas rien. Tu as fait sauter quelques points. Viens ici.

Attirant son petit corps à moi, je la serre fort. Je ressens sa chaleur, sa fragilité, sa vivacité. Je ne me suis toujours pas remis d'avoir failli la perdre à l'*Hôtel Paris*, et maintenant là. Si Nagy avait réussi... J'affermis mon étreinte, refusant de penser à cette éventualité et enfouissant tout aussi profondément l'idée de sa maladie.

— J'aurais dû te donner une arme à feu, dis-je, la voix tendue alors que je recule pour rencontrer son regard. C'était une erreur pitoyable.

— J'ai dormi avec la seringue sous mon oreiller, juste au cas où.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

— Je ne pensais pas que c'était important.

Oui. Pour elle, ça ne semble pas important. C'était une simple mesure pour se rassurer, quelque chose que les gens comme nous tiennent pour acquis. Je prends une inspiration et me rappelle qu'elle est comme moi. Dure. Douée. Impitoyable quand il faut l'être. Pourtant, mon cœur a l'impression d'être sur le point d'exploser chaque fois que je l'imagine en danger.

— Je veux tout savoir à l'avenir, lui dis-je sans ambages, les yeux dans les yeux. Même les choses banales qui te semblent sans importance.

— D'accord, répond-elle sans hésiter, toujours aussi calme.

Pourtant, les tremblements que je commence à percevoir dans son corps racontent une autre histoire.

— C'est fini, murmuré-je, prenant en coupe sa mâchoire délicate. Il ne peut plus te faire de mal.

Je me remémore sa blessure et me contrains à la lâcher.

— On ferait mieux de laisser Adami inspecter ces points de suture. Je vais appeler le nettoyage.

— Qui vas-tu appeler ?

— Notre contact du gouvernement sera heureux de savoir qu'il est débarrassé de Nagy.

— Il doit toujours être bouleversé par le carnage qui a eu lieu à l'hôtel.

— Il a obtenu non seulement Dimitrov, mais aussi Filipović. Il est plutôt content, figure-toi.

Je suis sur le point d'aller chercher Adami, mais Mina s'approche et passe ses bras autour de ma taille, enfouissant son visage contre mon torse.

— J'ai envie de m'éloigner de tout ça. Rien qu'un moment.

Refermant mes bras autour d'elle, je caresse doucement ses cheveux.

— Ça te dit le Mozambique ? Le temps est chaud toute l'année et on peut acheter une île pour presque rien.

— Ça me dit bien, murmure-t-elle.

— Et une maison de style Robinson Crusocé ? Sur pilotis ?

— C'est le paradis.

— Je vais te trouver une infirmière, et une autre pour Hanna aussi. Je me suis déjà renseigné auprès du chercheur responsable de l'essai clinique. On pourra faire ton traitement à domicile, tant qu'on revient pour un rendez-vous en Europe une fois par mois. Je suis en train de tout mettre en place.

— Tu l'as planifié à l'avance, m'accuse-t-elle en levant la tête pour me regarder.

— Sans mentionner le laboratoire, une véritable petite clinique. Le tout sur pilotis, dis-je en lui souriant. Ça, je l'ai décidé hier.

— Le soleil, la mer, Hanna, toi et moi. Oui, c'est une perspective tellement formidable.

Je l'embrasse sur les lèvres.

— Mais d'abord, on nettoie tout ça !

J'ai envie que tout soit propre et immaculé. Je ne pourrai peut-être pas enlever toutes ses souffrances passées, mais une chose est sûre, je vais lui rendre la vie plus belle.

---

— OH, ALLEZ, FAIT ILYA EN ESSAYANT DE NE PAS AVOIR L'AIR coupable. Avoue-le. J'ai fait du bon travail.

Anton, Ilya et moi sommes debout dans leur chambre. Nous avons enfilé les chemises, les cravates et les costumes achetés par mon frère. La coupe n'est pas mauvaise. Le style non plus. Mais quand je regarde mes Crocs d'emprunt – blanches, rien de moins, avec un putain de costume noir – j'ai envie de gifler Ilya.

— Ça aurait été presque parfait si tu n'avais pas oublié les chaussures.

Au moins, Anton et lui peuvent porter leurs rangers.

— Tu n'as pas mentionné les chaussures, se plaint Ilya.

Anton s'efforce d'étouffer son rire.

— Ce n'est pas si grave.

— Mouais.

J'ajuste mes manchettes d'un petit coup sec.

— C'est ça.

— Le gâteau est d'enfer, lance Anton avant d'éclater de rire, incapable de résister.

— Eh... dit Ilya en posant une main sur son cœur, l'air profondément indigné. Yan a dit quelque chose de blanc et d'original. Ça remplit les critères, non ?

Je regarde le gâteau, un carré de pâte d'amandes orné, sur les côtés, de lapins aux yeux ronds. La famille des Lapins Crétins au grand complet !

— C'est blanc, ajoute Ilya, sur la défensive. La pâtisserie n'avait que ça dans cette teinte.

— Si on retire les lapins, propose Anton, ce ne sera peut-être pas si mal.

On frappe à la porte. Adami passe sa tête par l'entrebâillement.

— C'est l'heure.

Un état de nervosité comme je n'en ai jamais connu, même pas au travail, me comprime les tripes dans un étau.

— Tiens.

Ilya me tend la bague.

— On ferait mieux d'y aller. Tu ne voudrais pas que Mina arrive avant nous.

Je glisse la bague dans ma poche. Au moins, c'est la seule instruction qu'Ilya a bien comprise. C'est une pierre magnifique, d'un rouge profond et parfaitement taillée, sertie dans un anneau en or rose et entourée de rubis plus petits.

Mon cœur bat comme un taureau en furie alors que nous nous dirigeons vers la petite chapelle où les visiteurs et les patients vont se recueillir. La chapelle était l'idée d'Adami. J'étais prêt à y conduire Mina en fauteuil roulant, mais ma petite femme ne voulait pas en entendre parler. Elle a insisté pour y entrer seule, blessée par balle ou pas. C'est une princesse coriace.

Hanna et le prêtre sont déjà là. La vieille dame m'étreint quand je l'embrasse sur la joue. Comme ni Ilya ni moi n'avions pensé aux fleurs, Anton en a cueilli dans le jardin – des bleuets et des violettes blanches nouées par un ruban bleu fourni par l'une des infirmières.

Je prends place devant le petit autel, accompagné par Anton et Ilya. Quand Adami ouvre la porte, je me tourne pour découvrir la mariée.

Vêtue d'une robe blanche, courte et évasée, avec un col fantaisie et un boa en plumes, Mina est comme une vision, mes rêves devenus réalité. Elle est parfaite, jusqu'à ses

pantoufles blanches de la clinique. Ma gorge se dessèche, ma poitrine sur le point d'éclater sous la somme des émotions qui font rage à l'intérieur. Ilya refusait de me laisser voir la robe avant le grand moment. Je dois admettre qu'il a très bien choisi. Même s'il a aussi oublié les chaussures pour Mina. Ce qu'elle porte n'a aucune importance, cela dit. Un sac de pommes de terre aurait fait l'affaire.

Anton se précipite et tend à Mina le bouquet de fortune avant de lui offrir son bras pour la conduire dans l'allée. Alors qu'elle se dirige vers moi, droite et fière malgré sa blessure, mon passé et mon avenir se confondent. Tout a été et restera sans importance face à la solennité du moment, ce moment où elle consent librement à devenir mienne.

Je renonce à contenir mes émotions. Ce que je ressens est trop intense pour qu'un homme puisse le cacher. Je l'exprime sans retenue, laissant son sourire illuminer ma vie et donner un sens à mon existence. Je l'ai laissée envahir mon âme et rendre mon cœur captif. Elle est sublime. Magnifique. Une pure perfection.

Le prêtre prononce les mots que prononcent tous les prêtres lors des cérémonies de mariage, mais je les entends à peine. Je suis trop conscient du petit corps de Mina et des sensations lorsque nos flancs se touchent. Je suis trop conscient de son parfum et de la chaleur de sa peau quand je saisis sa main délicate et glisse la bague à son doigt. Le rubis est rouge comme le sang qu'elle a versé pour moi, rouge comme mon amour pour elle.

— Oui, dit-elle.

Mon monde est enfin parfait.

Elle est à moi.

Pour le reste de nos vies.

## ÉPILOGUE

MINA

*Prague, trois ans plus tard*

La vue sur Prague est magnifique. Le restaurant est situé sur la colline à côté du château, offrant une vue sur les toits en cuivre en forme de dômes qui dominent le paysage urbain comme une scène tout droit sortie d'un conte de fées. Le seul spectacle encore plus beau que la ville en contrebas est l'homme assis en face de moi.

Yan écarte ses cheveux noirs d'une grande main virile. Le geste est innocent, mais quand je songe à ce dont ces mains sont capables, un brasier s'enflamme dans mon ventre. L'élégance avec laquelle sa veste tombe sur ses épaules larges allume une étincelle en moi. Ses yeux brillent – il sait l'effet qu'il me fait – et le feu dans ces profondeurs d'un vert de jade est une promesse pour plus tard, dans notre appartement.

J'apprécie qu'il l'ait gardé. Il y a des souvenirs entre ces murs. Les souvenirs les plus chers.

Une fois que le serveur nous a servi le champagne, Yan entrechoque son verre avec le mien.



— Aux trois ans.

— Aux trois ans, dis-je en écho.

Trois ans de rémission. Ça n'a pas toujours été facile, mais fidèle à sa parole, Yan était là pour moi. Il m'a dit que j'étais forte quand j'étais physiquement faible. Il m'a dit que j'étais belle quand j'ai perdu tous mes cheveux. Il m'a nourrie et lavée. Il m'a soutenue, réconfortée. Nous avons célébré ensemble chaque petite victoire. Puis les plus importantes. Il s'est battu et s'est réjoui avec moi. Il m'a tenue dans ses bras quand je faisais mes cauchemars. Ça continue, bien que ces jours-ci, ce soit moins fréquent. Il n'a pas regardé à la dépense pour les soins médicaux à notre domicile en Mozambique. Il a embauché toute une équipe pour prendre soin d'Hanna et moi, pour cuisiner, faire le ménage et nous soigner. Il n'a jamais quitté mes côtés. Pas une seule fois. Il a été mon roc quand Hanna est décédée paisiblement dans son sommeil, l'année dernière. Le trou que son absence a laissé fait toujours mal, mais partager mon chagrin avec Yan le rend plus supportable.

Se penchant sur la table, il saisit une mèche de mes cheveux mi-longs et la laisse glisser entre ses doigts. C'est une caresse enjôleuse, qui me fait contracter mes genoux sous la table pour calmer l'envie brutale entre mes jambes.

— J'aime cette robe, dit-il à voix basse, passant un doigt le long de la courbe de mon cou jusqu'à mon épaule.

J'en ai la chair de poule dans son sillage.

Forcément, elle lui plaît. C'est lui qui l'a achetée. La robe est très féminine, une création en dentelle sur soie qui m'arrive à mi-cuisse.

Je lui lance un regard passionné.

— Et moi, c'est nous que j'aime.

— Vraiment ?

Son timbre est rauque, vibrant de désir.

— On a dit qu'on allait faire du tourisme cet après-midi, lui rappelé-je avec un sourire.

Jusqu'à présent, nous n'avons pas vu grand-chose sauf l'intérieur de sa chambre. *Notre chambre.*

Mon téléphone vibre sur la table. Je consulte l'écran. Numéro masqué. Une seconde plus tard, son téléphone se manifeste à son tour.

Les yeux dans les yeux, nous sirotions notre champagne. C'est censé être un moment romantique pour célébrer ma troisième année de vie en bonne santé. Nous ne sommes pas supposés travailler. Mais je vois la tentation dans son regard.

Je plisse les yeux en signe de défi. Abandonnant une chaussure, je remonte mes orteils le long de sa jambe. Il se raidit, déglutit et attrape mon pied avant que j'atteigne ma destination. Il le dépose sur ses genoux et entreprend de le masser doucement, le regard intense. Il me scrute comme un faucon, pas dupe un seul instant de ma vaine tentative de diversion.

Un autre moment s'écoule ainsi, dans un défi silencieux.

Quand je m'empare de mon téléphone à la vitesse de l'éclair, il se penche à son tour. Nous débloquons tous les deux nos écrans, nos doigts volant en même temps.

Je clique sur *envoyer*.

— C'est à moi.

Il m'enveloppe d'un regard de braise.

— Pas si je te dame le pion.

— Tu n'oserais pas.

Il hausse un sourcil.

— C'est une provocation ?

— Tu as fait la mission en Pologne.

— Et toi, celle en Angola.

Mon sourire est séducteur quand je lance :

— Les dames d'abord.

— Oh, mais ma princesse est une dame quand ça l'arrange.

Il passe un pouce sur ma voûte plantaire.

— On pourrait faire le boulot ensemble, diviser à cinquante-cinquante.

— Trois millions chacun ?

Je fais la moue.

— Six, ça me disait bien.

— Ce qui est à moi est à toi, de toute façon, Minochka.

Son sourire exsude le sexe à l'état pur.

— Susurré comme ça, comment puis-je résister ?

Il jette un œil à sa montre.

— Si on se dépêche, on peut prendre un avion et arriver à temps au point de rendez-vous.

— On demande l'addition ?

Il se lève et tire ma chaise.

— Seulement si chacun paie sa part.

Main dans la main, nous sortons en trombe, débouchant dans la magnifique lumière du jour qui scintille sur la Vltava. Nos chaussures claquent dans la rue pavée, un rythme joyeux qui fait écho aux battements de mon cœur. J'ai le souffle court, excitée par la perspective d'une nouvelle mission.

Je sens le frisson du danger.

Je me sens vivante.

Yan tire sur ma main, bifurquant dans une ruelle.

— Raccourci.

Tout en riant, ivre de vie et de bonheur, je le suis dans le passage étroit et ombragé. Mes poumons se vident tout d'un coup lorsque Yan m'attrape par la taille et plaque mon dos contre le mur brut.

Il me prend au piège de ses bras, me bloquant avec le poids de ses hanches.

— On n'est pas à une minute près.

— On va rater le vol, protesté-je en agrippant déjà sa ceinture.

Il glisse une paume le long de ma jambe, effleurant l'étui sanglé à ma cuisse qui contient mon couteau et mon pistolet. Aussitôt, je me liquéfie.

— On prendra notre propre avion.

— Dans ce cas...

Dégainant le pistolet à l'arrière de sa ceinture, je me mets à genoux et pose soigneusement l'arme à ses pieds.

— Putain, Mina.

Il attrape ma tête entre ses mains, ses yeux éclatants de désir et d'amour.

— Je ne pourrai jamais me lasser de toi. Jamais.

Baissant la fermeture de son pantalon, je lève les yeux vers lui.

— Alors, n'essaie jamais.

Il passe les doigts dans mes cheveux, tirant juste assez pour produire son petit effet dans mes parties intimes.

— Tu es tellement dangereuse.

C'est vrai. Et lui aussi. Mon besoin pour lui est dévorant. Absolu. Peu m'importe où nous sommes ni quelle heure il est.

— Vas-y, dit-il entre ses dents serrées, déjà impatient.

Moi aussi, je suis impatiente. Je lui donne ce qu'il veut et il me laisse faire. Il me laisse le désarmer. Il me laisse le rendre vulnérable. Il me laisse le conquérir avant de me retourner pour me conquérir à son tour.

Ensemble, nous trouvons de la lumière dans les ténèbres et de la chaleur dans les prairies glaciales de nos cœurs.

**FINE**

MERCI D'AVOIR LU CE LIVRE ! N'HÉSITEZ PAS À LAISSER UN AVIS DE lecture, ce serait très appréciable.

Pour connaître nos prochaines parutions, inscrivez-vous à nos newsletters sur [annazaires.com](http://annazaires.com) et [www.greyeaglepublications.com/fr/](http://www.greyeaglepublications.com/fr/) !

#### ROMANCE DARK & CONTEMPORAINE PAR ANNA ZAIRES :

- [\*Mon Tourmenteur\*](#) – L'histoire de Peter et Sara, où Yan apparaît comme personnage secondaire
- [\*L'Enlèvement: Toute la Trilogie\*](#) – L'histoire de Julian et Nora
- [\*Capture-Moi: Toute la Trilogie\*](#) – L'histoire de Lucas et Yulia
- [\*Le Colosse de Wall Street\*](#) – Les opposés s'attirent dans cette histoire d'amour entre un milliardaire irrésistible et une jeune femme casanière.

#### ROMANCE DARK & CONTEMPORAINE PAR CHARMAINE PAULS :

- [\*La duologie du Requin de la Pègre\*](#) – une romance dark dans la mafia sur le thème de *la Belle et la Bête*

#### ROMANCE DE SCIENCE-FICTION PAR ANNA ZAIRES :

- [\*La trilogie Mia et Korum\*](#) – Une romance sombre de science-fiction

- *La captive des Krinars* – Une romance de science-fiction autonome

#### ROMANCE DE SCIENCE-FICTION PAR CHARMAINE PAULS :

- *L'informatrice Krinar* – une romance entre un extra-terrestre alpha et sa captive, dans le monde Krinar d'Anna Zaires

#### COLLABORATIONS DE SCIENCE-FICTION ET DE FANTASY ENTRE ANNA ZAIRES ET SON MARI, DIMA ZALES :

- *La Fille qui voit* – L'histoire palpitante de Sasha Urban, une illusionniste qui découvre des pouvoirs secrets inattendus.
- *Les Machines de l'esprit* – Thriller technologique
- *Série Les Dimensions de l'esprit* – Fantastique urbain
- *Trilogie Les Derniers Humains* – Science-fiction dystopique/postapocalyptique
- *Le Code arcané* – Fantastique épique

ET MAINTENANT, TOURNEZ LA PAGE POUR UN PETIT AVANT-GOÛT DE *En eaux troubles* par Charmaine Pauls et *Mon tourmenteur* par Anna Zaires.

EXTRAIT DE MON TOURMENTEUR PAR ANNA  
ZAIRES

Il est venu à moi dans la nuit, un sombre et cruel étranger des coins les plus dangereux de la Russie. Il m'a tourmentée et m'a détruite, mettant en pièces mon monde dans sa quête de vengeance.

Maintenant, il de retour, mais ce n'est plus après mes secrets.

L'homme qui joue dans mes cauchemars me veut.

---

— Allez-vous me tuer ?

Elle essaie, sans succès, de garder une voix calme. J'admire tout de même sa tentative de sang-froid. Je l'ai approchée en public pour qu'elle se sente davantage en sécurité, mais elle est trop sage pour se laisser duper. S'ils ont abordé mes antécédents, elle doit savoir que je peux lui briser la nuque plus vite qu'elle ne peut crier à l'aide.

— Non, réponds-je, en m'inclinant davantage alors qu'une chanson plus bruyante commence. Je ne vais pas te tuer.

— Alors, que voulez-vous de moi ?

Elle tremble entre mes mains, et je suis à la fois intrigué et perturbé par ce fait. Je ne veux pas qu'elle me craigne, mais parallèlement, j'aime l'avoir à ma merci. Sa peur alimente le côté prédateur en moi, transformant mon désir en quelque chose de plus sombre.

Elle est une proie conquise, douce, tendre et mienne à dévorer.

En penchant la tête, j'enfouis mon nez dans sa chevelure parfumée et murmure à son oreille :

— Retrouve-moi au Starbucks près de chez toi demain, à midi, et nous parlerons. Je te dirai tout ce que tu veux savoir.

Je recule et elle me fixe, les yeux énormes dans son visage en forme de cœur. Je sais ce qu'elle pense, alors je me penche à nouveau, ma bouche près de son oreille.

— Si tu contactes le FBI, ils tenteront de te cacher. Comme ils ont essayé de le faire pour ton mari et les autres sur ma liste. Ils te déracineront, ils t'éloigneront de tes parents et de ta carrière, et ça ne servira à rien. Je te retrouverai, peu importe où tu es Sara... peu importe ce qu'ils font pour t'éloigner de moi.

Mes lèvres effleurent l'arête de son oreille, et je sens son souffle trembler.

— Ils pourront aussi t'utiliser pour me tendre un piège. Si c'est le cas, je le saurai, et notre prochaine rencontre ne sera pas autour d'un café.

Elle frissonne, et j'inspire profondément, m'emplissant de son parfum délicat une dernière fois avant de la relâcher.

En reculant, je me fonds dans la foule et envoie un message à Anton pour qu'il mette l'équipe en place.

Je dois veiller à ce qu'elle arrive chez elle en un seul morceau, dérangée par nul autre que moi.

---



Envie d'en lire plus ? Cliquez [ICI](#) pour commander votre exemplaire dès aujourd'hui !

EXTRAIT D'EN EAUX TROUBLES PAR  
CHARMAINE PAULS

Je suis un requin de la pègre. Écraser les autres, c'est dans mon sang. La mission Haynes devait être facile. Entrer, appuyer deux fois sur la détente. Une balle pour Charlie, une pour sa sœur. Mais dès que j'ai vu Valentina, je l'ai désirée. Malheureusement, dans notre monde, ceux qui nous doivent de l'argent n'ont jamais droit à une seconde chance. Ma mère n'acceptera jamais de lui laisser la vie sauve. J'ai dû concevoir un plan pour la garder.

Il est vicieux.  
Il est immoral.  
Il est ambigu.

Il est parfait.  
Tout comme elle.

---

*Gabriel*

Putain. Je possède cette fille.  
Elle m'appartient.

Cette idée me donne le vertige. Elle est si menue qu'on dirait bel et bien une poupée, à laquelle Magda m'a accusé de vouloir jouer. Droite sur son siège, Valentina m'arrive à peine au niveau du torse. Son ossature est si fragile qu'elle pourrait se briser à la moindre pression. Si je la serre trop fort, ses côtes risquent de casser. Je pourrais envelopper son cou fin avec une seule main. La force de mes doigts sera le facteur déterminant entre la vie et la mort. Et pourtant, elle m'a sauté dessus quand Rhett a tué son chien. Elle m'a donné un ordre en exigeant que je libère Charlie Haynes. C'est une fille forte et loyale.

Je suis à la fois fasciné et jaloux de son amour pour son frère. Personne ne s'est jamais battu ainsi pour moi, et je doute que ça arrive un jour. Lui dire que je ferai d'elle *tout ce qu'il me plaira*, c'était un test. Je voulais voir jusqu'où elle était prête à aller pour Charlie, même si sa décision n'aurait rien changé. Cette fille m'a appartenu dès l'instant où j'ai posé les yeux sur elle. Hier soir, je savais déjà que j'allais la prendre. Quoi qu'il arrive.

Quand le gérant du Napoli m'a appelé pour me dire que la cible de ma mère était là – la cible en question n'étant autre que Charlie – mon plan était simple. Entrer, supprimer Charlie, puis sa sœur, qui devait être seule chez elle. Montrer l'exemple dans le traitement que l'on réserve aux mauvais payeurs, c'est la procédure habituelle. Certains n'ont pas peur pour leurs vies, mais ils ne veulent pas qu'on touche à leurs familles. Selon l'idée de Magda, Valentina aurait servi de sacrifice pour rappeler à ceux qui nous doivent de l'argent que leurs familles ne sont pas à l'abri.

Et puis, je suis sorti du bureau et je l'ai vue : ses seins, ses fesses et ses jambes. Aucune femme, à l'exception des prostituées, n'entre au Napoli de son plein gré. Un nerf se coince entre mes omoplates quand je pense à ce qui aurait pu lui arriver si je n'avais pas été là. Soit cette fille est d'une

naïveté extrême, soit son courage confine à la bêtise. Après ce qui s'est passé ce matin, je penche plutôt pour la deuxième option.

À bien y penser, je ne comprends pas comment elle a pu survivre ici pendant si longtemps. D'après Jerry, elle habite à Berea depuis six ans. Le taudis où elle vit se trouve en pleine vallée de la drogue. C'est étonnant que les barons de la drogue et du sexe ne l'aient pas enlevée pour la vendre, ou qu'elle ne se soit pas encore fait violer et tuer par un gang de rue. Il peut arriver une infinité de malheurs à une jolie fille sans protection, dans ce quartier.

Je la regarde du coin de l'œil. Ça fait vingt minutes que nous roulons, et elle n'a pas dit un mot. Ses cheveux bruns sont longs et ondulés, tombant en boucles souples sur ses épaules. Une odeur agréable l'accompagne, comme un shampoing ou de la lotion pour le corps. J'aime ça. Les parfums élaborés me donnent mal à la tête. En short blanc et débardeur jaune, elle expose à ma vue ses jambes fuselées et ses seins ronds. Tout comme la veine qui palpite sous la peau dorée de son cou. Sa peur m'excite. Son courage m'intrigue. De longs cils noirs me cachent l'expression de ses yeux marron. Elle fait mine de regarder par la vitre, mais je sais qu'elle est consciente de mon regard et du pistolet posé sur mes genoux.

L'arme est fraîche dans ma main. J'ai dépassé depuis longtemps l'époque où mes paumes devenaient moites avant une mission. Tuer, ça ne me dérange pas. J'habite dans une ville violente. Seuls les plus coriaces survivent, et je suis un survivant. Je n'hésiterai pas à appuyer sur la détente si quelqu'un menace ma famille ou lui fait du mal. Posez le doigt sur quelque chose qui m'appartient, et je vous le briserai. J'étais le genre de gamin qui prenait plaisir à casser les jouets des autres. Je casse toujours. Les os, essentiellement, ces derniers temps. En ce qui concerne les

cœurs, je brise uniquement ce qui est déjà cassé. Comme ça, je ne suis responsable des sentiments de personne. Et maintenant, j'ai endossé la responsabilité de quelqu'un dans un tout autre domaine. Au moins, je ne risque pas de briser le cœur de Valentina. Elle me déteste déjà, et avec ce que j'ai en réserve pour son corps, elle ne me haïra que plus fort. Et pourtant, je sais qu'elle aura besoin de moi avec une force tout aussi vive. Je compte bien m'en assurer.

---

Envie d'en lire plus ? Cliquez [ICI](#) pour commander votre exemplaire dès aujourd'hui !

## À PROPOS DES AUTEURES

**Anna Zaires** a découvert son amour des livres à l'âge de cinq ans, quand sa grand-mère lui a appris à lire. Elle a écrit son tout premier livre bientôt après. Depuis elle a toujours vécu en partie dans un monde de fantaisie dont les seules limites sont celles de son imagination. Elle habite actuellement en Floride et vit heureuse avec son mari Dima Zales, qui écrit des romans de science-fiction et des romans fantastiques, et avec qui elle travaille en étroite collaboration pour chacune de leurs œuvres.

Pour en savoir plus, veuillez visiter  
[www.annazaires.com/book-series/francais/](http://www.annazaires.com/book-series/francais/).

**Charmaine Pauls** est née à Bloemfontein, en Afrique du Sud. Elle est diplômée en Communication de l'Université de Potchestroom et a fait carrière dans le journalisme, les relations publiques, la publicité, la communication, le graphisme et le marketing. L'écriture a toujours fait partie intégrante de ses diverses professions.

Quand elle n'écrit pas, elle aime voyager, lire et sauver des chats. Charmaine vit actuellement à Montpellier avec son mari et ses enfants. Leur foyer est un mélange linguistique d'afrikaans, d'anglais, de français et d'espagnol.

Pour en savoir plus, veuillez visiter [greyeaglepublications.com/fr/](http://greyeaglepublications.com/fr/).

Titre original : *Darker Than Love*  
© 2020 Anna Zaires & Charmaine Pauls

Pour la présente édition :  
© 2020, Grey Eagle Publications LLC  
[greyeaglepublications.com](http://greyeaglepublications.com)  
Tous droits réservés

Couverture : Najla Qamber  
[najlaqamberdesigns.com](http://najlaqamberdesigns.com)

Traduction : Laure Valentin

ISBN: 978-1-64366-125-4  
Print ISBN: 978-1-64366-126-1